



**HAL**  
open science

## ”Des études africaines américaines à l’histoire du livre transnationale”

Cécile Cottenet

► **To cite this version:**

Cécile Cottenet. ”Des études africaines américaines à l’histoire du livre transnationale”. Histoire. Université Paris Nord (Paris 13), 2015. tel-03840355

**HAL Id: tel-03840355**

**<https://hal.science/tel-03840355>**

Submitted on 5 Nov 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Cécile Cottenet  
Aix-Marseille Université

## **Document de synthèse**

# **Des études africaines américaines à l’histoire du livre transnationale.**

Présenté à l’Université Paris 13 Nord  
en vue de l’Habilitation à Diriger des Recherches

JURY (par ordre alphabétique)

André Kaenel	Université de Lorraine
Hélène Le Dantec-Lowry	Université Paris III - Sorbonne Nouvelle
Jean-Yves Mollier	Université Versailles- Saint-Quentin-en-Yvelines
Anne Ollivier-Mellios	Université Lyon 2
Françoise Palleau-Papin	Université Paris 13 Nord
Claire Parfait (garante)	Université Paris 13 Nord

**Décembre 2015**

## Remerciements et excuses

Je remercie par avance les membres de mon jury, André Kaenel, Hélène Le Dantec-Lowry, Jean-Yves Mollier, Anne-Ollivier-Mellios et Françoise Palleau-Papin, qui voudront bien prendre connaissance de mes travaux.

Ma recherche a été facilit  e par le soutien du LERMA    Aix-Marseille Université, que je remercie ici.

Tout au long de mon parcours de nombreuses personnes m'ont accompagn  e et encourag  e. Je suis particulièrement reconnaissante à Sophie Vallas de m'avoir incit  e à initier ce travail de synthèse, à Dominique Varry, d'avoir soutenu mon premier grand projet de publication, ainsi qu'à Ruth Menzies de sa relecture attentive de plusieurs de mes textes en anglais, dont la monographie inédite. Je dois beaucoup et plus encore à Hélène Christol, *mentor* et amie, qui a guidé mes premiers pas dans l'Université, et n'a jamais cessé de stimuler ma réflexion. Je lui suis en outre redevable de sa relecture de la synthèse.

   Claire Parfait, je tiens à exprimer ma gratitude pour sa direction attentive, ses conseils érudits, l'efficacité de ses relectures, et surtout, pour sa confiance.

Ce travail n'aurait jamais vu le jour sans une solide logistique familiale et le soutien continu de ceux qui me sont chers.

## SOMMAIRE

SEUILS	1
PREMIER CHAPITRE – PERSPECTIVES DE L’HISTOIRE DU LIVRE SUR UN PIONNIER DE LA LITTÉRATURE AFRICAINE AMÉRICAINE. LITTÉRATURES ET IDENTITÉS	22
I.    RETOUR SUR LA THÈSE DE DOCTORAT	23
II.   EXPÉRIMENTATIONS – <i>Une Histoire éditoriale : The Conjure Woman de Charles W. Chesnutt (2012)</i>	28
1.  La trajectoire personnelle de C.W. Chesnutt	31
2.  La ligne de partage des couleurs dans la fiction	36
DEUXIÈME CHAPITRE – LE LIVRE : ENJEUX MULTIPLES ET MATÉRIALITÉ	60
I.    LE LIVRE COMME ENJEU ECONOMIQUE	62
II.   STATUT SOCIAL ET (IN)VISIBILITÉ	65
III.  ENJEUX POLITIQUES ET IDÉOLOGIQUES : LE LIVRE OBJET DE CONTROVERSES	70
IV.  LES ENJEUX DU PARATEXTE : LA MATÉRIALITÉ DU LIVRE	78
TROISIÈME CHAPITRE – MÉDIATEURS ET MÉDIATIONS	95
I.    CADRE THÉORIQUE	95
II.   LA MÉDIATION DE L’ARCHIVE	100
III.  LES HOMMES DOUBLES	105
1.  Directeurs littéraires/ <i>Editors</i>	107
2.  Editors/ <i>Editors</i>	111
3.  Éditeurs/ <i>publishers</i>	116
4.  Éditeurs et critiques	120
5.  Imprimeurs	123
QUATRIÈME CHAPITRE – OUVERTURES : CIRCULATIONS TRANSATLANTIQUES	127
I.    DES CHAMPS DISCIPLINAIRES TRANSATLANTIQUES	127
II.   L’AGENT LITTÉRAIRE COMME PASSEUR ÉCONOMIQUE ET CULTUREL	134
III.  HISTOIRE(S) DE FRONTIÈRES	146
CONCLUSION	160
BIBLIOGRAPHIE	171

## Seuil(s)

I am neither fish[,] flesh, nor fowl...(The Journals of Charles W. Chesnutt)<sup>1</sup>.

Mes travaux de recherche, tout autant que mon parcours de chercheuse, sont placés sous le signe des passages, des médiations, de la dualité et de l'entre-deux. L'emploi de ce dernier terme pourrait laisser penser que je me dérobe à l'analyse rigoureuse de ces productions qui s'étendent sur une période de 13 ans ; telle n'est pas mon intention, et j'entends au contraire cette notion d'entre-deux moins comme une zone d'incertitude, que comme une zone où se joue la complexité, où précisément différentes stratégies se développent pour dépasser les clivages, réconcilier oppositions et différences. Comme l'épigraphe le suggère et comme ce document tente de le démontrer, cette notion renvoie au cœur de mes travaux : à la fois à la question de l'identité métisse de l'écrivain Charles W. Chesnutt, à la nature duelle du livre comme bien commercial et bien culturel, et par extension, à la profession d'éditeur, et enfin, à la position de l'agent littéraire transatlantique, négociateur entre deux rives, deux cultures, deux conceptions, peut-être aussi, de l'édition. On pourrait relever que l'entre-deux caractérise ma position de chercheuse dans le champ de l'anglistique : transfuge de la discipline littéraire (Agrégation) à la civilisation américaine en DEA et dans la thèse, je travaille *sur* la littérature de l'extérieur, du point de vue de la civilisation. Cette description, un peu courte, n'est que partiellement éclairante ; il me faut donc à l'orée de ce travail expliciter dans quel(s) champ(s) s'inscrit ma recherche.

Mon parcours m'a amenée à conduire ma recherche dans trois champs disciplinaires, civilisation américaine, études africaines américaines et histoire du livre, et au carrefour de plusieurs disciplines, principalement l'histoire de la littérature, l'histoire, et la sociologie de la culture. Ces trois champs peuvent s'envisager selon des rapports d'emboîtement et de croisement, d'où l'idée que cette introduction constitue, hommage à Gérard Genette, un seuil à plusieurs niveaux. Au vu de la nature éminemment interdisciplinaire des trois champs identifiés, je reviendrai plus précisément sur les notions

---

<sup>1</sup> Richard Brodhead, éd., *The Journals of Charles W. Chesnutt*, Durham, Duke University Press, 1993, p. 157, sic.

d'interdisciplinarité, de pluridisciplinarité, dont les définitions, lorsqu'elles ne sont pas éludées, ne semblent toujours pas relever d'un véritable consensus.

### **La civilisation américaine**

En France, aux plans institutionnel et scientifique, la recherche en civilisation américaine peut être assimilée aux *American Studies*, notamment par le biais du rattachement de l'AFEA (Association Française d'Etudes Américaines) à l'association européenne EAAS (European Association for American Studies). Rappelons que l'AFEA regroupe depuis sa création en 1967 la majorité des américanistes de France, même si nombre d'entre eux sont également membres de la SAES (Société des Anglicistes de l'Enseignement Supérieur), société savante fondée en 1960. Comme l'ont rappelé André Kaenel et Pap Ndiaye, le champ des *American Studies* aux États-Unis s'est constitué après la Deuxième Guerre mondiale selon un paradigme national célébrant l'exceptionnalisme états-unien, mais puise ses origines dans l'idée, émise dès les années 1930, que l'expérience américaine, sinon le caractère américain, pouvaient être appréhendés et définis dans une approche résolument interdisciplinaire<sup>2</sup>. L'essentialisation de l'identité nationale après-guerre, et l'exaltation de la prédominance des États-Unis sur la scène internationale, furent mises à mal par le morcellement de l'histoire en études ethniques, raciales ou de genres dans les années 1960, et l'avènement des *Cultural Studies* venues d'Angleterre dans les années 1980, dont André Kaenel suggère qu'elles ont « englouti » les *American Studies* aux États-Unis<sup>3</sup>. On notera que depuis les années 1990, l'influence des études transnationales tend à modifier davantage encore le paradigme national inhérent à ce champ interdisciplinaire, même si l'on peut s'interroger sur le degré d'ouverture des recherches transnationales menées aux États-Unis au-delà du continent américain (nord et sud) et l'axe transatlantique anglo-américain<sup>4</sup>.

---

<sup>2</sup> Sur l'émergence et l'évolution des *American Studies* aux États-Unis, et la comparaison avec la Civilisation américaine à la française, voir André Kaenel, « Cultural Studies and the Assault on the National Paradigm : American Studies in the United States and Europe », *Cultural Studies. Études Culturelles*, André Kaenel, Catherine Lejeune, Marie-Jeanne Rossignol, éd., Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 2003, p. 131-147 et la contribution de l'historien français Pap Ndiaye au débat sur la civilisation au congrès annuel de l'AFEA en 1998, « *American (Cultural) Studies* aux États-Unis », Bulletin du CENA-EHESS, 5, 1999, disponible sur <http://etudes.americaines.free.fr/TRANSATLANTICA/2/ndiaye.html>.

<sup>3</sup> Voir André Kaenel, *op. cit.* et Pierre Guerlain, « Malaise dans la civilisation ? Les études américaines en France », *RFEA* 83, 2000, p. 28-46.

<sup>4</sup> Voir Janice Radway, « What's in a Name? Presidential Address to the American Studies Association, 20 November 1998 », *American Quarterly* 51.1 (1999), p. 1-32 et l'analyse de ce discours par André Kaenel, *op. cit.* Sur la question de la révolution incomplète du tournant transnational dans la discipline des études littéraires aux États-Unis tel qu'il se manifeste dans les pratiques pédagogiques, voir notamment Amanda

En 2015, l'American Studies Association rappelait la vocation initiale à l'interdisciplinarité des *American Studies*, renforcée par la crainte de scléroser les approches par une définition trop spécifique :

American Studies scholars share a dynamic commitment to democratic inquiry rather than a universally agreed upon canon of required methods or venerated works. The field encompasses an eclectic array of practices and pedagogies that cohere around openness to studying diverse research objects, asking a broad range of research questions, and engaging with a wide range of scholarly approaches, methods and theories<sup>5</sup>.

Si cette description s'applique également à la civilisation américaine telle qu'elle s'est développée en France, on conçoit que sa dimension fourre-tout ne soit pas de nature à apaiser les craintes d'un émiettement, ni à parer aux attaques venues de disciplines constituées contre un certain manque de rigueur. En 1998, l'historien des États-Unis, François Weil, reprochait aux américanistes civilisationnistes « une posture interdisciplinaire par défaut, qui n'est au fond qu'une pétition de principe molle et un peu paresseuse qui défend l'interdisciplinarité sans l'appuyer sur aucune discipline », propos qui provoquèrent un débat sur la définition de la civilisation américaine lors du Congrès annuel de l'AFEA cette même année<sup>6</sup>.

Les propos de Nathalie Caron, élue Présidente de l'AFEA en mai 2015, sur la persistance d'un « malaise dans la civilisation » identifié à la fin des années 1990, et son appel à un renouvellement de la discussion, engagée dès 1974 au sixième colloque de l'association des Américanistes à Chantilly<sup>7</sup>, sur les enjeux de la civilisation américaine et l'implication de chercheurs issus de disciplines constituées (histoire, science politique ou sociologie notamment), laissent penser que ce champ n'est pas sans poser de problèmes au plan scientifique comme institutionnel. Cette situation soulève inévitablement des interrogations quant à l'inscription d'une recherche dans ce champ – car il s'agit bien d'un champ et non d'une discipline, comme Caron le rappelle. En 1998 déjà, Marie-Jeanne Rossignol démontrait que sans concepts fondateurs particuliers, sans historiographie

---

Claybaugh, « New Fields, Conventional Habits, and the Legacy of Atlantic Double-Cross », *American Literary History* 20 :3, 2008, p. 439-448.

<sup>5</sup> George Lipsitz, « What is American Studies ? », American Studies Association White Paper, avril 2015, p. 1, disponible sur [http://www.theasa.net/images/uploads/What\\_is\\_American\\_Studies.pdf](http://www.theasa.net/images/uploads/What_is_American_Studies.pdf).

<sup>6</sup> François Weil, « Les études américaines en France : un essai d'analyse », Communication au Colloque de l'AFEA, Toulouse, 1998, disponible sur <http://etudes.americaines.free.fr/TRANSATLANTICA/2/weil.html>.

<sup>7</sup> Le congrès de Chantilly fut l'occasion d'une réflexion et de débats sur les enjeux pédagogiques et de recherche de la civilisation américaine. Voir « Les Ateliers sur l'Enseignement de la Civilisation », présentation par Marianne Debouzy, parue dans la *newsletter* de l'AFEA 5, hiver 1975 ; disponible sur [etudes.americaines.free.fr/TRANSATLANTICA/2/civi\\_Chantilly.html](http://etudes.americaines.free.fr/TRANSATLANTICA/2/civi_Chantilly.html).

propre, les études américaines ne pouvaient que constituer un mouvement, voire un champ interdisciplinaire<sup>8</sup>. Sa définition en creux – la civilisation américaine s’est construite en négatif à la fois contre les études anglaises et la suprématie de la littérature – ne suffit sans doute pas à l’asseoir assez solidement<sup>9</sup>.

De fait trois points de contentieux sont apparus lors des débats de 1998 : la question sémantique, la question méthodologique, et la question de l’interdisciplinarité dans un champ si ouvert, et plus particulièrement le rapport à l’histoire, discipline constituée, connexe et « reine » des sciences sociales, d’où parvenaient les critiques. La dénomination, tout d’abord : on pourrait gloser sur l’impropriété du terme « américain » pour désigner uniquement l’aire états-unienne, mais là n’est pas, le plus souvent, le point d’achoppement. Le terme de « civilisation » n’est pas des plus heureux, car d’une part il n’est guère lisible à l’étranger – voire même au sein de l’Université française, depuis le point de vue d’autres disciplines –, d’autre part, comme le soulignait Janice Radway, parce qu’il connote l’idée d’une cohérence de la société états-unienne qui, à l’évidence depuis l’assaut des *cultural studies* et la fragmentation de la recherche américaniste après les années 1960 et surtout depuis les années 1980, n’est plus tenable<sup>10</sup>. De fait j’ai une préférence pour l’expression « études américaines » – qui est d’ailleurs l’intitulé de mon poste actuel à Aix-Marseille Université, justifiant ici la polyvalence de mes enseignements – malgré le fait qu’elle dénote aujourd’hui l’ensemble des travaux des Américanistes, y compris en littérature.

Déjà en 1998 se posait la question de savoir si la civilisation était « l’objet de l’étude ou une façon de la comprendre » et de l’enseigner<sup>11</sup>. Je laisserai ici de côté l’interrogation pédagogique ; il me semble que le terme recouvre avant tout l’objet de l’étude, ainsi qu’un regard, un faisceau de disciplines, mais qu’en aucun cas la « civilisation » ne constitue une méthodologie. Si l’on accepte cette dénomination malgré ses imperfections, mes propres travaux s’inscrivent en civilisation américaine dans la

---

<sup>8</sup> Voir Compte-rendu de l’Assemblée Générale de l’AFEA, 30 mai 2015, en ligne, et Marie-Jeanne Rossignol, « Quelle(s) discipline(s) pour la civilisation ? », *RFEA* 83, 2000, p. 13-27.

<sup>9</sup> Voir à ce sujet Marianne Debouzy, « Les Ateliers sur l’Enseignement de la Civilisation », *op. cit.*, François Weil, « Les études américaines en France : un essai d’analyse », *op. cit.*, et Pierre Guerlain, « Malaise dans la civilisation ? Les études américaines en France », *op. cit.*

<sup>10</sup> Radway rappelle que le comité à l’origine de la création de la ASA avait débattu de l’opportunité d’appeler l’association American Civilisation Society ; malheureusement, les raisons de l’abandon de cette terminologie n’ont pas été consignées. « What’s in a Name ?... », *op. cit.*, p. 2-4.

<sup>11</sup> Voir Annick Foucrier, « Quelles méthodes pour l’étude de la ‘civilisation nord-américaine ?’ » communication, Colloque AFEA 1998, Toulouse, disponible sur <http://etudes.americaines.free.fr/TRANSATLANTICA/2/foucrier.html>.

catégorie « culture » qui avec « l'histoire », « la société », et « les institutions », forme « les grandes catégories qui structurent » le champ<sup>12</sup>. Le terme « culture » sera entendu ici dans deux acceptions : dans son sens le plus restreint, de productions intellectuelles et littéraires, mais aussi au sens anthropologique, comme ensemble des représentations, des attitudes et des pratiques des individus qui évoluent au sein d'une société, et dont les symboles – et les formes symboliques, dont les livres – constituent des données culturelles fondamentales<sup>13</sup>.

Comme le démontrent les échanges lors du colloque de 1974<sup>14</sup>, la possibilité de ce nouveau champ, et les questionnements qu'il suscita, ont induit dans les années 1970 de réelles innovations, à la fois dans le choix des sujets de recherche et dans les initiatives pédagogiques. Hélène Le Dantec-Lowry a souligné l'enrichissement que constitue la pratique de la « civilisation » dans son interdisciplinarité, notamment pour l'étude de l'histoire africaine américaine<sup>15</sup>. En 2015 le livre blanc de l'American Studies Association réitère l'idée que l'interdisciplinarité est un ferment de l'innovation :

The interdisciplinary rigor of American Studies, which prioritizes pursuit of a research question over maintaining the boundaries of a discipline, often drives scholars in the field to engage unconventional or innovative archives of evidence.<sup>16</sup>

Effectivement, la mise en contact de différentes disciplines, ou la possibilité d'ouvrir le corpus littéraire à un questionnement historique ou sociologique, sont autant de signes de la liberté qu'offre la civilisation américaine. Mais comme le notaient à la fois François Weil et Marie-Jeanne Rossignol en 1998, la véritable interdisciplinarité ne saurait se concevoir sans un solide ancrage disciplinaire initial, et il ne suffit pas d'énoncer que la civilisation est un « carrefour de disciplines »<sup>17</sup> pour que se pratique une véritable interdisciplinarité. De fait, la civilisation américaine est-elle interdisciplinaire, ou multi-ou pluridisciplinaire ?

---

<sup>12</sup> Catégories désignées par Annick Fouquier, *ibid.*

<sup>13</sup> Définition qu'adoptent Clifford Geertz et Robert Darnton, d'après Edward Berenson, p. 53.

<sup>14</sup> Voir Marianne Debouzy, *op. cit.*

<sup>15</sup> Hélène Le Dantec-Lowry, « Écrire l'histoire africaine-américaine après les années soixante », *Écritures de l'histoire africaine-américaine*, Hélène Le Dantec-Lowry, Arlette Frund, éd., *Annales du monde anglophone*, Paris, L'Harmattan, 2002, p. 32.

<sup>16</sup> Ben Chappell, « The Nature and Meaning of Research in American Studies », White Paper, ASA, mai 2015, p. 1, disponible sur [http://www.theasa.net/images/uploads/Nature\\_and\\_Meaning\\_of\\_Research.pdf](http://www.theasa.net/images/uploads/Nature_and_Meaning_of_Research.pdf).

<sup>17</sup> Annick Fouquier, « Quelles méthodes pour l'étude de la 'civilisation nord-américaine ?' », *op. cit.*

Parce que les questions de définition de la pluri-, et de l'inter- disciplinarité sont aussi au cœur des études africaines américaines et de l'histoire du livre, une tentative de définition me semble ici nécessaire. S'agit-il, dans chacun de ces champs ou de ces disciplines, de la juxtaposition de différentes disciplines, d'importation, voire d'annexion d'autres méthodes, ou simplement de concepts, voire de résultats fournis par d'autres disciplines ? Le débat mondial autour de l'interdisciplinarité trouve ses origines dans les réflexions du psychologue et épistémologue suisse Jean Piaget, qui à la fin des années 60, proposait de distinguer trois catégories analytiques permettant de penser les transformations de l'activité scientifique : la multidisciplinarité (ou pluridisciplinarité), l'interdisciplinarité et la transdisciplinarité<sup>18</sup>. Sans doute l'extension du débat au-delà de la sphère universitaire et épistémologique, et la surabondance de la littérature à ce sujet, ont-elles contribué à l'absence de consensus sur la définition de ces catégories à ce jour. Notant la prolifération de concepts utilisés pour décrire l'activité de recherche scientifique, Frédéric Darbellay, spécialiste de l'inter- et de la transdisciplinarité à l'Institut universitaire Kurt Bösch en Suisse, propose de distinguer les catégories énumérées plus haut en fonction de leur degré de décloisonnement, d'interaction et d'intégration entre les disciplines<sup>19</sup>. Ainsi la pluri- ou multidisciplinarité peut être envisagée comme l'étude d'un même objet par plusieurs disciplines à la fois, par un processus d'« addition de disciplines sans véritable interaction entre elles »<sup>20</sup>, et sans qu'ait lieu le moindre transfert de méthodes ou de concepts d'une discipline à l'autre, chacune gardant son autonomie<sup>21</sup>. L'interdisciplinarité se distingue généralement par un plus grand degré d'intégration des méthodes et, précisément, par l'importation de tels transferts, méthodes ou concepts, qui

---

<sup>18</sup> Traditionnellement on retient le séminaire sur l'interdisciplinarité dans les universités organisé en septembre 1970 par le CERI (Centre pour la Recherche et l'Innovation dans l'Enseignement) de l'OCDE à l'Université de Nice, comme lieu et point de départ du débat. Sur le débat et l'absence de consensus voir notamment la synthèse extrêmement riche de Creutzer Mathurin, « Aspects de l'interdisciplinarité : Essai de reconstitution d'un débat », *L'interdisciplinarité et la recherche sociale appliquée Réflexions sur des expériences en cours*, Lucie Gélinau, éd., Université de Montréal, 2002, p. 7-39. Voir également André Kaenel, Claire Omhovère, Richard Samin, éd., *L'interdisciplinarité en question dans les études anglophones*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 2010.

<sup>19</sup> Voir Frédéric Darbellay, « Où vont les *studies* ? Interdisciplinarité, transformation disciplinaire et pensée dialogique », *Questions de communication* 25, 2014, p. 182.

<sup>20</sup> Frédéric Darbellay, *Interdisciplinarité et transdisciplinarité en analyse des discours. Complexité des textes, intertextualité et transtextualité*, Genève, Slatkine, 2005, p. 46.

<sup>21</sup> À la différence de Darbellay, Patrick Charaudeau, professeur émérite à l'Université Paris 13, différencie pluri- et multidisciplinarité, voyant dans cette deuxième approche une plus grande ouverture, traitant aussi bien de questions communes ou non aux disciplines engagées, tandis que la pluridisciplinarité serait « centrée sur un questionnement commun aux disciplines concernées ». Voir Patrick Charaudeau, « Pour une interdisciplinarité "focalisée" dans les sciences humaines et sociales » *Questions de Communication*, 2010, consulté le 18 août 2015 sur le site de Patrick Charaudeau - Livres, articles, publications.  
URL: <http://www.patrick-charaudeau.com/Pour-une-interdisciplinarite.html>.

pourront, dans certains cas, aboutir à une métadiscipline ou tout au moins une autre discipline<sup>22</sup>. Darbellay énonce la conception suivante de la situation d'interdisciplinarité :

(...)des chercheurs travaillent ensemble à partir de – et entre – leur point de vue disciplinaire sur un objet commun, de manière coordonnée et interactive. (idées-forces du concept d'interdisciplinarité : ce qui est entre les disciplines, interaction, interface, co-production)<sup>23</sup>.

On pourrait ainsi résumer la distinction entre pluridisciplinarité et interdisciplinarité par la distinction entre juxtaposition des disciplines pour la première notion, complémentarité pour la deuxième.

S'il reste extrêmement difficile d'estimer le degré d'interdisciplinarité dans le champ de la civilisation américaine, Marie-Jeanne Rossignol faisait remarquer qu'en tout état de cause les civilisationnistes ne sont le plus souvent formés qu'à une seule discipline, voire à deux – par le biais de la thèse, et en autoformation au cours de leur parcours ; peut-être faut-il en conclure, ce qui semble être l'avis de Darbellay, que l'interdisciplinarité ne peut s'envisager qu'au sein d'une recherche collective ? Néanmoins, comme l'a démontré André Kaenel pour les *American Studies* de l'autre côté de l'Atlantique, le transfert d'approches issues des *Cultural Studies* est la preuve d'une certaine interdisciplinarité. En France, l'apport de la littérature et de la linguistique et aujourd'hui, les emprunts de plus en plus importants aux études visuelles, mais également à l'histoire ou à la sociologie pour ne distinguer que les deux disciplines des sciences sociales que je sollicite dans mon propre travail, constituent une forme d'interdisciplinarité au sein de la civilisation. Dans mes travaux, les interactions entre différents champs disciplinaires – études africaines américaines et histoire du livre – s'ajoutent à cette complémentarité des disciplines constituées.

---

<sup>22</sup> Voir ici les perspectives ouvertes par le Centre International d'Etudes et de Recherches Transdisciplinaires en collaboration avec l'UNESCO. Document de synthèse, 1997, accessible ici : <http://ciret-transdisciplinarity.org/locarno/locarno4.php>

<sup>23</sup> Darbellay, « Où vont les *studies* ?... », *op. cit.*, p. 182.

## Études africaines américaines<sup>24</sup>

Dès le début du XIXe siècle, puis entre les années 1920 et les années 1970, il importe avant tout aux historiens noirs de (ré)intégrer les Africains Américains dans l'histoire et la littérature américaine, et de corriger le point de vue dominant, blanc, qui s'appuie essentiellement sur des sources « blanches »<sup>25</sup>. Aux États-Unis, les études africaines américaines, champ plus vaste regroupant historiens, anthropologues, littéraires se sont progressivement consolidées à partir des années 1960, d'abord dans le contexte de la lutte pour les droits civiques. L'historien de la culture, Edward Berenson, a montré que l'intérêt porté aux minorités ethniques et raciale n'était pas seulement le fait du contexte politique et idéologique, mais que le développement d'un nouveau regard sur les minorités, l'urgence à faire entendre les « sans-voix », a aussi été influencée par l'histoire sociale française<sup>26</sup>. Le récit que Mary Helen Washington a fait de ses premières années de lutte pour la reconnaissance d'un département d'études africaines américaines à l'université de Detroit souligne l'intense combat politique qui présida à l'émergence de ce champ d'études, qui se préoccupait de retrouver, ou de (re)découvrir des auteurs oubliés, négligés, disparus, tel Chesnutt,<sup>27</sup> dans un climat de nationalisme africain américain particulièrement fort dans certaines métropoles. Washington, regrettant que les *American Studies* n'aient pas plus tôt reconnu la convergence des deux champs, explicite les directions que prenait alors la recherche afro américaniste, entre les années 1960 et 1980 :

The extraordinary experimental work that was being done in African American studies – the loosening of disciplinary boundaries, opening up the traditional disciplines; the study of literature with a strong emphasis on history and the social sciences, its theorizing and historicizing issues of race, its multicultural perspective; and its critique of nationhood – so critical to the American studies project – should have made, but did not make, African American studies natural collaborators, fraternal, if not identical, twins<sup>28</sup>.

<sup>24</sup> La terminologie a beaucoup évolué depuis les années 1960, depuis « Black », « Afro-American », « African-American ». Le *Oxford English Dictionary* (2015) mentionne le tiret, tout en indiquant que le terme est fréquemment écrit sans. Je choisis cette forme, qui semble trouver la faveur d'une majorité d'individus concernés, qui rejettent l'usage du tiret (*hyphen*) qu'ils estiment dépréciatif car suggestif d'une identité fragmentée, renvoyant à des « pièces rapportées » à la nation américaine.

<sup>25</sup> Voir Werner Sollors, « Joined at the Hip: African-American Studies, U.S. Cultural Studies and the New Internationalism », *Ecritures de l'histoire africaine-américaine*, Hélène Le Dantec-Lowry, Arlette Frund, éd., *Annales du monde anglophone*, Paris, L'Harmattan, 2003, p. 37-48, et Hélène Le Dantec-Lowry, « De l'exclusion à la reconnaissance : Écrire l'histoire africaine-américaine après les années soixante », *op.cit.*, p. 21-36.

<sup>26</sup> Edward Berenson, « L'histoire culturelle américaine – l'histoire culturelle de la France vue d'Amérique », *L'histoire culturelle : un « tournant mondial » dans l'historiographie ?*, François Poirrier (dir.), Dijon, Éditions Universitaires de Dijon, 2008, p. 51-63.

<sup>27</sup> Mary Helen Washington, « Disturbing the Peace : What Happens to American Studies if You Put African American Studies at the Center ? », Discours de la présidente de l'American Studies Association, 29 octobre 1997, *American Quarterly* 50.1, 1998, p. 1-23.

<sup>28</sup> Mary Helen Washington, *ibid.*, p. 3.

À ce sujet, deux points de vue semblent s'opposer : si donc, comme l'écrit Sollors, les études africaines américaines et les American Studies étaient scientifiquement et intellectuellement étroitement liés, Washington déplore que la persistance du racisme aux États-Unis les ait longtemps maintenues séparées<sup>29</sup>.

Michel Fabre, puis Geneviève Fabre à partir des années 1970 ont été les premiers à importer ce champ en France, et plus largement en Europe, relayés dans un deuxième temps par le Cercle d'Études Afro Américaines. Ce groupe fut créé en 1994 par Michel et Geneviève Fabre, André-Anne Kekeh, Hélène Le Dantec-Lowry et Claudine Raynaud, déployé sur plusieurs institutions universitaires. Les travaux de ces chercheurs témoignent d'un réel décloisonnement entre littérature et histoire, littérature et civilisation<sup>30</sup>. Le rayonnement de la recherche afro américaniste française, et les liens qui unissent cette recherche à la civilisation américaine, sont attestés par la participation de chercheurs français à la création et aux travaux du Collegium for African American Research (CAAR) qui regroupe chercheurs européens et états-uniens<sup>31</sup>.

Mes travaux s'inscrivent dans le mouvement des études africaines américaines tel qu'il s'est développé à partir des années 1980, à la fois sous l'influence de l'histoire *from the bottom up* développée depuis les années 1960, cet « envers de l'histoire »<sup>32</sup>, et des *Cultural Studies* qui ont notamment permis de renouveler la question de l'identité, en insistant sur la notion de construction du concept de race et les phénomènes de métissages culturels<sup>33</sup>. Nées en Angleterre, les *Cultural Studies* se sont d'abord concentrées sur les phénomènes de réception des faits culturels, avant de porter leur attention sur les producteurs, et de traverser l'Atlantique dans les années 1970-1980. Dans les années 1990 les catégories analytiques de race, classe, genre étaient devenues centrales, et la sexualité prendrait une plus grande importance encore au début du XXI<sup>e</sup> siècle. Initié en DEA (1998-1999) sous la direction de Geneviève Fabre, mon travail dans le champ des études africaines américaines est, logiquement, informé à la fois par les recherches américaines, et les perspectives françaises. Néanmoins, il ne s'inscrit pas dans le tournant diasporique

---

<sup>29</sup> Faut-il souligner que Werner Sollors est blanc, et Mary Helen Washington, africaine américaine ?

<sup>30</sup> Voir Marie-Jeanne Rossignol, « Quelle(s) discipline(s) pour la civilisation ? », *op. cit.*, à ce sujet.

<sup>31</sup> Le CAAR fut lancé en 1992 à la suite du congrès de l'EAAS à Séville, sous l'impulsion de Maria Diedrich de l'Université de Münster, Werner Sollors et Geneviève Fabre.

<sup>32</sup> Sur « l'envers de l'histoire » et son illustration dans les autobiographies militantes, voir Hélène Christol, « 'Dire' et 'écrire' l'histoire : le cas d'Hosea Hudson », *Écritures de l'histoire africaine-américaine*, *op.cit.*, p. 88-97.

<sup>33</sup> Voir Werner Sollors, « Joined at the Hip: African-American Studies, U.S. Cultural Studies and The New Internationalism », *op.cit.*, p. 37-48.

pris par les études africaines américaines et par le CEAA<sup>34</sup> au début des années 2000, même si certains textes, comme celui de Paul Gilroy (*The Black Atlantic: Modernity and Double Consciousness*), sont fondamentaux. De fait, mes travaux se situent dans le prolongement de l'histoire de la littérature africaine américaine, et mes interrogations sur l'identité de Chesnutt, on le verra, reflètent le *cultural turn* des années 1980-1990. Les *Cultural Studies* ont eu une réelle influence non seulement sur les *American Studies*, mais également sur l'histoire culturelle aux États-Unis, et sur le développement de l'histoire transnationale, notamment au travers des études sur la diaspora<sup>35</sup>.

D'une certaine manière ma recherche s'est développée parallèlement au mouvement *post-soul* ou *post-black*. Ces termes désignant la période suivant les luttes pour les droits civiques à partir des années 1970-1980, où le concept de race, et la définition de l'identité noire, ne sont plus appréhendés selon les modalités d'une lutte pour la liberté après le passage des lois de 1964 et 1965, respectivement sur les droits civiques et civils, et de vote. Trey Ellis, suivi par Nelson George, a le premier tenté d'éclairer ce qu'il a nommé une nouvelle esthétique noire (*New Black Aesthetics*) ou *post-soul aesthetics*, où le terme « soul » renvoie à l'évidence au Black Arts Movement des années 1960 et 1970 porté en grande partie par le poète Amiri Baraka/ Leroi Jones<sup>36</sup>. Plus qu'une étiquette historique et pratique, *post-soul* définit l'attitude d'artistes et d'écrivains qui, reconnaissant et se revendiquant bien souvent d'une tradition artistique et littéraire afro-américaine, affirment leur liberté de puiser à des sources culturelles différentes, « mixtes », blanches et noires. C'est notamment ce qu'incarne la figure centrale du « métis culturel » développée par Trey Ellis, comme l'écrit Bertram Ashe dans son introduction au numéro spécial de *African American Review* dédié à cette esthétique

If there is one idea that appears to define the post-soul aesthetic, this one is it. A hybrid, fluid, elastic, cultural mulattoesque sense of black identity marks the work of many post-soul artists. (...)These artists and texts trouble blackness, they worry blackness; they stir it

---

<sup>34</sup> Le CEAA a été renommé Cercle d'Etudes Afro Américaines et Diasporiques (CEAAD) au début des années 2000.

<sup>35</sup> Sur l'impact des *cultural studies* sur la nouvelle histoire culturelle américaine, voir Edward Berenson, « L'histoire culturelle américaine – l'histoire culturelle de la France vue d'Amérique », *op. cit.*, p. 51-63. Sur les rapports entre *cultural studies* et histoire globale ou histoire transnationale, voir Bayly, Christopher A., Sven Beckert, Matthew Connelly, Isabel Hofmeyr, Wendy Kozol, Patricia Seed, « AHR Conversation: on Transnational History », *The American Historical Review* 111 :5, décembre 2006, p. 1441-1464, en particulier les réponses de Isabel Hofmeyr et Matthew Connelly.

<sup>36</sup> Voir Trey Ellis, « The New Black Aesthetic », *Calaloo* 38, Winter (1989), p. 233-243; Nelson George, *Boyz, Baps and BoHos. Notes on Post-Soul Black Culture*, New York, HarperCollins, 1992). Pour une perspective contemporaine plus englobante, voir Touré, *Who's Afraid of Post-Blackness: What It Means to Be Black Now*, New York, Free Press, 2011 et Ytasha L. Womack, Derek T. Dingle, *Post Black: How a New Generation is Redefining African American Identity*, Chicago, Chicago Review Press, 2010.

up, touch it, feel it out, and hold it up for examination in ways that depart significantly from previous—and necessary—preoccupations with struggling for political freedom, or with an attempt to establish and sustain a coherent black identity<sup>37</sup>.

Pour Ashe, qui reconnaît que cette exploration de l'identité noire (ce qu'il nomme *blaxploration*) n'est pas entièrement nouvelle – il cite à ce propos la fiction de Chesnutt – c'est ce nouveau rapport à la liberté, qui n'est plus seulement politique, qui fonde l'originalité de ce courant artistique et littéraire. Ma recherche m'ayant entraînée assez rapidement vers les horizons de l'histoire du livre, elle ne s'ancre pas dans un courant plus récent des travaux du mouvement *post-soul* ou *post-black* qui mêle questionnements sur le genre et sur les identités raciales<sup>38</sup>.

## Histoire du livre

L'historiographie de l'histoire du livre sera évoquée au fil de la synthèse, aussi n'en seront tracées ici que les grandes lignes<sup>39</sup>. Aujourd'hui encore la classification de l'histoire du livre en tant que discipline ou en tant que champ disciplinaire continue de poser question, les deux appellations étant communément, voire alternativement, employées<sup>40</sup>. En 2001 Cyndia Clegg s'interrogeait sur la nature même de ce champ : s'agissait-il d'une « discipline indisciplinée »<sup>41</sup>? Les critères qu'elle retenait alors pour expliquer la constitution d'une discipline – récit des origines, textes et pères fondateurs,

---

<sup>37</sup> Bertram Ashe, « Theorizing the Post-Soul Aesthetic: An Introduction », *African American Review* 41:4 Post-Soul Aesthetic (hiver 2007), p. 614.

<sup>38</sup> Voir notamment dans le chapitre 1 les développements sur la publication de Jean-Paul Rocchi, Anne Crémieux, Xavier Lemoine, éd., *Understanding Blackness through Performance. Contemporary Arts and the Representation of Identity*, New York, Palgrave Macmillan, 2014.

<sup>39</sup> Sur l'historiographie de l'histoire du livre aux Etats-Unis, voir notamment Claire Parfait, HDR « Document de synthèse – Histoire du livre et études américaines », Université Paris 7 Denis Diderot, non publié, 2006. Voir également Leslie Howsam, « What Is the Historiography of Books? Recent Studies in Authorship, Publishing, and Reading in Modern Britain and North America », *The Historical Journal*, Vol. 51, No. 4 (décembre 2008), p. 1089-1101, et *Old Books and New Histories: An Orientation to Studies in Book and Print*, Toronto, University of Toronto Press, 2006. Sur l'historiographie de l'histoire du livre en Europe et ailleurs, voir notamment Dominique Varry, éd., *50 ans d'Histoire du livre : 1958-2008*, Lyon, Presses de l'ENSSIB, 2014, et David Finkelstein, Alastair McCleery, éd., *An Introduction to Book History*, 2<sup>e</sup> édition, Londres, New York, Routledge, 2013.

<sup>40</sup> Voir notamment les abstracts proposés par les participants au dernier congrès annuel de SHARP à Montréal : si Jean-Yves Mollier et Michael Winshop usent du substantif « discipline », Martyn Lyons préfère celui de « sous-discipline », tandis que Jan Hillgaertner, doctorant en histoire du livre à l'Université de Saint Andrews, déclare sans ambages que l'histoire du livre n'est plus « conçue comme une discipline ancillaire de l'histoire, mais comme une discipline indépendante » (<http://sharp2015.ca/wp-content/uploads/2014/07/sharp2015-resumes-abstracts-20150630.pdf>)

<sup>41</sup> Cyndia Susan Clegg, « History of the Book: An Undisciplined Discipline ? », *Renaissance Quarterly* 54, 1, printemps 2001, p. 221-245.

prolifération des publications, et institutionnalisation par le biais du développement de départements et de filières diplômantes au sein de plusieurs institutions aux États-Unis et au Royaume-Uni notamment – semblent en effet aujourd’hui suffisamment avérés pour que l’appellation discipline soit adoptée. De même si l’on s’en tient à cette première tentative de définition du sociologue Jean-Louis Fabiani,

On admet sans difficulté le caractère universel de la notion de discipline pour désigner un corps de savoir entendu comme articulation d’un objet, d’une méthode et d’un programme, d’un côté, et comme mode d’occupation reconnaissable d’une configuration plus vaste (i.e. l’ensemble des opérations de savoir à un moment donné du temps), de l’autre<sup>42</sup>.

Néanmoins Fabiani ne s’en tient pas là, et multiplie les critères nécessaires à la constitution d’une discipline, pour démontrer que le concept même ne permet pas de « décrire d’une manière efficace les opérations mêmes de l’activité de connaissance »<sup>43</sup>, allant même jusqu’à remettre en question le statut de discipline de la sociologie. Enfin, si la disciplinarité se caractérise notamment par les idées-forces de cloisonnement et de fragmentation, comme le démontre Darbellay, il serait contreproductif de revendiquer l’usage du terme pour désigner l’histoire du livre, champ interdisciplinaire par définition, où la production témoigne d’une grande ouverture<sup>44</sup>.

L’histoire du livre s’est construite à la fois sur les fondements d’une longue tradition anglo-américaine de bibliographie matérielle, et sur la philologie classique. Ce que l’on nomme parfois la « nouvelle histoire du livre » dans le monde anglophone a émergé quelque temps avant les études africaines américaines et croise deux approches : la première, française, où se lit l’influence de l’école des *Annales* et de l’histoire des mentalités ; la deuxième, anglo-américaine, ancrée dans la bibliographie traditionnelle et des études textuelles.

Deux ouvrages d’historiens français ont marqué des tournants fondamentaux dans l’historiographie de ce champ : en premier lieu, la publication, en 1958, de *L’apparition du livre* de Lucien Febvre et Henri-Jean Martin invente un nouveau domaine de recherche, transformant « l’histoire de l’imprimerie en une histoire de “l’action culturelle et de

---

<sup>42</sup> Jean-Louis Fabiani, « À quoi sert la notion de discipline ? », *Qu’est-ce qu’une discipline ? enquête*, Jean Boutier, Jean-Claude Passeron et Jacques Revel (éd.), Paris : éditions de l’EHESS, 2006, p. 11.

<sup>43</sup> Jean-Louis Fabiani, *ibid.*, p. 12.

<sup>44</sup> Voir Darbellay, « Où vont les *studies* ?... », *op. cit.*, p. 182. Sur l’idée que la discipline est nécessairement délimitée, circonscrite, voir également Judith Schlanger, « Fondation, nouveauté, limites, mémoire », *Communications*, 54, 1992, p. 289-298, et l’éditorial de Nicolas Freymond, Daniel Meier, Giuseppe Merrone, « Ce qui donne sens à l’interdisciplinarité », *A contrario*, 2003, 1 : 1, p. 3-9.  
<http://www.cairn.info/revue-a-contrario-2003-1-page-3.htm>

l'influence du livre" »<sup>45</sup>. Dès les années 1980, puis dans les années 1990, la place de cet ouvrage dans l'historiographie de l'histoire du livre était reconnue dans le monde anglophone par nombre de chercheurs en études littéraires et études textuelles, comme le rappellent les Américains Robert Darnton, James L. West et l'Australien Wallace Kirsop<sup>46</sup>. La monumentale somme en quatre volumes de *L'histoire de l'édition française* parue dans les années 1980<sup>47</sup>, et qui a suscité la rédaction d'histoires nationales semblables aux États-Unis, Angleterre, au Pays de Galles ou encore en Irlande, constitue sans aucun doute un « moment historiographique »<sup>48</sup>, dont les 5 volumes de *A History of the Book in America* parus à partir de 2007 sont immanquablement inspirés. Dans les années 1980, l'historien Robert Darnton, proche de l'école des Annales et spécialiste de l'édition au XVIIIe siècle, tenta de définir de nouvelles orientations pour ce champ dont l'interdisciplinarité grandissante menaçait de le faire disparaître. Il publia un modèle de circuit de communication du livre montrant que l'histoire du livre doit s'attacher à montrer pourquoi et comment le livre apparaît, est diffusé et reçu. Le circuit élaboré par Darnton allait constituer le point de départ de nombreux travaux à venir, dont ma propre recherche.

Comme en témoigne *L'apparition du livre* l'histoire du livre fut d'abord histoire économique, préoccupée des conditions de publication et de diffusion, mais également histoire des cultures et des pratiques culturelles, à travers l'étude de la construction, de la circulation et de l'appropriation de textes. Depuis les années 1990, ce champ a subi l'influence des théories allemandes de la réception (notamment les travaux de Wolfgang Iser et Hans-Robert Jauss) et de la bibliographie anglo-américaine, menant à un intérêt croissant pour les formes matérielles du livre. On citera ici l'importance des travaux de Donald McKenzie qui définit la nouvelle « sociologie de la littérature » en renouvelant l'approche bibliographique, mais également de Gérard Genette et de sa typologie du paratexte (*Seuils*). Comme on le verra, l'histoire du livre a aussi été enrichie par l'apport de la sociologie de la culture et de la théorie des champs de Pierre Bourdieu, qui complète l'approche de la production et de la circulation du livre comme bien symbolique.

---

<sup>45</sup> Roger Chartier, « Henri-Jean Martin ou l'invention d'une discipline », *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, 165, juillet-décembre 2007, p. 316.

<sup>46</sup> Dominique Varry, introduction, *50 ans d'histoire du livre : 1958-2008*, *op. cit.*, p. 9, James L. West, « Book History at Penn State », 1996, <http://pabook.libraries.psu.edu/histofbook/article.html>, et Wallace Kirsop, « The State of the Discipline: Booksellers and Their Customers: Some Reflections on Recent Research », *Book History* 1, 1998, p. 283-303.

<sup>47</sup> Coordonnée par H-J. Martin et Roger Chartier.

<sup>48</sup> Dominique Varry, « Introduction », *50 ans d'histoire du livre...op. cit.*, p. 21.

À l'exception de Genette et Bourdieu, « importés » dans le champ, ce rapide aperçu démontre un ancrage de l'histoire du livre dans la discipline historique, par ses origines françaises. De fait, aujourd'hui encore, les historiens du livre en France sont majoritairement formés en histoire, même si certains ont, à part égale, une formation en littérature. Néanmoins, les quelques historiens du livre français qui sont spécialistes du domaine anglophone viennent alternativement de la littérature et de la civilisation<sup>49</sup>, souvent au croisement des deux, tandis qu'aux États-Unis, nombre d'historiens du livre sont issus des départements de littérature. Selon Leslie Howsam :

The three core disciplines that converge upon the study of book and print culture are history, literary studies, and bibliography—the fields of study that focus respectively upon the book as a cultural transaction, a literary text, and a material artefact<sup>50</sup>.

Dès les années 1980 plusieurs historiens du livre se sont interrogés sur l'avenir de ce champ que l'extrême interdisciplinarité risquait de faire éclater<sup>51</sup>. En 2006, Howsam posait à nouveau la question, et présentait diverses modalités d'interaction et de croisement des trois disciplines, envisageant de fait des rencontres par paires – histoire et littérature, bibliographie et littérature ... Tout à la fois, elle reconnaissait que l'histoire du livre ne pouvait être une histoire totale et que l'interdisciplinarité complète restait exceptionnelle. Le risque de la domination d'une discipline sur les autres existe, comme en attestent certaines prises de position<sup>52</sup>, mais ce n'est pas sans un certain angélisme que Howsam appelait au respect des disciplines, même si aucun praticien ne pourrait être formé à titre égal dans chacune.

L'interdisciplinarité est revendiquée par l'histoire du livre, comme en atteste l'organisation en janvier 2015 d'un atelier à l'occasion du congrès de l'American

---

<sup>49</sup> Citons ici Marie-Françoise Cachin, Professeur de littérature anglaise, Claire Bruyère, professeur de civilisation et de littérature américaine, Claire Parfait, professeur de civilisation américaine, Susan Pickford, docteure en Lettres Modernes et Maître de Conférences en traduction, ou encore Nathalie Collé, formée en littérature anglaise.

<sup>50</sup> Leslie Howsam, *Old Books & New Histories. An Orientation to Studies in Book and Print Culture*, *op. cit.*, p. 4.

<sup>51</sup> Voir Robert Darnton, « What is the History of the Book ? », 1982 ; John Sutherland, « Publishing History: A Hole at the Center of Literary Sociology » qui développait le problème des frontières disciplinaires et la tentation des annexions opportunistes.

<sup>52</sup> Howsam note en particulier la prise de position de Jonathan Rose en 1996, qui n'était pas dénuée d'un certain mépris pour la théorie littéraire. On précisera qu'en 1996, le champ était encore en train de se consolider, ce qui peut expliquer certaines positions affirmées. Voir « How Historians Teach the History of the Book », *Canadian Review of Comparative Literature/ Revue Canadienne de Littérature comparée* 23, n°1, mars 1996, p. 219-220.

Historical Association « The Practice of Book History: Between and Beyond Disciplines », dont l'intitulé suggère même la transdisciplinarité. Nous touchons ici en effet à l'une des limites de l'interdisciplinarité : si pour l'histoire du livre la question de la co-existence de disciplines constituées ne se pose plus, en revanche la formation des historiens du livre reste un point de débat, comme l'ont souligné plusieurs articles appelant à un retour au livre et à la formation à la bibliographie<sup>53</sup>. Formée en littérature française et anglo-américaine jusqu'à l'agrégation en 1998, puis auto-formée à l'histoire dans le cadre d'une thèse en civilisation américaine et à travers mes recherches ultérieures, je ne peux qu'admettre une défaillance en ce domaine, que l'étude des éléments paratextuels selon la définition de Genette ne peut tout à fait pallier. Mais une compétence pointue en bibliographie est-elle nécessaire dès lors que ma recherche se concentre essentiellement sur le rôle des intermédiaires et médiateurs dans le circuit du livre ? La question reste ouverte.

À partir des années 1990, l'histoire du livre s'est structurée institutionnellement dans les universités anglaises et américaines à travers l'ouverture de centres de recherche, mais également de formations diplômantes. L'association internationale SHARP (Society for the History of Authorship, Reading and Publishing) fondée en 1991 et la revue *Book History* lancée en 1993, la constitution de séminaires et la publication de plusieurs revues (*Revue française d'histoire du livre*, *Histoire et civilisation du livre*), ont largement contribué à consolider le champ et à le doter d'une historiographie. De fait, l'histoire du livre est parfois reconnue aujourd'hui comme l'une des sous-disciplines représentatives de l'histoire culturelle, non seulement française et états-unienne, mais plus largement, internationale. Comme l'a noté l'historien de la culture Philippe Poirrier,

La question des aires culturelles n'est pas la seule à favoriser les échanges. Les spécialités thématiques ont grandement contribué à ces transferts. Le cas des historiens du livre et de la lecture, évoqué par de nombreux contributeurs, est à ce titre particulièrement exemplaire. La mise en place de réseaux internationaux, basés sur la circulation des chercheurs, l'organisation de rencontres scientifiques et de publications collectives, a désenclavé les questionnements et favorisé les emprunts réciproques<sup>54</sup>.

---

<sup>53</sup> Voir notamment Thomas Bonnell, « When Book History Neglects Bibliography: Trouble with the 'Old Canon' in *The Reading Nation* », *Studies in Bibliography*, 57, 2005, p. 243-261, et Carl Spadoni, « How to Make a Soufflé; or, what Historians of the Book Need to Know about Bibliography », *History of Intellectual Culture* 2007, 7.1, <http://www.ucalgary.ca/hic/issues/vol7/4>.

<sup>54</sup> Poirrier, introduction, *L'histoire culturelle en France...*, op. cit., p. 12.

L'histoire du livre à la fois favorise l'étude des transferts culturels – concept aujourd'hui central en histoire culturelle – et reflète par ses pratiques la réalité de tels transferts entre les disciplines.

### **Histoire du livre et études africaines américaines**

Malgré cette réelle interdisciplinarité et la grande ouverture de ce champ d'études, jusqu'à la fin des années 2000, historiens du livre et afro américanistes ne s'étaient que très peu croisés, comme le notait Leon Jackson dans sa synthèse bibliographique « The Talking Book and the Talking Book Historian » (2010)<sup>55</sup> :

... while we know a great deal about the talking book as a trope, we know very little about the production, dissemination, or consumption of the books that deployed that trope, and still less of the books that were begged, borrowed, stolen, owned, or encountered by the authors who wrote them. Scholars of slave culture and print culture have rarely shared agendas, nor have, more broadly, African American social, cultural, and literary historians and those within the community of book historians<sup>56</sup>.

Faisant néanmoins état de la recherche naissante au croisement de ces deux champs disciplinaires, Jackson y démontrait les potentialités d'une alliance entre historiens du livre et chercheurs en littérature africaine américaine. À l'exception de quelques ouvrages, tels ceux de John K. Young (*Black Writers, White Publishers: Marketplace Politics in Twentieth-Century African American Literature*, 2006), de Elizabeth McHenry sur la lecture (*Forgotten Readers, Recovering the History of African American Literary Societies*, 2002) pour les États-Unis, ou ceux de Graham Huggan (*The Postcolonial Exotic: Marketing the Margins*, 2001), Sarah Brouillette (*Postcolonial Writers in the Global Literary Marketplace*, 2007) pour le Commonwealth, la recherche restait alors dispersée sous la forme d'articles<sup>57</sup>. Celui de Jackson confirmait l'existence de ce nouveau carrefour de disciplines, et démontrait que la majorité des études parues avant 2010 s'étaient penchées soit sur la presse africaine américaine, soit sur les maisons d'édition

---

<sup>55</sup> « The Talking Book and the Talking Book Historian », *Book History*, 13, 2010, p. 251-308.

<sup>56</sup> Leon Jackson, « The Talking Book and the Talking Book Historian », *op. cit.*, p. 252.

<sup>57</sup> Concernant la littérature scientifique sur l'édition africaine américaine, voir la synthèse bibliographique de Leon Jackson. Voir également Cécile Cottenet, « Introduction », *Race, Ethnicity and Publishing in America*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2014, p. 1-25. Jackson recense l'important article de Laurence Cossu-Beaumont et Claire Parfait, « Book History and African American Studies », *Transatlantica* 1 | 2009, consulté le 26 juillet 2015. URL : <http://transatlantica.revues.org/4280>.

noires, ou encore sur la publication d'écrivains africains américains par des éditeurs blancs.

Jackson déroule son argumentation en se fondant non seulement sur les théories du célèbre afro américain Henry Louis Gates, mais également à partir de Charles W. Chesnutt. Il est frappant de noter que l'argument central de Jackson repose en partie sur son analyse de la nouvelle de Charles Chesnutt, « Baxter's Procrustes » (1904) : celle-ci met en scène les membres d'un cercle de bibliophilie s'extasiant sur un ouvrage aux qualités matérielles incomparables, jusqu'à ce qu'ils découvrent que la merveilleuse reliure ne renferme que des pages vierges. Si de nombreux critiques y ont vu l'allégorie d'une critique de la conception américaine de la notion de race, Jackson y voit, littéralement, une réflexion sur la place et la fonction du livre chez ceux qui ne se préoccupent que de son extérieur – les bibliophiles, et par extension, les bibliographes et les historiens du livre. Pour Jackson, les raisons de l'ignorance mutuelle des historiens du livre et des afro américains tiennent à plusieurs facteurs : tout d'abord, une critique littéraire afro-américaniste longtemps préoccupée, dans les années 1960 et 1970, par le contenu des textes plutôt que par leur matérialité, privilégiant une lecture politique, sociologique ou anthropologique. D'autre part, le tournant initié par Gates dans les années 1980, rejetant cette approche anthropologique des textes pour développer sa propre théorisation de la littérature<sup>58</sup>, et sa position bientôt quasi-hégémonique aux États-Unis, pouvaient difficilement se concilier avec la faible théorisation initiale de l'histoire du livre, due notamment à sa grande interdisciplinarité. Enfin l'importance originelle accordée par les historiens du livre à la fois au paramètre économique à travers leur prise en compte du marché littéraire, et la grande attention qu'ils portèrent aux auteurs du canon, ont pu constituer des repoussoirs pour les afro-américanistes particulièrement méfiants vis-à-vis de la logique du marché pour des auteurs minoritaires qui, précisément, n'étaient pas encore entrés dans le canon de la littérature américaine. Quoi qu'il en fût, la question, essentielle, de l'accès pour les Africains Américains à la lecture et à l'écriture au XIXe siècle, tout autant que les questions soulevées par la production et la diffusion des récits d'esclaves – on pense notamment à la médiation des scripteurs blancs qui prirent en note et mirent en forme certains de ces récits transmis oralement, et leur rôle de préfacier – sont deux points parmi d'autres pouvant attester de la pertinence d'une approche de la

---

<sup>58</sup> Voir notamment Henry Louis Gates, Jr., (1988) *The Signifying Monkey: A Theory of African American Literary Criticism*, Oxford, New York, Oxford University Press, 2014, et *Figures in Black. Words, Signs, and the "Racial" Self*, New York, Oxford, Oxford University Press, 1987.

littérature africaine américaine par le biais de l'histoire du livre. Preuve que la convergence des champs était déjà initiée, en 2012 et 2013 ont paru aux États-Unis deux recueils d'articles importants, *Early African American Print Culture* (2012) dirigé par Lara Langer Cohen et Jordan Alexander Stein, et *Publishing Blackness, Textual Constructions of Race Since 1850* (2013), volume coordonné par deux textologues et historiens du livre, John Kevin Young et George Hutchinson. La fertilité de ce champ ne semble pas se démentir, comme je le suggère dans la dernière partie de ce document.

### **Définitions et organisation**

Au sein du champ de la « civilisation américaine », mes travaux s'articulent autour de plusieurs dualités : identités, raciale et professionnelle, de l'auteur Charles W. Chesnutt ; le livre à la fois comme forme symbolique et objet matériel ; la profession d'éditeur, entre amour de la littérature et commerce. Par ailleurs les passages et croisements entre deux champs, études africaines américaines et histoire du livre, interrogent le rapport de mon travail à l'histoire plus largement. La synthèse s'attachera donc à mettre en lumière le mouvement dialectique de ces travaux en s'appuyant sur le concept de médiation, et les différentes formes que celle-ci revêt. Si la notion de médiation est « à la mode » en France depuis quelques années, elle est à présent centrale en histoire du livre, comme le notent David Finkelstein et Alistair McCleery<sup>59</sup> :

... book historians have increasingly taken to framing their work in terms of 'mediation' (taking cues from, among other things, Darnton's 'communication circuit'). 'Mediation' is a crucial concept underpinning contemporary interpretations of what is the history of the book and print culture<sup>60</sup>.

En 2010 John Guillory contait l'historiographie de l'évolution du concept de « médiation » depuis l'Antiquité, concluant ainsi à l'attention des chercheurs en littérature :

---

<sup>59</sup> On pense notamment au néologisme de Régis Debray, « médiologie », et aux travaux publiés dans les *Cahiers de médiologie* entre 1996 et 2004, puis dans *Médium* depuis 2004.

<sup>60</sup> David Finkelstein, Alistair McCleery, *An Introduction to Book History*, *op. cit.*, p. 25-26.

(...) scholars of a traditional art such as literature must take equally seriously both the mediation of literature by technologies such as print—as they already do in the context of book history—and the long-durational forms of writing, such as genre. No cultural work comes to us except through such multiple categorical mediations, never simply reducible to the effects of technical media<sup>61</sup>.

À mon tour, j'entends le terme de médiation dans diverses acceptions, désignant à la fois, étymologiquement, l'acte même de division en deux parties, mais aussi l'intercession, les interventions permettant de rapprocher, voire de réconcilier ces deux parties. Par ailleurs, puisque mes travaux portent en grande partie sur l'édition, on gardera à l'esprit l'idée que médiation et médiatisation sont connexes. Les trois grandes catégories de médiations distinguées par Audrey Alvès et Maria Pourchet dans le domaine de la communication sont ici éclairantes :

... font fonction de médiations les personnes – ou acteurs –, les institutions (médiatiques, culturelles, sociales), les objets et les supports de l'écriture, le discours en général qui compte des mots comme des images<sup>62</sup>.

L'idée même de médiation renvoie donc ici à plusieurs dimensions : tout d'abord, la possibilité de parcours, de passages, ainsi celui de Chesnutt jusqu'à la publication et au statut d'auteur, engageant une médiation telle que l'entend Sylvie Ducas, « ce dispositif qui instaure une relation entre l'auteur et la sphère publique dans laquelle il s'inscrit »<sup>63</sup>, mais aussi trajets menant de projets littéraires à leur réalisation par le biais de la publication, y compris la mise en forme du texte, sa matérialisation par les différents agents du circuit du livre et par les éléments du paratexte, « objets et supports de l'écriture », qui participent de la mise en scène et de l'inscription de l'auteur dans la sphère publique ; deuxièmement, la notion de médiation sous-entend l'existence de situations de conflits, de tensions ou tout au moins d'obstacles à négocier : obstacles tels que les frontières – ligne de partage des couleurs (*color line*) aux États-Unis, frontières géopolitiques ou monétaires, frontières culturelles, ou encore, au plan épistémologique, frontières disciplinaires –, conflits de valeurs dans l'édition, entre commerce et formes symboliques, mais également barrière de la censure. Enfin, la notion de médiation

---

<sup>61</sup> John Guillory, « Genesis of the Media Concept », *Critical Inquiry*, 36.2, hiver 2010, p. 361. [321-362]

<sup>62</sup> Audrey Alvès, Maria Pourchet, « Introduction Générale : Penser les médiations de l'écrivain », *Les médiations de l'écrivain. Les conditions de la création littéraire*, Audrey Alvès, Maria Pourchet, éd., Paris, L'Harmattan, 2011, p. 6.

<sup>63</sup> Sylvie Ducas, « Entretiens autour d'un prix : 'Auteur cherche écrivain...?' », *Les médiations de l'écrivain. Les conditions de la création littéraire*, *ibid.*, p. 239.

implique qu'on s'attache à ceux qui la rendent possible, aux facilitateurs, aux passeurs, aux intermédiaires et médiateurs.

La notion de passeur est devenue presque incontournable et indissociable d'une réflexion sur la médiation culturelle. Pour Diana Cooper-Richet, cette notion « demeure la plus opératoire pour tenter de cerner cette réalité que constitue le transfert, ou l'acte de médiation, culturel », même si la diversité de ses figures et de ses définitions la rendent problématique<sup>64</sup>. Si en France la réflexion sur les passeurs culturels s'amorce au début des années 1980, la diversité des termes utilisés renvoie à la diversité même de ces figures. Les tentatives de définition des historiens français Michel Vovelle et Philippe Joutard témoignent alors, comme le souligne Thomas Loué, d'une vision fonctionnaliste : ici les passeurs sont envisagés comme des agents de liaison ou de circulation, des « entremetteurs » ou des « relais », voire même des « courroies de transmission »<sup>65</sup>. Ces termes ne me semblent pas refléter la complexité du passeur, car ils mettent l'accent sur la division et l'indépendance relative du passeur. La conception du passeur, développée par l'historien de la culture, Christophe Charle, comme « homme double », et qui renvoie plus particulièrement ici aux éditeurs, me semble plus porteuse car, dans ce cas, le passeur n'est pas seulement un messenger au contact de deux aires, de deux cultures, mais *appartient* à la fois à deux niveaux culturels<sup>66</sup>. Par ailleurs, si les termes de « médiateur » et « d'intermédiaire » sont très souvent utilisés de manière interchangeable, il convient en vérité de les distinguer. Dans le domaine de la médiation culturelle, Charle les distingue par la reconnaissance qui leur est accordée : dans le cas des médiateurs culturels, leur appartenance aux deux niveaux séparés est reconnue, tandis que les intermédiaires ne sont reconnus comme « hommes de culture que par l'un des niveaux sociaux avec lesquels ils sont en contact », ainsi des éditeurs des grandes maisons<sup>67</sup>. La distinction faite par Charle me paraît trop subtile pour être facilement généralisable, et d'ailleurs nombre d'analyses reprenant son concept d'homme double en font l'omission<sup>68</sup>. La différence établie et

---

<sup>64</sup> Diana Cooper-Richet, « Passeurs culturels », *Dictionnaire d'histoire culturelle de la France contemporaine*, Christian Delporte, Jean-Yves Mollier, Jean-François Sirinelli, éd., Paris, PUF, 2010, p. 607.

<sup>65</sup> Thomas Loué, « Les passeurs culturels au risque des revues (France, XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles) », *Passeurs culturels dans le monde des médias et de l'édition en Europe (XIX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles)*, Diana Cooper-Richet, Jean-Yves Mollier, Ahmed Silem, dir., Presses de l'ENSSIB, Coll. "Référence", 2005, p 195-208.

<sup>66</sup> Christophe Charle, « Le temps des hommes doubles », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 39.1, 1992, p. 74.

<sup>67</sup> Christophe Charle, « Le temps des hommes doubles », *ibid.*, p. 73-74.

<sup>68</sup> Voir notamment Michel Trébitsch qui semble accoler médiateurs et intermédiaires sans les distinguer, dans « Avez-vous lu Jean-Richard Bloch ? Conventions et interprétations d'une infortune littéraire », communication dans le séminaire de Pascal Ory, EHESS, 8 avril 1998, accessible [http://www.ihtp.cnrs.fr/Trebitsch/bloch\\_ory-MT.html](http://www.ihtp.cnrs.fr/Trebitsch/bloch_ory-MT.html), ou encore les définitions données par Diana Cooper-

réitérée par le sociologue des sciences Bruno Latour<sup>69</sup> me paraît plus éclairante, et c'est celle que j'adopte dans la synthèse qui suit : les médiateurs induisent des transformations *en ce qu'ils font faire quelque chose* sans être eux-mêmes vecteurs d'une force de transformation, alors que les intermédiaires, qui sont, eux, vecteurs d'une force, n'induisent pas de transformation<sup>70</sup>. Comme Latour l'explique dans un entretien paru en 2014, « [l]'intermédiaire, c'est celui qui transporte sans médiation, précisément, alors que le médiateur, c'est celui qui interrompt, modifie, complique, détourne, transforme et fait émerger des choses différentes. <sup>71</sup>»

Le mouvement général de la synthèse est en partie chronologique, partant des études africaines américaines et de mon travail sur la trajectoire de l'écrivain Charles W. Chesnutt, objet de la première monographie parue en 2012 (première partie), au croisement des études africaines américaines et de l'histoire du livre (deuxième et troisième parties), à une histoire de l'édition transnationale, objet de la deuxième monographie, inédite et en anglais, sur l'agent littéraire Michel Hoffman (quatrième partie). Comme tout regard rétrospectif, il ne saurait rendre compte d'une progression linéaire de ma recherche ; ainsi prenant conscience que plusieurs de mes articles développaient ou s'ouvraient à différentes problématiques de la médiation, à la fois envisagée comme médiation matérielle et paratextuelle, et médiation des acteurs du circuit du livre, j'ai choisi de faire se croiser et se répondre les deuxième et troisième parties.

---

Richet à la fois dans l'entrée « passeurs culturels » et dans l'introduction du recueil *Passeurs culturels dans le monde des médias et de l'édition en Europe...*, *op. cit.*

<sup>69</sup> Également présenté comme anthropologue des sciences.

<sup>70</sup> « An intermediary, in my vocabulary, is what transports meaning or force without transformation: defining its inputs is enough to define its outputs. [...] Mediators transform, translate, distort, and modify the meaning or the elements they are supposed to carry », Bruno Latour, *Reassembling the Social: An Introduction to Actor-Network-Theory*, Oxford, New York, Oxford University Press, 2005, p. 38.

<sup>71</sup> Entretien avec Bruno Latour, « Les médias sont-ils un mode d'existence ? », *Revue INA Global* 2, juin 2014, p. 146-157, accessible <http://www.yvescitton.net/wp-content/uploads/2014/09/LATOURE-MediasModesExistence-Juin2014-Txt.pdf>.

## **Premier chapitre - PERSPECTIVES DE L'HISTOIRE DU LIVRE SUR UN PIONNIER DE LA LITTÉRATURE AFRICAINE AMÉRICAINE. LITTÉRATURE et IDENTITÉS**

Depuis la découverte de la littérature africaine américaine en Maîtrise, où je proposai une traduction du premier roman de Ishmael Reed, *The Free-Lance Pallbearers* (1967), je n'ai cessé de remonter et descendre le cours de cette histoire et de cette littérature. Après la littérature noire des années 1970 – dont je reprendrai plus tard le fil en plusieurs occasions<sup>72</sup> – le hasard du programme de l'agrégation de 1998 m'amena à explorer la Renaissance de Harlem. L'étude du recueil de Jean Toomer, *Cane* (1923) alors inscrit au programme de littérature allait constituer un tournant important puisque j'allais faire de l'histoire éditoriale de ce texte fondateur l'un des deux objets de ma thèse de doctorat.

Il était logique que je m'adresse à Geneviève Fabre, dont j'avais suivi les enseignements sur *Cane*, pour diriger mon mémoire de DEA. Après avoir envisagé une étude des conditions de publication de plusieurs écrivaines noires publiées entre les années 1740 et 1890<sup>73</sup>, – projet impossible au vu de la diversité des époques et la nature éparse du corpus, qui comprenait recueils de poésie, de nouvelles, romans et récit d'esclave –, je réduisis mes ambitions pour me concentrer sur les conditions de production et de publication de Charles W. Chesnutt. Comme on le voit, si l'objet est la littérature, l'approche déjà dans ce travail en revanche n'était pas littéraire, et cette étape de transition vers la thèse de doctorat dans le cadre du CIRNA (Centre Interdisciplinaire de Recherches Nord-Américaines) à l'Université de Paris 7 inscrivait mes premiers travaux dans le champ de la civilisation américaine.

---

<sup>72</sup> Je reviens sur la fiction afro-américaine des années 1970, creuset incontestable d'une certaine littérature populaire contemporaine dans deux articles, « Excavating original African-American 'pulp fiction': W.W. Norton's 'Old School Books' » (2011), et « African American Street Lit': old, new, or better (?) tricks? » (2013). Guidée par mon intérêt pour cette littérature longtemps négligée et en-dehors du canon, c'est fort logiquement que j'ai invité Samuel Blumenfeld, directeur de la collection « Soul Fiction » aux Éditions de l'Olivier, à témoigner de son expérience lors du colloque « Race, Ethnicity and Publishing », que j'ai co-organisé à Aix-en-Provence en 2012.

<sup>73</sup> Ayant suivi le cours de Geneviève Fabre à l'Université de Paris 7 sur *Cane* l'année de préparation de l'agrégation, c'est tout naturellement que je me suis tournée vers elle pour diriger mon DEA. J'avais dans un premier temps remis un projet de DEA portant sur la publication, la diffusion et la réception de textes de Lucy Terry (*Bars Fight*, 1746), Phillis Wheatley (*Poems on Various Subjects, Religious and Moral*, 1773), Frances Ellen Watkins Harper (*Poems on Miscellaneous Subjects*, 1854), Harriet Wilson (*Our Nig*, 1854), Harriet Jacobs (*Incidents in the Life of a Slave Girl*, 1861), et Alice Moore Dunbar Nelson (*Violets and Other Tales*, 1895).

Le CIRNA a constitué un véritable creuset pour mes recherches suivantes, animé alors par une génération d'enseignants-chercheurs – Elise Marienstras, Rachel Ertel, Michel et Geneviève Fabre, Claire Bruyère – dont le champ d'expertise n'était pas cloisonné par les frontières de la « littérature » ou de la « civilisation ». Cette année, et celle qui suivit, furent l'occasion de découvrir les travaux des afro-américanistes français et européens au sein du Cercle d'Etudes Afro Américanistes (CEAA). C'est dans le cadre du séminaire d'histoire d'Elise Marienstras que je découvris l'historiographie des études africaines américaines à travers l'ouvrage collectif historiographique *Chantiers d'histoire américaine* (1994) qui rassemble des essais critiques d'historiens français<sup>74</sup>. Enfin un bref séjour au Schomburg Center for Research in Black Culture de Harlem me permit de me familiariser avec les archives de Chesnutt dont une partie est disponible sur microfilms<sup>75</sup>. Claire Bruyère fut en outre d'une aide précieuse dans l'élaboration de la bibliographie de mon DEA, puis de ma thèse, m'aiguillant vers les questions du marché de la littérature, à travers la lecture de James L. West, *American Authors and the Literary Marketplace Since 1900* (1988) et de Charles Johanningsmeier, *Fiction and the American Literary Marketplace: The Role of Newspaper Syndicates in America, 1860-1900* (1997). Ces travaux qui mettaient l'accent sur la dimension commerciale et matérielle de la littérature, ainsi que la thèse de Claire Parfait sur les éditions de *La Case de l'Oncle Tom*, ont résolument infléchi mon parcours vers l'histoire du livre.

## I. RETOUR SUR LA THÈSE DE DOCTORAT

### Renvois :

« Publishing during the Harlem Renaissance », *La Clé des Langues*, Lyon, ENS LYON, 2011.  
Compte-rendu, Jeffrey O.G. Ogbar (ed.), *The Harlem Renaissance Revisited: Politics, Arts and Letters*, 2010.

Ma thèse de doctorat sur les histoires éditoriales de *The Conjure Woman* de Charles W. Chesnutt et *Cane* de Jean Toomer est un prolongement du travail effectué en DEA. Je proposais d'examiner une série de passages : des hommes aux écrivains, et du

---

<sup>74</sup> Voir le chapitre 9 rédigé par Pap Ndiaye, « L'histoire afro-américaine », *Chantiers d'histoire américaine*, Jean Heffer, François Weil (éd.), Paris, Belin, 1994, p. 273-307.

<sup>75</sup> Une partie de la correspondance professionnelle de Chesnutt, relative à ses débuts d'écrivain et à la période de parution de ses ouvrages (1899-1905), avait été éditée et publiée peu de temps auparavant, ce qui me permit de développer quelques premières hypothèses sans avoir à me déplacer initialement jusqu'à l'Université de Fisk dans le Tennessee où sont conservées la plus grande partie des archives Chesnutt. Voir Joseph McElrath, Robert C. Leitz, *To Be an Author. Letters of Charles W. Chesnutt, 1889-1905*, Princeton, Princeton University Press, 1997. Les deux plus grands fonds Chesnutt se trouvaient alors à Fisk University à Nashville (Tennessee) et à Fayetteville State University, en Caroline du Nord.

texte au livre. Les premiers et principaux questionnements portaient sur les modalités d'accès à l'écriture des deux hommes, leur conception de la fonction et du statut d'écrivain, ainsi que sur les circonstances de publication de leur premier livre. La comparaison de ces deux figures se justifiait à plus d'un titre : tous deux sont considérés comme des pionniers, Chesnutt, du roman africain américain, Toomer, de la Renaissance de Harlem ; par ailleurs, de par leurs origines métisses, ils posent la question de l'identité raciale et incarnent doublement la problématique de la *double-consciousness*. Le concept de *double consciousness*, développé et théorisé par l'intellectuel et historien marxiste noir, W.E.B. Du Bois dans les années 1890<sup>76</sup>, a connu une fortune considérable dans les études africaines américaines depuis les années 1960<sup>77</sup> et s'est exporté, si l'on peut dire, dans les études des diasporas à partir du milieu des années 1990, notamment sous l'influence de l'ouvrage de Paul Gilroy, *The Black Atlantic, Modernity and Double Consciousness* (1993). Les liens avec le concept de Négritude forgé par Senghor et Césaire ont également été mis au jour<sup>78</sup>. Ce concept trouve son expression la plus célèbre dans *The Souls of Black Folk* (1903) :

(...) The Negro is a sort of seventh son, born with a veil, and gifted with second-sight in this American world, – a world which yields him no true self-consciousness, but only lets him see himself through the revelation of the other world. It is a peculiar sensation, this double-consciousness, this sense of always looking at one's self through the eyes of others, of measuring one's soul by the tape of a world that looks on in amused contempt and pity. One ever feels his two-ness, – an American, a Negro; two souls, two thoughts, two unreconciled strivings; two warring ideals in one dark body, whose dogged strength alone keeps it from being torn asunder.<sup>79</sup>

Pour le critique Dickson D. Bruce, qui fut l'un des premiers à explorer les différentes sources du concept, l'influence du transcendantalisme d'Emerson est ici

---

<sup>76</sup> L'article de Du Bois, « Strivings of the Negro People », reproduit dans *The Souls of Black Folk* (1903) avait initialement paru dans *The Atlantic Monthly* en 1897.

<sup>77</sup> En 2003, Henry Louis Gates, Jr., écrivait : « Although Du Bois would publish 22 books and thousands of essays and reviews, (...) no metaphor in this intricately layered book has proved more enduring than that of double consciousness. » (« Both Sides Now – W.E.B. Du Bois », *The New York Times*, 4 mai 2003, p. 31).

<sup>78</sup> Voir Paul Gilroy, *The Black Atlantic: Modernity and Double Consciousness*, New York, Verso, 1993. Voir également Mark Q. Sawyer, « Du Bois's Double Consciousness versus Latin American Exceptionalism – Joe Arroyo, Salsa, and Négritude », *Transnational Blackness. Navigating the Global Color Line*, Manning Marable, Vanessa Agard-Jones (éd.), Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2009. Sandra Adell (*Double Consciousness/ Double Bind: Theoretical Issues in Twentieth-Century Black Literature*, Chicago, University of Illinois Press, 1994), rappelle que le concept de *double consciousness* est à l'origine de celui de Négritude développé par Léopold Sédar Senghor et Aimé Césaire.

<sup>79</sup> William E.B. Du Bois (1903), *The Souls of Black Folk*, op. cit., 1989, p. 5.

indéniable<sup>80</sup>. D'une certaine manière Du Bois transposa la dichotomie de l'homme pris entre l'aspiration vers le divin et les conventions d'une vie en société, pesant vers le bas, en une dichotomie entre le spirituel – incarné dans le terme « Negro » – et le matérialisme de la société blanche. Il tentait ainsi de revaloriser l'identité noire, en exaltant les valeurs qui s'opposaient aux dérives industrielles et matérialistes de l'Amérique blanche. Selon Bruce, et la majorité des innombrables gloses du concept proposées depuis les années 1960, le concept est polysémique, renvoyant à la fois au pouvoir du racisme effectif excluant les Noirs de la société américaine, des stéréotypes blancs et surtout, de leur internalisation par les Noirs, qui ne peuvent s'identifier qu'à partir du regard de l'autre. Dès lors, pour Du Bois – et, comme nous le verrons, pour Chesnutt également – l'homme noir n'a de cesse de réconcilier ces différentes identités, noire et américaine.

Par ailleurs la mise en parallèle dans la thèse de Chesnutt et Toomer permettait d'interroger la place de Chesnutt dans l'histoire de la littérature noire, puisque son rôle de « pionnier » fut pour la première fois souligné par les intellectuels et écrivains de la Renaissance de Harlem. Si je retiens par commodité cette appellation « Renaissance de Harlem », c'est néanmoins avec précaution, car la périodisation et la dénomination continuent d'être contestées. Dans son introduction à *Voices from the Harlem Renaissance* (1995), Nathan Huggins rappelait les limites de toute périodisation, soulignant que comme n'importe quel « tournant », la Renaissance de Harlem était simplement une « fiction commode »<sup>81</sup>. Si Huggins étend globalement les limites de ce mouvement artistique et littéraire, de la Première Guerre mondiale à la Grande Dépression des années 1930, d'autres en restreignent la durée aux années 1920. Quant aux dénominations de « *The New Negro Movement* » ou « *Negro Renaissance* », elles étaient déjà en usage dans les années 1920, vraisemblablement suscitées par le manifeste édité par Alain Locke et paru en 1925, *The New Negro*. Pourtant l'idée même d'une renaissance était déjà alors remise en cause. Pour certains, tel Chesnutt, le terme était impropre dès lors qu'il ne reconnaissait pas

<sup>80</sup> Voir Dickson D. Bruce, Jr., « W.E.B. Du Bois and the Idea of Double Consciousness », *American Literature* 64.2 (1992), p. 299-309. Pour Bruce, Du Bois puise à la fois dans le romantisme européen, le transcendantalisme américain, dans la littérature médicale remontant au début du XIXe siècle, ainsi que dans les travaux de son mentor à Harvard, William James, à qui il aurait emprunté l'idée de « alternating selves » et des différentes consciences. Dès lors le concept a véritablement un fondement psychologique renvoyant à l'idée de personnalités multiples et à la « folie circulaire » telle qu'elle était nommée au XIXe siècle. Avant Bruce, Werner Sollors avait explicité l'intertexte littéraire et biblique de *double consciousness* dans son article « Of Mules and Mares in a Land of Difference; or, Quadrupeds All? », *American Quarterly* 42:2 (Juin 1990), p. 167-190. Henry Louis Gates, Jr. reprend leurs conclusions dans « Both Sides Now – W.E.B. Du Bois » (*op. cit.*) et à nouveau dans sa préface à l'édition Oxford de *The Souls of Black Folk*, « Series Introduction: The Black Letters on the Sign » (Oxford University Press, 2007), p. xi-xxiv.

<sup>81</sup> Nathan Huggins, (1976), « Introduction », *Voices from the Harlem Renaissance*, Oxford, New York, Oxford University Press, 1995, p. 5.

l'existence d'une réelle tradition littéraire africaine américaine préalable<sup>82</sup> ; pour d'autres au contraire, il ne pouvait s'agir de *re*-naissance, puisqu'aucune rupture ne distinguait la qualité des œuvres précédentes de celles, souvent remise en cause, des années 1920 et 1930<sup>83</sup>.

Plus récemment le nom de « Harlem » a été perçu comme étant trop restrictif, d'autres lieux tels que Chicago pouvant être associés à la foisonnante production artistique et littéraire africaine américaine<sup>84</sup>. Le volume coordonné par Jeffrey Ogbar, *The Harlem Renaissance Revisited*, dont j'ai publié une recension (2010) tentait par exemple d'élargir le territoire spatial et les paramètres temporels de ce mouvement, en intégrant notamment la perspective du genre<sup>85</sup>. Ces débats, suscités par une recherche novatrice, enrichis par les récentes perspectives transnationales, diasporiques, et *queer*, témoignent de l'importance de cette période non seulement pour les Africains Américains, mais également pour la diaspora africaine et caribéenne<sup>86</sup>. Si je m'y attarde ici, c'est que mon intérêt pour la Renaissance de Harlem ne s'est jamais véritablement émoussé depuis la thèse. En réponse à la sollicitation d'Armion Clifford, directeur de la publication en ligne *La Clé des Langues*, destinée à la formation des enseignants du second degré, j'ai rédigé en 2011 un article de vulgarisation sur la scène éditoriale de ces années centré sur la publication de Langston Hughes<sup>87</sup>. Je suis également revenue vers Toomer et sa correspondance en 2006

---

<sup>82</sup> Voir Charles W. Chesnutt, « The Negro in Present Day Fiction », ca. 1929, *Charles W. Chesnutt, Essays and Speeches*, Joseph McElrath, Robert C. Leitz, et Jesse S. Crisler (éd.), Stanford, Stanford University Press, 1999, p. 518-519. Chesnutt reconnaissait l'existence d'une production de textes d'auteurs noirs aux XVIIIe et XIXe siècles, mais pas celle d'une *littérature* au sens de *belles lettres*, avant la fin du XIXe siècle.

<sup>83</sup> Tel était le cas du critique africain américain Hubert Harrison. Voir notamment Ousmane Kirumu Power-Greene, « No Negro Renaissance; Hubert H. Harrison and the Role of the New Negro Literary Critic », *The Harlem Renaissance Revisited: Politics, Arts and Letters*, Jeffrey O.G. Ogbar (éd.), Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2010, p. 20-30.

<sup>84</sup> Voir Cheryl W. Wall, *Women of the Harlem Renaissance*, Bloomington, University of Indiana Press, 1995, 10; Davarian L. Baldwin and Minkah Makalani, éd., *Escape from New York: The New Negro Renaissance Beyond Harlem*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2013. *Temples for Tomorrow*, dirigé par Geneviève Fabre et Michel Feith, *op. cit.* fait référence à d'autres lieux emblématiques de la « renaissance » noire mais se concentre essentiellement sur Harlem.

<sup>85</sup> Voir Jeffrey O.G. Ogbar, éd., *The Harlem Renaissance Revisited...*, *op. cit.*; compte-rendu dans *Cercles, Revue Pluridisciplinaire du Monde Anglophone*, <http://www.cercles.com>.

<sup>86</sup> Sur ces débats, voir notamment Cherene Sherrard-Johnson, éd., *A Companion to the Harlem Renaissance*, Malden, Oxford, Wiley Blackwell, 2015, p. 3-5.

<sup>87</sup> « Publishing during the Harlem Renaissance », *La Clé des Langues*, Lyon: ENS LYON/DGESCO. ISSN 2107-7029. Mis à jour le 24 février 2011. < <http://cle.ens-lyon.fr/anglais/publishing-during-the-harlem-renaissance-115615>>.

pour une communication dans le cadre du congrès annuel de l'AFEA sur le thème « Lettres d'Amérique », qui a donné lieu à un article publié en 2012.<sup>88</sup>

Le choix, dans la thèse, de la période 1885-1923 – à savoir entre la première parution de Chesnutt dans un magazine, et la publication de *Cane* – présentait une problématique tout à fait spécifique, puisqu'elle englobe un tournant important de l'histoire de l'édition aux États-Unis : alors que les maisons d'édition les plus anciennes se consolidaient et s'industrialisaient, faisant face à la montée du capitalisme dans le dernier quart du XIXe siècle, une jeune génération d'éditeurs new-yorkais, la plupart juifs et cosmopolites, allait dans les années 1910-1920 apporter un renouveau et, de fait, transformer en profondeur l'édition américaine. Cette opposition, ou peut-être, ce passage de témoin, s'incarnait dans les maisons d'édition de Chesnutt et Toomer, respectivement Houghton, Mifflin, basée à Boston, et Boni & Liveright, incontestable flambeau du modernisme et des années folles.

Le choix d'Hélène Christol à l'Université de Provence pour diriger ces travaux s'explique en partie par l'angle spécifique des études africaines américaines initialement envisagé. Membre active du CEAA et du CAAR depuis sa fondation, spécialiste d'histoire des idées et des études africaines américaines, ma directrice de thèse fut très rapidement réceptive à une approche « histoire du livre », alors que celle-ci s'élaborait au fur et à mesure de mes lectures. Je m'appuyai tout particulièrement sur la bibliographie de la thèse de Claire Parfait, les travaux de James L. West et de John Tebbel, dont les quatre volumes sur l'histoire de l'édition aux États-Unis faisaient autorité avant que ne paraissent à partir de 2007 les 5 volumes de la nouvelle histoire du livre en Amérique<sup>89</sup>. La thèse, premier travail fondateur pour tout enseignant-chercheur, se situait donc au croisement de l'histoire, l'histoire de la littérature, à la fois américaine et afro-américaine, l'histoire du livre, et plus spécifiquement l'histoire de l'édition. Délibérément je n'abordai la dimension esthétique des textes que pour en montrer la filiation littéraire, notamment avec l'école dite de la plantation (*plantation school*), ou la fiction couleur locale. Le mouvement de la *plantation school*, représentée par des écrivains blancs du Sud tels que Irwin Russell, Thomas Nelson Page, Thomas Dixon, Joel Chandler Harris, ou encore George

---

<sup>88</sup> « Auteur cherche éditeur : échec d'une correspondance, Jean Toomer, 1924-1947 », *Lettres noires, L'insistance de la lettre dans la culture afro-américaine*, Claudine Raynaud (dir.), Presses Universitaires de la Méditerranée, Université Montpellier III, 2012, p. 157-172.

<sup>89</sup> Entreprise fabuleuse, inspirée par *Une histoire de l'édition française* dirigée par Roger Chartier, Henri-Jean Martin et Jean Vivet au milieu des années 1980, *A History of the Book in America* compte 5 tomes, parus aux Presses universitaires de l'Université de Caroline du Nord entre 2007 et 2010.

Washington Cable, particulièrement prolifiques pendant la période de la Reconstruction et au tournant du XXe siècle, s'attachait à représenter la vie sur les plantations avant la guerre. Cette littérature populaire se caractérise par une vision nostalgique, raciste ou tout au moins caricaturale et paternaliste de la vie des esclaves et de leurs relations aux Blancs. Je choisis par ailleurs d'exclure l'histoire de la réception par le lecteur ordinaire – par opposition à la réception critique dans la presse – qui aurait nécessité l'existence de sources (*marginalia*, lettres à l'auteur...) qui ne figurent sur aucun catalogue des fonds Chesnutt.

Cette thèse s'appuie sur un travail d'archives mené aux États-Unis entre juillet et octobre 2001, grâce à une bourse de recherche Fulbright octroyée par la Commission franco-américaine. Même si un certain nombre de sources secondaires étaient alors disponibles pour Chesnutt comme pour Toomer, il était essentiel de revenir à la correspondance et aux archives d'éditeurs. C'est ainsi que j'organisai mon séjour, du nord au sud des États-Unis, des institutions les mieux dotées – Harvard pour les archives de Houghton, Mifflin, et Yale celles de Toomer, ou encore Columbia pour celles de Boni & Liveright – aux moins privilégiées, ainsi Fisk University à Nashville, l'une des premières institutions fondées par le Freedmen's Bureau au moment de la Reconstruction, qui abrite le plus grand fonds d'archives de Chesnutt.

## **II. EXPÉRIMENTATIONS - UNE HISTOIRE ÉDITORIALE : THE CONJURE WOMAN DE CHARLES W. CHESNUTT (2012)**

La monographie parue chez ENS Éditions en 2012 dans la collection « Métamorphoses du livre » dirigée par Dominique Varry est une adaptation et une révision de cette thèse de doctorat. Adaptation, tout d'abord, car le livre se concentre délibérément sur Chesnutt, sans toutefois complètement évacuer la Renaissance de Harlem. En effet, lorsqu'en 2007 je décidai de proposer le texte à la publication, il me sembla que la trajectoire, si ce n'est le texte de Jean Toomer, étaient mieux connus des universitaires français, car à la faveur du programme de littérature de l'agrégation d'anglais en 1998 avaient paru de nombreux travaux sur la Renaissance de Harlem. La prolifération d'ouvrages sur ce mouvement n'était d'ailleurs pas circonscrite au seul territoire français,

comme le notait Cary D. Wintz dans sa recension de *Temples for Tomorrow* (2001)<sup>90</sup>. À l'orée du XXI<sup>e</sup> siècle, la Renaissance de Harlem était, à nouveau, en vogue. Quant à Chesnutt, il demeurait largement inconnu en France, malgré sa place capitale pour les spécialistes d'études africaines américaines, et plus largement de littérature américaine, aux États-Unis<sup>91</sup>, comme en témoignent, à partir de la première moitié des années 1990, nombre de travaux, dont ceux de Richard Brodhead – édition de ses journaux, nouvelle édition révisée des « Conjure Tales » – les éditions de textes jusqu'alors inédits, et son ultime canonisation en 2000 par le biais de son inclusion dans la collection « Library of America » dans le volume dirigé par Werner Sollors, collection inspirée par La Pléiade (Gallimard) et aspirant au même statut de gardien du temple de la littérature<sup>92</sup>.

La transformation de la thèse de doctorat en monographie a nécessité des coupes importantes, une réorganisation des parties, notamment pour ouvrir plus « classiquement » sur une biographie de Chesnutt, ainsi que la traduction des citations. La collection « Métamorphoses du livre » publiée aux ENS Éditions avec le concours de l'Institut d'histoire du livre ne s'adresse à l'évidence pas à un public exclusivement américaniste ; afin de répondre aux attentes du lectorat, le tableau historique a été étoffé, plusieurs références historiques explicitées – notamment l'importance des 13<sup>e</sup>, 14<sup>e</sup> et 15<sup>e</sup> Amendements à la Constitution dans la lutte des Noirs pour leurs droits civiques. De nouveaux éléments de comparaison ont été introduits afin de souligner les similitudes du parcours de Chesnutt avec celui d'écrivains américains blancs : ainsi de l'importance de la formation par la publication dans la presse, aussi bien pour Chesnutt que Jack London ou Francis Scott Fitzgerald. Enfin j'ai mis à jour la bibliographie, car de nouvelles lectures avaient permis de réorienter mon regard : en particulier l'ouvrage de David Blight, *Race and Reunion* (2001), et le volume 4 de *A History of the Book in America* dirigé par Carl Kaestle et Janice Radway, *Print in Motion: Books and Reading in the United States, 1880-1945*, qui me permit de réviser la périodisation de l'histoire de l'édition aux États-Unis qui n'avait guère été remise en question depuis la somme publiée par John Tebbel dans les années 1980. Je note aujourd'hui avec quelque stupeur l'omission dans la monographie

---

<sup>90</sup> Recueil d'articles dirigé par Geneviève Fabre et Michel Feith, *Temples for Tomorrow: Looking Back at the Harlem Renaissance* (2003) développe essentiellement un regard européen sur la période.

<sup>91</sup> Au fil de mon travail de révision du texte, je m'aperçus avec bonheur et surprise qu'une traduction de *The Marrow of Tradition* par Katia Holmes était parue en 2009 aux Éditions Phébus.

<sup>92</sup> En 2010, Werner Sollors estimait que toute l'œuvre de Chesnutt, y compris les textes secondaires, avaient été publiés ou réédités. Voir Sollors, « Charles W. Chesnutt's Historical Imagination », *Passing in the Works of Charles W. Chesnutt*, Wright, Susan Prothro, Ernestine Pickens Glass (éd.), Oxford, Miss., University of Mississippi Press, 2010, p. 3-8.

d'un ouvrage essentiel dans le domaine, *Black Writers, White Publishers: Marketplace Politics in Twentieth-Century America* de John K. Young paru en 2006<sup>93</sup>.

La monographie de 2012 est une expérimentation, un essai de croisement de l'histoire du livre et de l'histoire de la littérature africaine américaine, dont je ne saurais toutefois revendiquer l'entière originalité, les recherches de John Kevin Young et de Claire Parfait attestant de leur travail pionnier. Par ailleurs ce livre me semble le meilleur reflet de l'ancrage de mes travaux dans le champ des études afro américaines. Je pense aujourd'hui que les analyses du péri-texte n'y sont peut-être pas parfaitement abouties, peut-être parce qu'à bien y réfléchir l'édition de 1899 de *The Conjure Woman* ne présentait que peu de caractéristiques extra-ordinaires : il s'agit en effet d'une édition courante, sans illustrations, semblable en de nombreux points aux autres publications de l'époque de l'éditeur Houghton, Mifflin. Cependant cette première exploration du péri-texte m'a permis d'esquisser une approche des questions posées par le paratexte, sur lesquelles je reviendrai dans la deuxième partie de cette synthèse. Comme le notait Robert Darnton en 2007, le domaine du paratexte est certainement l'un de ceux où l'histoire du livre a considérablement avancé depuis la modélisation de la discipline par Darnton lui-même en 1982<sup>94</sup>.

Le travail d'édition, la poursuite de mes recherches sur Chesnutt après 2004, dont les conclusions ont été en partie intégrées à la monographie, m'ont amené à interroger cette recherche, et le parcours de Chesnutt, selon de nouvelles perspectives que j'aborderai dans cette première partie de cette synthèse. Je soulignerai la question raciale, le rôle de la fiction de Chesnutt dans le grand mouvement national de réconciliation de l'après-Reconstruction et le rapport à l'histoire, et la fonction du personnage du *trickster* incarnée par Uncle Julius<sup>95</sup>. Par ailleurs, la notion de médiation me semble aujourd'hui particulièrement à même d'éclairer ce premier travail. Tout d'abord dans une perspective presque philosophique, la problématique du passage – trajectoire personnelle, passage du texte au livre – implique en soi le concept de médiation. Deuxièmement, le concept de

---

<sup>93</sup> Enfin, dans l'intervalle les thèses de doctorat de Paul Schor et de Claire Parfait avaient été publiées et je me référerai à ces textes au nouveau statut.

<sup>94</sup> Robert Darnton, « 'What is the history of books?' revisited », *Modern Intellectual History* 4:3 (2007), p. 495-508. <http://dx.doi.org/10.1017/S1479244307001370>.

<sup>95</sup> Voir « Chesnutt et la couleur de la critique » (2006). Une communication faite dans le cadre de la préparation à l'agrégation d'anglais en 2010, qui se concentrait notamment sur la vision nostalgique et romantique du Vieux Sud dans la littérature de Thomas Nelson Page m'a permis d'étoffer certaines parties de la monographie ; elle ouvre sur la question de la mémoire collective de l'esclavage que j'évoque plus loin. « From Children to Beasts: Some Southern Myths and the Shaping of Collective Memory », Aix-en-Provence, mars 2010.

médiation est ici lié à la question centrale de l'identité, ou plutôt, des identités. Dès lors que l'on touche à des identités multiples, donc problématiques, une forme de médiation apparaît nécessaire à la résolution de conflits qui pourraient émerger : comment Chesnutt pouvait-il concilier la dualité de ses origines raciales, dans le contexte de l'après-Reconstruction où les tensions raciales étaient à leur comble ? Comment, également, pouvait-il concilier identité personnelle et professionnelle ?

## A. LE LONG DE LA *COLOR LINE*

### 1. La trajectoire personnelle de C.W. Chesnutt

**Renvois :**

**Compte-rendu, Gustave de Beaumont, Marie ou l'Esclavage aux États-Unis, éd. Laurence Cossu-Beaumont (2015)**

**Compte-rendu, Nella Larsen, Clair-obscur (2010)**

**« Charles W. Chesnutt et la couleur de la critique » (2005)**

Pour étudier la trajectoire professionnelle de Chesnutt, il était indispensable de faire un détour par la biographie. Outre celle rédigée par sa fille Helen M. Chesnutt, inévitablement subjective, je me suis appuyée sur les ouvrages de William Andrews, *The Literary Career of Charles W. Chesnutt*, ainsi que sur les notes de Werner Sollors dans l'édition Library of America<sup>96</sup>. Néanmoins les clés les plus importantes se trouvaient dans ses journaux et sa correspondance. Car c'est là, dans son propre discours, que se joue toute la complexité de Chesnutt. Mes interrogations sur son identité me portèrent logiquement et nécessairement à envisager certaines notions et concepts centraux dans les études africaines américaines : le métissage, la *color line* et le concept de *double consciousness*, l'hypodescendance et la *one drop rule*, et enfin le phénomène dit du *passing*, le fait ou la possibilité de se faire passer pour blanc.

« [T]he problem of the Twentieth Century is the problem of the color-line », écrivait Du Bois dans le premier paragraphe du prologue à *The Souls of Black Folk* (1903)<sup>97</sup>. L'idée d'une « ligne de partage des couleurs » ne fut pas originellement conçue par lui ; en 1881 déjà, l'abolitionniste Frederick Douglass, dans un article intitulé « The Color Line », exprimait son point de vue sur le racisme et « l'aversion instinctive de la

---

<sup>96</sup> William Andrews, *The Literary Career of Charles W. Chesnutt*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1980, et Werner Sollors, éd., *Charles W. Chesnutt, Stories, Novels and Essays*, New York, Library of America, 2002.

<sup>97</sup> W.E.B. Du Bois, *The Souls of Black Folk*, *op. cit.*, p. 1.

race blanche pour » les hommes et femmes de couleur<sup>98</sup>. Cette ligne de partage court à travers toute la fiction de Chesnutt, mais elle fut également déterminante dans sa vie personnelle : confrontée au regard des Blancs, l'auteur n'eut de cesse d'explorer les limites de cette « frontière » qui, officiellement après l'instigation de la ségrégation légale avec l'arrêt *Plessy v. Ferguson* en 1896, divisait la société américaine, mais également la communauté africaine américaine, et les individus qui lui appartenaient. Chesnutt était doublement divisé, noir et américain, noir et blanc, et il lui importait de concilier ces oppositions, à travers ses personnages et à travers l'acte d'écriture. Précurseur de Du Bois, il incarne une dualité, cette « *two-ness* » explorée dans *The Souls of Black Folk*. Comme l'écrit David Levering Lewis dans le premier volume de sa biographie de Du Bois, soulignant les liens entre les deux hommes : « The divided self was, of course, not original with Du Bois. The construct was central to the fiction of Goethe and Chesnutt, two of his favorite writers »<sup>99</sup>. Conscient de la dimension pathologique, de la souffrance engendrée par la dualité propre à la faculté de *double consciousness*, Du Bois évoque la possibilité d'une résolution de ces divisions : au plan symbolique, il fait de cet homme divisé un « septième fils », celui qui, dans la tradition biblique et le folklore populaire, est doté du pouvoir de guérison, capable d'opérer la médiation et la réconciliation de ces deux parties. Il s'agira pour l'homme noir de réussir la synthèse de ces deux « sois », de devenir ainsi meilleur, sans pour autant perdre l'une ou l'autre de ses dimensions<sup>100</sup>. Mais cette synthèse est-elle seulement possible ? Comme l'écrit Dickson Bruce,

Du Bois was not entirely certain about the possibility of such a synthesis. (...) One reason may have been that Du Bois was attempting a rhetorical synthesis of his own, one that was not easy to accomplish, between two key senses of double consciousness – the one created by racism; the other, by conflicting perspectives on life – never really distinguishing between them himself<sup>101</sup>.

Comme je le suggère plus loin, c'est aussi une synthèse rhétorique, à travers le récit et le langage, que Chesnutt tenta d'opérer dans ses nouvelles.

Une grande majorité des chercheurs voient dans ce concept l'énoncé de la possibilité d'une double culture, « a biracial, bicultural state of seeing and being in the

<sup>98</sup> Frederick Douglass, « The Color Line », *The North American Review* 132: 295 (1881), p. 567-577.

<sup>99</sup> David Levering Lewis, *W.E.B. Du Bois, Biography of a Race, 1868-1919*, New York, Henry Holt and Company, 1993, p. 282.

<sup>100</sup> « The history of the American Negro is the history of this strife – this longing to attain self-conscious manhood, to merge his double self into a better and truer self. In this merging he wishes neither of the older selves to be lost. He would not Africanize America, for America has too much to teach the world and Africa. He would not bleach his Negro soul in a flood of white Americanism, for he knows that Negro blood has a message for the world. » (*The Souls of Black Folk*, 1989, *op.cit.*, p. 5).

<sup>101</sup> Dickson Bruce, « W.E.B. Du Bois and the Idea of Double Consciousness », *op. cit.*, p. 306.

world with others »<sup>102</sup>. Du Bois aurait ainsi exprimé, dès 1897, une conception de la race comme construction sociale et culturelle, rejetant entièrement ou presque les tenants d'une conception biologique de la race héritée du XIXe siècle. Toutefois certains critiques, parmi eux Anthony Appiah, ont fait remarquer que la compréhension de la race chez Du Bois n'est pas entièrement détachée du discours « scientifique » hérité du XIXe siècle insistant sur les facteurs biologiques – ce que Bruce avant lui avait également relevé<sup>103</sup>. Un autre courant de critique, néo-marxiste, développé récemment, suivant en cela les traces du sociologue africain américain E. Franklin Frazier, tient les idées de Du Bois sur la race pour l'énoncé de vues caractéristiques d'un intellectuel bourgeois<sup>104</sup>. En 1936, s'appuyant sur le concept de l'homme marginal de Robert E. Park<sup>105</sup> dont il avait été l'élève, Frazier avait déjà constaté que la double conscience de Du Bois reflétait peut-être davantage sa position inconfortable d'aristocrate de couleur pris en étau entre son désarroi face à la situation des Africains Américains, et son très faible degré de sympathie pour les masses noires, ouvriers et paysans<sup>106</sup>. Hélène Le Dantec a montré que les analyses de Frazier, lui aussi issu de la bourgeoisie noire, n'étaient pas non plus exemptes de préjugés de classe<sup>107</sup>.

---

<sup>102</sup> Bernard W. Bell, « Double Consciousness as the Sign of African American Difference », *Bearing Witness to African American Literature: Validating and Valorizing its Authority, Authenticity and Agency*, Detroit, Michigan State University Press, 2012, p. 29. Sur la dimension culturelle de *double consciousness*, voir notamment Bernard W. Bell, Emily R. Grosholz, James B. Stewart, éd. (1996), *W.E.B. Du Bois on Race and Culture*, London, New York, Routledge, 2013, et Paul Camy Mocombe, Carol Tomlin, Cecile Wright, éd., *Race and Class Distinctions Within Black Communities: A Racial-Caste-in-Class*, New York, Routledge, 2014.

<sup>103</sup> Sur la position de Appiah, voir Mocombe, Tomlin et Wright, *op. cit.*, p. 49. Voir également Dickson Bruce, *op. cit.*, « 'Race', itself carried biological connotations – connotations not entirely absent from Du Bois's discussion » (p. 305), et Robert Gooding-Williams, « Outlaw, Appiah, and Du Bois's 'The Conservation of Races' », *W.E.B. Du Bois on Race and Culture*, *op. cit.*, p. 39-56.

<sup>104</sup> Paul Camy Mocombe, Carol Tomlin, Cecile Wright, éd., *Race and Class Distinctions Within Black Communities*, *op. cit.*, p. 53 et suivantes.

<sup>105</sup> Pour la filiation intellectuelle entre William James, Du Bois et Robert Park, voir notamment Thomas H. Jenkins, « The Marginal Man: Evolution of a Concept », *Marginality, Power, and Social Structure: Issues in Race, Class and Gender Analysis*, Rutledge M. Dennis (éd.), Oxford, Elsevier, 2005, p. 59. Robert E. Park, « Human Migration and the Marginal Man », *American Journal of Sociology* 33 (1928), p. 881-893 et « Mentality of Racial Hybrids », *American Journal of Sociology* 36 (1931), p. 534-551. Le philosophe William James influença vraisemblablement le sociologue Robert E. Park pour sa théorie de l'homme marginal en 1928, et son application dans le cadre de l'hybridité.

<sup>106</sup> E. Franklin Frazier, « The Du Bois Program in the Present Crisis », *Race* (1935-1936), p. 11-12, cité dans Christopher A. Brooks, « The 'Musical' Souls of Black Folk? Can a Double Consciousness be Heard? », *The Souls of Black Folk: One Hundred Years Later*, Dolan Hubbard (éd.), Columbia, University Press of Missouri, 2003, p. 282-283.

<sup>107</sup> Hélène Le Dantec-Lowry, *De l'esclave au Président. Discours sur les familles noires aux Etats-Unis*, Paris, CNRS Éditions, 2010, p. 44-45. Sur les positions de Du Bois et Frazier sur la famille noire dans les années 1930, voir le chapitre 2, « W.E.B. Du Bois et Franklin Frazier : les débuts de la sociologie noire », p. 37-55.

Tout en se présentant dans un entre-deux biologique, Chesnutt se trouvait comme Du Bois à un tournant historique préparant au basculement d'une conception essentialiste à une conception constructionniste de la race. Pour Dean McWilliams l'écrivain est passé, entre le moment de la rédaction de ses journaux dans les années 1870-1880, et ses écrits tardifs, d'une position subjectiviste, où la race n'a aucun fondement objectif et n'est que la projection d'un groupe sur l'autre au nom de la préservation des intérêts du groupe, à une position constructionniste. Selon cette conception, le concept de race n'a pas plus de fondements objectifs – ou biologiques – que dans la précédente, mais demeure opérant et puissant en tant que construction sociale et culturelle<sup>108</sup>. Homme marginal, Chesnutt s'efforça de travailler à une synthèse de cette identité double, voire multiple, qui le mènerait à envisager pour l'avenir des États-Unis une fusion des races (*amalgamation*)<sup>109</sup>. Mais la synthèse à laquelle il aboutit pour lui-même reflète en partie le poids du principe d'hypodescendance<sup>110</sup>. Tout en ayant conscience de la persistance de ce principe selon lequel une unique « goutte » de sang noir suffit à déterminer une identité noire, Chesnutt choisit de s'identifier comme homme de couleur, tout en refusant le terme « negro » qu'il jugeait à la fois trop réducteur et n'exprimant pas la complexité de son identité métisse. Comme l'a noté Hélène Le Dantec-Lowry, le choix du terme « colored » était une façon de se démarquer d'un héritage africain, en soulignant l'existence d'une ascendance blanche. De fait, ce vocable était d'abord un marqueur de classe, et Chesnutt signalait ainsi son appartenance à la bourgeoisie noire<sup>111</sup>, et on peut penser que Chesnutt partageait avec Du Bois certains préjugés sur les classes laborieuses. Ce choix me paraît essentiel dans sa volonté de décider de sa propre identité, volonté visible dans sa détermination à s'élever sur l'échelle sociale en parfait *self-made man*, s'inscrivant ainsi dans le droit fil des mouvements réformistes pour l'élévation de la « race » noire (*racial uplifting*) propre au tournant du XXe siècle. Dans le même temps, en faisant ce choix alors qu'il aurait pu « passer » pour blanc, il s'exposait sciemment, voire courageusement à la discrimination. Sans doute était-il aussi tout à fait conscient du stigmatisme moral attaché au fait de « passer »

<sup>108</sup> Dean McWilliams, *Charles W. Chesnutt and the Fictions of Race*, Athens, University of Georgia Press, 2002, p. 5-7.

<sup>109</sup> Voir les trois essais de Chesnutt dans *The Boston Evening Transcript*, les 18, 25 août et 1<sup>er</sup> septembre 1900, sous le titre « The Future American ». Voir également « What the Race is Likely to Become », *Essays and Speeches*, p. 124-125.

<sup>110</sup> William Javier Nelson, pour qui le principe d'hypodescendance a toujours été la pierre angulaire du système de classification raciale aux États-Unis, a souligné que ce principe est en réalité un héritage du système esclavagiste qui voulait que le statut de l'enfant noir soit déterminé par le statut de la mère. William Javier Nelson, « Racial Definition: Background for Divergence », *Phylon* Vol. 47, No. 4 (1986), p. 318-326.

<sup>111</sup> Voir Hélène Le Dantec-Lowry, *De l'esclave au Président...*, op. cit., p. 22-23.

à la fois dans la population blanche, et dans la population noire, où cette transgression était parfois assimilée à une trahison<sup>112</sup>.

Aux yeux de son biographe William Andrews, le choix de la *color line* comme thème central dans sa fiction, peuplée de personnages métis, reflète non seulement ses propres expériences, blessures et griefs, mais lui permettait aussi de s'identifier avec la situation des Noirs plus généralement alors qu'il aurait pu « passer » pour un Blanc<sup>113</sup>. En négociant constamment cette frontière, s'en approchant, la traversant un temps et taisant peut-être ses origines au moment où, seul, il recherchait un emploi à Washington avant de s'installer à Cleveland, Chesnutt en démontre la porosité, remet en question l'idée que les catégories raciales sont figées. En cela son parcours éclaire un moment historique particulier où les catégories raciales et ethniques deviennent l'instrument d'une hiérarchisation sociale, cette époque qu'ouvre l'après-Reconstruction avec son cortège de lois ségrégationnistes dites « Jim Crow », et que l'historien Rayford Logan nomma « *the nadir of race relations* ». <sup>114</sup> Comme Jackson Lears l'a très bien souligné, les années entre 1877 et 1920 virent une rigidification des relations interraciales et interethniques, et la montée d'un racisme « scientifique » qui permettait de légitimer la hiérarchie sociale. Ainsi qu'il l'écrit dans *Rebirth of a Nation*,

There was something profoundly different about the racism of the late nineteenth century—it was more self-conscious, more systematic, more determined to assert scientific legitimacy. The whole concept of race, never more than the flimsiest of cultural constructions, acquired unprecedented biological authority during the decades between Reconstruction and World War I<sup>115</sup>.

La rigidification et le raffinement des catégories de couleur reflètent en vérité une hiérarchisation sociale très forte des communautés noires, ainsi que je le montre dans le premier chapitre de la monographie<sup>116</sup>.

---

<sup>112</sup> Sur la conception morale du phénomène de *passing*, voir Henry Louis Gates, *Figures in Black*, « crossing over signifies, either as a lament or as an accusation, he or she who abandons the race once and for all » (*Figures in Black*, *op. cit.*, p. 200; et Werner Sollors, *Neither Black nor White yet Both*, New York, Oxford University Press, 1997, « (...) social rules have sometimes sanctioned a moral condemnation of passing on the grounds that it is a form of deception, hence dishonest » (p. 249).

<sup>113</sup> William Andrews, *The Literary Career of Charles W. Chesnutt*, *op. cit.*, p.13.

<sup>114</sup> Rayford Logan, *The Negro in American Life and Thought: The Nadir, 1877–1901*, New York, The Dial Press, 1954.

<sup>115</sup> Jackson Lears, *Rebirth of a Nation, The Making of Modern America, 1877-1920*, New York, HarperCollins, 2009, p. 93.

<sup>116</sup> Cottenet, *Une histoire éditoriale, ..., op. cit.*, p. 39-48.

À la fois par sa détermination et à travers sa fiction, Chesnutt met donc en avant la prépondérance de la question raciale, et plus particulièrement, l'absurdité du principe d'hypodescendance et la souffrance qui en découle. Cette souffrance est aussi au cœur de deux ouvrages dont j'ai publié une recension : la traduction de *Passing* de Nella Larsen (*Clair-obscur*, 2010) et la réédition du roman hybride, à la fois drame romantique et essai historico-sociologique de Gustave de Beaumont, *Marie ou de l'esclavage aux États-Unis* (1835) postfacé par Laurence Cossu-Beaumont<sup>117</sup>. Gustave de Beaumont a amplement souligné les conséquences tragiques de cette coutume bien avant la période de l'après-Reconstruction. Par ailleurs j'ai mis en relief la faiblesse de ces catégories raciales dans un article publié dans l'ouvrage collectif dirigé par Claudine Raynaud en 2005, intitulé « Chesnutt et la couleur de la critique »<sup>118</sup>, et certaines des conclusions de la recherche menée pour cet article ont été intégrées dans la monographie (2012). Cet article montre que la critique contemporaine peinait à définir son identité raciale, oscillant entre différents qualificatifs. Ainsi Chesnutt défie une conception des catégories raciales imposée par l'autre, encore largement fondée sur le biologique – ce que, à l'instar de Du Bois, il n'exclut pas lui-même tout à fait.

## **2. La ligne de partage des couleurs dans la fiction**

### **Renvois :**

**Compte-rendu, Anne Crémieux, Xavier Lemoine, Jean-Paul Rocchi, *Understanding Blackness through Performance; Contemporary Arts and the Representation of Identity* (2014).**

**« Charles W. Chesnutt et la couleur de la critique », 2005.**

Jackson Lears suggère que la crainte de voir des hommes et des femmes échapper à leur identité « minoritaire » a conduit à un durcissement de la « ligne de partage des couleurs », et à une rigidification des contours des catégories ethniques et raciales, jusque dans l'instrument administratif, politique, et scientifique que constitue le recensement décennal. C'est également ce que démontre magistralement l'ouvrage de l'historien français Paul Schor, *Compter et classer, Histoire des recensements américains* (2009)<sup>119</sup>.

---

<sup>117</sup> Voir Cécile Cottenet, recension de « Gustave de Beaumont, Marie ou l'Esclavage aux États-Unis », *E-rea*, 12.2 | 2015, Online since 15 June 2015, connection on 20 July 2015. URL : <http://erea.revues.org/4537>

<sup>118</sup> Cet article découle d'une communication faite au congrès de l'AFEFA à Pau en 2004.

<sup>119</sup> Paul Schor, *Compter et classer, Histoire des recensements américains*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2009. Sur les conseils de Catherine Collomp, lors des premières doctoriales organisées par l'AFEFA à Bordeaux en 2002, je lus cet ouvrage d'abord dans sa forme « thèse ». Daniel Sabbagh, dans sa recension du volume publié de Schor, a écrit que c'est « l'ouvrage de référence sur l'histoire des catégories ethniques et raciales dans le recensement aux États-Unis de 1790 ... à 1940 » (Daniel Sabbagh, [2010] « La construction de

Comme l'a bien montré Elise Marienstras dans sa recension de ce travail, Schor s'attache à expliciter les constructions mouvantes des catégories raciales et ethniques « en tant qu'ordre symbolique »<sup>120</sup>.

La monographie publiée en 2012 doit beaucoup à cet ouvrage. Les analyses de l'histoire et des fluctuations des catégories du recensement aux États-Unis démontrent, statistiques à l'appui, que l'identité raciale a continué à être définie par la « majorité » blanche au moins jusque dans les années 1970, date à laquelle les agents du recensement changent de perspective en passant du principe de l'hétéro-identification – sur la base d'un avis externe, ou de l'avis des agents du recensement fondé sur la lignée familiale – à l'auto-identification, c'est-à-dire le libre choix laissé aux individus de s'identifier comme appartenant à tel groupe ethnique ou racial. De fait, la conception même de l'identité blanche n'a cessé d'être articulée à la menace de corruption que représentait le « mélange des races » dont Chesnutt, précisément, était le résultat. Homme du XIXe siècle, Chesnutt ne pouvait pas aller totalement à l'encontre de la réification des catégories raciales lorsqu'il reprenait à son compte dans sa fiction les catégories de « octavons », « quarterons »,... fondées sur l'ascendance et la « proportion » de sang noir ; toutefois il introduit une complexité rarement exprimée à l'époque. Schor quant à lui montre bien que malgré le racisme scientifique du début du XXe siècle et les règles du recensement tendant à objectiver ces catégories, leur porosité a toujours existé, aussi bien au plan symbolique (représentation et auto-représentation) que politique, comme en attestent les difficultés rencontrées par les agents du recensement à certains moments du siècle dernier pour décider de la case à cocher dans le volet d'identification.

Au-delà de l'identité de la personne de Chesnutt, c'est également la représentation du « problème racial », et des relations inter- et intraraciales dans la fiction de Chesnutt qu'interroge la monographie. Il me semble que cette fiction permet, précisément, de prendre la mesure de la complexité de ces relations au tournant du XXe siècle, autant que du climat de tensions et d'incertitudes qui se développait alors. Depuis ses nouvelles parues dans *The Conjure Woman*, jusqu'aux romans publiés à titre posthume, les œuvres de Chesnutt sont peuplées de personnages évoluant le long de cette ligne de démarcation raciale reflétant à la fois son questionnement sur son propre positionnement dans la société

---

l'identité raciale aux États-Unis », *L'Amérique post-raciale ?*, Pauline Peretz (éd.), Paris, Presses Universitaires de France, 2013, p. 52-60.

<sup>120</sup> Elise Marienstras, « Paul Schor, *Compter et classer. Histoire des recensements américains* » *Transatlantica* [Online], 2 | 2010, connection on 28 June 2015. URL : <http://transatlantica.revues.org/5070>

américaine, et l'obsession de l'hypodescendance et de la taxonomie de cette fin du XIXe siècle. À travers les personnages presque blancs de Rena Walden (*The House Behind the Cedars*), Mandy Oxendine (*Mandy Oxendine*) ou Mr. Ryder – qui dans la nouvelle « The Wife of his Youth » se trouvait confronté à l'épineux dilemme de reprendre sa première femme, à la peau très foncée, épousée sous l'esclavage, ou de contracter un deuxième mariage avec une femme à la peau claire, issue de la meilleure société de couleur –, Chesnutt traitait le phénomène du *passing*, s'inscrivant ainsi dans une veine populaire qui se tarit au milieu du XXe siècle. Il ose également ainsi aborder le tabou de la *miscégénéation*, le mélange des races. La figure littéraire du « métis tragique », telle qu'elle fut pour la première fois théorisée par le critique littéraire et poète Sterling A. Brown dans les années 1930 est donc centrale dans l'œuvre de Chesnutt<sup>121</sup>. De fait, comme le note Werner Sollors, la critique a tant discuté et débattu de cette figure dans sa fiction qu'il est encore aujourd'hui difficile de savoir si ses textes en présentent une figure caractéristique, une variation ou encore une profonde remise en cause<sup>122</sup>. Le personnage du « métis tragique » ou plus fréquemment de la « métisse tragique » est une figure récurrente de la littérature anti-esclavagiste de la première moitié du XIXe siècle, employée par des auteurs blancs comme noirs dans un genre que l'on a appelé « *race melodrama* ». Ce personnage féminin, issu d'une double ascendance, claire de peau au point qu'elle pourrait « passer », porte le poids du péché de *miscégénéation*, et son destin la pousse le plus souvent au suicide ou du moins à une mort tragique. Il permet de poser, par définition, le dilemme identitaire, mais également d'interroger l'absurdité des classifications raciales, les contradictions d'un discours dominant face à la réalité du métissage de la société américaine<sup>123</sup>.

De fait, deux conceptions de ce personnage de fiction s'opposent dans la critique au XXe siècle : celle de Sterling Brown, fort influente, qui postule que le personnage métis présente un concentré du discours raciste suggérant que l'intelligence de ces personnages leur serait transmis par leurs ancêtres blancs, tandis que les instincts « primitifs » seraient

<sup>121</sup> Voir Sterling A. Brown, *Negro Poetry and Drama* (1937) et *The Negro in American Fiction* (1937).

<sup>122</sup> Sollors, *Neither Black nor White yet Both*, *op. cit.*, p. 226.

<sup>123</sup> On retrouve la figure de la métisse tragique dans la fiction de l'abolitionniste blanche Lydia Maria Child (« The Quadroons », 1842), chez les auteurs afro-américains William Wells Brown (*Clotel; or, The President's Daughter*, 1853), Harriet Wilson, *Our Nig : Sketches from the Life of a Free Black in a Two Story White House* (1859), ou encore Pauline Hopkins à la fin du XIXe siècle (*Contending Forces: A Romance Illustrative of Negro Life North and South*, 1900), mais également chez Thomas Dixon, *The Clansman: An Historical Romance of the Ku Klux Klan* (1905), roman qui fournit une partie du scénario de *The Birth of a Nation* (1915) de D.W. Griffith. Enfin le roman de Gustave de Beaumont, *Marie ou l'esclavage en Amérique* (1835) se concentre sur la tragédie de l'héroïne éponyme, qui brave – partiellement – le tabou pour s'unir à un homme blanc, mais français.

l'héritage d'une ascendance noire<sup>124</sup>. Par ailleurs le fait que ces personnages soient « presque blancs » aurait suscité l'identification, voire l'empathie du lectorat blanc. Cette empathie que Brown rejette, la voyant comme une forme de flatterie du lecteur, était peut-être précisément ce que Chesnutt recherchait : conscient de la nature de son lectorat, n'a-t-il pas cherché à provoquer chez le lecteur cette identification ? Comme l'écrivaient Murray Graeme McNicoll et Daphne Patai,

... it can be and usually is said that in their time they allowed the white reader to identify and hence sympathize with the protagonist's plight, thus breaking thru a conditioned acceptance of the institution of slavery and the practice of discrimination as things that happen to "others," to people essentially unlike "oneself."<sup>125</sup>

Si le personnage métis est par définition intermédiaire, il incarne également la possibilité d'une médiation entre les deux côtés de la « ligne de partage de couleur ». La critique Hazel Carby a non seulement souligné que la fréquence d'apparition de ces figures dans la littérature de la fin du XIXe siècle coïncide avec la rigidification des catégories raciales, elle insiste également sur le pouvoir de « médiation » de cette figure,

As a mediating device the mulatto had two narrative functions: it enabled an exploration of the social relations between the races, relations that were increasingly proscribed by Jim Crow laws, and it enabled an expression of the sexual relations between the races, since the mulatto was a product not only of proscribed consensual relations but of white sexual domination<sup>126</sup>.

Si en ce sens les personnages métis de Chesnutt ont une fonction de médiateurs, ils mettent également en avant le fait que la ligne de démarcation des races n'existait pas uniquement entre Noirs et Blancs, mais divisait aussi les communautés noires. On peut, déjà, évoquer dans *The Wife of His Youth* une forme de « colorisme », préjugé qui postule la supériorité des individus à la peau plus claire au sein d'un groupe de couleur, souvent partagé par des membres de ce groupe. De fait Chesnutt lui-même partageait en partie le sentiment de supériorité des élites de couleur, lorsque dans ses journaux il déplorait les croyances superstitieuses de ses élèves noirs.

---

<sup>124</sup> Comme Sollors le note, Brown identifiait le développement du personnage du métis tragique comme étant majoritairement la création d'auteurs blancs.

<sup>125</sup> Murray Graeme MacNicoll et Daphne Patai, introduction à Aluisio Azevedo, *Mulatto*, Rutherford, Fairleigh Dickinson University Press, 1990, cité dans Sollors, *Neither Black nor White yet Both, op. cit.*, p. 235.

<sup>126</sup> Hazel Carby, introduction à Frances Harper, *Iola Leroy; or Shadows Uplifted*, Boston, Beacon Press, 1987, p. x.

La question de l'identité noire continue à être débattue aujourd'hui dans ce que l'on nomme l'ère *post-soul* ou *post-black*<sup>127</sup>. La récente publication *Understanding Blackness through Performance. Contemporary Arts and the Representation of Identity* (2014), dirigée par Jean-Paul Rocchi, Anne Crémieux et Xavier Lemoine, semble s'inscrire dans ce mouvement, en ce qu'elle cherche à déstabiliser les identités – raciales et de genre – et témoigne de la manière dont le *post-soul*, mais également le développement des études sur le genre, ont pu influencer sur les perspectives universitaires. Même si les approches développées dans ce volume d'articles ne sont pas toutes également convaincantes, la pesanteur du regard de l'autre, le conflit entre ce regard et l'auto-définition, et l'apport de nouvelles approches trans- et interdisciplinaires héritées notamment des études *queer* et des « *performance studies* », montrent combien les frontières inhérentes à la construction de l'identité noire doivent être traversées et abolies. Je reste néanmoins réservée quant à l'approche participative et au rôle de la subjectivité du chercheur dans les approches auto-ethnographiques où le chercheur peut se prendre lui-même comme objet, ou combiner recherche ethnographique sur un groupe spécifique en se plaçant résolument dans une position déterminée par son appartenance à un groupe, qu'il soit ethnique, racial ou genré. Le développement des *Mixed-Race Studies* depuis le milieu des années 1990, et la très récente création de la conférence bi-annuelle des *Critical Mixed Race Studies* témoignent de l'intérêt persistant pour ces questions, notamment celle de la « mutabilité » du concept de race. Aujourd'hui la question des mélanges « décentre le concept de race » et pousse à se concentrer sur l'espace intermédiaire<sup>128</sup>. La nécessité d'explorer les limites des catégories raciales et de défier les stéréotypes est tout aussi impérieuse dans l'ère « post-soul » qu'elle l'était dans le dernier quart du XIXe siècle que l'on nomme *Gilded Age*, l'âge du toc.

Une filiation entre les questionnements de Chesnutt, dans sa fiction mais également dans ses essais, et ces nouveaux courants de la recherche sur les identités me paraît évidente, ainsi que l'a également noté Bertram Ashe<sup>129</sup>, mais sans doute insuffisamment mise en lumière. Peut-être est-ce dû au fait que Chesnutt est d'abord considéré comme un écrivain de fiction, plus que comme un intellectuel de couleur. La trajectoire personnelle de Chesnutt et son positionnement politique, ainsi que l'étude de sa fiction dite de la « *color line* », constituent un sujet d'étude relativement inédit en France,

<sup>127</sup> J'ai fait paraître une recension de cet ouvrage dans la revue *Transatlantica* 2, 30 décembre 2014.

<http://transatlantica.revues.org/7088>.

<sup>128</sup> Voir Jayne O. Ifekwunigwe, *Mixed Race Studies: A Reader*, Londres, Routledge, 2004.

<sup>129</sup> Voir Ashe Bertram, « Theorizing the Post-Soul Aesthetic: An Introduction », *op. cit.*

permettant d'élargir le questionnement sur l'identité raciale et l'espace « interracial » qui occupe depuis presque 25 ans les universitaires anglo-américains eux-mêmes aux prises avec une société non seulement multiculturelle, mais aussi multiraciale. Ce n'est que l'une des perspectives de la monographie de 2012, que je n'ai pas explorée plus avant depuis cette publication, ma recherche ayant pris un tournant plus marqué vers l'histoire du livre. Une autre dimension importante est le rapport de cette fiction à l'histoire, aussi bien dans le traitement que l'auteur en fit, que dans la manière dont cette production littéraire s'inscrit dans l'histoire littéraire, l'histoire de l'édition, et l'histoire.

## B. LITTÉRATURE ET HISTOIRE

C'est à plus d'un titre que l'histoire se trouve au cœur de *Une histoire éditoriale* : par son approche et sa méthodologie, et par le biais du texte même de Chesnutt. Depuis la thèse de doctorat je n'ai cessé de tenter d'historiciser la littérature, en me penchant sur les conditions de production, et de réception critique d'une œuvre dans un contexte historique, social et culturel spécifique. Suivant les propositions de Lucien Febvre et des historiens des *Annales* rapportées par Barthes en 1960, qui dessinaient les contours d'une nouvelle histoire littéraire – ou, déjà, d'une sociologie de la littérature – je m'intéresse aux « fonctions littéraires (production, communication, consommation) », à une histoire où « les écrivains » seraient considérés « comme les participants d'une activité institutionnelle qui les dépasse individuellement » ; mais contrairement à Barthes, je n'envisage pas que les écrivains soient considérés uniquement comme tels<sup>130</sup>. Sans doute les littéraires pourront-ils objecter que je travaille sur la littérature, restant à l'extérieur des textes, m'intéressant aux institutions littéraires, aux conditions de publication, aux étapes et stratégies d'une carrière littéraire, et au champ éditorial<sup>131</sup>. Telle est en effet ma démarche, qui se fonde sur l'examen des archives de Chesnutt et de ses éditeurs, et cherche à comprendre les conditions de production du texte et du livre dans un contexte historique, social et éditorial, plutôt que d'explicitier les œuvres. Néanmoins, sans que je m'y livre à des microlectures des nouvelles de Chesnutt, la monographie tente une herméneutique, ne serait-ce que par l'intérêt porté aux effets de sens des formes

---

<sup>130</sup> Roland Barthes, « Histoire et littérature : à propos de Racine », *Annales. Economies, Sociétés, Civilisations* 1960/ 3 (15<sup>e</sup> année), p. 530.

<sup>131</sup> Reproches énoncés, pour les dissiper, à la fois par les historiens Etienne Anheim et Antoine Lilti dans leur introduction au dossier « Les savoirs de la littérature », *Annales. Histoire, Sciences Sociales* 2010/2 (65<sup>e</sup> année), p. 253-260 et par Antoine Compagnon, « Histoire et littérature, symptôme de la crise des disciplines », *Le Débat* 2011, p. 62-70.

matérielles, dans une perspective de sociologie des textes – j’y reviendrai dans la deuxième partie – condition nécessaire à « toute lecture pleinement historique de la littérature » comme l’écrivait Roger Chartier<sup>132</sup>.

La question de l'histoire ne se pose pas seulement ici en termes d'historicisation de la production du texte et du livre, mais se joue aussi dans le rapport de la fiction de Chesnutt à l'histoire et à la mémoire. Sans que l’on puisse les considérer comme sources historiques ou même comme reconstitutions historiques, nombre de ses textes peuvent donc être envisagés sous l'angle des représentations de l'histoire ou tout du moins d’une relation au passé. Comment cette fiction rend-elle compte d'un événement historique tel que l'esclavage ? Quel rôle joue-t-elle dans la perception et la fabrication d'une mémoire de l'esclavage au moment où le Nouveau Sud émergeait ? Et en quoi s'inscrit-elle – par ses thèmes, autant que par les conditions de sa publication – dans l'histoire américaine de cette fin du XIXe siècle ?

En France les liens compliqués entre histoire et littérature, histoire et fiction, ont été mis en lumière depuis bien longtemps. Au premier débat important qui conduisit les historiens à redéfinir et justifier l’écriture de l’histoire suite à l’émergence d’un courant révisionniste de la Seconde guerre mondiale dans les années 1970-1980, a fait écho une autre vague de réflexion à l’occasion de la publication de romans historiques dans la deuxième moitié des années 2000 – on pense notamment au roman de Jonathan Littell *Les Bienveillantes* (2006) et à *Jan Karski* de Yannick Haenel (2009) – dont le rapport à la vérité était jugé problématique par nombre d’historiens. Appelant à la réflexion sur ces romans, Pierre Nora rappelle dans son article « Histoire et roman : où passent les frontières ? » (2011) la distinction classique entre roman et histoire, que l’on pourrait étendre à la distinction entre littérature de fiction au sens large, et histoire

Il est entendu que le roman ne relève que de la pure imagination, qu’il est affranchi des contraintes de la réalité temporelle, à commencer par la chronologie, et qu’il n’obéit, dans sa construction, ses caractères, sa langue, qu’à l’invention personnelle de l’auteur et à son pouvoir de créer et d’animer un monde. L’histoire est habitée, au contraire, par une ambition de connaissance de plus en plus scientifique de tout le passé humain dans sa diversité et sa complexité, exploré grâce à des traces interprétées par tous les moyens possibles d’investigation scientifique, les sciences dites auxiliaires de l’histoire<sup>133</sup>.

---

<sup>132</sup> Roger Chartier (1998), *Au bord de la falaise, l'histoire entre certitudes et incertitudes*, Paris, Albin Michel, 2009, p. 322.

<sup>133</sup> Pierre Nora, « Histoire et roman : où passent les frontières ? » *Le Débat* 2011/ 3 (n° 165), p. 7.

On retrouve dans le propos de Nora les distinctions entre les deux genres au plan épistémologique – le rapport à la connaissance et au réel ; au plan éthique, dans le rapport à la vérité ; et au plan linguistique, dans le rapport au langage. On sait que les nouvelles approches de Paul Veyne, Michel de Certeau, ou encore l'historien américain Hayden White dans les années 1970 avaient contribué à brouiller les frontières entre la littérature et l'histoire. L'idée (de Certeau) que l'histoire était aussi un récit, voire, un « roman vrai » selon l'expression bien connue de Paul Veyne, a déstabilisé l'histoire et les historiens<sup>134</sup>.

Le fait que les inquiétudes des historiens et le questionnement de ces frontières aient émergé, presque toujours, en lien avec la représentation de la Shoah, comme le souligne Patrick Boucheron, n'est pas ici anecdotique<sup>135</sup>. De fait, dans sa défense de la démarche et du roman de Yannick Haenel, qui aurait déformé la vérité en présentant la responsabilité des Américains dans le génocide, Patrick Boucheron conclut que

[s]i la littérature doit faire assaut sur la frontière, reste à déterminer ce qu'elle sépare : non pas seulement le réel de la fiction (...) mais bien les régimes du représentable et de l'irreprésentable. (...) [L'objet de Haenel] n'est évidemment pas la description exacte du passé, mais l'évocation d'une adéquation douloureuse entre le présent et le passé au moment où ce dernier, brutalement, ressurgit<sup>136</sup>.

Ne s'agissait-il pas aussi pour Chesnutt de trouver le mode de représentation de « l'irreprésentable », l'esclavage ? Comme Alexandre Dumas, dont on sait qu'il l'avait lu et admiré, animé du désir d'écrire non seulement pour « divertir » une classe de lecteurs « mais encore d'instruire une autre qui ne sait pas »<sup>137</sup>, c'est donc sous couvert de la fable, du fantastique, qu'il se fait conteur de l'esclavage. Choisisant la littérature comme « codification d'une manière de dire le monde »<sup>138</sup>, il me semble qu'il s'approprie ainsi le passé, opération d'autant plus importante que la littérature de l'époque, tout autant que l'histoire, peinait à se confronter à la mémoire de l'esclavage, préférant fuir vers une reconstruction littéraire nostalgique et idéaliste de l'avant-guerre de Sécession comme le

---

<sup>134</sup> Comme le rappelait Roger Chartier, si « l'histoire comme discipline de savoir partage les mêmes formules que l'écriture d'imagination, est-il encore possible de lui assigner un régime spécifique de connaissance ? » (*Au bord de la falaise...op.cit.*, p. 345).

<sup>135</sup> « Reste que l'on ne peut feindre d'ignorer que c'est toujours ici l'histoire la plus tragique de la Seconde Guerre mondiale qui précipite la controverse opposant vérité historique et mensonge romanesque ». Patrick Boucheron, « On nomme littérature la fragilité de l'histoire », *Le Débat* 2011/3 (n° 165), p. 44.

<sup>136</sup> Patrick Boucheron, « 'Toute littérature est assaut contre la frontière' », *Annales. Histoire, Sciences Sociales* 2010/2 (65<sup>e</sup> année), p. 459.

<sup>137</sup> Cité par Gérard Gengembre, « Le roman historique : mensonge historique ou vérité romanesque ? », *Etudes* 10/ 2010 (Tome 413), p. 2.

<sup>138</sup> Anheim, Lilti, *op. cit.*, p. 258.

montre David Blight dans *Race and Reunion*. En 1935, Du Bois lui-même dans *Black Reconstruction* s'émouvait de l'absence de l'esclavage dans les écrits des historiens afro-américanistes, et appelait à ne jamais oublier le « mal »<sup>139</sup>. Le grand abolitionniste et intellectuel Frederick Douglass quant à lui ne cessa, dans les années 1880, d'appeler à la nécessaire commémoration de l'esclavage, afin que cette « institution particulière » soit reconnue comme la cause idéologique de la guerre<sup>140</sup>.

Écrite et publiée dans une période de l'histoire américaine où les relations interraciales étaient particulièrement troublées, la fiction de Chesnut tout à la fois ouvre une porte sur l'histoire de l'après-Reconstruction, et sur l'histoire de l'esclavage. Aux États-Unis des travaux récents<sup>141</sup> mettent d'ailleurs davantage l'accent sur la dimension historique de ses écrits. À l'exception peut-être de ses romans historiques à proprement parler, *The Marrow of Tradition* (1901) et *Paul Marchand, F.M.C.* (1921 ; 1999), les nouvelles de Chesnut n'ont toutefois aucune prétention à représenter le réel. Le rapport de Chesnut au passé tel qu'il se donne à voir dans les nouvelles de *The Conjure Woman*, qui ne peuvent en aucun cas être qualifiées de « nouvelles historiques », est rendu ambigu par plusieurs facteurs. En réalité le plus souvent la perspective historique fut peu ou mal perçue par les critiques de l'époque, disparaissant sous la veine romantique de la tradition littéraire de la *plantation school* à laquelle les nouvelles furent immédiatement assimilées, et sous le fantastique des récits du narrateur central, Uncle Julius. Pendant que je révisais le manuscrit d'*Une histoire éditoriale*, la lecture de l'ouvrage de David Blight, *Race and Reunion* souleva un nouveau questionnement : dans quelle mesure *The Conjure Woman* avait-il servi la volonté de « réconciliation » propre à l'après-Reconstruction ? Dans son chapitre « The Literature of Reunion and Its Discontents », Blight met en avant le rapport de la fiction à la mémoire de la guerre de Sécession et de l'époque *antebellum*, lorsqu'il

---

<sup>139</sup> W.E.B. Du Bois, «The Propaganda of History », *Black Reconstruction in America, An Essay Toward a History of the Part Which Black Folk Played in the Attempt to Reconstruct Democracy in America, 1860-1880*, New York, Harcourt, Brace, 1935, p. 722. « We have been cajoling and flattering the South and slurring the North, because the South is determined to re-write the history of slavery and the North is not interested in history but in wealth. » (p. 723)

<sup>140</sup> Sur l'insistance de Frederick Douglass sur la nécessité de se souvenir de la guerre, voir David W. Blight, « 'For Something Beyond the Battlefield': Frederick Douglass and the Struggle for the Memory of the Civil War », *Journal of American History* 75 (mars 1989), p. 1156-1178. « The peculiar institution » est un euphémisme inventé par le Sud au moment du débat entre défenseurs de l'esclavage et abolitionnistes dans les années 1820-1830. L'expression fut reprise par l'historien Kenneth Stampp dans son ouvrage pionnier sur l'esclavage *The Peculiar Institution: Slavery in the Antebellum South* (1956).

<sup>141</sup> Voir Susan Prothro Wright, Ernestine Pickens Glass, éd., *Passing in the Works of Charles W. Chesnut*, *op. cit.*, ainsi que Joshua Kotzin, « Cords of Memory: Charles Chesnut Recites the History of Racial Injustice », *The Journal of the Midwest Modern Language Association*, Vol. 41, No. 2 (Fall, 2008), p. 69-80

écrit « ... literature was a powerful medium for reuniting the interests of Americans from both North and South.<sup>142</sup> »

Plusieurs éléments semblent en effet indiquer que le premier recueil de Chesnutt s'inscrit, avec nombre d'autres textes de littérature populaire de la fin du XIXe siècle dont il emprunte les codes, dans la veine réconciliatrice et sentimentale de la *plantation school* de l'après-Reconstruction. Thomas Nelson Page et Joel Chandler Harris, auteur de la célèbre série des *Uncle Remus*, étaient certainement les plus célèbres auteurs de cette littérature populaire du Sud. Sous cet angle, le personnage métis de Julius peut être envisagé comme un médiateur idéal : dernier vestige de la vie dans les plantations, il sert ainsi de guide au couple de Nordistes, Annie et John, venus bénéficier du climat vivifiant et ensoleillé du Sud. À travers ses anecdotes qui au premier chef lui permettent de s'arroger quelques privilèges – préserver le secret d'une cache à miel, ou l'emploi de son petit-fils...<sup>143</sup> – Julius transmet une mémoire de l'esclavage, à Annie tout d'abord, au lecteur ensuite ; il est donc ce trait d'union entre le passé d'avant la guerre et la Reconstruction. La magie inhérente à ses anecdotes et le récit de la vie sur la plantation sert l'imaginaire exotique du lecteur nostalgique d'un passé enfoui et idéalisé. Figure du griot africain, Julius est bien une incarnation du *trickster* africain américain, héritage des croyances de l'Afrique occidentale, « décepteur » passé dans le folklore noir américain, figure rusée et dotée de pouvoirs magiques<sup>144</sup> ; en cela il est aussi un trait d'union entre l'Amérique et l'Afrique, entre deux cultures<sup>145</sup>. Enfin, sa nature même de *trickster* en fait un médiateur par excellence, entre l'individu (lui-même) et la communauté, habile négociateur navigant entre des espaces conflictuels. Comme l'écrit Michel Feith, il est cet « être amoral qui survit en jouant des tours à ses adversaires, grâce à son agilité d'esprit et

---

<sup>142</sup> David Blight, *Race and Reunion*, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 2001, p. 211.

<sup>143</sup> Voir Cottenet, *Une histoire éditoriale...*, *op.cit.*, p. 162-163.

<sup>144</sup> Eric Sundquist identifie clairement Julius comme l'une des figures « humaines » du *trickster*. *To Wake the Nations, Race in the Making of American Literature*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1993, p. 366.

<sup>145</sup> Selon l'un des premiers spécialistes, Robert Pelton, la figure du *trickster* se retrouve dans toutes les sociétés, notamment dans les cultures amérindiennes. J'emprunte la traduction « décepteur » à Denise Paulme, qui a étudié cette figure dans les contes et récits d'Afrique de l'Ouest. Enfin, comme le rappelle Michel Feith, les critiques afro-américains Henry Louis Gates et Houston Baker ont fait du trope du *trickster* le fondement même de la tradition littéraire et critique noire, notamment dans *The Signifying Monkey*. Voir Robert Pelton, *The Trickster in West Africa: Study of Mythic Irony and Sacred Delight*, Berkeley, Los Angeles, University of California Press, 1980, 1989; Denise Paulme, « Typologie des contes africains du Décepteur », *Cahiers d'études africaines*, 1975 vol 15 : n°60, p. 569-600. Sur le *trickster* dans la tradition africaine américaine, voir également Lawrence Levine (1977), *Black Culture, Black Consciousness. Afro American Thought from Slavery to Freedom*, Oxford, New York, Oxford University Press, 2007.

à sa maîtrise des ambiguïtés de la langue » dans un univers « caractérisé par la lutte de tous contre chacun, mais aussi par une grande fluidité des relations »<sup>146</sup>.

Dans le même temps, parce qu'il est *trickster*, figure du bouffon, Julius parvient à représenter une réalité indicible, proprement « irréprésentable ». Comme l'écrit Sollors, « Chesnutt's conjure tales (...) come closest to representing fully the troubling legacy of the recent history of slavery in the period of Reconstruction and thereafter »<sup>147</sup>. Pour Sollors, *Black Thunder* (1936) de Arna Bontemps est le seul roman historique africain américain publié avant la Deuxième Guerre mondiale, et les nouvelles de Chesnutt sont en effet ce qui s'approche le plus d'une fiction historique. Tout comme pour les ouvrages d'historiens, on peut se demander si la mémoire trop pénible de l'esclavage, et la nécessité de promouvoir les droits civiques, n'ont pas constitué des obstacles à la rédaction de romans ou de nouvelles historiques<sup>148</sup>. Pour cet universitaire spécialiste de Chesnutt, ces nouvelles disent l'impérieuse nécessité de l'interprétation du passé pour comprendre le présent :

What the stories stress is that the interpretation of the meaning of the past for the present is what matters. ... Chesnutt's conjure tales may thus be considered not only as historical fiction but also as a short cycle which makes the interpretation of the past vital for an understanding of the present<sup>149</sup>.

De fait, l'historicisation de ce texte et de ce livre permet à la fois de souligner ce rapport à l'histoire – ce que Sollors nomme « l'imaginaire historique » de Chesnutt –, de comprendre comment ce texte s'ancre dans un moment où les relations interraciales sont particulièrement perturbées ; mais également de mieux comprendre les stratégies mêmes du texte, depuis le choix par Chesnutt de son inscription dans la tradition de la littérature dite de la *plantation school*, aux thèmes mêmes des anecdotes. Ici l'apport de l'histoire de la presse, de l'édition et de la réception est d'autant plus enrichissant que ces perspectives éclairent les choix narratifs de l'auteur : le développement et la popularité de cette littérature de la réconciliation, tout autant que l'engouement des lecteurs pour le Sud et la « couleur locale » dont témoigne la profusion de récits publiés dans les magazines de

---

<sup>146</sup> Michel Feith, « Ellison avec Barthes : occultation et désoccultation du 'canon ethnique' dans *Erasure* de Percival Everett », *Revue française d'études américaines* 4/2006 (n° 110), p. 61-77 . URL : [www.cairn.info/revue-francaise-d-etudes-americaines-2006-4-page-61.htm](http://www.cairn.info/revue-francaise-d-etudes-americaines-2006-4-page-61.htm).

<sup>147</sup> Werner Sollors, « Charles W. Chesnutt's Historical Imagination », *op. cit.*, p. 4.

<sup>148</sup> Werner Sollors, « Joined at the Hip : African-American Studies, U.S. Cultural Studies and the New Internationalism », *op. cit.*, p. 41.

<sup>149</sup> Sollors, *ibid.*, p. 6.

qualité semi-littéraires auxquels aspirait Chesnutt, ne sont sans doute pas étrangers à son choix du genre et des thèmes. Blight rappelle l'importance de la médiatisation de cette littérature romantique dans *Scribner's*, *Lippincott's*, *Century*, *Harper's Weekly*, et enfin, le prestigieux *Atlantic Monthly* de Boston dont on sait qu'il « lança » véritablement la carrière littéraire de Chesnutt. La prise en compte du lectorat permet également de mieux appréhender le choix – concerté entre l'auteur et son directeur éditorial, Walter Hines Page – d'en faire une lecture de divertissement. Selon Blight, « [b]itterness had no place in fictions where every conflict was resolved, usually in intersectional marriages, and where life itself was portrayed in naïve terms.<sup>150</sup> » À juste titre : de fait, ni l'amertume ni le militantisme n'auraient servi le propos de Chesnutt auprès des lecteurs blancs, et lui-même était bien conscient de la difficile appréhension d'une histoire aussi sensible et controversée que celle de l'esclavage. Sans doute W.H. Page avait-il lui aussi bien compris ce risque, ce qui le mena à rejeter certaines nouvelles trop violentes que Brodhead réintégrerait dans son édition des *Conjure Stories* (1993)<sup>151</sup>. Enfin on sait que le critique William Dean Howells jugea *The Marrow of Tradition* bien trop amer... et que ce roman fut un échec commercial<sup>152</sup>. La magie, le folklore, ajoutés à un narrateur aisément reléguable au rang de « bouffon », adoucissaient la confrontation du lecteur avec l'esclavage, événement que d'aucuns préféraient oublier, tandis que d'autres, nostalgiques, le transformaient en un âge d'or des relations interraciales, notamment à travers une littérature romantique.

L'examen de la réception critique de *The Conjure Woman* révèle que le choix de personnages proches de la caricature et de situations tragi-comiques desservit l'ambition de Chesnutt de rendre compte de cette histoire et de proposer une autre mémoire, moins sentimentale et nostalgique que celle proposée par Thomas Nelson Page ou Thomas Dixon. Les historiens du livre savent la difficulté d'étudier la réception par le lecteur ordinaire d'un ouvrage, en l'absence de correspondance de lecteurs et de *marginalia*. Pour le XIXe et le XXe siècle tout au moins, l'étude de la réception critique est d'autant plus aisée que certains auteurs s'abonnent aux services d'une agence de coupures de presse, ce que fit Chesnutt. En effet, nombre de critiques – pour les moins inspirées tout au moins – se contentèrent de souligner la qualité du divertissement, et d'évoquer le tragi-comique

---

<sup>150</sup> David Blight, *Race and Reunion*, *op. cit.*, p. 217.

<sup>151</sup> Au sujet de la « censure » opérée par Walter Hines Page, voir les deuxième et troisième parties de la synthèse.

<sup>152</sup> Sur le jugement de Howells, voir Cottenet, « 'Every book is a gamble at best', L'histoire éditoriale de *The Marrow of Tradition* de Charles Chesnutt », *Cahiers Charles V*, p. 120.

des nouvelles. Par ailleurs, comme j'ai essayé de le montrer dans « La couleur de la critique » (2005), les recensions de *The Conjure Woman* ainsi que des autres livres de Chesnutt s'avèrent peut-être tout aussi utiles à l'analyse de la réception des œuvres qu'à l'étude de la construction de l'auteur dans la sphère publique. Je reviendrai plus loin sur le rôle de la critique dans cette construction. De fait Chesnutt fut rapidement classé comme témoin « pour la race de couleur »<sup>153</sup>, un défenseur de la race noire ; en d'autres termes, un intermédiaire.

Si la presse façonne l'opinion publique, on peut dès lors envisager que la réception critique révèle plus certainement les idées et stéréotypes d'une société que les annotations d'un lecteur privé faites dans l'anonymat relatif d'un moment confidentiel. Ainsi la critique de l'œuvre de Chesnutt, par-delà le jugement littéraire d'une œuvre spécifique, témoigne de certains traits et préjugés de l'époque. En ce sens la presse – par le biais de la critique mais également par la publication d'une littérature relayant les stéréotypes courants de la littérature populaire de l'époque – constitue une source pour les historiens des idées, qui peuvent y déceler la persistance du racisme et des préjugés, tout autant que la terminologie employée à l'époque pour désigner les catégories raciales, comme j'ai tenté de le montrer dans « La couleur de la critique ». L'extrait suivant d'une critique du deuxième recueil de Chesnutt, *The Wife of His Youth*, est particulièrement révélateur des préjugés concernant le traitement des relations sentimentales entre noirs et blancs en littérature, témoignant d'un code de bienséance touchant au « péché » de miscégenation. La critique de *The Bookman* en février 1900 déplorait dans la nouvelle « Uncle Wellington's Wives »

[its] careless approach to the all but unapproachable ground of sentimental relations between the black race and the white race. Touching this and still more dangerous and darker race problems, Mr. Chesnutt shows a lamentable lack of tact of kindred sort....<sup>154</sup>.

En un mot, l'analyse de la réception critique des œuvres de Chesnutt démontre l'erreur du grand William Dean Howells qui avait déclaré à maintes reprises que la « *color line* » n'existait pas en littérature.

### C. FIGURES DE L'ECRIVAIN, FIGURES DE L'AUTEUR

---

<sup>153</sup> Cottenet, *Une histoire éditoriale...*, op.cit., p. 232.

<sup>154</sup> Nancy Huston Banks, « Novel Notes on *The Wife of His Youth* », *The Bookman* X (6), Février 1900, p. 597.

Si la question de l'identité dans le cas de Chesnutt est éminemment liée au « problème racial » et à son identité métisse, une troisième interrogation portait dans la monographie de 2012 sur son identité professionnelle. *Une histoire éditoriale : The Conjure Woman de Charles W. Chesnutt* (2012) propose de retracer plusieurs trajectoires : celle du texte au livre, prenant en considération la matérialité même du livre ; mais également le trajet et la formation de Chesnutt, depuis son désir d'écriture jusqu'à son accès à la publication. En d'autres termes, de l'écrivain, à l'écrivain, à l'auteur ; ou encore, pour reprendre les concepts de Dominique Maingueneau, de la personne, individu hors de la création littéraire, à l'écrivain – figure extratextuelle et acteur qui s'inscrit par différentes stratégies dans le champ littéraire – à l'inscripteur (qui énonce le texte), et enfin à l'auteur, tout à la fois porteur de l'autorité et de la responsabilité du texte, garant de son authenticité, mais non pas, comme l'avait établi la critique littéraire jusqu'à Barthes et Foucault, démiurge, seul « maître des formes et du sens »<sup>155</sup>. De fait, dès lors qu'il s'agissait d'analyser une histoire éditoriale, l'importance de l'intervention éditoriale et des autres acteurs du livre, les effets de sens du paratexte, ne pouvaient qu'invalider l'idée que Chesnutt fût seul maître à bord.

Le concept d'auteur, opposé ou couplé au concept d'écrivain, est éminemment complexe et difficile à manier. Il apparaîtra rapidement que mon travail s'inscrit dans un mouvement critique visant à rétablir l'auteur, contre les déclarations fracassantes et fécondes de Roland Barthes et Michel Foucault à la fin des années 1960<sup>156</sup>. Comme l'explicitait le spécialiste de littérature américaine Maurice Couturier, le *linguistic turn* des années 1960, la primauté accordée au langage, l'emprise de la critique littéraire héritée de Sainte-Beuve accordant une place prépondérante à la biographie de l'auteur dans l'explication des textes, la nécessité, enfin, de (re)légitimer la critique littéraire en la dotant d'un statut scientifique aussi fort que celui de la linguistique, ne pouvaient que conduire à la mort de l'auteur<sup>157</sup>. En France, Sylvie Ducas a souligné que le retour à

<sup>155</sup> Voir Joël Loehr, Jacques Poirier, « Avant-propos », *Retour à l'auteur*, Joël Loehr, Jacques Poirier (éd.), Reims, Éditions et presses universitaires de Reims, 2015, p. 5-11 ; « Dans une mythologie glorieuse, l'auteur aura été le maître des formes et du sens » (p. 6). Voir également Dominique Maingueneau, « Ecrivain et image d'auteur », *Se dire écrivain : pratiques discursives de la mise en scène de soi*, Pascale Delormas, Dominique Maingueneau, Inger Ostenstad (éd.), Paris, Lambert-Lucas, 2013, p. 13-28.

<sup>156</sup> Michel Foucault, « Qu'est-ce qu'un auteur ? », *Bulletin de la Société française de philosophie*, 63e année, n° 3, juillet-septembre, p. 73-104 ; Roland Barthes, « La Mort de l'auteur », *Manteia* no. 5, 4e trimestre 1968, p. 12 à 17 ; publié d'abord en anglais sous le titre « The Death of the Author », *Aspen Magazine*, no. 5/6, 1967.

<sup>157</sup> Maurice Couturier, *La Figure de l'auteur*, Paris, Seuil, 1995, p. 8. De fait Couturier, comme Antoine Compagnon, suggère que Barthes lui-même, en faisant de l'auteur un objet de désir dans *Plaisir du texte*,

l'auteur à la fois dans l'histoire, la critique littéraire et les sciences humaines, se fait dès le début des années 1980 avec les interrogations d'Alain Viala (*Naissance de l'écrivain* 1985), puis en sociologie de la culture, notamment avec les travaux de Pierre Bourdieu (*Les règles de l'art*, 1992) et Nathalie Heinich (*Être écrivain. Création et identité*, 2000)<sup>158</sup>.

C'est dans la lignée des travaux de Bourdieu et Heinich que se situe ma propre réflexion sur l'auteur et l'écrivain, figures que je conçois dans leur extériorité au texte, dans une perspective historique. S'il ne s'agit pas ici de traquer la « figure de l'auteur » dans le texte des nouvelles de *The Conjure Woman*, on pourra sans doute m'objecter que je fais de la critique à la Sainte-Beuve en reliant la question de l'identité métisse de Chesnutt à la création de ses personnages. En vérité il ne s'agit pas d'analyse littéraire, mais plutôt d'une tentative pour éclairer le projet littéraire de Chesnutt.

En passant de la question de l'identité raciale à la question de l'identité professionnelle, on passe donc de la question de la personne (individu) à celle de l'écrivain, et de son passage au rang d'auteur. Ici, avec Benoît Berthou, j'entends par écrivain celui qui « fait » l'œuvre, qui élabore, agence un texte, et par auteur celui qui « porte » l'œuvre, en est responsable. Ainsi de l'écrivain, « ... c'est donc le métier qui le caractérise pleinement et il est ainsi avant tout l'incarnation d'un savoir-faire, d'une habileté, d'une adresse toute linguistique », alors que l'auteur est chargé de « représenter le sujet de l'écriture (la personne de l'écrivain) au sein de l'institution littéraire »<sup>159</sup>. J'ai donc conçu de retracer ce parcours, cette trajectoire, par le biais d'une biographie littéraire, explorant les étapes d'une formation allant du choix d'une profession, à l'apprentissage – seul et auprès de mentors – et enfin (à) la publication. Ce parcours – et celui de Toomer que je développai en comparaison dans la thèse de doctorat – peut se décliner en un certain nombre d'oppositions, réelles ou supposées : désir/ travail, profession/ vocation, écrivain noir/ écrivain américain. Enfin la question de l'auteur, tel qu'il est défini plus haut, entraîne inévitablement celle de l'éditeur, ou plutôt des éditeurs qui permettent à l'écrivain d'aspirer, si ce n'est d'atteindre, au statut d'auteur.

---

signait peut-être déjà son retour. Voir Antoine Compagnon, « Auteur », *Dictionnaire d'histoire culturelle de la France contemporaine*, op. cit., p. 88-91.

<sup>158</sup> Sylvie Ducas, « Entretiens autour d'un prix : 'Auteur cherche écrivain...' », *Les médiations de l'écrivain...*, op. cit., p. 239-250.

<sup>159</sup> Benoît Berthou, « Auteur contre écrivain ? Le secret de Raymond Roussel », *Les médiations de l'écrivain...*, op. cit., p. 15-16.

La notion d'auteur, carrefour étymologique, renvoie donc à celui qui fait autorité, garantit l'authenticité, et augmente la réalité par le biais de la création littéraire ; il engendre l'œuvre, mais en retour c'est l'œuvre qui le fait naître<sup>160</sup>. Historiquement, la figure de l'auteur naît à l'époque moderne, en même temps que se définit la responsabilité juridique, l'avènement du copyright et de la propriété intellectuelle inscrite aux États-Unis – dans le meilleur des cas – dans un contrat d'édition. La dimension juridique de la notion d'auteur doit nécessairement être prise en considération dans une perspective d'histoire du livre, comme en témoigne le récent développement des études sur le copyright aux États-Unis. Martha Woodmansee, spécialiste américaine de l'histoire et de la théorie de la propriété intellectuelle, renvoie bien aux notions de paternité, responsabilité et authenticité, lorsqu'elle donne cette définition de l'auteur :

By "author" we mean an individual who is the sole creator of unique "works" the originality of which warrants their protection under laws of intellectual property known as "copyright" or "authors' rights"<sup>161</sup>.

Deuxièmement, l'auteur est également une construction en tant qu'il est écrivain légitimé par les institutions du champ littéraire, par le biais notamment de l'intervention de l'éditeur, mais également par la critique. Dans une perspective privilégiant l'analyse du discours, Dominique Maingueneau introduit le concept d'image d'auteur, « réalité instable et floue » entre le producteur (l'écrivain) et le public, à la fois construite par, et identifiable à travers, différents éléments tels que le nom de l'auteur, qui active des représentations de cette image chez le lecteur, ou encore « l'ethos éditorial », que l'on pourrait appeler médiation éditoriale – depuis le choix du papier ou du dessin de couverture, à la décision de publier l'ouvrage dans telle collection... – dont il souligne à juste titre qu'il est trop souvent négligé<sup>162</sup>.

*Une histoire éditoriale* (2012) se penche à la fois sur l'écrivain de chair et d'os, la « personne », avec ses tourments, ses désirs, ses contradictions, l'écrivain, perçu à travers son travail d'écriture, la soumission des manuscrits, ses révisions, ses efforts considérables, concédés au choix d'une profession exigeante (chapitres 1 et 2), et enfin l'auteur, produit d'une image, de constructions : projections de Chesnutt lui-même, qui

---

<sup>160</sup> Voir Joël Loehr, Jacques Poirier, éd., *Retour à l'auteur, op.cit.*, p. 6.

<sup>161</sup> Martha Woodmansee, « On the author effect: recovering collectivity », *The Construction of Authorship: Textual Appropriation in Law and Literature*, Martha Woodmansee, Peter Jaszi (éd.), Durham, Londres, Duke University Press, 1994, p. 15. (15-28)

<sup>162</sup> Dominique Maingueneau, « Ecrivain et image d'auteur », *Se dire écrivain...op. cit.*, p. 13.

dans son journal affirmait résolument, « Je veux être un auteur » ; constructions et projections de ses éditeurs, dont l'intermédiation en ferait ou non un auteur, mais qui avaient également le pouvoir d'en faire, selon la manière dont ils prendraient en compte ses origines raciales, un auteur désigné comme auteur noir ou auteur américain, sans que soit accolé un autre qualificatif ; constructions et projections de la critique, enfin, qui le consacrerait ou non comme écrivain noir.

Pour établir ces différentes figures, et afin d'approcher au plus près de l'écrivain « réel », j'ai combiné plusieurs sources – lectures secondaires, notes de lectures consignées dans les journaux et les correspondances – avec différentes approches, historique et sociologique. Distinguant plusieurs étapes, j'ai mis l'accent sur les lectures de Chesnutt et sa propre conception de la culture et de la littérature, et tenté de dégager les influences les plus marquantes, au titre desquelles figurent aux premières places Harriet Beecher Stowe, Albion Tourgée, qui fut notamment l'avocat des associations noires de Louisiane dans l'affaire *Plessy v. Ferguson* (1896), et l'auteur de *Bricks Without Straws* (1880), et George Washington Cable. Il est particulièrement intéressant de noter que pour les deux premiers écrivains, ce sont aussi bien leurs œuvres – notamment par leur thème, « the color line » – que leur phénoménal succès, qui en font l'attrait pour Chesnutt. La filiation littéraire avec Stowe et Tourgée n'est pas le seul fait du désir de Chesnutt et le reflet d'une posture auctoriale « supposant de s'inscrire dans le pluriel du groupe », comme le note Sylvie Ducas<sup>163</sup> ; de fait cette filiation sera mise en avant dans la campagne de promotion de *The Conjure Woman*. Par ailleurs, si le succès populaire peut souvent être source de mépris, la dimension politique du roman *Uncle Tom's Cabin* de Stowe, dont on se plaît à dire qu'il précipita la guerre de Sécession, et des ouvrages de Tourgée, tout autant que son engagement en faveur du droit de vote des Noirs dans le Sud de la Reconstruction, font en partie disparaître le soupçon de vulgarité attachée aux œuvres trop populaires<sup>164</sup>. De fait, si Chesnutt s'intéresse aux chiffres de vente de *A Fool's Errand* (1879) de Tourgée, c'est parce qu'il espère qu'un jour les ventes de ses propres livres pourront tout à la fois lui garantir un revenu suffisant, et assurer un écho à ses positions progressistes sur la question raciale auprès du plus grand nombre de lecteurs possible. Il s'ajoute une autre dimension aux propos de Chesnutt sur Tourgée dans son journal, puisqu'il s'interroge sur la

---

<sup>163</sup> Sylvie Ducas, « Entretiens autour d'un prix, 'auteur cherche écrivain'... », *op. cit.*, p. 244.

<sup>164</sup> La légende veut qu'Abraham Lincoln, recevant Harriet Beecher Stowe à la Maison blanche en décembre 1862, l'aurait accueillie en ces termes « Est-ce là la petite dame qui a entraîné cette guerre ? ». Cette remarque pouvait aussi bien renvoyer à son deuxième roman anti-esclavagiste publié quatre ans après *Uncle Tom's Cabin*, *Dred* (1856).

possibilité pour un homme de couleur de faire aussi bien, voire mieux, que ce maître, natif comme lui de l'Ohio, et venu dès la fin de la guerre en Caroline du Nord pour y servir la cause des Noirs. Concernant les filiations littéraires de Chesnutt, si les notes de lecture dans les journaux sont très éclairantes, mettant en lumière l'importance de la littérature anglaise en cette fin d'ère victorienne, je pense aujourd'hui qu'elles gagneraient à être complétées par l'examen des livres de la bibliothèque de Chesnutt, répertoriés dans les archives de l'auteur à Fisk University. Il est permis de rêver à quelques *marginalia* que l'écrivain y aurait inscrites...

De même, si j'ai insisté sur la détermination et le lent travail acharné de l'écrivain pour atteindre son but – les révisions, les soumissions et rejets de ses manuscrits – je pense aujourd'hui qu'une analyse génétique des brouillons et tapuscrits de Chesnutt pourrait enrichir cette étude. Ceci aurait nécessité, outre quelques mois supplémentaire, une formation et des compétences que je ne possède pas plus aujourd'hui qu'au moment où je dépouillai les archives. Je ne m'y suis timidement essayée, à partir des différentes versions tapuscrites, que sur une seule nouvelle, « Lonesome Ben », dont certains passages furent intégrés dans « The Gray Wolf's Ha'nt » incluse dans *The Conjure Woman*<sup>165</sup>.

La tentation sociologique est évidente dès les premiers chapitres de cette monographie, puisque je fis appel à l'ouvrage de Nathalie Heinich, *Être écrivain, création et identité*<sup>166</sup> afin d'appréhender à travers le propre discours de Chesnutt l'émergence du désir et la « formation » de Chesnutt, et ce que la sociologue française nomme les modalités et pratiques identitaires. En distinguant le modèle professionnel de la compétence nécessitant le travail, du modèle vocationnel impliquant l'idée de l'actualisation d'un don, Heinich renvoie à une évolution historique – et juridique – de la conception romantique de l'écrivain, à une conception moderne de l'écrivain professionnel, considérant le projet d'écriture comme un projet professionnel. Mes développements sur la figure de l'écrivain professionnel s'appuient en outre sur les analyses de l'un des pionniers de l'histoire du livre aux États-Unis, William Charvat. Professeur de littérature, Charvat fut l'un des premiers, avant même le développement de la sociologie de la littérature française qui allait tant influencer l'histoire du livre américaine, à aborder l'histoire de la littérature par le biais de l'histoire de l'édition, écrivant l'un des ouvrages pionniers sur

---

<sup>165</sup> Cottenet, *Une histoire éditoriale...*, op. cit., p. 170-172.

<sup>166</sup> Nathalie Heinich, *Être écrivain, création et identité*, Paris, La Découverte, 2000.

l'édition américaine, *Literary Publishing in America, 1790-1850* (1959).<sup>167</sup> Déjà en 1950 Charvat avait théorisé une relation triangulaire entre l'écrivain, le lecteur et les acteurs du livre (*the book trade*) où la relation de chacun des termes à l'autre était réciproque<sup>168</sup>. Cette première modélisation trouvera un prolongement dans le circuit de communication de Robert Darnton en 1982. Dans *The Profession of Authorship in America*, Charvat tente notamment de définir la notion d'écrivain professionnel, la comparant à toute autre profession dans le sens où elle devait être rémunératrice, prolongée et non sporadique, et entendue par l'écrivain lui-même comme ouvrant la possibilité de ventes plus ou moins larges<sup>169</sup>.

Don ou travail ? Travail à temps plein ou activité sporadique ? À cet égard la comparaison entre Toomer et Chesnutt dans la thèse prenait tout son sens : alors que Toomer présentait plus nettement une modalité identitaire « artistique » s'apparentant à l'actualisation d'un don, attestée par sa propre entreprise autobiographique, j'ai tenté de montrer en quoi Chesnutt participait de ces deux modalités. Il me semble qu'une fois encore son parcours révèle un entre-deux, sa propre conception de l'écrivain, oscillant entre profession permettant d'assurer un certain confort matériel et vocation, ou mission, dans la droite ligne des intellectuels de couleur des années 1880-1890. Néanmoins, comme je l'ai montré dans l'article « Auteur cherche éditeur : échec d'une correspondance » (2012), Toomer lui-même avait pleinement conscience de la dimension financière de sa vocation.

Mon tropisme sociologique ne s'arrête pas là. M'inspirant de la démarche de George Hutchinson écrivant une histoire du champ éditorial de la Renaissance de Harlem suivant la théorie des champs de Bourdieu dans *The Harlem Renaissance in Black and White*, j'entrepris de mettre au jour les institutions qui structuraient le champ littéraire de la

---

<sup>167</sup> Voir William Charvat, [1968] *The Profession of Authorship in America, 1800-1970: The Papers of William Charvat*, Matthew Joseph Bruccoli (éd.), New York, Columbia University Press, 1992. Sur son importance, voir notamment l'introduction de Steven Fink et Susan S. Williams au volume d'essais en hommage à Charvat, *Reciprocal Influences; Literary Production, Distribution, and Consumption in America*, Columbus, Ohio University Press, 1999, p. 1-10 ou encore Michael Winship, "Afterword," *Literary Publishing in America, 1790-1850*, Cambridge, University of Massachusetts Press, 1993, p. 91-102. Avant Charvat Helmut Lehmann Haupt en collaboration avec Ruth Shepard Granniss et Lawrence C. Wroth avait fait paraître *The Book in America: A History of the Making, the Selling, and Collecting of Books in the United States*, New York, R.R. Bowker, 1939.

<sup>168</sup> William Charvat, « Literary Economics and Literary History », *The Profession of Authorship in America, 1800-1970*, ..., *op. cit.*

<sup>169</sup> William Charvat, *The Profession of Authorship in America...op. cit.*, p. 3.

fin du dix-neuvième siècle<sup>170</sup>. Toutefois cette entreprise restait plus historique que sociologique. En tentant de déterminer quels magazines et organes de presse étaient les plus susceptibles de publier Chesnutt, de faire circuler son nom, ou même de lui fournir une passerelle vers un contrat d'édition – ainsi *The Atlantic Monthly* – j'abordais sans le savoir encore l'histoire de l'imprimé (*print culture*). Ce panorama de la presse magazine au tournant du XXe siècle doit beaucoup aux ouvrages de James L. West, *American Authors and the Literary Marketplace since 1900*, l'historien de la presse Frank Luther Mott (*A History of American Magazines, 1865-1885*), les volumes de John Tebbel, et aux multiples volumes du *Dictionary of Literary Biography* qui compte des entrées pour certaines des plus prestigieuses rédacteurs en chef de revues. Les sources sur les magazines et journaux noirs des dernières décennies du XIXe siècle étaient alors moins nombreuses et détaillées, même si déjà le volume *Print Culture in a Diverse America* (1998) dirigé par James P. Danky et Wayne Wiegand présentait des travaux novateurs sur la presse « de couleur » après 1900<sup>171</sup>. Il me fallait à la fois rendre compte du capital culturel de ces magazines, dont le prix de vente, l'ancienneté, mais également le lectorat, peuvent aider à esquisser l'image et déterminer les tarifs offerts aux auteurs pour la publication de nouvelles ou de feuilletons, ce qui les rendait plus ou moins attractifs. Enfin je découvrais à travers la publication des tout premiers récits et anecdotes de Chesnutt un pan méconnu de l'histoire de l'édition périodique, l'existence des bureaux littéraires (*literary syndicates*), auxquels Charles Johanningsmeier avait dédié une étude<sup>172</sup>. Au travers de cette institution, c'est aussi la question de la distribution des textes qui se posait dans un pays aussi vaste et en pleine expansion industrielle que les États-Unis dans les dernières décennies du XIXe siècle.

Le titre du chapitre 4, « Le champ de production littéraire » renvoie de manière transparente à la théorie des champs de Bourdieu, telle qu'il la développe en particulier dans *Les règles de l'art*. C'est en effet en partie sur ce modèle, en particulier l'analyse du projet flaubertien, ainsi que sur son analyse de l'édition dans l'article « Une révolution conservatrice de l'édition », que j'ai entrepris de présenter l'éditeur de Chesnutt au sein du

---

<sup>170</sup> Sur l'ancrage dans la théorie des champs de George Hutchinson, voir *The Harlem Renaissance in Black and White*, Cambridge, Mass, Belknap Press, 1995, p. 3-7.

<sup>171</sup> Voir Penelope L. Bullock, *The Afro-American Periodical Press, 1838-1909*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1981 et Walter C. Daniel, *Black Journals of the United States*, Westport, Greenwood Press, 1992. Voir également Michael Fultz, « 'The Morning Cometh': African-American Periodicals, Education, and the Black Middle Class, 1900-1930 », *Print Culture in a Diverse America*, James P. Danky et Wayne Wiegand (éd.), Urbana et Chicago, University of Illinois Press, 1998, p. 129-148.

<sup>172</sup> Charles Johanningsmeier, *Fiction and the American Literary Marketplace*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997.

champ littéraire et éditorial<sup>173</sup>. Dès lors que je m'attachais à décrire les conditions de production économiques et sociales de *The Conjure Woman*, l'analyse de Bourdieu était d'emblée pertinente<sup>174</sup>. La sociologie de la culture étant un ancrage secondaire de mes travaux, il me semble nécessaire ici de préciser pourquoi j'ai choisi d'emprunter certains paramètres d'analyse et concepts à la sociologie de la culture de Bourdieu, et peut-être, d'en souligner les limites dans le cadre de ce travail ; de fait, cette tentation de la sociologie bourdieusienne s'est confirmée dans plusieurs publications et travaux ultérieurs. Le sociologue américain George Steinmetz a fort bien éclairé les liens historiques et anciens, entre sociologie et histoire en France, qui s'illustrent aujourd'hui notamment dans les travaux de Gisèle Sapiro<sup>175</sup>. Toutefois, comme Bernard Lahire l'a fait remarquer, chez Bourdieu et ses disciples le « champ » ne saurait tout expliquer – notamment la forme et le contenu de l'œuvre, comme il le démontre dans *Franz Kafka, Eléments pour une théorie de la création littéraire*<sup>176</sup>. Par ailleurs, il existe un risque d'enfermement de l'auteur dans le champ – ce que Lahire reproche à Bourdieu –, risque que le recours à la biographie historique, me semble-t-il, peut permettre d'éviter. Parfois mal ou insuffisamment compris, les concepts de capital culturel et économique, et la théorie des champs, semblent être intégrés dans le discours et l'appareillage critique des intellectuels français, comme l'historien de la culture, Christophe Charle. Peut-être plus intéressante ici est leur incorporation dans de nombreux travaux en histoire du livre, à la fois en France et dans le domaine anglo-américain. L'utilisation par George Hutchinson, cité plus haut, n'en est qu'un exemple, auquel on pourrait ajouter la très belle étude de Sarah Brouillette sur les conditions de publication et de « consommation » de la littérature postcoloniale, *Postcolonial Writers in the Global Literary Marketplace* (2007) ; l'inclusion de la traduction d'un article de Bourdieu sur le champ de production culturelle dans l'anthologie *The Book History Reader* aux côtés de textes fondateurs de Robert Darnton, D.F. McKenzie, Jerome McGann, Roger Chartier, ou Elisabeth Eisenstein, démontre que les

---

<sup>173</sup> Pierre Bourdieu, « Une révolution conservatrice dans l'Édition », *Actes de la recherche en Sciences Sociales : Édition, Éditeurs* 126-127 (1/2), mars 1999, Paris, Seuil, p. 3-28.

<sup>174</sup> Pour une utilisation antérieure de Charvat et de Bourdieu dans l'analyse de la trajectoire d'un autre auteur américain, voir André Kaenel, 'Words Are Things', *Herman Melville and the Invention of Authorship in Nineteenth-Century America*, Berne, Peter Lang, 1992.

<sup>175</sup> George Steinmetz, « Bourdieu, Historicity and Historical Sociology », *Cultural Sociology* 5:1 (2011), p. 45-66.

<sup>176</sup> Bernard Lahire, *Franz Kafka. Eléments pour une théorie de la création littéraire*, Paris, La Découverte, 2010. En creux, cet ouvrage est aussi une tentative d'explication de la théorie des champs de Bourdieu ; Lahire y critique le travail de Nathalie Heinich ainsi que l'explication trop « mécanique » des propriétés des œuvres par les effets du champ dans l'ouvrage de Pascale Casanova, *La république mondiale des lettres* (1999).

concepts de Bourdieu ne sont peut-être plus entièrement seulement sociologiques, mais ont été adoptés et mis à profit dans le champ de l'histoire du livre<sup>177</sup>. Par ailleurs, il est à noter que dès ses débuts, l'histoire du livre française comportait une dimension sociologique, comme l'indique d'ailleurs Barthes dans son explicitation du « programme de Lucien Febvre », et de manière plus évidente encore, l'ouvrage de Robert Escarpit, *Sociologie de la littérature*, paru en 1958, qui analyse la production, la circulation et la consommation du « fait littéraire »<sup>178</sup>. En 2006, passant en revue la critique et la théorie de la littérature depuis les années 1990, Peter D. McDonald n'hésitait pas à dire du concept bourdieusien de champ qu'il est « le lien le plus efficace entre l'histoire du livre et une réflexion théorique sur la littérature »<sup>179</sup>. Le concept de champ permet d'appréhender les conditions de production de ce produit culturel qu'est le livre, et les stratégies potentielles et réelles des agents du champ éditorial et littéraire, ici tout particulièrement auteurs et éditeurs. En outre, l'aperçu du champ éditorial au tournant du XXe siècle laisse entrevoir un pan d'histoire culturelle des États-Unis.

Je ne prétends en aucun cas faire œuvre de sociologue dans ce volume. Le chapitre 4 de la monographie, ainsi que le récit des relations entre Chesnutt et Houghton, Mifflin, s'appuient enfin, et en grande partie, sur des sources bien connues des historiens du livre américains, à savoir l'hebdomadaire spécialisé *Publishers' Weekly*, ainsi que sur les analyses faites par l'historien de l'édition et des médias John Tebbel. S'ajoutent à ces sources les témoignages d'éditeurs recueillis dans le volume *Publishers on Publishing* compilé par Gerald Gross, la seule histoire de la maison Houghton, Mifflin, déjà quelque peu ancienne et nécessairement hagiographique, de la main d'Ellen Ballou, ainsi que le désormais classique ouvrage de Susan Coultrop-McQuin, *Doing Literary Business: American Women Writers in the Nineteenth Century* (1990). Enfin je dois un certain nombre d'analyses sur les relations entre auteur et éditeur au livre de l'éditeur Hubert Nyssen, *Du texte au livre, les avatars du sens* (1993).

Dans ce projet de rétablir le parcours de l'écrivain, j'avais envisagé de montrer à la fois en quoi celui-ci ressemblait au trajet de presque tout écrivain américain, et en quoi il

---

<sup>177</sup> David Finkelstein, Alistair McCleery, *The Book History Reader*, Londres, New York, Routledge, 2002.

<sup>178</sup> Roland Barthes, « Histoire et littérature : à propos de Racine », *Annales. Economies, Sociétés, Civilisations* 1960/ 3(15<sup>e</sup> année).

<sup>179</sup> Peter D. McDonald, « Ideas of the Book and Histories of Literature: After Theory? », *PMLA* 121:1, numéro special "The History of the Book and the Idea of Literature", janvier 2006, p. 224.

reflétait les obstacles, attendus et moins attendus, d'un homme noir tâchant de se frayer un passage dans le monde littéraire de son temps. On l'a vu, Chesnutt fit l'apprentissage de son métier dans les magazines et journaux de l'époque, ce qui fut, et demeure, un passage important pour nombre de romanciers parmi les plus célèbres de la littérature américaine. Mais, comme le choix de l'épigraphe à la monographie l'indique, « les Noirs en Amérique ont les mêmes problèmes que n'importe quels autres écrivains, et quelques autres en plus »<sup>180</sup>. Il s'agissait d'appréhender à travers la correspondance auteur/ éditeur et l'épître promotionnel, d'une part ce que les éditeurs de Chesnutt avaient fait de ses origines raciales, qu'il n'avait jamais cachées, se présentant comme le premier romancier de couleur; d'autre part, la manière dont la critique reçut ce premier volume de nouvelles. En sus de la mention ou non des origines raciales de l'homme, il est intéressant de noter qu'une partie – certes minime – de la critique choisit de fonder l'autorité de Chesnutt à user du dialecte et à écrire ses récits précisément sur cette part de son identité. C'est notamment le cas d'une partie de la critique africaine américaine.

De manière inattendue, mon intérêt pour l'identité et les figures d'écrivains a été ravivé depuis 2011, lorsque j'ai été invité par Sophie Vallas à co-diriger à Aix-Marseille Université la thèse de Julia Kerninon sur les figures du romancier américain à travers les interviews de la *Paris Review* (1953-1973). Cette thèse porte sur notamment sur l'émergence et la construction de la figure de l'écrivain célèbre, à travers l'étude des interviews de 21 romanciers du XXe siècle. Cette première expérience de direction de thèse est d'autant plus enrichissante que l'engagement et les interrogations de Julia Kerninon sont eux-mêmes stimulés par son propre travail de jeune écrivain<sup>181</sup>. Ainsi, si la littérature peut être l'objet de la recherche, la recherche peut également nourrir la littérature.

Il me semble aujourd'hui que les deux questions posées dans *Une histoire éditoriale* aux chapitres 2 et 7, « Plume ou plume noire ? » et « Une littérature raciale ? » ouvrent sur une question plus vaste : en quoi l'œuvre de Chesnutt est-elle représentative de la littérature africaine américaine ? Son exemple montre que le qualificatif d'écrivain africain américain ne lui fut véritablement attribué qu'avec la Renaissance de Harlem, lorsque sans doute critiques et auteurs avaient besoin de légitimer une tradition littéraire

---

<sup>180</sup> Langston Hughes, [1963], « Problems of the Negro Writer: the Bread and Butter Side », *The Black American Writer, vol.1: Fiction*, Christopher W.E. Bigsby (éd.), Deland, FL, Everett, Edwards, 1969, p. 1.

<sup>181</sup> Son roman, *Buvar* (Éditions du Rouergue, 2014), largement salué par la critique française, incorpore d'ailleurs une large part de son travail de recherche. Il a reçu 5 prix littéraires, dont le Prix Françoise Sagan et le Prix Edmée de la Rochefoucauld 2014 récompensant un premier roman.

loin d'être (re)connue de tous. En 1899, ce besoin de légitimation n'était pas aussi fort, et on ne saurait poser l'existence d'une tradition de littérature africaine américaine, même si les poèmes de Phillis Wheatley, les ouvrages de W.W. Brown ou de Paul Laurence Dunbar étaient connus d'un certain public<sup>182</sup>. De fait la publication de *The Conjure Woman* ainsi que sa réception critique démontrent que ce recueil était le plus souvent vu comme appartenant à la tradition des nouvelles de la *plantation school*. Dès lors, ne faudrait-il pas plutôt les « classer » dans la catégorie « littérature du Sud », voire avec les nouvelles dites « couleur locale » ? Ces points semblent renforcer l'idée que l'inscription de l'auteur et de son œuvre dans une tradition littéraire est toujours le fait des institutions qui le consacrent, a posteriori.

---

<sup>182</sup> Notamment le roman de William Wells Brown, *Clotel, or the President's Daughter* (1853) et les poèmes de Paul Laurence Dunbar, *Majors and Minors* (1896) et *Lyrics of Lowly Life* (1896) dont l'introduction était signée du critique et écrivain William Dean Howells.

## Deuxième chapitre : LE LIVRE : ENJEUX MULTIPLES et MATERIALITE

Le livre est au cœur de mes travaux, comme en attestaient déjà la thèse de doctorat et les deux articles parus avant la soutenance en 2004, « 'Every book is a gamble at best' : l'histoire éditoriale de *The Marrow of Tradition* de Charles W. Chesnutt » (2002) et « 'He stands, first and last, for the revolt of our misled youth against every proper tradition of the land' : Horace B. Liveright, éditeur incorrect » (2002). C'est assez naturellement, et rapidement, que la thèse m'a amenée à creuser un sillon en histoire du livre, sans pour autant que j'abandonne dans un premier temps le champ des études africaines américaines. Comme je le suggère par l'évocation de la poétesse noire et esclave, Phillis Wheatley, dans l'introduction d'*Une histoire éditoriale*, et comme le rappelle Leon Jackson dans son essai bibliographique à travers le trope du *talking book* dans la culture américaine, le livre a toujours représenté un enjeu particulier pour les Africains Américains. L'image du « livre parlant », comme l'a souligné Henry Louis Gates, symbolise dans les récits d'esclaves la frustration de l'esclave se rendant compte que le livre ne lui parle pas, bien qu'il parle au maître qui répète à l'envi ce que sa « bible lui dit... ». Gates en fait un trope fondateur de la tradition littéraire africaine américaine, sur lequel s'est également développé le rapport du livre à la culture orale dans la culture africaine américaine<sup>183</sup>. Qui plus est, le livre et l'acte de publication sont fondamentaux pour le mouvement abolitionniste transatlantique du XIXe siècle, comme le rappelle Joseph Rezek dans son étude croisée de la publication et de la diffusion des poèmes de Wheatley et des lettres de Ignatius Sancho : « Book publication (...) catalyzed aesthetic judgments that led leaders to believe in a text's ability to represent the talents of an entire race. The cultural significance of the book helped make this leap of logic possible »<sup>184</sup>. Rezek distingue d'ailleurs l'impact symbolique de la publication, plus important dans le cas de la parution d'un livre que dans celui d'une parution dans les journaux. Ainsi la publication ouvre à son tour la possibilité d'une remise en question de préjugés raciaux profondément ancrés. « Un livre est toujours plus que le texte qu'il transmet », comme l'écrivait Roger Chartier.

En vérité cette citation de l'historien français de la lecture doit être appréhendée dans son contexte d'énonciation, à savoir la préface au 32ème *Cahier Charles V*

---

<sup>183</sup> Voir Henry Louis Gates (1988), *The Signifying Monkey*, op. cit., chapitre 4.

<sup>184</sup> Joseph Rezek, « The Print Atlantic: Phillis Wheatley, Ignatius Sancho, and the Cultural Significance of the Book », *Early African American Print Culture*, Lara Langer Cohen, Jordan Alexander Stein (éd.), Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2012, p. 19-39.

coordonné par Marie-Françoise Cachin et Claire Parfait, où il soulignait combien les essais rassemblés dans ce volume rappelaient

... qu'un livre est toujours plus que le texte qu'il transmet, que tout processus d'édition suppose des collaborations multiples, que la signification des œuvres dépend de leur forme et contexte de publication et que leur appropriation est toujours inventive et contrainte...<sup>185</sup>.

Partant de cette observation, cette deuxième partie de la synthèse est consacrée à la question du livre et de ses enjeux, afin de montrer qu'en effet, il est plus que « le texte qu'il transmet ». Mes travaux en histoire du livre peuvent se décliner selon deux axes : tout d'abord la prise en compte du livre dans sa nature duelle ; puis, une réflexion sur les agents du livre, ces « médiateurs » oeuvrant dans des « collaborations multiples », qui seront examinés dans la troisième partie. La thèse m'avait permis d'envisager le livre comme un lieu de transaction entre auteur et éditeur, et d'examiner comment l'objet livre, autant que le texte, est considéré par ces deux figures, et médiatisé par l'éditeur. Rempart du texte, véhicule d'idées et/ ou de formes esthétiques, le livre est aussi matériel, et donc, par nature, double ; il est aussi un bien commercial, ce que les éditeurs ne peuvent occulter. En vérité les enjeux du livre sont multiples, et il se joue quelque chose aussi bien *dans*, qu'*autour* du livre. Aux yeux de son auteur, de son éditeur et de ses lecteurs, le livre est ainsi investi de différentes valeurs, fonctions, voire missions. Je dois préciser ici que le lecteur est très peu présent dans mes travaux, à l'exception de sa figure comme projection ou construction imaginée – imaginaire ? – de l'auteur ou de l'éditeur. J'ai pu m'appuyer, en certaines circonstances, sur les concepts de lecteur implicite ou virtuel et de l'horizon d'attente développés par Wayne C. Booth, Wolfgang Iser et d'autres narratologues, ainsi que les théoriciens de la réception<sup>186</sup>. Les limites de cette conception « textuelle » du lecteur, impropre à rendre compte du lecteur historique, de ses pratiques de lecture ou simplement des usages qu'il fait du livre ont été soulignées par les historiens de la lecture en France – Roger Chartier – et aux États-Unis, notamment par David D. Hall et James L.

---

<sup>185</sup> Roger Chartier, « Création littéraire et médiation éditoriale », *Histoire(s) de livres ; Le livre et l'édition dans le monde anglophone*, Marie-Françoise Cachin, Claire Parfait (dir.), *Cahiers Charles V* 32 (2002), p. 13.

<sup>186</sup> Le concept de « lecteur implicite », a été élaboré en premier lieu par Wayne C. Booth dans le cadre du champ des études narratologiques (*The Rhetoric of Fiction*, 1961), puis développé et légèrement modifié par Wolfgang Iser. Gerald Prince parle de « lecteur virtuel ». Quelles que soient ces configurations, le lecteur virtuel/ impliqué/ implicite ne peut en aucune façon être le lecteur réel.

Machor<sup>187</sup>. J'y reviendrai dans la dernière section de cette partie concernant la fonction du péri-texte dans la collection « Old School Books ».

Mes travaux se concentrent donc sur la production des livres, laissant inexplorée l'histoire de la lecture, champ qui pourtant a commencé à se développer en lien avec l'histoire du livre à partir de la fin des années 1980<sup>188</sup>. J'ai choisi d'accorder la priorité aux trajectoires menant du texte à la publication et la mise en livre, sachant cependant que cette mise en livre reste nécessairement fonction de l'existence des lecteurs. Pour des raisons de clarté je distingue ici l'enjeu économique, l'enjeu politique, et la matérialité du livre ; toutefois il apparaîtra rapidement qu'aux enjeux politique et économique se mêlent des enjeux symboliques.

## **I. LE LIVRE COMME ENJEU ECONOMIQUE**

« 'Every book is a gamble at best': l'histoire éditoriale de *The Marrow of Tradition* de Charles W. Chesnutt » (2002)

« San Francisco sous la plume de Bret Harte – *The Overland Monthly, 1868-1871* » (2012)

En 2001, dans le cadre d'une journée d'études du Cercle d'Etudes Afro Américaines (CEAA) organisée à Paris III Sorbonne Nouvelle, j'avais exploré les rapports de la littérature et de l'histoire, thématique choisie cette année-là par le CEAA pour l'ensemble de ses travaux, dans le roman historique de Chesnutt, *The Marrow of Tradition* (1901). J'ai prolongé cette exploration du roman dans un premier article sur l'histoire éditoriale de ce roman à thèse. Publié en 2002 dans le numéro 32 des *Cahiers de Charles V, Histoire(s) de livres. Le livre et l'édition dans le monde anglophone*, cet article me permettait, dans un format plus court que la thèse, de mettre en pratique la démarche d'étude d'une histoire éditoriale, depuis la rédaction du roman, jusqu'à sa promotion et l'étude des ventes, en passant par l'élaboration du contrat de publication. Si le rôle de la critique et la médiatisation des origines de Chesnutt y sont également examinés, l'accent ici était mis sur la dimension financière de la publication, analysée à partir des archives de

---

<sup>187</sup> Sur ce point, voir notamment la synthèse de Gérard Mauger, « Écrits, lecteurs, lectures », *Genèses* 34 (34) (1999), p. 144-161. Roger Chartier, éd. *Histoire de la lecture. Un bilan des recherches*, Paris, IMEC, 1995 et David D. Hall, « Les lecteurs et la lecture dans l'histoire et dans la théorie critique : un exposé de la recherche américaine » *Histoire de la lecture. Un bilan des recherches, op. cit.*, p. 165-180. James L. Machor, *Reading Fiction in Antebellum America: Informed Response and Reception Histories, 1820-1865*; Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2011.

<sup>188</sup> Sur la convergence des historiens de la lecture et des historiens du livre aux Etats-Unis, voir notamment Cathy N. Davidson, « Towards a History of Books and Readers », *American Quarterly* 40 (1) numéro special "Reading America" (1988), p. 7-17.

la maison d'édition Houghton, Mifflin. Cette étude permet par ailleurs de replacer les ventes de ce roman par rapport à l'ensemble des ventes des autres livres de Chesnutt parus chez Houghton, Mifflin, ce qui éclaire la carrière littéraire de l'auteur avant son changement d'éditeur, en 1905, à l'occasion de la publication de *The Colonel's Dream* chez Doubleday, Page.

L'histoire de cette publication montre que la question des ventes n'était pas seulement une préoccupation des éditeurs, mais tout aussi bien un enjeu pour l'auteur lui-même. La tension entre l'ambition politique et sociale de Chesnutt, qui souhaitait avec ce roman à thèse éclairer la complexité des rapports entre Noirs et Blancs dans le Sud, et son intérêt pour les ventes, sont particulièrement mis en évidence dans cet article. Puisqu'il avait décidé qu'il vivrait de sa plume, tout en se faisant le porte-parole d'une minorité opprimée dans le Sud, il était impératif de vendre un certain nombre d'exemplaires de ce roman, puisque des chiffres de vente dépendrait la poursuite de sa carrière littéraire.

Les chiffres ne disant rien par eux-mêmes, il convenait de les « faire » parler : d'une part, les ventes effectives de *The Marrow of Tradition*, comparées à celles des autres livres de Chesnutt parus chez le même éditeur, révèlent une certaine constance. Si l'écrivain ne fut jamais aussi populaire que d'autres écrivains contemporains dits de couleur locale comme Sarah Orne Jewett, auteur de *The Country of Pointed Firs*, ou Joel Chandler Harris, créateur des récits de Uncle Remus, toutefois ses ventes, rapportées au seuil de rentabilité, permirent à Houghton, Mifflin de ne pas perdre d'argent sur les premiers tirages. D'autre part, la taille des premiers tirages permet également d'éclairer la relation entre éditeur et auteur : calculée en fonction des ventes projetées, elle témoigne d'une certaine manière du degré de confiance de l'éditeur, dont on voit ici qu'il demeura élevé pendant les quelque quatre années où Chesnutt publia chez Houghton, Mifflin.

Si la nécessité de vendre se révèle particulièrement forte chez Chesnutt à l'occasion de la publication de ce roman, on la découvre, peut-être de façon plus surprenante, chez Toomer. En effet, à la différence de Chesnutt, l'auteur de *Cane* se mettait en scène avant tout comme un artiste, ce qui apparaît clairement dans sa correspondance avec son ami et mentor Waldo Frank. Le conflit entre ambitions littéraires et « commercialisme » se retrouve en filigrane dans « Auteur cherche éditeur : échec d'une correspondance, Jean Toomer, 1924-1947 » (2012), dont je développerai plus

particulièrement les enjeux dans la troisième partie. Ici en effet la question du compromis entre l'écrivain-artiste et l'écrivain professionnel, soulevée notamment par Nathalie Heinich dans *Être écrivain*, est redoublée par la question de la dualité de l'éditeur. La correspondance de Toomer avec de potentiels éditeurs montre que, tout en leur reprochant de ne pas se mettre au service de la littérature, l'écrivain attendait de ses correspondants qu'ils puissent lui garantir des rentrées d'argent lui permettant de poursuivre son projet littéraire et philosophique. Comme je l'ai montré, en dépit de la posture de Toomer visant à renforcer son détachement vis-à-vis des contingences pratiques et sa recherche artistique, la préoccupation matérielle n'est pas marginale dans son projet, même si le compromis – ou la compromission – lui était plus douloureux que pour Chesnutt.

La tension entre littérature et commerce ne se résume pas dans mes travaux à la seule question du compromis matériel des auteurs. Paru en 2012, « San Francisco sous la plume de Bret Harte – *The Overland Monthly*, 1868-1871 » aborde cette dualité sous un angle différent. Le parcours d'un enseignant-chercheur est parfois le résultat de hasards, et certaines publications peuvent être le fruit d'expérimentations à la faveur de colloques à la thématique large, ou au contraire, spécifique. En 2009 le LERMA<sup>189</sup>, poursuivant son cycle de colloques sur les villes américaines, organisa à Aix-Marseille Université une manifestation invitant à croiser les regards sur la ville de San Francisco. J'y proposai une communication en anglais, qui constitue le fondement de cet article paru, en français, en 2012.<sup>190</sup>

M'éloignant à la fois du domaine afro-américain, et de l'édition littéraire, j'abordai San Francisco sous l'angle de l'histoire de la presse magazine, à travers le regard d'un rédacteur-en-chef unique, l'écrivain Bret Harte. Au cours de mes recherches sur la publication de Chesnutt dans la presse, j'avais découvert l'existence du magazine californien, *The Overland Monthly*, dans lequel il avait fait paraître « The Conjuror's Revenge » en 1889<sup>191</sup>. En choisissant d'examiner ce magazine, je prolongeais des travaux en histoire du livre menés sur la période des dernières décennies du XIXe siècle, notamment dans la monographie de 2012, par une exploration de l'histoire de la presse de cette même période. Ce travail opère un décentrement du regard, depuis l'Est – et notamment Boston, l'un des centres historiques et traditionnels de la presse et de l'édition

---

<sup>189</sup> Le Laboratoire d'Etudes et de Recherche sur le Monde Anglophone (LERMA EA 853), est l'unité de recherche au sein de laquelle je travaille à Aix-Marseille Université.

<sup>190</sup> In Sophie Vallas, Richard Phelan, Sylvie Mathé, Hélène Christol, dir., *San Francisco à l'Ouest d'Eden*, Presses de l'Université de Provence, 2012, p. 143-152.

<sup>191</sup> Voir *Une histoire éditoriale...*, op. cit., p. 94-95.

américaines – vers la Californie, à travers la comparaison et la rivalité entre *The Overland Monthly* et *The Atlantic Monthly*, magazine publié à Boston par Houghton, Mifflin. Au croisement de l’histoire de l’imprimé, de la presse et de l’histoire africaine américaine, Eric Gardner a lui aussi souligné l’importance de l’Ouest – région qu’il définit de manière assez large – et de la presse noire de San Francisco ; il rappelle que, dans la deuxième moitié du XIXe siècle, cette région se caractérisait notamment par la prédominance de la presse papier vis-à-vis de l’édition de livres<sup>192</sup>. D’une certaine façon je reprenais à mon compte, l’espace d’un article, le mouvement que Frederick Jackson Turner appelait de ses vœux dans son célèbre discours de 1893, « The Significance of the Frontier », pour remettre en question l’idée communément acceptée qu’il n’y avait au XIXe siècle point d’édition américaine en dehors d’un triangle Philadelphie/ Boston/ New York. L’article tisse le lien entre presse et identité nationale, presse et histoire de la nation, en évoquant plusieurs dualités et tensions propres à ce dernier quart de siècle, cet âge du toc (*Gilded Age*) : la montée du nativisme face aux périls de la nouvelle immigration, ici chinoise, mais aussi la difficulté de concilier la formation d’une identité nationale et les intérêts locaux de San Francisco, voire de la Californie, intégrée à l’Union en 1850. Ces éditoriaux parurent en effet avant l’interdiction de l’immigration chinoise aux États-Unis (*Chinese Exclusion Act*) votée en 1882, première loi à interdire l’immigration, pendant dix ans, sur critère racial ou national. Cette loi n’était après tout que l’aboutissement d’une série de décrets et mesures discriminatoires à l’encontre de cette population immigrée appliqués localement en Californie entre 1850 et 1880, initialement à l’instigation de syndicats de travailleurs<sup>193</sup>. Enfin les éditoriaux de Bret Harte, journaliste et nouvelliste satirique, attestent de l’équilibre délicat entre la ligne éditoriale du magazine, édictée par le fondateur et directeur de la revue, Anton Roman, et les velléités esthétiques, autant que les opinions politiques du rédacteur-en-chef, ce que je désignais par « paradoxe entre vocations littéraire et commerciale » (p. 143). La revue avait en effet été conçue par A. Roman afin de refléter « dans toute leur étendue, les intérêts commerciaux et sociaux de la Californie et de la côte pacifique ».

## II. STATUT SOCIAL ET (IN)VISIBILITÉ

---

<sup>192</sup> Eric Gardner, « Early African American Print Culture and the American West », *Early African American Print Culture*, op. cit., p. 75-89.

<sup>193</sup> Voir notamment John Soennichsen, *The Chinese Exclusion Act of 1882*, Santa Barbara, Greenwood Press, 2011.

**“African American Street Lit’: old, new, or better (?) tricks?” (2013)**

Une histoire éditoriale ne saurait donc être complète sans l’examen de la dimension économique et des considérations financières. Cette nécessité matérielle de rémunération pour les auteurs, a fortiori pour les écrivains professionnels, se double d’un besoin de reconnaissance à la fois sociale et symbolique. Car publier, c’est rendre public non seulement ses écrits, mais aussi son nom, son image, et ainsi contribuer à la construction même de la figure de l’auteur. En accédant à la publication, qui plus est par le biais d’un éditeur établi et réputé, Chesnutt, on l’a vu, aspirait à un statut social et économique lui permettant de continuer à vivre et à élever sa famille dans les conditions propres à la classe moyenne de couleur au tournant du XXe siècle. Dans le cas d’auteurs africains américains, j’avancerais que l’accès à la publication est également un moyen de lutter contre l’invisibilité aux yeux d’une édition largement investie et tenue par des Américains blancs, et aux yeux de l’Amérique plus largement : faut-il rappeler que les œuvres d’auteurs noirs du XIXe siècle sont restées largement inconnues jusqu’au moment de la Renaissance de Harlem, et plus encore jusque dans les années 1960 ? Quant aux œuvres du *Negro Movement* des années 1920-1940, elles seraient redécouvertes dans le sillage des mouvements pour les droits civiques des années 1960. Il y a fort à parier qu’avant le renouveau de la fiction noire dans les années 1990, ce que Gates a appelé « la quatrième renaissance »<sup>194</sup>, la majorité des Américains, voire des éditeurs, n’auraient pu nommer – au mieux – que le trio Ralph Ellison-Richard Wright-James Baldwin.

Comme je l’ai souligné dans une communication à la SAES en 2005, la menace de disparition et la crainte de l’invisibilité sont évidentes dans le cas de Toomer<sup>195</sup>. En effet, en dépit de ses efforts et d’une correspondance nourrie avec agents littéraires et éditeurs entre 1927 et 1946, son nom et son œuvre furent oubliés jusqu’à ce qu’en 1965 Robert Bone dans son étude *The Negro Novel in America*, puis le poète Arna Bontemps, qui l’avait côtoyé dans les années 1920, le sortent en 1969 des limbes de la mémoire en rééditant *Cane*, assorti d’une préface, aux prestigieuses éditions Harper & Row qui trouvent leurs origines dans la maison Harper & Brothers fondée dans les années 1820. Considérées parmi les plus importantes dans le domaine de la littérature, ce fut elles qui incidemment publièrent le grand écrivain Richard Wright.

---

<sup>194</sup> Henry Louis Gates utilise cette expression dans « Harlem on Our Minds », *Critical Inquiry* 24 (Automne 1997), p. 1-12.

<sup>195</sup> Pour un développement sur ce travail, voir la dernière section de cette partie.

L'invisibilité, la disparition des textes et de leurs auteurs, est l'une des problématiques de l'article « 'Excavating original African-American 'pulp fiction': W.W. Norton's 'Old School Books' » (2011) sur lequel je reviendrai dans la troisième partie de la synthèse. Cette collection, parue chez W.W. Norton dans la deuxième moitié des années 1990, visait à redonner vie à des textes d'auteurs africains américains oubliés, voire négligés au moment même de leur parution. C'est précisément de ces auteurs – Clarence Cooper, Iceberg Slim, ou Donald Goines – publiés de manière confidentielle dans les années 1960 -1970, dont les livres de mauvaise facture disparurent rapidement, que se revendique la génération des écrivains de *street lit'* ou *urban fiction* des années 1990 et 2000 dont je me suis attachée à examiner les pratiques d'édition et de diffusion dans l'article « African American 'Street Lit': old, new, or better (?) tricks? » (2013)<sup>196</sup>. Cet article, qui a pour origine une communication présentée au congrès annuel de SHARP (*Society for the History of Authorship, Reading and Publishing*) de Helsinki (2010), dont j'ai abordé le thème, « Book Culture from Below », sous l'angle du genre littéraire, tout en restant dans le champ des études afro-américaines, pose le lien entre enjeu économique, statut social et visibilité des écrivains minoritaires, plus spécifiquement africains américains. Si filiation il y a entre les générations d'écrivains africains américains des années 1970 et 2000, il y a également filiation entre l'article de 2011 ; « Excavating original African American 'pulp fiction' : W.W. Norton's 'Old School Books' » et ce travail.

Apparue au milieu des années 1990, une fiction populaire, essentiellement africaine américaine et alternativement appelée *street lit'* ou *hip-hop literature*, a considérablement fait augmenter le nombre de titres « noirs » vendus aux États-Unis. Les auteurs, souvent d'anciens membres de gangs ou prisonniers, suivaient en vérité les traces des auteurs de *pulp fiction* des années 1970, Donald Goines et Robert Beck, alias Iceberg Slim, l'auteur du désormais culte – et autobiographique – *Pimp* (1967). Cette nouvelle fiction urbaine, ancrée dans la communauté noire, brode à l'envi sur les thèmes du sexe, de la drogue, des armes et de l'argent, connaît des ventes extraordinaires, atteignant pour certains titres 100 000 exemplaires en quelques semaines. Auto-publiés dans un premier temps, nombre d'auteurs ont su attirer le regard des éditeurs « *mainstream* », qui se sont empressés de leur proposer des contrats fort lucratifs. En créant de nouvelles collections

---

<sup>196</sup> Article paru dans la revue électronique de l'AFEA, *Transatlantica* 1.2013, <<http://transatlantica.revues.org>>.

spécialisées, ces éditeurs déplacèrent rapidement ce phénomène depuis la marge vers un centre à la fois éditorial et culturel.

Ce phénomène d'édition mérite que l'on s'y attarde : objet de culture populaire ou de culture de masse, il est aussi à l'intersection de l'histoire de l'édition et des études africaines américaines. Cet article se propose d'analyser les pratiques de ces auteurs à la lumière du concept de *agency*, et d'explorer tout particulièrement les stratégies de marketing et de vente développées par les auteurs puis les éditeurs, afin de juger de leur aspect novateur. L'étude se fonde à la fois sur le paratexte auctorial et éditorial d'ouvrages représentatifs du genre et sur leur réception critique entre 1996 et 2011<sup>197</sup>. En l'absence d'un travail d'archives impossible à mener vu l'ampleur et la contemporanéité du sujet, ainsi que la traditionnelle réticence des éditeurs à communiquer leurs chiffres, une approche par le biais de la réception critique dans la presse spécialisée – *Publishers' Weekly* – et de qualité – *The Washington Post*, *The New York Times*, *Crisis*, *The Wall Street Journal* – permet néanmoins d'appréhender l'ampleur du phénomène du point de vue éditorial.

Si l'écart entre la publication de Chesnutt et cette production peut paraître très grand, en réalité la réception de ce genre, de la même façon que celle de *The Conjure Woman*, pose la question des stéréotypes et de la réduction de la littérature africaine américaine à une production qu'on pourrait juger caricaturale, s'appuyant sur une formule répétée à l'envi : chez Chesnutt, même stratégie narrative et dialecte, dans cette fiction récente, récit d'une vie de crime et rédemption. En dehors de l'intertextualité « littéraire » et des réappropriations génériques que présente cette littérature populaire, j'aimerais souligner ici trois points qui ont particulièrement retenu mon attention. Tout d'abord, on notera que la spécificité des circuits de distribution et des stratégies de promotion de cette *street lit'* s'inscrit dans une tradition spécifiquement afro-américaine remontant au XIXe siècle, en marge des circuits « classiques » – échoppes de barbiers, salons de coiffure et autres instituts<sup>198</sup>. Ces stratégies reposent sur un bouche à oreilles qui n'est pas sans évoquer le *grapevine telegraph* des esclaves, cette communication codée pour relayer des informations à l'insu des maîtres, et qui fonctionna particulièrement bien pendant la guerre

---

<sup>197</sup> Plus de 45 articles, dont la majorité parus dans *Publisher's Weekly*.

<sup>198</sup> Sur les réseaux de distribution en marge des circuits établis, voir notamment Suzanne B. Dietzel, « The African American Novel and Popular Culture », *The Cambridge Companion to the African American Novel*, Maryemma Graham et al. (éd.), Cambridge, Cambridge University Press, 2004, p. 156-68 ; et Elizabeth McHenry, *Forgotten Readers, Recovering the History of African American Literary Societies*, Durham et Londres, Duke University Press, 2002.

de Sécession. De fait, il s'agit là d'une économie parallèle à l'édition « classique ». Ensuite, ce phénomène se caractérise par un mouvement qu'en *Cultural Studies* on pourrait décrire comme allant des marges jusqu'au centre, de l'auto-publication et de l'utilisation de la publication par souscription – forme répandue au *Gilded Age* mais également au XVIIIe siècle comme en atteste notamment la publication des poèmes de l'esclave Phillis Wheatley en 1773 – aux contrats de publication offerts par des maisons d'édition *mainstream*. Outre la « récupération » du genre par ces maisons et collections spécialisées dans la fiction urbaine noire américaine, manne éminemment lucrative, il est intéressant de voir que ces maisons adoptent, et adaptent également, certaines stratégies promotionnelles venues de la culture populaire, tels le packaging couplant livre et CD de musique, ou la promotion par le biais de vidéos diffusées sur Internet. Ce faisant, ces éditeurs reflètent et suscitent un regain d'intérêt pour des écrivains non seulement minoritaires, mais également socialement déclassés. Est-ce le signe d'un réel changement dans l'édition américaine, encore majoritairement blanche à l'orée du XXIe siècle ? Ou un simple effet de mode ? Quoi qu'il en soit, l'émergence de cette fiction urbaine a permis de mettre au jour un nouveau lectorat, comme en attestent les études sur la lecture de Megan Sweeney, notamment *Reading Is My Window: Books and the Art of Reading in Women's Prisons*<sup>199</sup>.

Enfin il est étonnant de constater que ces livres offrent la possibilité d'une ascension sociale, et constituent à un double titre une réactualisation du mythe américain du *self-made man* dans son acception héritée de l'âge du capitalisme au XIXe : tout d'abord le récit de l'ascension de ces écrivains jusqu'au sommet de la pyramide des trafics en tous genres offre une reconfiguration du mythe dans sa version corrompue ; ensuite, au plan de l'histoire éditoriale, il est fascinant de constater que l'instrument de la fortune est, précisément, le livre, à la fois lieu de la confession et véritable marchandise vendue comme une savonnette. Car c'est bien grâce aux ponts d'or offerts par des éditeurs avides de s'arroger une part de ce marché de niche, que ces auteurs ont bâti leur fortune et se sont construit un nouveau personnage, passant ainsi de l'invisibilité à laquelle les condamnaient leur appartenance à une minorité ethnique et au monde interlope, à la surexposition dans les médias pour certains d'entre eux. Dans le cas de Vickie Stringer, papesse autoproclamée du genre et ancienne proxénète devenue écrivaine et conseillère en auto-édition, il ne serait pas excessif d'évoquer une figure de *self-made madam*, lorsque

---

<sup>199</sup> Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2010.

l'on connaît le double sens de ce terme, renvoyant à la fois au genre féminin et à la profession ...<sup>200</sup>. Stringer incarne un nouvel archétype de l'écrivain professionnel. Que la publication d'un livre ouvre les clés d'un royaume est d'autant plus étonnant dans la culture *hip hop* où l'objet livre n'a pas la même importance que la musique, la danse ou le vêtement.

### **III. ENJEUX POLITIQUES ET IDEOLOGIQUES : LE LIVRE OBJET DE CONTROVERSES**

#### **A. CENSURE**

«'He stands, first and last, for the revolt of our misled youth against every proper tradition of the land': Horace B. Liveright, éditeur incorrect » (2003)

« Quand la liberté de lire est menacée : la lutte de la Campaign for Reader Privacy contre l'article 215 de la loi USA PATRIOT. » (2008)

Le problème de la visibilité/ invisibilité des écrivains noirs aux États-Unis est en soi une question politique, que l'on retrouve d'ailleurs au cœur du roman satirique de Percival Everett, *Erasure* (2001). Everett y dénonce un phénomène d'édition qui ne permet de rendre visible qu'une frange médiocre de ce qu'écrivent les Africains Américains, vouant peut-être ainsi la littérature noire à l'effacement (*erasure*). On pourrait également affirmer que l'échec de *The Marrow of Tradition* est sans doute lié à la position idéologique de Chesnutt, conscient d'écrire un roman à thèse. Quant à la réédition de textes oubliés d'auteurs noirs dans les années 1960, qui permit à Chesnutt, Toomer et à quelques auteurs de récits d'esclaves d'être redécouverts, pouvait-elle être autre chose que politique, dans cette décennie où, comme le clamaient les féministes de la deuxième vague, « le personnel était politique » (*the personal is political*) ?

Peut-être paradoxalement, c'est dans ceux de mes travaux qui s'éloignent du domaine africain américain que s'affirme plus immédiatement la dimension politique du livre, en même temps que se confirme son importance en temps de guerre, que celle-ci soit un conflit armé ou une lutte idéologique. Le livre est tour à tour, parfois simultanément,

---

<sup>200</sup> Vickie Stringer est apparue en 2001 sur la scène de la littérature urbaine avec son premier roman autopublié, *Let That Be a Reason*. Elle a depuis fait paraître dans sa propre maison d'édition, Triple Crown, *How to Succeed in the Publishing Game* (2005). Dans une interview personnelle, l'éditrice Malaika Adero me confiait en 2010 que la maison d'édition Atria avait contacté Stringer pour lui demander conseil sur la meilleure façon de cibler les lecteurs incarcérés. Interview personnelle, 22 avril 2010.

objet de la censure, et instrument de propagande. D'ailleurs, les listes de « livres proscrits » (*banned books*) publiées régulièrement par les acteurs du livre (bibliothécaires, éditeurs...) depuis 1980 est particulièrement révélateur d'une tradition de censure aux États-Unis. Il ne s'agit donc pas d'un épiphénomène, et le contrôle des mots s'est accru depuis les attentats du 11 septembre 2001 et le passage des lois USA PATRIOT (octobre 2001) et *Homeland Security* (2002). Les publications qui suivent sont ancrées dans les problématiques civilisationnistes de la liberté d'expression, et reflètent en partie le débat historique autour du Premier Amendement à la Constitution américaine, qui, dans son interprétation classique, garantit la liberté de pensée, d'expression, et de la presse, aussi bien que la liberté de culte et la séparation de l'Église et de l'État.

L'histoire éditoriale de *Cane* abordée dans la thèse m'avait naturellement amenée à explorer la figure de l'éditeur Horace B. Liveright, puisque c'était lui qui avait offert son premier et unique contrat de publication à Jean Toomer. Liveright s'était rapidement révélé un homme et un éditeur hors du commun, fitzgeraldien en diable ; à l'occasion du congrès annuel de la SAES (Société des Anglicistes de l'Enseignement Supérieur) de 2002 à Metz, je décidai d'en faire un portrait sous l'angle de la thématique retenue par le congrès, « correct/ incorrect ». J'explorai tout particulièrement sa lutte contre la censure à l'occasion des débats dans les années 1920 autour de la proposition de loi dite *Clean Books Bill* visant à bannir les livres au contenu dit « obscène » dans l'État de New York, conformément à son Code Pénal. Cette communication donna lieu à l'article « 'He stands, first and last, for the revolt of our misled youth against every proper tradition of the land': Horace B. Liveright, éditeur incorrect » (2003). Mon intérêt pour les questions de censure, de liberté d'expression et de pensée, et plus généralement l'importance du Premier Amendement à la Constitution des États-Unis a ensuite cru au hasard de mes enseignements, depuis le séminaire sur l'histoire du livre aux États-Unis entre 1850 et 1950 que j'ai eu la chance d'enseigner entre 2006 et 2010, à mes enseignements de synthèse et culture disciplinaire en Master 2 Enseignement et Formation, ou encore à un cours sur l'histoire des médias aux États-Unis dans lequel nous approfondissons les questions de censure en temps de guerre<sup>201</sup>.

Cette bataille autour de la proposition de loi dite *Clean Books Bill* reflète à la fois l'engagement de certains éditeurs et acteurs politiques en faveur de la liberté d'expression

---

<sup>201</sup> Cours proposé en Licence 3 à Aix-Marseille Université dans le cadre du parcours transversal « Métiers de l'Administration ».

– et d'édition –, mais aussi le pouvoir des censeurs aux États-Unis depuis les lois Comstock des années 1870, jusqu'à l'ascension de certaines figures emblématiques des *Societies for the Suppression of Vice* tel John Sumner<sup>202</sup>. Elle éclaire le degré de manipulation et la complexité des enjeux de la censure du livre, qui s'exerçait alors principalement pour cause d'obscénité : le flou caractéristique de la notion légale d'obscénité, les pratiques de lecture des tribunaux, qui allaient se transformer notamment sous l'impulsion des juges Woolsey et du juge Learned Hand qui rappellerait lors du procès en appel contre la publication de *Ulysses* (1933) qu'un livre ne pouvait être jugé simplement sur des passages isolés, mais devait être lu dans son intégralité – ce que Liveright avait déjà fait reconnaître par les tribunaux dans sa défense du *Satyricon* en 1922<sup>203</sup>. Mais cette lutte, comme celle menée par Random House pour la publication du chef-d'œuvre de Joyce, révèle également partiellement la fonction promotionnelle de la censure pour les éditeurs : il est indéniable que la mention « livre interdit » (*banned book*) constituait alors, et continue de constituer, un formidable argument de vente. Enfin, on ne peut prendre toute la mesure de cet acharnement de la censure contre les éditeurs dans les années 1920 sans considérer les multiples violations du Premier Amendement pendant et après la Première Guerre mondiale, notamment par le biais des lois liberticides de 1917 (Espionage Act) et 1918 (Sedition Act) qui réprimaient toute opinion en dissension avec la politique du gouvernement, et le célèbre verdict prononcé par Oliver Wendell Holmes dans le procès *U.S. v Schenk*, établissant certaines limites à l'application du Premier Amendement en temps de guerre. Il est par ailleurs intéressant de noter que le juge de la

---

<sup>202</sup> Sur l'histoire de ces ligues de vertu, la censure et les définitions de l'obscénité, voir notamment Paul S. Boyer, *Purity In Print, Book Censorship in America from the Gilded Age to the Computer Era*, Madison, University of Wisconsin Press, 2002.

<sup>203</sup> Une grande latitude était conférée aux douanes et aux services postaux dans les années 1910 et 1920 pour interdire la diffusion d'ouvrages jugés « obscènes » selon le United States Code. En 1919 et 1920, les numéros de *The Little Review* où avaient parus certains passages de *Ulysses* furent saisis et interdits ; à partir de 1928 le livre figurait sur la liste des livres interdits de diffusion aux États-Unis pour raison d'obscénité. En 1932 les éditions Random House décidaient de provoquer un procès pour légaliser la publication du livre ; un exemplaire envoyé depuis l'Europe est saisi par les douanes. Le 6 décembre 1933, le Juge Woolsey décréta que le livre, outre l'honnêteté du dessein de Joyce qui excluait toute obscénité, ne pouvait être considéré comme tel au regard de la loi, dès lors que la lecture du texte dans son intégralité n'était pas de nature à engendrer des « pulsions sexuelles » ou des « pensées impures ou lubriques », critères retenus pour la définition de l'obscénité dans la loi américaine. Woolsey s'appuyait sur le jugement, donné indépendamment, de « deux experts en littérature », et concluait que toute évaluation d'un livre ne pourrait se faire que sur la base de sa lecture en intégralité. Woolsey rejetait ainsi les critères établis avec l'affaire *Regina v. Hicklin* (1868), et requérait que l'effet d'un texte littéraire soit testé sur un homme d'âge adulte, et non pas un enfant. Pour un rapide aperçu de l'histoire de la censure entre les années 1880 et 1940, et l'importance de ce verdict, voir Paul S. Boyer, « Gilded-Age Consensus, Repressive Campaigns, and Gradual Liberalization ; The Shifting Rhythms of Book Censorship », *A History of the Book in America, Vol. 4, Print in Motion: The Expansion of Publishing and Reading in the United States, 1880-1940*, Carl F. Kaestle, Janice A. Radway (éd.), Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2009, p. 276-298.

2° Cour d'Appel de l'Etat de New York, Billings Learned Hand, – comment ne pas lire dans ce nom une prémonition de son destin ? – figure au panthéon des magistrats les plus cités, précisément avec Oliver Wendell Holmes et Louis Brandeis, dont les opinions dissidentes au sein de la Cour Suprême dans les années 1920 forment une partie importante du corpus de jurisprudence en matière de liberté d'opinion et d'expression. Comme l'écrit Claire Bruyère, professeur de littérature américaine et spécialiste de l'histoire de l'édition aux États-Unis, en matière de liberté d'expression, « tout se tient »<sup>204</sup>.

La censure reflète les craintes d'une société, et l'on voit qu'à travers son étude, c'est une image de la société américaine qui se profile. Si l'exemple de la lutte contre la proposition de loi *Clean Books* démontre en particulier la crainte, récurrente, de l'obscénité, elle illustre aussi l'importance de protéger les plus jeunes des potentiels effets nocifs de la lecture – nécessité établie depuis l'adoption du Hicklin Test dans *Regina v Hicklin* (1868). J'ai pu noter, en dirigeant cette année un mémoire de Master 2 sur le sujet, que les termes de ce débat et cette « injonction » se prolongent et s'incarnent à nouveau depuis le milieu des années 1990 dans les controverses et les affaires autour des *Speech Codes*, règlements intérieurs élaborés par certaines universités américaines au nom de la protection de la diversité ethnique et raciale, dans un esprit qui n'est pas sans rappeler la tendance au « politiquement correct »<sup>205</sup>. Claire Bruyère a noté avec beaucoup de justesse que ces débats et ces procès témoignent d'une manière de considérer la lecture comme quasiment magique, « qui se focalise sur des mots (ou des images) et se fonde sur la conviction que l'acte de lire, voir ou entendre affecte si automatiquement le sujet qu'il va s'identifier de façon absolue à l'attitude ou à l'acte représenté. »<sup>206</sup> Il semblerait donc que le livre ait – encore ! – un pouvoir incommensurable.

Alors membre du groupe de recherche « Censures » créé en 2001 et associant le Centre d'histoire culturelle des sociétés contemporaines de Versailles St Quentin en Yvelines (CHCSC) et la Société d'Ethnologie Française (SEF), Claire Bruyère a bien

---

<sup>204</sup> Claire Bruyère, « Interdit d'interdire ? paradoxes étatsuniens », *Ethnologie Française*, Claire Bruyère (dir.) 2006/1 (vol 36), Presses Universitaires de France, p. 35-43. DOI : [10.3917/ethn.061.0035](https://doi.org/10.3917/ethn.061.0035)

<sup>205</sup> Sur le développement de ces règlements intérieurs, voir notamment Bruce Bawer, *The Victims' Revolution: The Rise of Identity Studies and the Closing of the Liberal Mind*, New York, Broadside Books, 2012 et Greg Lukianoff, *Unlearning Liberty: Campus Censorship and the End of American Debate*, New York, Encounter Books, 2014. Voir également Greg Lukianoff, "Free Speech at Berkeley – So Long as it's 'Civil'", *The Wall Street Journal* online, 14 septembre 2014. Lukianoff est le co-fondateur de l'organisation FIRE (Foundation for Individual Rights in Education) proche des courants du libertarianisme aux États-Unis.

<sup>206</sup> Claire Bruyère, « Interdit d'interdire ?... », *op.cit.*

montré la persistance et la continuité des schémas de mobilisation en faveur de la liberté d'expression aux États-Unis, ainsi que le lien entre le livre et l'intérêt national, au cours des XXe et XXIe siècles<sup>207</sup>. En 2005, j'ai de mon côté souligné les parallèles entre les années 1920, 1950, et l'après-11 septembre 2001 lors d'une communication présentée dans le cadre du colloque du LERMA, « L'Amérique militante aujourd'hui ». Invitation à une réflexion sur les nouvelles formes du militantisme depuis les années 1960, le texte de cadrage de ce colloque fut le point de départ d'observations du monde du livre après les attentats du 11 septembre. L'article tiré de cette communication présentée en anglais, paru en français en 2008 dans *Transatlantica*, est tout d'abord une réflexion sur les modalités de mobilisation pour la liberté d'expression, centrale aux États-Unis<sup>208</sup>. Le livre reste cependant au centre de cette recherche, en tant qu'objet de controverse et enjeu d'un nouveau militantisme contre la restriction des libertés individuelles garanties par le Premier Amendement à la Constitution américaine – une tendance historique du gouvernement des États-Unis en temps de guerre depuis la Première Guerre mondiale et les lois de 1917 et 1918. Il s'agissait de rendre compte des enjeux qui avaient poussé à la création d'une coalition hétéroclite et relativement inédite des acteurs du livre, réunissant libraires, bibliothécaires, éditeurs, ou encore écrivains, et d'étudier les formes et stratégies de leur lutte contre l'article 215 de la loi USA PATRIOT. L'approche choisie pour ce travail diffère de celle développée précédemment, tout en présentant des similitudes avec le travail mené pour l'article « African American 'Street Lit': old, new, or better (?) tricks? ». En effet il s'agit moins d'un travail d'archives que d'un travail d'observation d'une situation contemporaine, à partir des commentaires et réactions publiées, notamment sur internet, témoignant de l'avancée des débats et des progrès des lobbyistes, et nécessitant une connaissance de la législation américaine sur le contrôle de l'information. Il faut noter que cette étude vise plus à mettre en lumière une peur et une menace, qu'à évaluer l'efficacité du contrôle des lectures des Américains par leur gouvernement. Elle souligne une fois encore cette croyance dans les effets notoirement néfastes de l'imprimé, qui lui attribue une influence sans doute excessive. Certaines des interrogations esquissées à grands traits dans ce travail sont aujourd'hui au cœur des débats sur l'importance d'internet et du contrôle de l'information, comme en témoignent

---

<sup>207</sup> Claire Bruyère, *ibid.*

<sup>208</sup> « Quand la liberté de lire est menacée : la lutte de la *Campaign for Reader Privacy* contre l'article 215 de la loi USA Patriot », *Transatlantica* [En ligne] 1 : 2008 (<http://transatlantica.revues.org/2893>). Je remercie Claire Bruyère de l'avoir inclus dans la bibliographie générale du numéro 123 de la *RFEA* (1<sup>er</sup> trimestre 2010), p. 96-100.

les travaux de Divina Frau-Meigs, et le numéro 123 de la *RFEA* (2010) consacré au « Déplacement du secret : la communication privée en question », dossier coordonné par Claire Bruyère<sup>209</sup>. Si je porte un intérêt personnel aux enjeux d'internet et de l'évolution de la culture de l'imprimé sur ce médium, je n'ai pas poussé plus loin mes recherches à ce jour. Enfin cet article replace le livre, et plus largement l'imprimé, au cœur même de la démocratie : on se souvient que l'impression et la distribution d'un pamphlet incitant au refus légitime de la conscription en 1917 avait valu au secrétaire du Parti Socialiste américain (Socialist Party of America), Charles Schenck, d'être arrêté et emprisonné, et par voie de conséquence avait amené à un arrêt fondamental de la Cour Suprême sur les conditions d'exercice de la liberté d'expression ; à nouveau après le 11 septembre 2001, en redevenant un enjeu de sécurité nationale et l'objet de contrôle et de réglementation, le livre n'a plus seulement partie liée avec la frontière séparant le tolérable de l'intolérable, mais également avec la frontière tenue entre démocratie et système totalitaire<sup>210</sup>.

## B. PROPAGANDE

**Monographie inédite, *Literary Agents in the Transatlantic Book Trade; American Fiction, French Rights, and the Hoffman Agency (1944-1955)*, chapitre 3, "New Markets for the Taking, 1946-1955".**

Autre dualité : a contrario le livre, transformé en formidable instrument de propagande, a aussi constitué, aux yeux des Américains, une arme pour lutter contre les systèmes totalitaires. Dès le XIXe siècle, les récits d'esclaves, publiés et distribués par les sociétés anti-esclavagistes étaient-ils rien d'autre qu'une forme de propagande ? J'ai abordé la propagande, cet inévitable corrélat de la censure en temps de guerre, dans une communication présentée en juin 2014 au colloque international « Form(s) of Diplomacy/ Formes de la diplomatie » à l'Université Toulouse II- Jean Jaurès. Elle forme l'un des embryons du troisième chapitre de la monographie inédite intitulé « New Markets for the Taking : 1946-1955 ». Dans cette première présentation publique de mes travaux de recherche sur la figure de l'agent littéraire<sup>211</sup>, j'envisageai l'agent littéraire transatlantique, ou *sub-agent*, comme instrument de la diplomatie américaine et négociateur avisé entre

---

<sup>209</sup> Claire Bruyère, dir., « Le déplacement du secret : la communication privée en question », *Revue Française d'Etudes Américaines*, 123 (1<sup>er</sup> trimestre 2010). Divina Frau-Meigs, dir., « Internet Governance/La gouvernance d'internet », *Revue Française d'Etudes Américaines* 134 (2012/13).

<sup>210</sup> Voir Claire Bruyère et Henriette Touillier-Feyrabend, « La censure et ses masques », *Ethnologie française* 1/2006 (Vol. 36), p. 5-9. DOI : [10.3917/ethn.061.0005](https://doi.org/10.3917/ethn.061.0005).

<sup>211</sup> Voir la quatrième partie de la synthèse.

deux cultures. Même si ce colloque était ouvert aux communications en dehors du champ des strictes études de la diplomatie, consciente des limites de mes connaissances en la matière, j'ai pu dialoguer en amont de la manifestation avec une chercheuse spécialiste de la diplomatie culturelle britannique avec qui je partageai l'atelier. Fait assez rare dans un colloque relativement généraliste, les liens entre nos communications – sur le livre et sur la presse magazine dans l'après-Seconde Guerre mondiale – étaient réels.

En m'appuyant sur un corpus d'archives majoritairement issu du fonds de l'agence Michel Hoffman, j'avais choisi d'interroger l'intérêt que peut présenter la figure de l'agent littéraire – ici *sub-agent*, c'est-à-dire agent français représentant à la fois éditeurs et agences étrangères – pour la compréhension des rouages qui favorisèrent la mise en place d'un *soft power* américain en France dans les années 1944-1955. Les fonctions et attributions des agents littéraires, relais ici des agences anglaises et américaines, leur familiarité avec le secteur américain et leur connaissance de l'édition française, sont autant d'éléments fondant cette comparaison entre agents et diplomates. D'ailleurs, les livres eux-mêmes furent rapidement envisagés par la diplomatie et le gouvernement américain après la guerre comme des « ambassadeurs de bonne volonté », essentiels pour contrer l'influence de la propagande soviétique, alors que s'amorçait le tournant de la guerre froide. Tout comme dans le cas de la censure, la peur est donc ici également un puissant moteur de l'instrumentalisation du livre.

Si les termes « diplomatie culturelle » sont apparus plus tardivement – l'expression *public diplomacy*, parfois utilisée comme synonyme, mise au crédit de Edmund Gullion, date du début des années 1960, – l'idée en revanche que le livre est un instrument, voire une arme au service de la propagande états-unienne est présente dès la Seconde Guerre mondiale, comme l'a notamment montré l'étude de John B. Hench, *Books as Weapons: Propaganda, Publishing, and the Battle for Global Markets in the Era of World War II* (2010)<sup>212</sup>. Hench a souligné les liens entre les secteurs public et privé, les éditeurs et l'agence de propagande (*Office of War Information*) au sein du Council on Books in Wartime qui, dès 1942, ont favorisé la fabrication et la distribution de titres américains en anglais et en traductions en Europe, notamment les *Overseas* et *Transatlantic Edition Series*, afin de pallier la pénurie induite en Europe par les restrictions pendant le conflit. Alors que les études sur les relations culturelles avaient jusqu'alors privilégié le médium

---

<sup>212</sup> John B. Hench, *Books as Weapons: Propaganda, Publishing, and the Battle for Global Markets in the Era of World War II*, Princeton, Princeton University Press, 2010. Je reviendrai sur les liens entre histoire culturelle et histoire des relations internationales dans la quatrième partie.

cinématographique ou, dans le domaine de l'imprimé, le format du magazine pour l'étude de l'américanisation de l'Europe, Hench met le livre au centre de sa réflexion sur la circulation des idées.

À nouveau il semblerait qu'aux yeux de certains diplomates et officiels politiques, que l'on ne saurait pourtant accuser d'être superstitieux, le livre soit doté d'un pouvoir de représentation tout à fait à part. Car ce que l'on demandait alors aux livres, c'était non seulement de transmettre une connaissance de la culture, des mœurs, des institutions des États-Unis, mais également de diffuser, d'exprimer un art de vivre, « *the American way of life* ». C'est bien ce à quoi se sont appliqués en France le *United States Information Service* (USIS), le *United States Information Agency* (USIA), le *United States International Book Association* et autres centres d'information et bibliothèques de Paris à Marseille, en passant par Lyon ou Bordeaux... Pour reprendre la métaphore guerrière et l'expression de Franklin D. Roosevelt, les livres font alors partie du « grand arsenal de la démocratie », pour reprendre<sup>213</sup>.

S'agissait-il pour ces livres de décrire, représenter l'Amérique pour les Européens, ou d'inviter au développement d'un imaginaire américain ? Devant la diffusion massive des idées soviétiques que supposait la guerre froide, comment évaluer la diffusion et la perception de l'image de l'Amérique véhiculée par ces livres<sup>214</sup> ? Se pose ici une fois encore l'épineux problème de la réception. Une analyse des appropriations (transferts, adaptations, plagiat ou parodies) – dont la « Série Noire » offre un merveilleux exemple –, tout comme l'étude de la réception critique et l'apologie de la littérature « Coindreau », celle des Dos Passos, Faulkner, Steinbeck, Hemingway ou Erskine Caldwell introduits en France par ce célèbre traducteur sous les auspices de la maison Gallimard<sup>215</sup>, ne pourraient souligner qu'une partie de la vérité de cette réception, comme je le fais remarquer dans la monographie inédite. Mon implication dans le tri et le « désherbage » de l'ancienne

---

<sup>213</sup> « The Great Arsenal of Democracy » est le titre de l'un des plus célèbres discours de F.D. Roosevelt prononcé le 29 décembre 1940 sur les ondes publiques dans le but de convaincre les Américains de fournir une aide militaire au Royaume Uni, tout en demeurant extérieur aux combats.

<sup>214</sup> Voir en particulier les propos de Malcolm Johnson dans « The Foreign Distribution of American Publications », *Library Quarterly* 24, no. 1 (1954), p. 114-123: « The Russians know, as again we are learning, that the book is a means of spreading their viewpoint with a permanence nothing else possesses. ... The lasting value of books, their durability and permanence, is a point too often overlooked in our attempts to place a picture of America, our way of life, our arts and letters, our education, and our technology before the people of other nations. » (p. 114)

<sup>215</sup> C'est Jean-Paul Sartre qui le premier inventa la formule d'une « littérature Coindreau » pour parler de la littérature américaine qui l'avait marqué. Sur l'importance de Maurice-Edgar Coindreau voir la monographie inédite ; voir également Michel Gresset, « Maurice Edgar Coindreau, traducteur ou ' passeur ' ? », *Figures du passeur*, Paul Carmignani (éd.), Perpignan, Presses Universitaires de Perpignan, 2002, p. 385-392.

bibliothèque dite de section anglo-américaine de l'Université de Provence au printemps 2015 a fait émerger une piste de recherche jusqu'ici négligée, qui pourrait être explorée dans le cadre de l'histoire des bibliothèques : nombre de fonds d'ouvrages anglo-américains dans les universités françaises ont été soit initiés, soit complétés, voire constitués, par le United States Information Service, parfois par le biais de legs des consulats de province<sup>216</sup>. Un repérage de ces ouvrages, à travers les ex-libris ou les registres institutionnels, pourrait permettre de compléter notre connaissance de ce que le gouvernement américain entendait diffuser auprès des jeunes Français des années 1950-1960. On se prendrait à espérer que ces jeunes étudiants aient contrevenu à la règle d'or de toute bibliothèque et se soient laissé aller à annoter les pages de ces volumes...

À travers la conception du livre comme instrument de propagande des deux côtés du rideau de fer, c'est finalement la question de la relation du livre à la démocratie qui se pose ici. Les centres d'informations et bibliothèques européennes financées par le USIS ou le USIA, extensions des bibliothèques publiques aux États-Unis, forment donc « la clé de voûte » de la démocratie, ainsi désignées par Nancy C. Kranich dans son ouvrage *Libraries & Democracy: The Cornerstones of Liberty*<sup>217</sup>. Quant à la diffusion d'ouvrages américains en Europe, plus particulièrement les volumes des *Transatlantic Editions* et *Overseas Editions*, il faut noter qu'elle visait à promouvoir la démocratie à l'américaine non seulement à travers le contenu des livres, mais également dans leur matérialité même : tout en se différenciant des collections populaires de « *dime novels* » ou « *pulps* » par la sélection des textes, le format de ces volumes les distinguait des éditions standard, et leur prix les mettait à la portée d'une bourse moyenne. Si le livre est forme symbolique, exprimant « par elle-même, de manière implicite, tout un jeu de valeurs et de représentations du monde »<sup>218</sup>, c'est également par le biais de sa morphologie, son organisation, sa matérialité.

#### **IV. LES ENJEUX DU PARATEXTE : LA MATÉRIALITE DU LIVRE**

---

<sup>216</sup> Les études sur les relations culturelles ou « diplomatie culturelle » transatlantique font état des centres d'information, mais à ma connaissance il n'existe pas d'étude spécifique sur les fonds universitaires dans le domaine de l'anglistique.

<sup>217</sup> Nancy C. Kranich, éd., *Libraries & Democracy: The Cornerstones of Liberty*, Chicago, American Library Association, 2001, p. 83.

<sup>218</sup> Voir Michel Melot, « Le livre comme forme symbolique », conférence tenue dans le cadre de l'École de l'Institut d'histoire du livre, 2004, accessible <http://ihl.enssib.fr/le-livre-comme-forme-symbolique>. (accédé le 4 juin 2015).

*Il n'est pas de texte hors le support qui le donne à lire, pas de compréhension d'un écrit qui ne dépende des formes dans lesquelles il atteint son lecteur*<sup>219</sup>.

« Aujourd'hui, sait-on encore ce qu'est un livre ? » Il n'est pas anodin que le chartiste et ancien président du Conseil Supérieur des Bibliothèques, Michel Melot, ait lancé cette interrogation en 2004, alors que le livre électronique, bientôt numérique, n'était déjà plus un spectre menaçant issu de la science-fiction, et que la presse se plaisait à prédire la « mort » du livre. Si la question de la matérialité était longtemps restée le domaine réservé des bibliographes, nombre d'observateurs ont noté que sa résurgence en histoire du livre coïncide avec l'annonce de la fin de ce support. Ces « métamorphoses du livre », pour emprunter les termes du titre d'une conférence de Roger Chartier en 2001<sup>220</sup>, ont entraîné des conséquences aussi bien sur les auteurs, les éditeurs, que les lecteurs. Si certains auteurs ont choisi de s'emparer des possibilités offertes par le numérique pour écrire « autrement », proposant des textes fragmentés et « hypertextualisés »<sup>221</sup>, les éditeurs ont assez rapidement vu quel intérêt ils auraient à « publier » des textes dématérialisés, et donc, moins coûteux. La tendance à la publication de monographies scientifiques et spécialisées en format électronique uniquement, déjà notée par Robert Darnton en 1999, semble être à présent fortement ancrée chez les éditeurs de sciences humaines et sociales qui voient là un moyen de limiter les pertes sur ces ouvrages qu'ils savent destinés à un public restreint, et qui de plus trouvent difficilement preneurs dans les bibliothèques universitaires, au vu de la baisse des budgets de ces institutions aux États-Unis<sup>222</sup>. Quant aux pratiques de lecture induites par la diversité de formats numériques, les recherches se poursuivent.

Peu de colloques en histoire du livre depuis 2000 ont omis d'aborder cette dimension contemporaine des métamorphoses du livre sous l'impact des nouvelles technologies. Pourtant si au tournant des années 2000, le débat se concentrait sur la

---

<sup>219</sup> Roger Chartier, « Textes, imprimés, lectures », *Pour une sociologie de la lecture. Lectures et lecteurs dans la France contemporaine*, Martine Poulain (dir.), Paris, Éditions du Cercle de la Librairie, 1988, p. 16.

<sup>220</sup> Roger Chartier, « Les Métamorphoses du Livre », *Édition de la bibliothèque publique d'information*, 2001, 1-33. OpenEdition Books : 2015. <http://books.openedition.org/bibpompidou/1699>.

<sup>221</sup> Voir notamment Arnaud Regnauld, « Machinic Minds and Posthuman Bodies: the Complexities of Intimacy in Three Electronic Works by Shelley Jackson », *Études anglaises*, « Contemporary American Fiction : an update », 2010 / 2 (vol. 63), p. 204-214.

<sup>222</sup> Robert Darnton, « The New Age of the Book », *New York Times Review of Books*, March 18, 1999 (online) (<http://www.nybooks.com/articles/archives/1999/mar/18/the-new-age-of-the-book/>).

question de la dématérialisation du livre et de sa disparition probable lors de son passage dans le monde virtuel, aujourd'hui on souligne que le livre numérique n'a pas totalement perdu sa matérialité. Comme le note Hubert Guillaud, « l'électronique va démultiplier les formes et les supports de médiation autour des contenus » : le format du texte, d'abord – aujourd'hui par exemple le livre électronique en format PDF est en perte de vitesse face au format *epub* – et de là, le support technologique lui-même, dont les dimensions, la technicité de l'écran et les modalités d'interface varient<sup>223</sup>. Le débat en France au milieu des années 2000 autour de la dénomination de ce nouveau livre, le choix entre « livre électronique » et « livre numérique », renvoie d'ailleurs à la définition même du livre et au couple contenu/ matérialité, « numérique » renvoyant plutôt au contenu dématérialisé, alors que l'adjectif « électronique » évoquait plutôt le support et le logiciel de lecture<sup>224</sup>. L'évocation de la possibilité de papier et d'encre électronique (*e-paper*, *e-ink*) est également le signe que la matérialité – ou tout au moins la conception d'une matérialité – du livre, n'a pas entièrement disparu<sup>225</sup>. En tout état de cause, ces supports et formats constituent un paratexte dont le code n'est plus strictement celui de la bibliographie traditionnelle.

### **A. CADRE THEORIQUE : GERARD GENETTE ET DONALD F. MCKENZIE**

Comme en témoignent les questionnements contemporains d'historiens du livre tels que Robert Darnton et Roger Chartier, ces débats autour du livre/ texte numérique gagnent à être éclairés non seulement par l'expertise technologique, mais aussi par les travaux de Gérard Genette et Donald McKenzie sur le paratexte et la matérialité dans laquelle s'inscrit tout texte. Puisque mon exploration du paratexte s'appuie en grande partie sur ces travaux, il convient de rappeler ici leur importance dans le développement de la « nouvelle » histoire du livre à partir des années 1980.

Genette rappelle que dans le *Pacte autobiographique* (1975), Philippe Lejeune avait déjà démontré combien la « frange du texte imprimé » commandait « toute la

---

<sup>223</sup> Hubert Guillaud, « Qu'est-ce qu'un livre à l'heure du numérique ? », *Read/ Write Book, Le livre inscriptible*, Marin Dacos (éd.), Marseille, Open Edition Press, 2010, p. 49-64.

<sup>224</sup> Bernard Prost, « Rapport d'étude sur l'édition numérique de livres scientifiques et techniques - L'éditeur des années 2010 », étude réalisée par QUÆ avec le soutien du Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche, p. 41. En ligne.

<sup>225</sup> Sur la notion de « textualité numérique » voir Roger Chartier, *La main de l'auteur et l'esprit de l'imprimeur*, Paris, Gallimard, Coll. folio Histoire 2015, p. 41-44.

lecture » ; à son tour, Shlomo Berger rappelle que Susan Lanser, dès le début des années 1980, avait souligné l'importance du matériau « extrafictionnel » dans l'approche littéraire, se concentrant toutefois sur les éléments préliminaires au texte<sup>226</sup>. L'Américain David Hall indique quant à lui que les réflexions de Larzer Ziff aux États-Unis et Roger Laufer dans le tome 2 de *l'Histoire de l'édition française* en France au milieu des années 1980 précèdent également *Seuils* de quelques années<sup>227</sup>. C'est pourtant *Seuils* (1987) de Gérard Genette qui va théoriser et systématiser le concept de *paratexte* forgé par lui-même ; cet ouvrage est aujourd'hui devenu une lecture obligée pour tout historien du livre, en France ou dans le monde anglo-américain. Le paratexte est ce par quoi le texte se fait livre, combinaison de l'épitéxte (éléments autour du texte, à l'extérieur du livre), et du péritexte (éléments autour du texte, dans l'enceinte du livre). Le paratexte est, par définition, une médiation du texte : zone de transaction, de négociation entre l'auteur, l'éditeur et le lecteur, il est appréhendé par Genette dans un mouvement allant de l'extérieur (interviews de l'auteur, promotion éditoriale, couverture, titre et nom de l'auteur...) vers l'intérieur, conformément au mouvement de découverte du lecteur. Nombre de commentateurs ont noté que Genette se préoccupe essentiellement des éléments textuels du paratexte et le conçoit comme un espace liminaire, clairement identifié comme tel par le titre de son essai – dont la traduction en anglais est d'ailleurs littérale, les termes « *thresholds of interpretation* » ayant été retenus. William Sherman, comme Roger Chartier, a souligné également que la typologie de Genette vaut essentiellement pour la littérature des XIXe et XXe siècles, les livres des XVIe et XVIIe siècles – tout particulièrement les pages de titres – présentant des caractéristiques spécifiques<sup>228</sup>.

*Seuils* est un excellent exemple d'appropriation par le champ interdisciplinaire de l'histoire du livre pour lequel il n'avait pas été écrit initialement : c'est bien l'étude de la

---

<sup>226</sup> Voir Shlomo Berger, *Producing Redemption in Amsterdam: Early Modern Yiddish Books in Paratextual Perspective*, Amsterdam, Brill, 2013, p. 6. Berger se réfère à Susan Lanser, *The Narrative Act: Point of View Prose Fiction*, Princeton, Princeton University Press, 1981.

<sup>227</sup> Voir David Hall, « Afterword », *Early American Studies* 8 (1) (Winter 2010), p. 199-212. Hall renvoie à Larzer Ziff, « Upon What Pretext? The Book and Literary History », *Proceedings of the American Antiquarian Society* 95 (2) Octobre 1985, p. 297-315, et à Roger Laufer, « Les Espaces du livre », *Histoire de l'édition française, Vol 2. Le livre triomphant, 1660-1830*, Henri-Jean Martin, Roger Chartier (éd.), Paris, Promodis, 1984, p. 128-139.

<sup>228</sup> William Sherman, « Architecture, Paratext, and Early Print Culture », *Agent of Change, Print Culture Studies after Elizabeth L. Eisenstein*, Sabrina Alcorn Baron, Eric N. Lindquist, Eleanor F. Shevlin (éd.), Amherst, University of Massachusetts Press, 2007, p. 67-81. Sur les pages préliminaires au XVIe siècle, voir Roger Chartier, *La main de l'auteur et l'esprit de l'imprimeur*, *op. cit.*, p. 148-149. Voir également les limites de la notion soulignées par Emmanuel Souchier, et son propre concept d'énonciation éditoriale, développé dans la troisième partie.

littérature que cherchait à renouveler Genette par le biais de cette notion. Depuis le concept a connu une telle fortune qu'il est aujourd'hui employé jusque dans les théories du jeu électronique<sup>229</sup>. La typologie des éléments du paratexte de Genette se borne aux éléments textuels, excluant l'iconographie, et n'incluant pas non plus les éléments techniques tels que l'encre, la typographie ou le format du livre, ce que d'ailleurs Emmanuel Souchier lui reproche. Mais c'est finalement avec l'intrusion – ou la ré-insertion – de la bibliographie matérielle, notamment sous l'influence de Donald McKenzie, que la matérialité du livre va prendre une importance considérable dans le champ de l'histoire du livre.

Le bibliographe néo-zélandais formé à Cambridge, Donald McKenzie, a su combiner la tradition bibliographique anglo-américaine, la critique et l'histoire littéraire, pour faire émerger un nouveau champ qu'il appelle « sociologie des textes », et dont on peut penser qu'il est véritablement au fondement de la nouvelle histoire du livre anglo-américaine. C'est du moins ce que Simon Eliot, historien du livre britannique, suggère, en notant que cette histoire du livre, fortement imprégnée du ferment français de la discipline, s'appuie plus précisément sur la matérialité des textes<sup>230</sup>. Le textologue Peter Shillingsburg rejoint Eliot en soulignant que les notions et le « programme » développés par McKenzie n'ont d'ailleurs pas révolutionné la science bibliographique, dont Shillingsburg s'applique à démontrer qu'elle se préoccupait déjà d'interprétation et ne se limitait pas à la simple description du code bibliographique. Pour lui, l'apport de McKenzie a consisté à rapprocher les disciplines bibliographique et sociologique pour fonder à leur croisement le champ de l'histoire du livre<sup>231</sup>. Il convient de souligner que pour McKenzie, la définition des « textes » s'étend bien au-delà d'une conception classique du texte enchâssé entre deux couvertures, puisqu'il s'agit de prendre en considération « toutes les formes de textes, et pas seulement les livres ou les signes tracés sur papier ou parchemin »<sup>232</sup>. McKenzie opère un glissement métaphorique pour englober diverses productions, à condition qu'elles soient construites à partir de signes.

---

<sup>229</sup> Voir par exemple Steven E. Jones, *The Meaning of Video Games. Gaming and Textual Strategies*, New York, Londres, Routledge, 2008.

<sup>230</sup> Simon Eliot, « Introduction », *Books and Bibliography: Essays in Commemoration of Don McKenzie*, John Thomson (éd.), Wellington, University of Victoria Press, 2002, p. 7.

<sup>231</sup> Peter Shillingsburg, « Presidential Address of the Society for Textual Scholarship, 2011 », *Textual Cultures* Vol. 6, No. 1 (printemps 2011), p. 11-25.

<sup>232</sup> Roger Chartier, « Préface : Textes, Formes, Interprétations », in D.F. McKenzie, *La bibliographie et la sociologie des textes*, trad. Marc Amfreville, Paris, Éditions du Cercle de la Librairie, 1991, p. 30.

Roger Chartier a souligné l'idée forte développée dans les années 1980 par McKenzie, selon laquelle « *forms effect meaning* », à savoir que tous les éléments matériels/ morphologiques du livre ont une fonction expressive et sont le support du « travail de l'interprétation »<sup>233</sup>. Ces formes sont organisées par une intention – celle de l'éditeur, de l'auteur, mais également de l'imprimeur –, et sont dépendantes des attentes supposées du public visé. Dès lors, et contre les attendus de la critique littéraire structuraliste des années 1970 et 1980 qui posent l'absolu d'un texte, le livre est toujours le produit d'interprétations et de pratiques historiquement ancrées. McKenzie rappelle « avec force la valeur symbolique des signes et des matérialités » : sa sociologie des textes, cet « espace intellectuel nouveau qui articule l'étude des textes, l'analyse de leurs formes et l'histoire de leurs usages » tend à « réinscrire les œuvres dans l'histoire »<sup>234</sup>. Si l'on parle de sociologie des textes, on pourrait tout aussi bien employer les termes de « bibliographie historique », car c'est bien là ce que McKenzie proposait en guise de renouvellement de la tradition bibliographique anglo-américaine : la morphologie du livre, la matérialité du texte, le code bibliographique, sont le résultat des forces qui ont produit le livre, forces qui ne se limitent pas à l'auteur, mais englobent un faisceau d' « agents » – ici entendu au sens large. Je reviendrai sur le programme « démocratique » de McKenzie dans la troisième partie de la synthèse. Enfin j'ajoute dans ce cadre méthodologique l'ouvrage devenu désormais classique de l'éditeur et fondateur des éditions Actes Sud, Hubert Nyssen, *Du texte au livre, les avatars du sens* (1993), qui développe à partir des conclusions de Genette sur le paratexte la réflexion d'un *acteur* de l'édition, et qui plus est, en des termes poétiques. Je lui dois notamment la métaphore maritime qui traverse la monographie *Une histoire éditoriale : The Conjure Woman de Charles W. Chesnutt* (2012), car Nyssen concevait les éléments péritextuels comme l'accastillage du texte.

Certains de mes travaux se penchent sur la matérialité du livre, en se concentrant sur plusieurs éléments spécifiques du paratexte à la fois dans l'optique de Genette et de McKenzie. Les travaux évoqués précédemment s'appuyaient sur l'analyse de l'épitéxte public – recensions, épitéxte éditorial... – et privé – correspondances, journaux<sup>235</sup>. Je souligne que ma recherche, dans la perspective de Genette, se préoccupe essentiellement des éléments textuels du péritexte, laissant de côté la dimension iconographique à l'exception de quelques analyses de couvertures. J'ai ainsi présenté un travail de

---

<sup>233</sup> Roger Chartier, « Préface : Textes, Formes, Interprétations », *op. cit.*

<sup>234</sup> Roger Chartier, « Préface : Textes, Formes, Interprétations », *op. cit.*, pp. 6, 11, 13.

<sup>235</sup> Je reviendrai sur l'épitéxte privé dans le cadre du travail d'archives dans la troisième partie.

comparaison des illustrations des livres de Chesnutt avec celles d'autres ouvrages de la littérature du Sud et des auteurs de l'école de la plantation lors d'une intervention au séminaire LEMA (Le Livre et l'Édition dans le Monde Anglophone) à l'Université de Paris 7 en 2006<sup>236</sup>. D'autre part, j'avais tenté quelques incursions dans le domaine de l'iconographie dans la thèse, à travers l'étude des jaquettes et couverture de *Cane* et de *The Conjure Woman*. Pour emprunter au vocabulaire de McKenzie, on peut distinguer dans les études du péri-texte que j'ai menées trois types d'« effets » des formes, étudiés individuellement ou en combinaison : l'effet des préfaces (et postfaces), l'effet de collection, et l'effet des rééditions.

**« Cane de Jean Toomer : lorsque le 'hors-texte' se superpose au texte—comparaison des éditions de 1923 et 2000 » (2005) –communication**

En 2005, à l'occasion du Congrès annuel de la SAES, j'ai prolongé les hypothèses posées dans la thèse en analysant l'effet des préfaces et rééditions de *Cane* entre 1923 et 2000. Le thème retenu par la Société savante étant « Texte(s), Contexte(s), Hors-Texte(s) », je proposais d'interroger la pertinence d'une conception du péri-texte comme hors-texte à partir de l'étude comparée de la première édition de *Cane* en 1923, et de l'édition de luxe de 2000, publiée en tirage limité par Arion Press. Si Hubert Nyssen a souligné combien « la décision de commenter pèse sur le destin du texte en exerçant sur le lecteur, auquel ce paratexte est destiné, une influence irréversible », Claire Parfait en revanche nuance cette influence, en précisant que le lecteur n'est pas tenu de lire ce matériau liminaire<sup>237</sup> ; quant à l'historien du livre – et le « bibliographe historique » rêvé par McKenzie – il s'y appliquera minutieusement. En effet, cette préface, ainsi que les autres éléments du péri-texte, sont à même de l'éclairer sur la médiation qu'elle opère entre texte et lecteur, aussi bien que sur les intentions de l'auteur, et celles des éditeurs, comme nous le verrons. Dans le prolongement de l'article de Michael Soto qui avait déjà mis en lumière la dimension « exotique » de la jaquette de *Cane* (1923), j'ai examiné cet élément du péri-texte éditorial conjointement à la préface allographe originale de la main de Waldo Frank<sup>238</sup>. Il m'importait de souligner le rôle de cette préface dans le processus

---

<sup>236</sup> Séminaire alors dirigé par Marie-Françoise Cachin et Claire Parfait à l'Université de Paris 7.

<sup>237</sup> Hubert Nyssen, *Du texte au livre, les avatars du sens*, Paris, Nathan, 1993, p. 45. Claire Parfait, HDR « Document de synthèse – Histoire du livre et études américaines » (non publié, 2006, p. 37).

<sup>238</sup> Voir Michael Soto, « Jean Toomer and Horace Liveright ; or, a New Negro Gets 'into the Swing of It' », *Jean Toomer and the Harlem Renaissance*, Geneviève Fabre et Michel Feith (éd.), New Brunswick, Rutgers University Press, 2001, p. 162-187.

d'enfermement du texte – et de son auteur – dans une catégorie que Toomer renierait immédiatement après la parution de son recueil, celle de « l'écrivain noir ». De fait Waldo Frank, présent dans le livre en plusieurs endroits – auteur de l'avant-propos, dédicataire de la troisième partie du recueil – pesa si fortement sur la destinée de *Cane* que l'on peut se demander si véritablement son avant-propos constitue un hors-texte, distinct, ou si au contraire avant-propos et le texte de *Cane* se confondent. À défaut de données sur la réception, autre que critique, de *Cane* en 1923, c'est à la lumière de l'épître, ici des journaux personnels de Toomer, que je notai l'importance de cette préface, qui aux yeux du poète avait fini par véritablement le réduire à une identité unique et réductrice, celle d'un écrivain noir américain<sup>239</sup>. Empruntant à *La dissémination* de Jacques Derrida, je suggérais que ce « hors-texte » de Frank, pour aussi tributaire qu'il fût du texte de Toomer, finit par en constituer un « index des maîtres mots »<sup>240</sup>, d'autant qu'il semble qu'il ait également servi de support à l'élaboration de l'illustration de la jaquette, plus que l'œuvre de Toomer elle-même.

La comparaison avec le péri-texte de l'édition Arion Press (2000) en tirage limité illustre bien l'idée que chaque péri-texte reflète un contexte historique, aussi bien que des intentions – politiques, esthétiques, morales... – spécifiques. C'est ici un étrange mélange que nous donne à interpréter cette ré-édition : aucune préface, mais une postface de l'historien de la ségrégation, Leon Litwack, soulignant la constante négociation entre texte et contexte de sa création. Contrairement à Frank qui avait mis en avant l'art de Toomer, Litwack semble en faire un anthropologue littéraire, et replace essentiellement le texte dans la lignée d'une littérature afro-américaine, négligeant l'apport du modernisme des années 1920 à cette création. Contrepied de l'édition originale ? La matérialité de cette ré-édition nous amène à interroger les intentions des éditeurs : dans un écrin magnifique (les exemplaires reliés cuir sont présentés dans un coffret en plusieurs bois créé par l'artiste afro-américain Martin Puryear qui signe également les illustrations du texte) et dans un format oblong, le texte de *Cane* a toute la place de se développer. Le choix d'une postface plutôt que d'une préface qui pourrait retarder la découverte du texte laisse penser que l'on vise à mettre en lumière le texte, et que les intentions esthétiques de Toomer y sont respectées. Il est cependant à craindre que le hors-texte n'écrase le texte, car tout –

---

<sup>239</sup> Lorsqu'en 1929 il découvre que la revue française *Les Nouvelles Littéraires* le qualifiait de « poète noir », il tint Frank pour partie responsable, ainsi qu'il l'inscrivit dans son journal : « I cursed Cane, Waldo Frank, and myself ». Toomer, *Journal*, 20 septembre 1929, Yale, Beinecke Library, Jean Toomer Papers 61 : 1419.

<sup>240</sup> Jacques Derrida, *La Dissémination*, Paris, Seuil, 1972, p. 15.

choix du papier allemand pour l'impression des textes, du papier fabriqué à la main au Japon pour les illustrations... –, concourt à faire de cette réédition un *livre-objet* plutôt qu'un *objet-livre*. L'histoire des usages des formes matérielles dans le domaine du livre d'art et de collection aurait peut-être ici mérité de plus amples développements. L'intention cependant n'était pas de faire de cet exemple, cas extrême de l'articulation du texte et du hors-texte conçu comme péri-texte, le centre de mon propos, et je ne suis d'ailleurs pas formée à la bibliographie matérielle. D'une manière assez amusante mais pas complètement anecdotique cette édition m'évoque la nouvelle de Charles Chesnutt « Baxter's Procrustes » (1904)<sup>241</sup>. Beauté du contenant, vacuité du contenu ? Quel usage pour ces beaux livres que les Américains désignent par l'expression « livre de table de salon » (*coffee-table books*) ? C'est l'une des interrogations de Leah Price dans son ouvrage *How To Do Things with Books in Victorian Britain* (2012), qui suggère bien d'autres utilisations du livre, et montre que la diversité de ces usages reflètent une stratification sociale – ou du moins une représentation collective de cette stratification<sup>242</sup>. Avec le développement des théories des réseaux, notamment sous l'influence de Bruno Latour et Michel Callon, de nouvelles perspectives de recherche ont vu le jour, dans lesquelles le livre-objet et sa circulation sont mises en avant, parfois au détriment des hommes et des femmes qui l'ont produit, ce qui semble aller à l'encontre du programme présenté par McKenzie<sup>243</sup>. Le bibliographe insiste sur la dimension sociale de la production et de la diffusion du livre, et la nécessité de prendre en considération ces interventions multiples, mettant ainsi en lumière la matérialité et l'humanité de cette production.

#### “Excavating original African-American ‘pulp fiction’: W.W. Norton’s ‘Old School Books’ ”(2011)

J'ai poursuivi mes réflexions sur l'effet des rééditions et la question de la survie des textes dans deux autres articles dont les objets d'étude peuvent sembler a priori

---

<sup>241</sup> Charles W. Chesnutt, « Baxter's Procrustes », *Atlantic Monthly*, XCIII, juin, p. 823-30. Voir synthèse, p. 19.

<sup>242</sup> Leah Price, *How To Do Things with Books in Victorian Britain?* Princeton, Princeton University Press, 2012.

<sup>243</sup> Voir notamment l'article de John K. Young, « 'The Roots of Cane: Jean Toomer in *The Double Dealer* and Modernist Networks' », *Race, Ethnicity and Publishing in America*, Cécile Cottenet, (éd.), *op. cit.*, p. 171-192. S'appuyant sur la théorie de l'acteur-réseau proposée par Latour et Callon, Young s'interroge sur la circulation des textes en envisageant ici les livres comme des acteurs des réseaux modernistes, et non plus seulement des objets.

éloignés, « *The Conjure Woman through the Ages* »<sup>244</sup> et « 'Excavating original African-American 'pulp fiction': W.W. Norton's 'Old School Books' »<sup>245</sup>. Tous deux parus en 2011, ils soulèvent des points et interrogations communs sur les fonctions du paratexte et son importance dans le cadre d'une histoire culturelle de la littérature africaine américaine. Je ne m'attacherai ici qu'au deuxième article, qui non seulement présente une analyse plus spécifique des éléments péritextuels, mais ouvre également sur la question de la lecture.

Les voies et convergences qui m'ont conduite à travailler sur la collection « Old School Books » parue dans les années 1990, illustrent une fois encore le hasard d'un parcours de chercheur : dans un premier temps, la question de la diffusion par le biais du *chitlin' circuit*, sur une suggestion de Claire Bruyère, m'avait amenée à enquêter sur la maison d'édition Holloway House qui, la première, publia les textes de Donald Goines et Iceberg Slim, figures incontournables du genre *pulp afro américain* dans les années 1970. L'expression *chitlin' circuit* est ici empruntée au domaine de la musique et des arts de la scène africain américains. Il s'agit d'un circuit de sites où musiciens, artistes, comédiens noirs pouvaient se produire en toute sécurité sous la ségrégation, dans le Sud notamment. Nelson George a fait l'analogie entre ce circuit et le circuit de distribution et de diffusion des livres publiés par certains auteurs africains américains dans les années 1960 et 1970, vendus dans les kiosques à journaux, les échoppes de barbier, et autres lieux improbables<sup>246</sup>. Je l'ai suggéré précédemment, ce *chitlin' circuit* trouve un prolongement dans la diffusion originale de la littérature de rue (*street lit'*) de la fin du XXe siècle. Aucune parution ne sortit de ces explorations, mais ayant découvert auparavant la collection française « Soul Fiction » dans laquelle avait paru une traduction de *Mumbo Jumbo* de Ishmael Reed, je parvins tout naturellement à la collection américaine, pour m'apercevoir que la sélection des textes n'était pas le seul point de contact entre les deux collections. En effet, fait assez étonnant, l'un des directeurs de la collection new-yorkaise « Old School Books » n'était autre que le directeur de collection, français, de « Soul

---

<sup>244</sup> In Nathalie Collé-Bak, Monica Latham and David Ten Eyck, eds. *Tracing the Contours of Literary Works. Vol. 1 Book Practices and Textual Itineraries series*. Collection « Regards croisés sur le monde Anglophone », Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 2011, p. 81-99. Cet article est issu d'une communication présentée au colloque international « Les vies du livre / Lives of the Book », Orgs. N. Collé-Bak, M. Latham, D. Ten Eyck, IDEA, Université de Nancy, 20-21 juin 2008.

<sup>245</sup> In John Spiers, éd. *The Culture of the Publisher's Series: vol. 1, Authors, Publishers and the Shaping of Taste*, Londres, Palgrave Macmillan, 2011, p. 141-155.

<sup>246</sup> Nelson George (1992), *Buppies, B-boys, Baps, and Bohos. Notes on Post-Soul Black Culture*, Cambridge, Mass., Da Capo Press, 2001, p. 338 et suivantes ; « Black Books, Black Souls: The Literary Chitlin' Circuit from McMillan to Asante », *The Village Voice*, 12 juillet 1994, p. 21-24.

Fiction », Samuel Blumenfeld. Ma curiosité était piquée, et mes investigations ne s'arrêteraient pas là...

« 'Excavating original African-American 'pulp fiction': W.W. Norton's 'Old School Books' » examine le rôle du péri-texte dans la survie des textes au fil de leurs rééditions, et ce faisant, ses effets sur les variations d'interprétation des textes<sup>247</sup>. J'y rappelle que le paratexte (1) reflète le contexte – économique, historique et social – de la publication, et (2) sert, autant qu'il illustre, les intentions de l'éditeur (entendu ici aux sens français et anglais de directeur de collection et de *publisher*), portant la trace de différentes interventions. En cela, le paratexte est non seulement médiation entre texte et lecteur, mais entre éditeur et lecteur. Il s'agissait de montrer comment le paratexte des rééditions, ici éditorial, contribue à pérenniser la vie de textes qui avaient sombré dans l'oubli entre leur parution entre les années 1960 et 1970 et leur redécouverte dans les années 1990. Le choix de leur inclusion au sein d'un catalogue ou d'une collection, le *design* de la maquette, des couvertures, et la présence ou l'absence de préfaces et d'introductions, induisent des interprétations différentes de celles suscitées lors de leur parution en volumes individuels. Ceci est d'autant plus vrai que, publiés souvent chez de petits éditeurs qui n'étaient pas à même de garantir la survie de ces textes, les éditions originales avaient rapidement disparu des étagères des libraires et des bibliothèques. À en juger par les quelques témoignages de lecteurs – à commencer par les directeurs de collection eux-mêmes – et la filiation entre Donald Goines, Iceberg Slim ou encore Chester Himes et les jeunes auteurs de *street lit*, revendiquée par ces derniers, ces textes de *pulps* noirs américains ont été canonisés par l'entrée dans cette collection. Toutes proportions gardées, l'élévation de ces productions oubliées au rang de textes « cultes » constitue bien un processus de consécration<sup>248</sup>. On soulignera à cet égard l'effet de collection mis au jour par Isabelle Olivero dans son étude *L'invention de la collection* (1999)<sup>249</sup>. Canonisation, standardisation, commercialisation des textes, sont autant d'effets de ce dispositif formel qu'est la collection, également

---

<sup>247</sup> Pour un autre exemple d'étude des évolutions et modifications des paratextes et de leurs conséquences sur la réception d'une œuvre, voir Claire Parfait, *The Publishing History of Uncle Tom's Cabin, 1952-2002*, Aldershot: Ashgate, 2007.

<sup>248</sup> Comme je l'ai noté dans l'article « African American Street Lit': old, new, or better (?) tricks? », *Transatlantica* 2013.

<sup>249</sup> Isabelle Olivero, *L'invention de la collection*, Paris, Caen, Éditions de l'IMEC/ Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1999 ; et « The Paperback Revolution in France, 1850-1950 », *The Culture of the Publisher's Series, Volume One : Authors, Publishers and The Shaping of Taste*, op. cit., p.72-87.

opération de sélection et de présentation. Pour Dominique Kalifa, cette opération est « seule (...) capable d'ordonner la matière, de lui donner forme et sens »<sup>250</sup>.

Bien que mes travaux ne s'étendent pas au domaine de l'histoire de la lecture, la figure du lecteur ne saurait être complètement escamotée dès lors que l'on s'attarde sur le péri-texte comme révélateur de stratégies éditoriales en vue d'un lecteur cible. En effet, comme le suggérait William Charvat dès 1949,

The book trade is acted upon by both writer and reader, and in receiving their influence the book trade interprets and therefore transmutes it. Correspondingly, the writer and reader dictate to and are dictated to by the book trade<sup>251</sup>.

J'aurai l'occasion dans la troisième partie de la synthèse de revenir sur les différents circuits de communication développés en histoire du livre et dont Charvat préfigure déjà ici l'une des premières modélisations. Puisque dans la relation communicationnelle, le péri-texte est zone de médiation entre le texte et le lecteur, il importait tout particulièrement de prendre celui-ci en considération dans cette analyse du péri-texte de la collection 'Old School Books'. Dans son introduction au volume d'articles dans lequel figure ma contribution, John Spiers rappelle la difficulté de cerner le « lecteur réel », historique, en l'absence de *marginalia* ou de correspondances de lecteurs<sup>252</sup>. L'étude du péri-texte, ici tout particulièrement des différentes introductions aux volumes de la collection, mais aussi du choix de la typographie et de l'iconographie des couvertures, révèle partiellement la figure du lecteur imaginé, en ce qu'elle permet d'appréhender l'horizon d'attente projeté par les deux directeurs de collection. Sans doute ce recours au lecteur implicite n'est-il, dans une certaine mesure, qu'un pis-aller. En 1988, Cathy N. Davidson insistait déjà sur la nécessité d'apporter des « correctifs » à un modèle

---

<sup>250</sup> Dominique Kalifa, « L'ère de la culture-marchandise », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [Online], 19 | 1999, Online since 20 June 2005, connection on 09 June 2015. DOI : 10.4000/rh19.152. Sur l'effet de collection, voir également Scott E. Casper, « Defining the National Pantheon: The Making of Houghton Mifflin's Biographical Series, 1880-1900 », *Reading Books, Essays on the Material Text and Literature in America*, Michel Moylan, Lane Stiles (éd.), Amherst, University of Massachusetts Press, 1996, p. 179-202, et Lane Stiles, "Packaging Literature for the High Schools. From the Riverside Literature Series to Literature and Life", *ibid.*, p. 248-275.

<sup>251</sup> William Charvat, (1949) « Literary Economics and Literary History » cité dans Cathy N. Davidson, « Towards a History of Books and Readers », *op. cit.*, p. 13.

<sup>252</sup> John Spiers, « Introduction », *The Culture of the Publisher's Series, Volume One: Authors, Publishers and The Shaping of Taste*, *op. cit.*, p. 34-35.

privilégiant le texte comme lieu de projection de l'image du lecteur<sup>253</sup>. Comme l'écrit Spiers,

We can try (...) to gain sufficient individual focus on the specific reader or readers in the cloudy lenses that are the text and paratext, the series and its apparatus, all of which imply a hoped-for reader<sup>254</sup>.

C'est donc ici le lecteur implicite tel qu'il se dessinait pour les éditeurs, qui fut privilégié, dans une optique qui emprunte aux théories de la réception de Hans Robert Jauss<sup>255</sup> et à la sociologie de la culture américaine du sociologue Herbert Gans<sup>256</sup>, notamment son analyse des goûts des différentes classes sociales.

Dans le cas des volumes de la collection « Old School Books », la question de la figuration du lecteur chez l'auteur est secondaire, puisque l'auteur n'est plus à l'origine de la réédition de ces textes. Les intentionnalités pertinentes étaient donc celles des directeurs de collection et des éditeurs, et les traces du lecteur virtuel, ou même, idéal, étaient à rechercher dans le péri-texte et l'épi-texte éditorial. Cette recherche a mis en lumière plusieurs difficultés qu'ont identifiées les historiens de la lecture, les littéraires, et les sociologues, et dont l'échec commercial de la collection aux États-Unis est d'ailleurs en partie révélateur. Si les « œuvres et les objets produisent leur aire sociale de réception »<sup>257</sup>, notamment par le biais du paratexte pour le livre, en retour la détermination d'un lectorat par le biais d'études de marché doit permettre la création du meilleur *packaging* possible. Or dans le cas de cette collection, il semble qu'il n'ait pas été aisé de cerner le lecteur-cible. Comme le démontrent les études sociologiques, et ce qu'admet Herbert Gans, au-delà des oppositions binaires traditionnelles (dominants/ dominés, élite/ peuple), « les correspondances strictes entre clivages culturels et différenciations sociales » sont effacées par d'autres principes de différenciation des lecteurs tels que l'âge, le sexe, le capital culturel, littéraire, ou encore scolaire<sup>258</sup>. Dans ce cas précis, un autre principe de différenciation était bien entendu l'identité ethnique ou raciale : ces livres seraient-ils lus majoritairement par des lecteurs blancs, noirs, ou issus d'autres minorités ethniques ? Par

---

<sup>253</sup> Cathy Davidson, « Towards a History of Books and Readers », *op. cit.*

<sup>254</sup> John Spiers, « Introduction », *op. cit.*, p. 35.

<sup>255</sup> Voir notamment Hans Robert Jauss, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, 1978.

<sup>256</sup> Voir Herbert Gans, *Popular Culture and High Culture, an Analysis and Evaluation of Taste*, édition révisée, New York, Basic Books, 1999.

<sup>257</sup> Roger Chartier, *Culture écrite et société. L'ordre des livres (XIVe-XVIIIe siècles)*, Paris, Albin Michel, 1997, p. 133-154.

<sup>258</sup> Gérard Mauger, « Écrits, lecteurs, lectures », *op. cit.*, p. 147.

ailleurs, une tentative de classification des lectorats – ici dans le but de délimiter une cible – doit prendre en considération la multiplicité des intérêts investis dans la pratique de lecture, sachant qu’un même groupe peut « mobiliser différents types d’intérêts », et plusieurs groupes mobiliser les mêmes types d’intérêts, ce que Gans suggère lorsqu’il parle de « chevauchement » entre groupes culturels différents (*straddling of taste groups*). J’ai montré que les arguments justifiant la création de cette collection, au-delà du goût personnel et de l’enthousiasme des directeurs de collection qui ont certainement joué un grand rôle, tiennent à l’émergence d’une culture *hip hop* dans les années 1990 et à la redécouverte des origines de cette culture dans les années 1970, mais également à l’apparition, du moins aux yeux des éditeurs, d’un nouveau lectorat, noir et féminin, largement négligé jusqu’alors. L’existence de ces lectrices, et leurs pratiques de lecture, furent notamment révélées à l’occasion de l’immense succès de l’écrivaine africaine américaine, Terry McMillan, dont le roman *Waiting to Exhale*, paru en 1992, resta 24 semaines sur les listes de meilleures ventes du *New York Times*. La presse magazine et les acteurs de l’édition clamaient au début des années 2000 qu’une vague de titres noirs (*black fiction boom*)<sup>259</sup> déferlait sur les États-Unis, créée par les écrivaines et amplifiée par l’une des plus importantes « prescriptrices » (*gatekeepers*) du nouveau millénaire, la grande prêtresse des médias, Oprah Winfrey<sup>260</sup>.

Qui lit ces textes, et partant, la *street lit*’ des années 1990-2000 ? Il est très peu probable qu’une maison d’édition telle que W.W. Norton – qui publie également nombre de « classiques » de la littérature africaine américaine en éditions critiques – se serait lancée dans cette aventure si le lectorat visé était réduit à un lectorat africain américain, car la population noire aux États-Unis jusqu’à une période récente ne constituait pas une cible prioritaire. De fait, interrogée au sujet de l’identification d’un public cible, l’éditrice Malaika Adero, alors responsable d’une collection de *street lit* chez Atria, s’est défendue de « cibler » le lectorat africain américain, tout en indiquant que le cœur de son lectorat était essentiellement noir et hispanique. Les statistiques et les rapports dont nous disposons montrent d’ailleurs que nombre de lecteurs de ces textes sont des lectrices. Au

---

<sup>259</sup> En mars 2000, le magazine africain américain *Ebony* rapportait que selon l’association des libraires américains (American Booksellers Association), 75% des adultes africains américains qui achetaient des livres régulièrement étaient des femmes. Charles Whitaker, “What’s Behind the Big Boom in Black Women Writers”, p. 34-38.

<sup>260</sup> Sur l’influence de Oprah Winfrey, présentatrice et actrice africaine américaine, et de son club de lecture, voir notamment Laurence Cossu-Beaumont, « Popular Book Clubs and the Marketing of African American Best Sellers », *Race, Ethnicity and Publishing in America*, op. cit., p. 193-209, et John Kevin Young, *Black Writers, White Publishers*, Jackson, University of Mississippi Press, 2006.

début des années 2000, il est avéré que les femmes aux États-Unis lisent plus que les hommes, et ce quel que soit leur origine raciale ou ethnique<sup>261</sup>. Par ailleurs, on sait que les jeunes femmes achètent plus de livres que les hommes<sup>262</sup>. D'autres études, réalisées notamment par des bibliothécaires, révèlent que ces textes des années 1970 ainsi que le courant plus récent de *street lit*, sont parmi les plus demandés par les prisonniers, aussi bien dans les prisons d'Etat que dans les institutions pénitentiaires fédérales<sup>263</sup>. Ce fait renforce la possible corrélation entre facteurs ethnique et racial (les prisons américaines accueillent notoirement une forte proportion de détenus noirs et hispaniques, soit respectivement 38% et 20% de la population carcérale en 2008<sup>264</sup>) et le genre des textes lus.

L'analyse des pratiques de lecture de ces titres, de leur appropriation pour reprendre le terme de Chartier, n'était pas l'objet de cet article. Cependant, les questions de l'identité des lecteurs et de leur rapport d'identification à ces textes se posent aussi bien pour cette collection que pour les textes de « fiction urbaine » africaine américaine qui s'en inspirent, et qui font l'objet de l'article « African American Street Lit': old, new, or better (?) tricks? ». Au-delà des statistiques visant à établir le profil des lecteurs, le tournant vers la mise en lumière des pratiques de lecture a conduit Megan Sweeney à examiner les pratiques de lectures de *urban fiction* au sein d'une population de femmes incarcérées, majoritairement africaines américaines<sup>265</sup>. Ici encore il faut noter que si, au milieu des années 2000, les Africains Américains constituaient un peu plus de 12% de la population américaine, ils représentaient 28% de la population féminine incarcérée. Sweeney démontre que ces lectrices investissent des intérêts multiples et diversifiés pour ces lectures, ce que sans doute ne prend pas en considération l'Administration de ces structures pénitentiaires, et qui l'amène à pratiquer une forme de censure plus ou moins stricte. De toute évidence ces textes, bien souvent réminiscences de leurs propres vies, ne sont pas envisagés comme des échappatoires ; Sweeney insiste d'ailleurs sur la dimension

---

<sup>261</sup> Wendy Griswold, Terry McDonnell, et Nathan Wright, « Reading and the Reading Class in the Twenty-First Century », *Annual Review of Sociology* 31 (2005), p. 127-141.

<sup>262</sup> Hunter-Miller Group Report, « Black Gold, » 2001. <http://www.huntermillergroup.com>.

<sup>263</sup> Shirley Glennor, « Behind the Walls – Library Service in Prisons », column n°3, Septembre 2004.

<sup>264</sup> William J. Sabol, Heather C. West, Matthew Cooper, « Prisoners in 2008 », *Bulletin of Justice Statistics* (Ministère américain de la Justice), décembre 2009. <http://www.bjs.gov/content/pub/pdf/p08.pdf>.

<sup>265</sup> Megan Sweeney, *Reading is My Window: Books and the Art of Reading in Women's Prisons*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2010. Sweeney a analysé les données récoltées lors d'interviews individuels et collectifs de plus de 95 femmes, et étudie plus particulièrement les pratiques de lecture de titres de récits de « victimisation », de *self-help books* et de titres de *urban fiction*. Son ouvrage ouvre une réflexion sur la censure pratiquée dans les prisons. Voir également, du même auteur, « Books as Bombs: Incendiary Reading Practices in Women's Prisons », *PMLA* vol. 123, n°3 (mai 2008), p. 666-673.

morale de ces lectures, dont les prisonnières se servent pour éclairer le sens de leur propre vie.

Dans ce cadre précis, les observations de Sweeney, ou celles de la bibliothécaire Shirley Glennor, mettent en avant la dimension mimétique de la lecture ; envisagés non plus depuis l'angle de leur production et de leur diffusion, mais depuis la perspective des pratiques de lecture, ces livres soulèvent de multiples interrogations : dans quelle mesure l'authenticité de l'expérience noire, très souvent mise en exergue par les éditeurs et les auteurs, oriente-t-elle la lecture ? A contrario, dans quelle mesure cette authenticité constitue-t-elle un obstacle à l'élargissement du lectorat ? Certaines études considèrent que l'absence de personnages noirs ou d'origines ethniques « non blanches » dans les livres de la littérature jeunesse freine l'identification des enfants africains américains ou ethniques et leurs appropriations de ces textes<sup>266</sup>. L'inverse, à savoir la difficulté d'identification du lecteur blanc à des personnages non blancs, serait-il encore vrai ? Comme on l'a suggéré dans la première partie, le personnage de la métisse tragique au XIXe siècle avait notamment pour fonction d'attirer la sympathie du lectorat blanc – numériquement plus important –, son « apparence » favorisant une identification de celui-ci. Ou, comme Henry Louis Gates le stipulait, la fiction africaine américaine a-t-elle aujourd'hui le pouvoir de transcender la ligne de partage des couleurs au sein du lectorat, phénomène récent<sup>267</sup> ?

« Excavating African American Pulp Fiction » démontre enfin que les stratégies qui président à la réédition, la sélection des textes et leur présentation formelle sont le produit d'une époque. Il s'agissait bien ici de s'interroger, avec McKenzie, sur les « raisons pour lesquelles des textes [...] furent réécrits et présentés sous de nouvelles formes ou, au contraire, pourquoi ils disparurent »<sup>268</sup>. Si les conditions de publication sont essentielles, c'est le contexte plus général qu'il convient de prendre en considération à la fois pour interpréter ce paratexte, et comprendre en quoi il reflète ce contexte.

---

<sup>266</sup> Voir notamment Laura Atkins, « What's the Story? Issues of Diversity and Children's Publishing in the U.K. », *E-rea* 11.1 | 2013, mis en ligne le 15 décembre 2013, consulté le 10 juillet 2015. DOI : 10.4000/erea.3537. Cet article est issu du colloque international que j'ai co-organisé à Aix-Marseille Université en 2012, « Race, Ethnicity and Publishing ».

<sup>267</sup> Henry Louis Gates déclarait en 2001 que l'accroissement du marché de littérature et fiction africaine américaine reflétait la capacité des Américains dans leur ensemble à s'identifier avec des personnages noirs : « the black experience is a metaphor for the larger human experience. One doesn't read 'Hamlet' to learn about the princes of Denmark.' (...) "Fifty years ago, white readers read Richard Wright to learn about the Other; now many whites have the capacity to see themselves through a black character. » Martin Arnold, « MAKING BOOKS. Books by Blacks in Top 5 Sellers », *New York Times*, 26 juillet 2001.

<sup>268</sup> D.F. McKenzie, *La bibliographie et la sociologie des textes*, op. cit., p. 31.

L'émergence d'une culture *hip hop* dans les années 1990 et d'un cinéma noir en grande partie issu de la vague de *blaxploitation* des années 1970, d'une part, et l'apparition de nouveaux auteurs, plus particulièrement de nouvelles romancières noires, d'autre part, ont sans aucun doute contribué à façonner la collection et son paratexte.

## Troisième chapitre - MÉDIATEURS ET MÉDIATIONS

### I. CADRE THÉORIQUE

Comme l'écrivait Roger Chartier en 2002, « tout processus d'édition suppose des collaborations multiples », et de fait D.F. McKenzie visait à démontrer que les formes matérielles du livre portent en elles les marques de l'intervention des différents « agents » du livre – éditeurs, compositeurs, imprimeurs, relieurs... Pour lui, « la paternité d'un texte<sup>269</sup> est par définition partagée entre l'auteur et ses différents collaborateurs, tous ceux qui ont participé à la production des textes et de ses significations »<sup>270</sup>. Simon Eliot a souligné combien l'approche de McKenzie redonnait leur place à la fois à la matérialité des livres, et à leur humanité, renvoyant en cela aux forces sociales, mais aussi à ces « collaborateurs »<sup>271</sup>. Pour le philologue Peter Shillingsburg, le programme de McKenzie est éminemment démocratique, comme il l'indique, puisqu'il sous-entend que le réseau des forces sociales, économiques et politiques, et des interactions humaines, est en soi aussi intéressant que l'analyse de la morphologie du livre.<sup>272</sup> Si pour certains praticiens des études textuelles comme Jerome McGann ou Donald Pizer, ces médiateurs peuvent être considérés à part égale avec l'auteur dans le processus de création du livre, pour d'autres en revanche – on pense à James L. West, éditeur des textes de F.S. Fitzgerald ou Theodore Dreiser, ou Hershel Parker, éditeur de Melville – il convient de souligner la primauté de l'auteur et de son « intentionnalité »<sup>273</sup>.

En 1982 l'historien américain, Robert Darnton, sous l'influence de l'école des *Annales*, a élaboré un circuit de communication faisant figurer les agents du livre. Son schéma permet de rendre compte de la manière dont le livre apparaît et se diffuse dans la société, du cycle de vie d'un livre, depuis son auteur, en passant par l'éditeur, l'imprimeur, le distributeur, le libraire... jusqu'à ses lecteurs. En retour ceux-ci influent sur le texte non

---

<sup>269</sup> McKenzie adopte une définition très large du concept de texte ; il faut l'entendre ici au sens de livre.

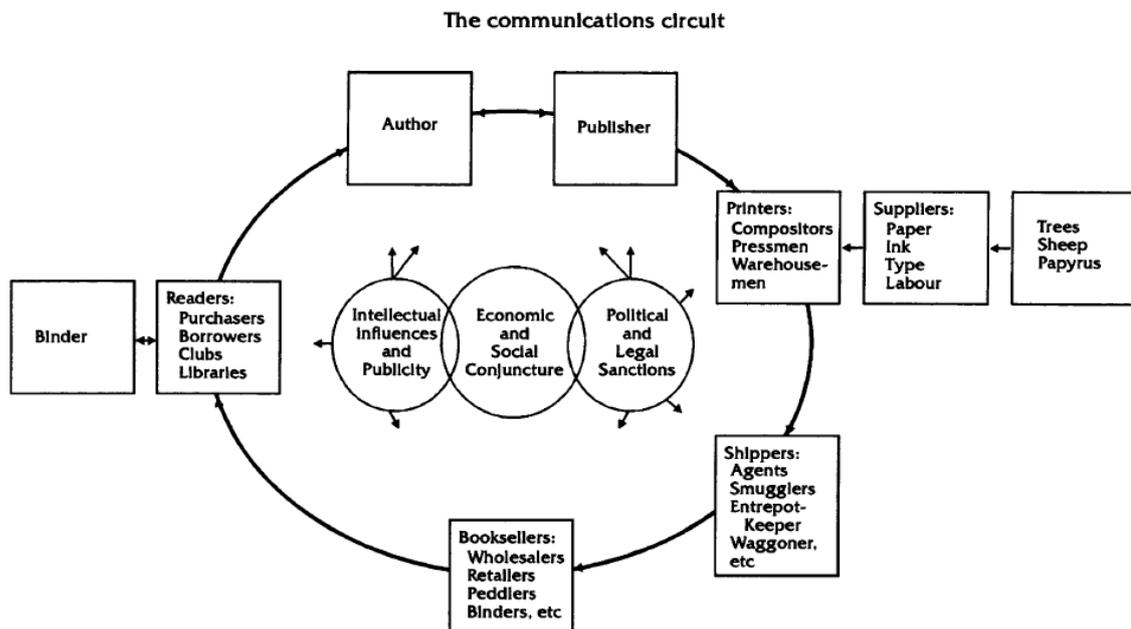
<sup>270</sup> D.F. McKenzie, *La bibliographie et la sociologie des textes*, *op. cit.*, p. 50.

<sup>271</sup> Simon Eliot, « Introduction », *Books and Bibliography: Essays in Commemoration of Don McKenzie*, *op. cit.*, p. 8.

<sup>272</sup> Peter Shillingsburg, « Presidential Address of the Society for Textual Scholarship, 2011 », *op. cit.*

<sup>273</sup> Sur le débat entre textologues voir notamment Hershel Parker, *Flawed Texts and Verbal Icons: Literary Authority in American Fiction*, Evanston, Ill., Northwestern University Press, 1984 et David Greetham, *Textual Transgressions: Essays Toward the Construction of a Bibliography*, New York, Londres, Taylor and Francis, 1998. Également Jerome McGann, *A Critique of Modern Textual Criticism*, Chicago, University of Chicago Press, 1983 et *The Textual Condition*, Princeton, Princeton University Press, 1991, ainsi que James L. West, *Making the Archives Talk*, Philadelphie, Penn State University Press, 2012.

seulement par leur interprétation, mais également par la figure du lecteur implicite. Leslie Howsam rappelle l'analogie du circuit de Darnton avec le circuit électrique : le lecteur « ferme » le circuit en ce sens qu'il est à la fois à l'origine de la production de l'auteur qui s'est forgé une représentation de ce lecteur, et qu'en dernière instance, il réagit au texte et l'interprète<sup>274</sup>. Darnton précisait que ce « système » était façonné par les autres systèmes ou forces, sociales, économiques, politiques, culturelles, avec lesquels il était en constante interaction.



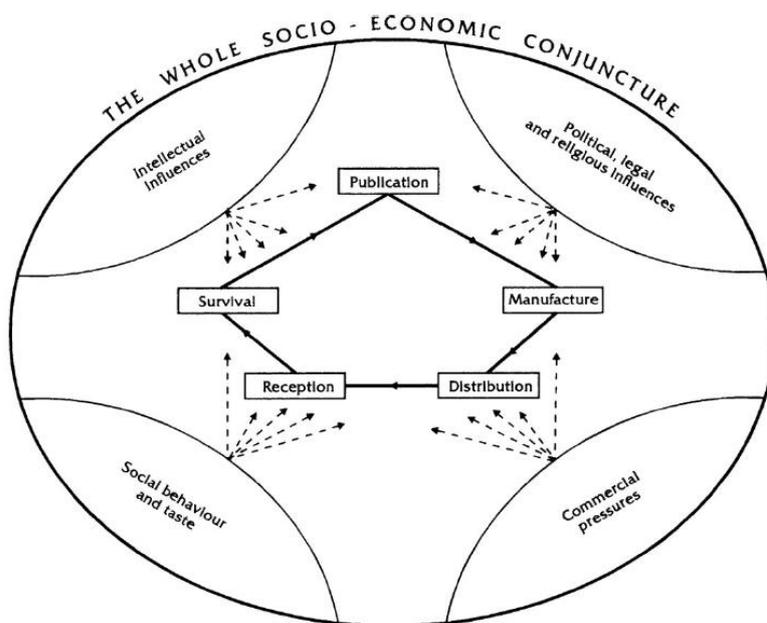
Le circuit de communications de Robert Darnton, 1982 (source : “What is the History of the Book ? Revisited”, 2007, p. 503).

Ce schéma fondamental, qu'en aucun cas Darnton n'avait envisagé comme une modélisation quasi-scientifique de la démarche de l'historien du livre, a été critiqué, révisé et modifié, non seulement par d'autres bibliographes et historiens du livre, mais aussi par Darnton lui-même<sup>275</sup>. L'une des critiques venues de la bibliographie, et notamment exprimée par l'Américain Thomas G. Tanselle, portait sur la position « secondaire » que Darnton semblait assigner à la bibliographie, comme si celle-ci devait être annexée par l'histoire. Darnton s'en est défendu en partie dans son article « The Heresies of

<sup>274</sup> Pour une analyse des différentes réactions au circuit de Darnton, voir notamment Leslie Howsam, *Old Books and New Histories...*, *op. cit.*, p. 28-45.

<sup>275</sup> Robert Darnton, « 'What is the History of the Book?' Revisited », *op. cit.*

Bibliography » (2003) reproduit dans *A Case for Books* (2009)<sup>276</sup>. Tanselle en 1981 arguait que la bibliographie était en réalité une branche de l'histoire à part entière, car elle ne se limitait pas à la description des volumes, mais tendait intrinsèquement à l'interprétation ; à sa suite les bibliographes Thomas Adams et Nicholas Barker, souhaitant rendre ses lettres de noblesse à la discipline et remettre au cœur du circuit le livre comme artéfact, proposèrent leur propre circuit, où les forces sociales, politiques, culturelles, n'étaient plus au centre, mais en périphérie.



Thomas Adams, Nicholas Barker, Circuit de communications (source : “What is the History of the Book ? Revisited”, 2007, p. 503).

L'un des apports notables de Adams et Barker est l'accent mis sur la « survie » des textes, permise notamment, nous l'avons vu, par l'effet des rééditions.

Contrairement à la modélisation d'Adams et Barker, les révisions et suggestions apportées au modèle de Darnton par Peter D. McDonald et William St Clair insistent en revanche sur l'importance des médiateurs dans ce circuit de production et de diffusion. Partant du postulat que ce circuit nécessite des données en trop grand nombre pour être aisément applicable, St Clair a tenté de le simplifier pour parvenir à l'appliquer dans la perspective d'une histoire de la lecture<sup>277</sup> ; quant à McDonald, il prolonge l'approche de

<sup>276</sup> Robert Darnton « The Heresies of Bibliography », *New York Review of Books* May 29, 2003, p. 43-45.

<sup>277</sup> William St Clair, *The Reading Nation in the Romantic Period*, Cambridge: Cambridge University Press, 2004.

Darnton par le biais de la théorie des champs de Bourdieu, rappelant que le rôle joué par ces médiateurs dépend de leur position dans le champ<sup>278</sup>.

À la fin des années 1990 en France, Emmanuel Souchier proposait également de compléter l'approche de Darnton, et plus globalement, de l'histoire du livre, dont il soupçonne qu'elle ne parvient pas réellement à « rendre compte du texte dans sa complétude linguistique, visuelle, physique, matérielle », « de cet objet de recherche en perpétuelle métamorphose qui, de la production de ses *auteurs*, à l'appropriation par ses *lecteurs*, subit d'aussi nombreuses *réécritures* »<sup>279</sup>. La multiplicité des agents, et la dimension démocratique de la fabrique du livre, sont également au cœur du concept d'énonciation éditoriale que Souchier élabore dans le cadre d'une réflexion à la confluence de la littérature et de la communication<sup>280</sup>. Faisant du paratexte le « mode privilégié de l'énonciation éditoriale »<sup>281</sup>, Souchier définit ainsi ce concept, comme renvoyant

(...) à l'élaboration plurielle de l'objet textuel. Il annonce une théorie de l'énonciation polyphonique du texte produite ou proférée par toute instance susceptible d'intervenir dans la conception, la réalisation ou la production du livre, et plus généralement de l'écrit. Au-delà, il intéresse tout support associant texte, image et son, notamment les écrans informatiques – étant entendu que tout texte est vu aussi bien que lu<sup>282</sup>.

Si ma recherche ne s'appuie pas explicitement sur ce concept, il semble pertinent pour une approche des médiateurs, de ces agents et facteurs qui s'agitent et grouillent sous le couvercle de la boîte noire constituée par le processus du passage du texte au livre, selon la métaphore de l'éditeur Hubert Nyssen<sup>283</sup>. Soulignant quelques limites à la conception du paratexte chez Genette qui, à ses yeux, ne prend pas suffisamment en considération la matérialité des marques d'énonciation éditoriale, et maintient une séparation entre texte et paratexte, Souchier envisage les marques typographiques et graphiques comme étant constitutives du texte. Ces marques, laissées par tous les agents

---

<sup>278</sup> Peter McDonald, *British Literary Culture and Publishing Practice 1880-1914*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997.

<sup>279</sup> Emmanuel Souchier, « Formes et pouvoirs de l'énonciation éditoriale », *Communication et langages* n° 154, décembre 2007, p. 26.

<sup>280</sup> Voir Emmanuel Souchier, « Formes et pouvoirs de l'énonciation éditoriale », *op. cit.*, p. 23-38. « L'idée d'énonciation éditoriale a été initialement formulée dans le cadre d'un champ précis, celui de la génétique textuelle et de la critique littéraire dont elle s'est nourrie puis affranchie par nécessité sémiologique et communicationnelle » (p. 24) Sur la portée et la fortune du concept dans les études littéraires, de design et de communication, voir Souchier, « Formes et pouvoirs », *ibid.*, p. 27-28.

<sup>281</sup> Emmanuel Souchier, *Lire et écrire : éditer, des manuscrits aux écrans, autour de l'œuvre de Raymond Queneau*, Habilitation à Diriger des Recherches (Université Paris VII, 1998), cité dans Brigitte Ouvry-Vial, « L'acte éditorial : vers une théorie du geste », *Communication et langages* 154, décembre 2007, p. 80.

<sup>282</sup> Emmanuel Souchier, « L'image du texte ; pour une théorie de l'énonciation éditoriale », *Les Cahiers de médiologie* 1998/2 (N° 6), p. 141.

<sup>283</sup> Hubert Nyssen, *Du texte au livre, les avatars du sens*, *op. cit.*, p. 11-12.

intervenant dans la production/ fabrication du livre, « façonnent et constituent l'identité du texte. Elles déterminent donc les conditions de sa réception »<sup>284</sup>. De plus, la posture de celui qui cherche à faire émerger l'énonciation éditoriale, écrit Souchier, doit assumer « tant que faire se peut, une équidistance nécessaire entre tous les acteurs »<sup>285</sup>; on est donc bien ici dans la lignée de McKenzie qui demandait qu'une attention égale soit portée à tous les agents intervenant dans la production du livre. Comme l'a noté Brigitte Ouvry-Vial, ce concept paraît tout particulièrement prégnant pour l'étude de l'*editor*, terme que retient Souchier pour désigner la fonction de l'*editor* au sens anglo-américain du terme, celui qui « établit la genèse du texte, l'annote et le présente »<sup>286</sup>. Toutefois, à ce stade du développement de mes travaux, le concept « d'énonciation éditoriale » ne saurait être utilisé de manière centrale dans mon approche, tout d'abord en raison de son ancrage à l'évidence linguistique et littéraire ; deuxièmement, parce que ce concept, de l'aveu même de Souchier, « se place du côté de la lecture »<sup>287</sup>. Or mes travaux développent davantage l'histoire des producteurs.

La tentative de conceptualisation de Brigitte Ouvry-Vial, qui ne propose rien de moins que d'instituer « l'acte éditorial comme un objet théorique d'analyse dans le champ des études de la transmission et réception de l'écrit en général et de la littérature en particulier », me paraît dès lors plus pertinente dans le cadre de mes travaux<sup>288</sup>. Ouvry-Vial distingue trois modalités selon lesquelles l'instance éditoriale, ou l'acte éditorial, s'inscrit et se « donne à voir dans le livre » : l'écriture éditoriale, qui renvoie assez spécifiquement au discours interprétable à travers les traces laissées par l'imprimeur, et qu'elle tend à circonscrire à l'époque du XVI<sup>e</sup> siècle ; l'énonciation éditoriale, et le geste éditorial, désignant le double geste de l'éditeur – la lecture du texte, et donc son évaluation et sa mise en livre<sup>289</sup>. La mise en lumière de ce geste se ferait alors par l'interprétation d'un ensemble cohérent de marques – choix de l'œuvre et de l'auteur, évoqués par le titre et le nom, choix techniques du format, papier, mise en page, mais aussi commentaires tels que préfaces, postfaces... L'analyse du geste éditorial s'attache ainsi moins au discours

---

<sup>284</sup> Emmanuel Souchier, « L'image du texte », *op. cit.*, p. 142.

<sup>285</sup> Emmanuel Souchier, « Formes et pouvoirs de l'énonciation éditoriale », *op. cit.*, p. 34.

<sup>286</sup> Emmanuel Souchier, « L'image du texte », *op. cit.*, p. 142.

<sup>287</sup> Souchier, « Formes et pouvoirs de l'énonciation éditoriale », *op. cit.*, p. 34. Pour sa réponse aux critiques sur le choix du terme « énonciation », « hérésie au regard de la linguistique ou des études littéraires », voir « L'image du texte », p. 143-144.

<sup>288</sup> Brigitte Ouvry-Vial, « L'acté éditorial : vers une théorie du geste », *op. cit.*, p. 82.

<sup>289</sup> Brigitte Ouvry-Vial, « L'acte éditorial : vers une théorie du geste », *op. cit.*, p. 77-82.

constitué (appréhendé par le biais de l'énonciation éditoriale) qu'à l'acte, l'élaboration du message<sup>290</sup>.

Mes travaux développent plusieurs aspects de cette médiation, et à travers eux, plusieurs figures de médiateurs : l'éditeur (*publisher*), le directeur littéraire (*editor*), voire le rédacteur-en-chef dans le cadre de la presse magazine, l'éditeur « critique » ou *editor* au sens où l'entend Souchier; mais également l'imprimeur, le compositeur, le correcteur (*proofreader*), le critique, et enfin, l'agent littéraire. En cela ma recherche peut être située entre les approches de McKenzie et Darnton par l'attention qu'elle porte aux différents agents du circuit du livre, et celle de McDonald, dans son utilisation de la théorie des champs de Bourdieu. Parce que l'agent littéraire est l'objet de mes recherches les plus récentes, matérialisées par la monographie inédite requise pour l'Habilitation à Diriger des Recherches, et parce que je l'envisage dans une perspective non plus nationale mais transatlantique, j'aborderai cette figure dans la quatrième et dernière partie. La troisième partie mettra en lumière la nature des collaborations entre l'auteur et les « hommes doubles », entendus selon la classification de l'historien français de la culture Christophe Charle<sup>291</sup>, en distinguant interventions intellectuelles et matérielles, ou économiques. On verra toutefois que la séparation de l'économique et du symbolique n'est pas toujours rigide. Avant d'en venir aux hommes – et il me faut reconnaître qu'indépendamment de ma volonté, ce terme a ici également une dimension « genrée » – j'aimerais aborder une autre forme de médiation, celle de l'archive.

## **II. LA MÉDIATION DE L'ARCHIVE**

**« Auteur cherche éditeur : échec d'une correspondance, Jean Toomer, 1924-1947 » (2012)**

Avec l'avènement des humanités numériques, la question de l'archive a pris une place centrale dans la recherche en sciences humaines et en littérature. Comme le font remarquer Katherine Bode et Roger Osborne, l'idée qu'une archive est en soi un texte social, construit et donc façonné par des intentionnalités multiples est généralement reconnue par les historiens et les historiens du livre<sup>292</sup>. Le travail d'archives implique

---

<sup>290</sup> Ouvry-Vial, *ibid.*, p. 80.

<sup>291</sup> Voir Christophe Charle, « Le temps des hommes doubles », *op. cit.*

<sup>292</sup> Katherine Bode, Roger Osborne, « Book history from the Archival Record », *A Cambridge Companion to Book History*, Leslie Howsam (éd.), Cambridge, Cambridge University Press, 2015, p. 219-236.

plusieurs obstacles et défis *matériels*, et on ne saurait totalement évacuer les considérations financières : pour le chercheur français spécialiste d'une culture étrangère, l'un des premiers obstacles est à l'évidence l'aide à la mobilité pour des séjours de recherche, qu'ils soient de moyenne ou de longue durée. J'ai par deux fois pu bénéficier de bourses de recherche me permettant d'effectuer d'abord un séjour de trois mois pour recherches à l'été 2001, puis au printemps 2014<sup>293</sup>. En dehors des archives dépouillées pour l'étude de la publication de *The Conjure Woman*, principalement dans deux fonds, le travail sur la publication de *Cane* mené au cours de la thèse m'avait amenée à examiner 12 fonds d'archives conservés dans quatre institutions différentes<sup>294</sup>. Aujourd'hui, je peux affirmer que seuls 7 étaient directement utiles pour ce travail. Par ailleurs la réglementation de l'accès à certains fonds d'archives présente parfois un autre type d'obstacle, comme je l'ai découvert en 2014 où je ne fus pas autorisée à consulter une grande partie du fonds de l'agence littéraire américaine Curtis, Brown de New York. En dépit de ce contre-exemple, et puisque l'archive nous amène à réfléchir sur le lieu même de son stockage, le plus souvent majestueux, notons également que cet accès, et la reproduction des archives, sont généralement facilités outre-Atlantique, où les conservateurs et archivistes ne refusent ni les photocopies, ni les photographies individuelles, dans une limite raisonnable<sup>295</sup>. Ces traces sont merveilleusement conservées dans les institutions universitaires, et si l'on peut s'extasier sur les caractéristiques architecturales de la Beinecke Library à l'Université de Yale, la « sacralité » des lieux n'est toutefois pas aussi grande que celle que l'on peut ressentir en France... il n'est qu'à penser à l'atmosphère de la Bibliothèque de France François Mitterrand, ou bien encore – *a fortiori* – à la nef de l'église abbatiale de l'abbaye d'Ardenne qui abrite aujourd'hui la

---

<sup>293</sup> En 2001, j'ai été lauréate d'une bourse de recherche Fulbright de la Commission Franco-Américaine, puis ai bénéficié d'une bourse d'HDR des sociétés savantes françaises SAES/ AFEA en 2014. Je dois également une partie de mon travail de recherche à la politique d'aide à la mobilité de mon unité de recherche à Aix-Marseille Université, le LERMA (EA 853), qui, bien qu'étant structurée en tant qu'équipe d'accueil, a étendu au cours des dernières années les subventions au-delà des mobilités pour des interventions à des colloques à la prise en charge de séjours de recherche.

<sup>294</sup> Les fonds de la correspondance de Boni & Liveright et Horace Liveright (1918-1934), Waldo Frank, et Lewis Mumford, à l'Université de Pennsylvanie ; de Marjorie Content Toomer, Hart Crane, James Weldon Johnson, et Jean Toomer à l'Université de Yale (New Haven, Connecticut); les fonds Hart Crane, Manuel Komroff, et Boni & Liveright à l'Université de Columbia (New York), et les archives de Georgia Douglas Johnson et Alain L. Locke à l'Université de Howard (Washington, D.C.).

<sup>295</sup> Comme l'a souligné Jacques Derrida, l'archive est en soi un lieu de consignation. Pour ma part, j'ajouterais que les lieux des archives sont en eux-mêmes des attraits pour le chercheur. Dans ses apartés sur les journées d'une historienne, Arlette Farge a bien dépeint l'atmosphère étrange de ces lieux d'archives. Voir Jacques Derrida, « Prière d'insérer », *Mal d'archive*, Paris, Galilée, 2008, non paginé ; Arlette Farge, *Le goût de l'archive*, Paris, Seuil, 1989.

salle de lecture de l'Institut pour la mémoire de l'édition contemporaine (IMEC) près de Caen.

Enfin toute archive est le produit d'une organisation, c'est-à-dire d'une sélection, d'un classement, qu'il soit fait par le donateur ou par un archiviste. L'interprétation des archives – puisqu'en aucun cas l'archive « n'écrit (...) de pages d'histoire »<sup>296</sup>, mais permet à l'historien de l'écrire avec toutes les précautions qui s'imposent – dépendra des choix qui ont présidé à la formation de cette archive, tout en étant tributaire de l'espace qui peut lui être dédié ou des conditions de stockage. La difficulté de l'interprétation réside dans le fait même qu'une archive est construite à différents niveaux et reflète la subjectivité, les points de vue, les œillères parfois, de ceux qui l'ont organisée et inventoriée. L'archive est donc par essence *médiation*, elle permet l'accès à *une histoire*, à des voix inédites – conception romantique, comme le souligne Philippe Artières— tout en constituant, parfois, un écran brouillant l'accès à cette histoire. En effet l'archive, jamais ou rarement complète, est parfois source de confusion.

Dans le recueil d'articles *Making the Archives Talk*, l'éditeur et historien du livre américain, James L. West, fournit une description de la recherche en archives qui sied tout à fait à l'historien du livre, comme l'ont noté Bode et Osborne :

The editor must examine the surviving notes, manuscripts, typescripts, proofs, and other evidence. The editor must also read the relevant letters and journals and study the publishers' records and account books. From the materials an account of the composition of the work can be fashioned. The narrative will be assembled from evidence that is otherwise inert. One does not “allow” the archives to talk: one makes them talk, crafting stories in the same way that biographers and historians do, by selecting and arranging the evidence and writing a story that ties the whole together<sup>297</sup>.

Qu'il s'agisse de retracer une histoire éditoriale – *Une histoire éditoriale*, *The Conjure Woman de Charles W. Chesnutt* (2012) ; « 'Every book is a gamble at best', une histoire éditoriale de *The Marrow of Tradition* » (2002) – ou l'échec d'un auteur pour se faire publier, j'ai cherché, chaque fois que cela était possible, à croiser l'analyse des fonds d'auteurs et des éditeurs, sans négliger la dimension quantitative. *Une histoire éditoriale* (2012) est certainement la publication qui rend le mieux compte de la diversité d'archives étudiées, depuis la correspondance auteurs/ éditeurs, les contrats, bons de commandes aux

---

<sup>296</sup> Arlette Farge, *Le goût de l'archive*, op. cit., p. 13.

<sup>297</sup> James L. West, *Making the Archives Talk. New and Selected Essays in Bibliography, Editing, and Book History*, op. cit., p. 1-2. Je souligne. Katherine Bode et Roger Osborne signalent également ce passage dans leur article « Book History from the Archival Record ».

imprimeurs, déclarations de redevance des droits d'auteurs, jusqu'à l'épître promotionnel et critique, dans les fonds de l'éditeur Houghton, Mifflin et Charles W. Chesnutt. Si j'acquiesce à la nécessité pour les historiens du livre d'acquérir des méthodes d'analyse quantitative, comme le soulignent Bode et Osborne, mes propres travaux ne favorisent néanmoins pas cette approche : tout d'abord, ceci est dû à la crainte de l'erreur dans les relevés de décomptes notamment, car la plupart de mes notes sont prises sur site, sans avoir toujours recours à la photographie ou à la photocopie ; en deuxième lieu, il me paraît indispensable de compléter toute approche quantitative par un récit solide, afin d'éviter l'aridité de certaines histoires ; enfin, peut-être est-ce également dû aux origines littéraires de mon parcours. En tout état de cause les archives les plus centrales dans mon travail demeurent les correspondances professionnelles, entre auteurs et éditeurs, auteurs et rédacteurs, agents et éditeurs.

Comme le dit Philippe Artières, « l'archive n'est pas une simple documentation mais un objet de recherche à part entière »<sup>298</sup>. Deux de mes publications esquissent le début d'une réflexion sur l'archive. Je ne m'attarderai pas ici sur l'introduction au volume *Race, Ethnicity and Publishing in America* (2014) dont je développerai plus particulièrement les problématiques dans la dernière partie. Néanmoins, c'est sans doute ce travail de direction de volume qui m'a fait mieux prendre conscience de la nature et de l'importance de l'archive. Je m'y suis notamment penchée sur la façon dont les praticiens de disciplines proches, telles l'histoire du livre et la critique génétique, qui partagent généralement les mêmes archives – ici plus spécifiquement brouillons et correspondances d'auteurs – pourraient enrichir leurs interprétations mutuelles. Je dois préciser que je perçois davantage d'affinités avec Arlette Farge qu'avec Jacques Derrida dans ma conception et mon approche de l'archive, jusque dans ce sentiment naïf de « déchirer un voile, de traverser l'opacité du savoir, et d'accéder (...) à l'essentiel des êtres et des choses » par le biais d'un lent et parfois fastidieux travail de recopiage, « geste artisan, lent et peu rentable », même à l'heure de la microtechnologie informatique<sup>299</sup>.

Nombre de mes travaux s'appuient sur l'analyse de correspondances entre auteurs et éditeurs, ou entre auteurs et mentors. À l'occasion du congrès annuel de l'AFEA, organisé à l'Université du Maine au Mans en 2006 sur le thème « Lettres d'Amérique », j'ai proposé d'explorer une correspondance inédite entre Jean Toomer et une série

---

<sup>298</sup> Entretien avec Philippe Artières, publié dans *Vacarme* 43, printemps 2008, p. 4-12. En ligne : <http://www.vacarme.org/article1544.html>.

<sup>299</sup> Arlette Farge, *Le goût de l'archive*, op. cit., p. 14-15, 25.

d'intermédiaires du monde de l'édition, envisageant la correspondance et la lettre à la fois comme sources archivistiques, et objets de réflexion. Cette communication, publiée en 2012 dans un volume dirigé par Claudine Raynaud, *Lettres noires, L'insistance de la lettre dans la culture afro-américaine*<sup>300</sup>, constitue aussi un prolongement de mes recherches antérieures sur Jean Toomer, puisqu'elle se penche sur la période suivant la publication de *Cane* en 1923, longue traversée du désert pour Toomer, qui tomba littéralement dans l'oubli avant d'être redécouvert au milieu des années 1960. Coïncidence, en 2006 parut une édition de la correspondance de Toomer entre 1919 et 1924, couvrant la période de maturation de l'écrivain et de l'écriture de son recueil, jusqu'à sa rupture avec son ami et mentor Waldo Frank. Cette correspondance éditée ne faisait pas état des lettres analysées dans mon article, mais elle mit fin à un projet personnel d'édition critique de la correspondance de Toomer avec Waldo Frank, lettres depuis recueillies et publiées en 2010<sup>301</sup>. Je tiens la lettre pour un document essentiel permettant de retracer une histoire éditoriale, et comme médiation en soi, puisqu'elle accompagne le manuscrit que l'écrivain soumet à l'éditeur. Mais elle est également *egodokument* selon le terme élaboré par l'historien néerlandais, Jacob Presser, dans les années 1960. Ces ego-documents<sup>302</sup>, envisagés selon des méthodes variées par les historiens, permettent en effet l'exploration de réseaux personnels ou professionnels. C'est la conjonction de ces réseaux de natures différentes et bien souvent complémentaires, que je tâchais de mettre au jour dans cet article.

Si Toomer est l'objet de ce travail, en revanche il ne s'agit plus d'une recherche en études afro-américaines, mais bien en histoire de l'édition et du livre. Par ailleurs il faudrait souligner que la perspective adoptée diffère de celle des précédents travaux puisqu'il s'agissait d'analyser les raisons d'un échec, et non le trajet menant à la publication effective. L'analyse de cette correspondance de Toomer entre 1927 et 1946 éclaire la formation d'un réseau d'intermédiaires à même de faire aboutir la négociation d'un contrat de publication. Je me suis notamment appuyée ici sur les analyses du sociologue américain des réseaux Mark Granovetter qui a mis en avant la nature de

---

<sup>300</sup> « Auteur cherche éditeur : échec d'une correspondance, Jean Toomer, 1924-1947 » (2012).

<sup>301</sup> Mark Whalan, *The Letters of Jean Toomer, 1919-1934*, Knoxville, University of Tennessee Press, 2006, et Kathleen Pfeiffer, *Brother Mine, The Correspondence of Jean Toomer and Waldo Frank*, Urbana-Champaign, University of Illinois Press, 2010.

<sup>302</sup> Je préfère ce terme à celui des « écrits du for privé », trop ancré historiquement dans l'époque moderne. Presser créa ce terme, neutre, pour désigner journaux intimes, mémoires, lettres et toutes formes d'écrits autobiographiques ; tout écrit où se rencontre le « je », un ego qui intentionnellement ou non, tour à tour se cache et se dévoile (voir Rudolf Dekker, éd. *Egodocuments and History: Autobiographical Writing in its Social Context since the Middle Ages*, Hilversum, Verloren 2002).

l'information communiquée en fonction de l'étroitesse (*weak* ou *strong*) des liens interpersonnels<sup>303</sup>. Partant du constat de son échec à se faire publier après son entrée sur la scène littéraire chez l'éditeur Boni & Liveright, j'ai tenté de faire ressortir les stratégies mises en œuvre par Toomer pour essayer d'obtenir un contrat. En outre, l'examen de quelque 108 lettres révèle la conception qu'avait formée Toomer de la publication et de l'édition : à ses yeux l'éditeur se devait à la fois d'être au service de la littérature, et de garantir à l'écrivain une rémunération suffisante pour lui permettre de mener à bien son projet d'écriture. Ainsi Toomer soulignait la naturelle duelle de l'éditeur, entre vocation littéraire/ artistique et commerciale. Enfin ce réseau d'intermédiaires se composait non seulement d'éditeurs (*publishers*), de directeurs littéraires et de rédacteurs (*editors*) et de lecteurs de manuscrits (Clifton Fadiman), mais également d'agents littéraires comme Maxim Lieber. D'autres encore occupaient une diversité de fonctions, ainsi Melville Cane, à la fois poète, agent, et ami de Toomer. Cet ensemble de correspondants dessine alors déjà une large partie des agents – ou acteurs – du monde du livre, dont certains sont abordés ci-dessous.

### III. LES HOMMES DOUBLES

Christophe Charle, dont les travaux en histoire culturelle s'appuient en partie sur la théorie des champs de Pierre Bourdieu, distingue intermédiaires culturels et médiateurs, catégories qu'il comprend toutes deux comme des figures de l'« homme double ». Si les intermédiaires culturels sont également doubles, « au sens où ils appartiennent conjointement à deux niveaux culturels d'habitude séparés et servent de passeurs entre eux », ils se différencient néanmoins des médiateurs « dans la mesure où ils ne sont reconnus comme hommes de culture que par l'un des niveaux sociaux avec lesquels ils sont en contact »<sup>304</sup>. Pour Charle, l'homme double appartient donc à la fois à deux niveaux culturels, autonome et hétéronome au sens sociologique, ou avant-garde et grand public. Miroirs sans tain, selon sa comparaison, les médiateurs « sont à la fois des représentants (au sens politique) du social au sein de la sphère culturelle et inversement des représentants de la culture vis-à-vis de la société globale »<sup>305</sup>. L'étude de ces hommes de l'ombre permet d'appréhender les processus d'émergence et d'absorption de la nouveauté

---

<sup>303</sup> Mark S. Granovetter, « The Strength of Weak Ties », *American Journal of Sociology* vol. 78, n°6 (1973), p. 1360-1380.

<sup>304</sup> Christophe Charle, « Le temps des hommes doubles », *op. cit.*, p. 73.

<sup>305</sup> Christophe Charle, « Le temps des hommes doubles », *ibid.*, p. 74.

culturelle. Au nombre de ces hommes doubles, Charle compte pour le XIXe siècle les directeurs littéraires (*editors*), les « faiseurs d'opinion », ou prescripteurs, critiques, ces *gatekeepers* selon le terme du psychologue Kurt Lewin (1951), largement adopté dans le champ de l'histoire culturelle et de l'histoire de l'imprimé, à commencer par l'étude sociologique de l'édition menée par Lewis Coser, Charles Kadushin et Walter Powell en 1982<sup>306</sup>. Je précise qu'ici, je privilégie les hommes en tant que passeurs, considérant l'acte de publication comme une médiation, un passage. Si la mise en livre est un passage, dès lors les *editors* (au double sens de directeur littéraire et éditeur scientifique) sont eux-mêmes des passeurs au pouvoir symbolique, « entendu comme un pouvoir d'assignation (sélection, prescription) et d'interprétation engageant une co-création » littéraire<sup>307</sup>. De façon plus évidente, éditeurs (*publishers*) et critiques se font passeurs entre le texte et le public, mais également entre l'auteur et le public, participant de cette médiation de la sphère privée à la sphère publique.

Ces concepts permettent une relecture de mon travail en termes de médiation. L'organisation ci-dessous emprunte au volume dirigé par Audrey Alvès et Maria Pourchet, *Les médiations de l'écrivain. Les conditions de la création littéraire*,<sup>308</sup> la distinction entre médiations pré-créatrices, – visant à éclairer le travail de médiation de l'écriture par lequel la pensée s'ordonne et s'écrit, avant d'être donnée à lire –, et médiations post-créatrices, – aménageant l'accès à la visibilité pour les écrivains, contribuant à leur positionnement, et leur évolution, dans la sphère publique. On notera toutefois que cette distinction n'est pas entièrement satisfaisante : on pourra m'objecter qu'en choisissant de placer dans la catégorie des médiations pré-créatrices celles opérées par la publication dans la presse, je place le curseur entre pré- et post- à la publication du *livre*, ce qui revient à suggérer que la véritable création littéraire ne se fait que dans ce format ; d'autre part je considère que l'acte éditorial, au sens où l'entend Ouvry-Vial, contribue à la création, et n'est donc pas seulement une médiation post-créatrice. Au risque de faire proliférer le paratexte, j'ai donc choisi d'assortir ces catégories d'un sous-titre, que j'espère éclairant.

---

<sup>306</sup> Lewis Coser, Charles Kadushin et Walter Powell, *Books: The Culture and Commerce of Publishing*, New York, Basic Books, 1982.

<sup>307</sup> Bernadette Seibel, « L'importation en France de la littérature italienne (1995-2000) : fonctions et usages de la traduction », *Passeurs culturels dans le monde des médias et de l'édition en Europe (XIX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles)*, *op. cit.*, p 39.

<sup>308</sup> Audrey Alvès, Maria Pourchet, *Les médiations de l'écrivain*, *op. cit.* Il s'agit des actes d'une journée d'études sur « Les médiations de l'auteur. Le cas de l'écrivain » organisée à l'Université de Metz par le Centre de recherche sur les médiations (CREM) le 7 décembre 2006.

## A. MEDIATIONS PRE-CREATRICES : COLLABORATIONS TEXTUELLES

### 1. *Directeurs littéraires / Editors*

**Une histoire éditoriale : The Conjure Woman de Charles W. Chesnutt (2012)**

**« 'Every book is a gamble at best': l'histoire éditoriale de The Marrow of Tradition de Charles W. Chesnutt » (2002)**

Plusieurs de mes travaux explorent la relation auteur/ directeur littéraire (*editor*), que celui-ci occupe officiellement cette fonction au sein d'une maison d'édition, ou qu'il joue ce rôle de manière officieuse, en tant que mentor. Ainsi ma thèse de doctorat avait déjà mis en lumière l'importance de la collaboration littéraire entre Jean Toomer et l'écrivain avant-gardiste et intellectuel, Waldo Frank, à la fois dans le processus de création littéraire, et dans le passage du texte au livre. On relèvera notamment les relectures et révisions des différentes étapes du manuscrit par Frank, autant que son rôle d'intermédiaire auprès de son propre éditeur.

De la même manière, la première partie de la monographie *Une histoire éditoriale : The Conjure Woman de Charles W. Chesnutt* (2012) examine, parmi les mentors de Chesnutt l'écrivain, George Washington Cable, ainsi que le rôle de différents rédacteurs en chef et rédacteurs littéraires de revues, telles *The Century* (Richard Watson Gilder) ou *The Atlantic Monthly* (Thomas B. Aldrich, Walter Hines Page), qui, par les conseils prodigués, voire même les refus, aidèrent à la formation « professionnelle » de l'écrivain. L'importance des revues comme médiatrices doit être ici soulignée. J'ai indiqué le rôle qu'elles avaient joué dans la formation de Chesnutt et d'autres auteurs, non seulement par le biais des hommes qui les dirigeaient, mais, matériellement, par la transmission de leurs textes et les liens que cette publication tisse entre les auteurs et les textes d'un même numéro. Dans son article sur la prépublication de *Cane* dans les revues modernistes, John K. Young développe une perspective nouvelle : en s'appuyant sur la théorie de l'acteur-réseau de Bruno Latour et Michel Callon, il envisage les revues elles-mêmes comme agents au sein de réseaux<sup>309</sup>. Bien que, à la différence de Young dans cet

---

<sup>309</sup> Voir John K. Young, « The Roots of *Cane*: Jean Toomer in *The Double Dealer* and Modernist Networks », *op. cit.*, p. 171-192. Sur le domaine français et transnational, voir également Thomas Loué, « Les passeurs culturels au risque des revues (France, XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles) », *op. cit.*, et Laurent Jeanpierre,

article, je privilégie l'actantialité des individus plutôt que celle des objets – c'est l'une des originalités de la théorie dite ANT (Actor-Network Theory) – je conçois que cette approche souligne l'importance des revues dans la transmission des textes et la circulation de l'image d'auteur. Le chapitre 5 de la monographie soulignait une étape importante du passage du texte au livre, à savoir la collaboration de Chesnutt avec Walter Hines Page, rédacteur en chef adjoint au magazine *Atlantic Monthly* et directeur littéraire aux éditions Houghton, Mifflin qui publiaient ce magazine – avant de devenir lui-même éditeur (*publisher*) avec Doubleday, Page. On voit déjà ici la position de « pivot » qu'occupait W.H. Page, à la fois au sein de la rédaction de *Atlantic Monthly*, vitrine de la maison d'édition, et de Houghton, Mifflin. C'est en effet lui qui proposa à Chesnutt de continuer à se faire un nom en publiant dans le magazine, avant de « passer » à la publication d'un volume. Mon objet était bien de mettre au jour l'acte, ou le geste éditorial, à travers l'étude de cette collaboration entre les deux hommes, qui se donne à lire dans leur correspondance, à la fois professionnelle et amicale. Concrètement, toujours en accord avec Chesnutt, Page décida de la sélection des nouvelles pour la confection du premier recueil, écartant celles dont il pressentait qu'elles seraient l'objet de trop grandes controverses – comme on le voit dans l'édition de 1993 des *Conjure Tales* dans laquelle Brodhead intègre les nouvelles écartées –, orientant le choix du titre et suggérant à l'écrivain nombre de révisions formelles. Si Page joua le rôle d'intermédiaire entre l'auteur et les éditeurs (*publishers*), leur présentant le projet de livre, et en retour, adoucissant pour Chesnutt les rejets initiaux, il fut aussi un médiateur à deux autres niveaux. Tout d'abord entre texte et lecteurs, lorsqu'il procéda à la sélection, l'organisation des nouvelles, la toilette et l'accastillage du texte, ou mise en livre – opérations menées en collaboration et très diplomatiquement avec Chesnutt ; médiateur entre auteur et lecteurs, également, à travers l'orchestration de la promotion et la mise au point de l'épître promotionnel. En effet, de la mise en lumière ou non des origines raciales de Chesnutt découlerait une certaine forme de réception. Comme je l'ai démontré ailleurs<sup>310</sup>, l'épître promotionnel du roman, *The Marrow of Tradition*, élaboré par le successeur de Page chez Houghton, Mifflin, Harold D. Robbins, souligna avant tout les liens qui pouvaient unir ce roman aux productions d'écrivains africains américains comme

---

« 'Modernisme' américain et espace littéraire français : réseaux et raisons d'un rendez-vous différé », *L'espace culturel transnational*, Anna Boschetti (éd.), Paris, Nouveau monde éditions, 2010, p. 385-426.

<sup>310</sup> Voir « 'Every book is a gamble at best'. L'histoire éditoriale de *The Marrow of Tradition* » (2002).

Booker T. Washington. Cet éclairage participa certainement à la lecture que fit la critique de ce roman à thèse qu'elle choisit le plus souvent de qualifier de polémique et amer.

Brigitte Ouvry-Vial rappelle que l'éditeur est aussi un lecteur, et propose ainsi d'envisager la situation de médiation éditoriale sous l'angle de la réception, puisque le travail éditorial est à la fois lecture et mise en livre<sup>311</sup>. En cela l'éditeur (*editor*) devient lecteur omniscient : double du lecteur cible dont il connaît les goûts et les compétences et « anticipe le plaisir et le déplaisir » ; double de l'auteur, puisque sa lecture l'amène à proposer des aménagements, une réorganisation, des coupes... Enfin l'éditeur doit aussi savoir « s'extraire du contexte de réception de son temps ou de son groupe pour proposer à la lecture des textes qui dépassent et forcent l'horizon d'attente supposé du lecteur »<sup>312</sup>. *Aye, there's the rub* : comment ne pas voir de déséquilibre fondamental dans une équation où le directeur littéraire, lecteur omniscient blanc dans une société ségrégationniste et raciste, où le lecteur cible est d'abord blanc, devient le double d'un auteur africain américain ? Comment, alors, s'extraire de son groupe ? Page parvint à éditer les nouvelles de *The Conjure Woman* tout en pratiquant une forme de censure, écartant celles qui auraient pu heurter la sensibilité des lecteurs, sans que Chesnutt jamais ne lui en fasse le reproche. D'autres exemples du poids du regard blanc de l'*editor*, et de demandes d'expurgation afin que ne soient représentés ni sujets tabous, ni critiques ouvertes du racisme, ponctuent l'histoire de la publication des écrivains africains américains, depuis les demandes de coupes faites par Dorothy Canfield Fisher à Richard Wright pour les besoins de l'édition de *Native Son* et *Black Boy* dans l'édition du Book-of-the-Month Club, aux suggestions de l'éditrice Elizabeth Lawrence chez Harper & Row à la poétesse Gwendolyn Brooks, qui finirait par quitter Harper pour rejoindre un éditeur africain américain<sup>313</sup>.

De fait, la collaboration entre Page et Chesnutt fut tellement étroite que j'avance l'idée que *The Conjure Woman* fut une véritable œuvre collaborative à quatre mains. En dehors de réelles collaborations entre auteurs dont parfois seul un nom subsiste en page de titre<sup>314</sup>, de telles collaborations entre auteurs et directeurs littéraires ne sont pas rares, comme en attestent les correspondances du grand éditeur (*editor*) de la maison Scribner's

---

<sup>311</sup> Ouvry-Vial, « L'acte éditorial : vers une théorie du geste », *op. cit.*, p. 73.

<sup>312</sup> Ouvry-Vial, *ibid.*, p. 74.

<sup>313</sup> Voir Laurence Cossu-Beaumont, « Popular Book Clubs and the Marketing of African American Best Sellers », *op. cit.* et John K. Young, *Black Writers, White Publishers*, *op. cit.*, p. 96-103.

<sup>314</sup> Voir Susanna Ashton, *Collaborators in Literary America, 1880-1920*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2003.

Maxwell Perkins avec Hemingway, Thomas Wolfe, ou Francis Scott Fitzgerald, et leurs analyses dans les travaux et éditions scientifiques de Matthew Bruccoli et de James L. West<sup>315</sup>. De grands éditeurs ont marqué l'histoire de la littérature et de l'édition américaine du XXe siècle – de Walter Hines Page à Maxwell Perkins, en passant par Ed Aswell, deuxième éditeur de Richard Wright chez Harper & Brothers, ou Robert Giroux, l'un des éditeurs de T.S. Eliot, Bernard Malamud ou encore Jack Kerouac<sup>316</sup> –, mais depuis l'ascension des agents d'auteurs au tournant du siècle, l'idée que leur collaboration active dans la mise au point d'un texte (révisions, suggestions, coupes...) ait pu décliner continue de faire débat<sup>317</sup>. En effet, phénomène virtuellement inédit en France, certains agents littéraires parmi les plus doués ont pu grandement aider les directeurs littéraires dans cette fonction ; si dans les premières décennies du XXe siècle, les éditeurs voyaient cela comme une détestable immixtion dans leurs prérogatives, au fil des années, de nombreux éditeurs ont pu apprécier la contribution de ces agents, alors qu'eux-mêmes étaient assaillis par les piles de manuscrits non sollicités qu'il leur fallait trier, ce que j'évoque dans la monographie inédite. À tel point qu'aujourd'hui de très nombreuses maisons d'édition américaines refusent un manuscrit s'il n'a pas été transmis par un agent – ce qui, bien entendu, ne garantit pas qu'il ait été révisé et *édité* par ledit agent. Prolongeant les observations de Mary Ann Gillies, j'ai souligné dans l'introduction de la monographie inédite combien rares étaient les études sur les agents littéraires. Si mon propre travail jusqu'à présent n'a pas porté sur les agents d'auteurs, je pense que l'étude des relations entre auteurs et agents devrait enrichir les travaux sur les collaborations littéraires, qu'elles soient entre auteurs ou entre auteurs et éditeurs. Les correspondances de Steinbeck avec Elizabeth Otis, de Thomas Wolfe avec Elizabeth Nowell, ou encore les relations tumultueuses de Chester Himes avec ses agents officiels – ainsi Roslyn Targ – ou officieux, laissent entrevoir une figure de médiateur négligée jusqu'à aujourd'hui<sup>318</sup>. Il est

---

<sup>315</sup> Voir notamment James L. West, *Making the Archives Talk*, op. cit., passim; *The Making of This Side of Paradise*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 1983. Matthew J. Bruccoli, éd., *The Only Thing that Counts. The Ernest Hemingway-Maxwell Perkins Correspondence*, Columbia, S.C., University of South Carolina Press, 1996; et en collaboration avec Judith S. Baughman, éd., *The Sons of Maxwell Perkins. Letters of F. Scott Fitzgerald, Ernest Hemingway, Thomas Wolfe, and Their Editor*, Columbia, University of South Carolina Press, 2004.

<sup>316</sup> Sur Robert Giroux, voir Boris Kachka, *Hothouse. The Art of Survival and the Survival of Art at America's Most Celebrated Publishing House, Farrar, Straus & Giroux*, New York, Simon and Schuster, 2013. Kachka est journaliste et son récit n'est pas dénué d'une certaine tendance au commérage.

<sup>317</sup> Voir notamment le commentaire de l'éditeur Barry Harbaugh (HarperCollins), « Yes, book editors edit », *The New Yorker* online, 12 mars 2014.

<sup>318</sup> Voir par exemple Richard S. Kennedy, éd. *Beyond Love and Loyalty. The Letters of Thomas Wolfe and Elizabeth Nowell*, Chapel Hill et Londres, University of North Carolina Press, 1983; Florian J. Shasky and Susan F. Riggs, éd., *Letters to Elizabeth: A Selection of Letters from John Steinbeck to Elizabeth Otis*, San

fort vraisemblable que les écrits de Thomas Wolfe, étudiés selon une approche croisant critique génétique et histoire du livre, révèlent les traces du travail à la fois de son éditeur, Maxwell Perkins, et d'Elizabeth Nowell.

## 2. Editors/Editors

“*The Conjure Woman through the Ages*” (2011)

““Excavating original African-American ‘pulp fiction’: W.W. Norton’s ‘Old School Books’” (2011)

Un autre *editor*, selon le terme employé par Souchier, est parfois amené à collaborer à la création ou re-création d'un texte. J'ajouterais à cette définition que s'il se préoccupe de la genèse du texte, *l'editor* n'est pas nécessairement un textologue préoccupé par les variantes d'un manuscrit à un autre. Cette deuxième figure de médiateur et de passeur se dessine dans l'article « *The Conjure Woman through the Ages* » paru en 2011, qui s'attachait à analyser le paratexte des rééditions du recueil de nouvelles au cours de près d'un siècle, entre 1899 et 1993, afin de montrer par quels processus le texte passa du rang de production mineure de la littérature américaine, à celui de représentation éminemment politique dans les turbulentes années 1960, jusqu'à trouver sa place au panthéon non seulement de la littérature africaine américaine, mais plus largement, de la littérature américaine. Je cherchais, à la fois dans le contexte de réédition, voire de la réécriture de l'ouvrage, et à travers les éléments paratextuels – en particulier les introductions et préfaces – à retracer les intentions de ces *editors* et à y déceler les horizons d'attente projetés. Ce faisant, je rappelais que les rééditions font parfois passer le texte à travers certaines frontières, d'un lectorat à un autre avec l'adaptation de *Conjure Woman* pour les enfants en 1973, processus que connurent en leur temps *Uncle Tom's Cabin*, *Huckleberry Finn* et *Tom Sawyer*, comme l'a montré Ronald Jenn dans son étude sur les traductions et rééditions de ces deux textes de Mark Twain<sup>319</sup> ; d'un statut à un autre, de texte mineur à texte canonique, modifiant par là-même les attentes du lecteur.

La recherche des intentions, mais également la mise au jour du geste éditorial – l'acte de sélection, d'organisation et d'élaboration de certaines nouvelles – de Richard Brodhead conduisent à une interrogation sur le rôle et la place de *l'editor* scientifique.

---

Francisco, Book Club of California, 1978. John A. Williams, Lori Williams, comp. comp. *Dear Chester, Dear John, Letters between Chester Himes and John A. Williams*, Detroit, Wayne State University Press, 2009.

<sup>319</sup> Ronald Jenn, « From American Frontier to European Borders » *Book History* 9 (2006), p. 235-254.

Dans cette édition de *The Conjure Tales* –on notera que le titre original est légèrement modifié – Brodhead avait choisi d’inclure des nouvelles qui, soit avaient été proposées à Page et rejetées, soit, plus tardives, s’apparentaient aux nouvelles parues en volume en 1899. Je suggérais l’ambivalence de son geste, qui à la fois indiquait l’importance du premier directeur littéraire, Walter Hines Page, et l’effaçait en se substituant à lui par le choix de ces ajouts. Les fonctions de passeur de Brodhead – comme celle des directeurs de la collection « Old School Books », ou encore de Werner Sollors dans l’établissement de l’édition des œuvres de Chesnutt dans la Pléiade américaine, The Library of America – sont multiples : à la fois à l’origine de la sélection des textes, il les préface, et dans le cas de « The Dumb Witness », en établit le texte « définitif » à partir de deux tapuscrits incomplets.

Ici la médiation éditoriale ne reste pas cachée, les marques de l’énonciation éditoriale ne disparaissent pas « derrière la banalité quotidienne »<sup>320</sup>; bien au contraire, Brodhead augmente le texte, et en cela, pourrait-on dire, il acquiert presque le statut de co-auteur. La prescription de Cathy N. Davidson, auteur de *Revolution and the Word: The Rise of the Novel in America* (1987) en quatrième de couverture de *The Conjure Woman and other Conjure Tales* – dans la tradition états-unienne du *blurb* – souligne la légitimité de Brodhead, Davidson ayant acquis une position importante au sein des études littéraires et de l’histoire du livre aux États-Unis au début des années 1990. Elle s’ouvre sur ces mots : « *Finally, we have Charles W. Chesnutt’s conjure woman stories as he wrote them, not as Houghton, Mifflin edited them* ». Sans que le mot soit prononcé, l’accent est ainsi mis sur la possible censure opérée par l’éditeur originel, et le texte de quatrième de couverture suggère qu’il s’agit d’un texte restauré ; de même dans son introduction, Brodhead propose un *autre* texte de *The Conjure Woman*, non expurgé, et offre à ses lecteurs de choisir, littéralement, leur version préférée...mais ce texte « originel » n’a jamais existé en tant que véritable projet de livre<sup>321</sup>. D’une part, une des nouvelles incluses dans le volume – « The Marked Tree » – est plus tardive ; d’autre part, Brodhead est le premier, à raison, à créer l’unité de ces textes qui avaient été proposés séparément par

---

<sup>320</sup> Emmanuel Souchier, « L’image du texte », *op.cit.*, p. 140.

<sup>321</sup> Richard Brodhead, « Introduction », *The Conjure Woman and Other Conjure Tales*, Durham, Londres, Duke University Press, 1993, p. 20.

Chesnutt à Walter Hines Page, en même temps qu'il reconnaît la cohérence et l'harmonie du premier recueil paru en 1899<sup>322</sup>.

On voit donc ici l'importance de l'*editor* dans le cas d'éditions révisées. Un autre exemple nous est fourni dans la collection « Old School Books » où les directeurs de collection choisirent de « restaurer » *Yesterday Will Make You Cry*, texte de Chester Himes initialement publié sous le titre *Cast the First Stone* (1952), en allant chercher une version inédite conservée dans les archives, dans sa « couleur originale ». En effet on a longtemps pensé que l'effacement de toutes traces d'origines noires chez le protagoniste de ce texte était le fait de l'*editor* de Himes chez Coward-McCann. Ces exemples nous entraînent au-delà des seuls effets du paratexte sur le sens du texte, puisqu'il y a à l'évidence modification du texte même, ce qui pousse à s'interroger sur le travail de l'élaboration de ce texte : comment restaure-t-on un texte ? Jusqu'où peut-on aller ? Quel véritable intérêt y-a-t-il à offrir une version nouvelle d'un texte ?

L'apport des études textuelles et la connaissance des pratiques éditoriales seraient ici particulièrement enrichissants. Faut-il restaurer le texte tel que l'auteur l'a écrit, c'est-à-dire en ne tenant aucunement compte du premier travail d'édition, ni des interventions éditoriales, qui ont donné à lire ce texte ? Faut-il alors considérer que « l'œuvre transcende toutes ses possibles incarnations matérielles » ? Ou qu'il n'existe pas de textes « en dehors des matérialités qui le donnent à lire ou à entendre »<sup>323</sup> ? Ce sont là deux conceptions de l'interprétation, et de la pratique d'édition des textes qui s'affrontent. Selon James L. West, le travail de l'*editor*, ses choix, produisent un « second récit », celui d'une quête, du recueil des documents et de leur évaluation, du repérage des erreurs, et de la présentation d'un nouveau texte. C'est là que se trouve l'énonciation éditoriale. Pour l'*editor* et biographe James L. West, spécialiste notamment de F.S. Fitzgerald et William Styron, l'*editor* a une responsabilité et doit s'efforcer de retrouver les intentions de l'auteur, en procédant par recoupement de différentes versions d'un texte, en ses divers états, pour produire un unique texte, à la différence d'autres *editors* qui décident de proposer le texte en ses différentes versions, sans prendre leurs responsabilités, si l'on peut dire, laissant le lecteur choisir. Son propos est particulièrement éclairant sur le débat qui divise les

---

<sup>322</sup> « ...the book ... is a marvelous volume: beautifully modulated in tone, subtly in control of its cumulative implications, well balanced between repetition and variation. (...) Page's editorial proposals enforce a canon of artistic coherence. . . that is backed up by literary market imperatives. » Richard Brodhead, « Introduction », *ibid.*, p. 17.

<sup>323</sup> Roger Chartier, *La main de l'auteur et l'esprit de l'imprimeur*, *op. cit.*, p. 263.

éditeurs scientifiques sur leurs pratiques et leur conception des textes – et des livres – notamment autour de la notion d'intention :

I believe that authors have intentions for their writings, that these intentions change over time, and that particular sets of intentions can be recaptured, though never fully or perfectly. . . .The role of the author is diminished and sometimes subordinated to the activities of spouses, friends, amanuenses, typists, publishers, copyeditors, book designers, typesetters, and proofreaders. The moral stance of the editor – his or her sense of putting things to right – is likewise diminished<sup>324</sup>.

Il faut noter que West ne nie pas ces interventions, étant lui-même également historien du livre. Il est donc de la responsabilité de l'*editor* de faire des choix, de « réparer » les textes et d'en offrir une version lisible. West souligne que les éditions critiques qui présentent les variantes ne sont que difficilement exploitables dans une classe, là-même où elles sont lues en premier. L'*editor* a donc une éthique, qui peut être reconstituée, interprétée, peut-être à l'aide du concept d'énonciation éditoriale, certainement par le biais des études textuelles, voire de la critique génétique. Dans le cas des *Conjure Tales* de Brodhead et de la « restauration » de *Yesterday Will Make You Cry*, on soupçonne que les choix des *editors* révèlent une dimension politique au-delà de l'esthétique : il s'agissait de redonner une voix à un auteur « minoritaire » dont on estime que les intentions créatrices furent bafouées. L'étude textuelle comparant les différentes versions, publiées et tapuscrite, de *Yesterday Will Make You Cry*, associée à l'histoire de la publication de ce roman, n'a pas à ma connaissance été réalisée. De même le rôle et le travail de Werner Sollors lors de l'élaboration du texte des œuvres de Chesnut pour la Library of America, ou ceux de Henry Louis Gates et de Rudolph Byrd dans leur nouvelle édition critique de *Cane* pour W.W. Norton, mériteraient d'être interrogés : les origines raciales de ces *editors*, et leur position au sein de l'institution académique (Sollors et Gates enseignent tous deux à Harvard et sont des chercheurs réputés), ont-elles influencé leurs choix en tant qu'*editors* ?

## B. MÉDIATIONS POST-CRÉATRICES : DONNER A LIRE

Suivant les analyses de Christophe Charle, d'autres intermédiaires de la chaîne du livre, en particulier les éditeurs, ici au sens français du terme, et imprimeurs, sont aussi des « hommes doubles », mais ne sont « reconnus comme hommes de culture que par l'un des

---

<sup>324</sup> James L. West, *Making the Archives Talk*, *op. cit.*, p. 2-3. West prend ces interventions différemment selon qu'il établit un texte ou qu'il l'approche en histoire du livre.

niveaux sociaux avec lesquels ils sont en contact »<sup>325</sup>, ce qui en fait pour Charle des intermédiaires culturels plutôt que des médiateurs. On voit que la définition de ces termes diffère entre Charle et Latour, le premier ne distinguant pas les deux catégories sur la base de leur action transformative. Dans le cas des médiateurs, comme des intermédiaires culturels chez Charle, des transformations sont engendrées, qui dépendent de la nature des interventions. Je considère pour ma part qu'éditeurs et imprimeurs sont des médiateurs au même titre que les figures analysées plus haut. La distinction s'opère ici au niveau de la nature de ces interventions : intellectuelles et sur le texte d'abord, en ce qui concerne les *editors*, agents littéraires et critiques, plus particulièrement matérielles dans le cas de ces hommes-doubles qui vont à présent nous occuper. Notons que cette distinction est avant tout commode, mais imparfaite, car les interventions matérielles – des imprimeurs, des compositeurs, des relecteurs – et la matérialité du texte, comme l'a montré McKenzie, influent sur le sens des textes. D'autre part la sociologie française de la traduction, dont les problématiques croisent en partie celles de l'histoire du livre, semble désigner les éditeurs uniquement comme « médiateurs économiques »<sup>326</sup>. Ce serait oublier, comme Pierre Bourdieu l'a montré, que l'éditeur, par l'apposition de sa « griffe », et par l'insertion d'un ouvrage dans le réseau qui le lie à l'ensemble d'un catalogue d'éditeur, transfère une partie de son capital symbolique au livre ainsi publié.

M'appuyant sur le modèle d'analyse proposé par Pierre Bourdieu dans *Les règles de l'art* (1993) et son article « Une révolution conservatrice dans l'édition », j'avais déjà tenté de montrer ce processus à l'œuvre dans la publication de *The Conjure Woman* par une maison d'édition dotée d'un capital symbolique conséquent. En outre, la maison d'édition Houghton, Mifflin étudiée dans la monographie (*Une histoire éditoriale*, 2012) offre un exemple tout à fait représentatif de ce que l'historienne Susan Coultrap-McQuin a défini sous le nom d'éditeurs gentlemen (*gentlemen publishers*)<sup>327</sup>. Mes travaux, depuis la thèse jusqu'à « African American Street Lit': old, new, or better (?) tricks? » en 2013, ont exploré différentes figures d'éditeurs, depuis celle, idéale et idéalisée, du *gentleman publisher*, à la génération des nouveaux éditeurs des années 1920 à New York, à l'auteur-éditeur à travers le phénomène d'auto-publication.

---

<sup>325</sup> Christophe Charle, « Le temps des hommes doubles », *op. cit.*, p. 73.

<sup>326</sup> Voir notamment Gisèle Sapiro, « Mondialisation et diversité culturelle : les enjeux de la circulation transnationale des livres », *Les contradictions de la globalisation éditoriale*, Gisèle Sapiro (éd.), Paris, Nouveau monde éditions, 2009, p. 275-301 ; et G. Sapiro, « introduction », *ibid.*, p. 7-24.

<sup>327</sup> Voir Susan Coultrap-McQuin, *Doing Literary Business. American Women Writers in the Nineteenth Century*. Chapel Hill, University North Carolina Press, 1992.

## 1. Éditeurs/publishers

«'He stands, first and last, for the revolt of our misled youth against every proper tradition of the land': Horace B. Liveright, éditeur incorrect » (2003)

À la fin du XIXe siècle, les problèmes rencontrés par ces *gentlemen publishers* reflètent les difficultés d'adaptation à une société en mutation, tout particulièrement lors du passage à l'ère du capitalisme. Alors que l'édition aux États-Unis s'industrialise à grands pas et que le livre prend une dimension éminemment commerciale, ces éditeurs continuaient à se définir comme des passeurs au service de la littérature et des auteurs, insistant sur la nécessité de relations amicales avec ces derniers et sur la préservation autant que la transmission de valeurs morales au sein de la société. En d'autres termes, l'idéal du *gentleman publisher* pose l'éditeur en garant du bon goût et de la morale dans la société américaine ; au moment même où l'individualisme forcené et les pratiques capitalistes débridées des barons-voleurs étaient âprement critiqués, ces éditeurs se devaient, logiquement, de faire passer au second plan, voire de taire, la dimension commerciale de leur profession, du moins dans leur discours. *The Confessions of a Publisher*, publié pour la première fois en 1905 par Walter Hines Page alors devenu éditeur, illustre parfaitement cette conception idéalisée de l'édition. Si Page n'oublie pas le « dimorphisme structurel » de sa profession, qui le fait appartenir tout à la fois au ciel de la littérature, et à l'enfer du commerce<sup>328</sup>, il insiste pour définir l'édition comme un véritable service rendu à l'auteur :

We print and advertise and sell his books—yes, to the very best of our ability. But we do more. We try to make friends for his book and for him throughout the reading world. We all take a personal interest in him and in his future. We invest our money, our good will, our work, our experience, our advice, our enthusiasm in him and in his future. This service (except the investment of money) is not a matter of contract. It is a personal, friendly service<sup>329</sup>.

Si le portrait peut paraître exagérément philanthrope, les relations de Page avec Chesnut, à la lumière de leur correspondance, semblent toutefois confirmer la réalité de cette posture, rendant difficile une complète remise en question de l'honnêteté du propos.

---

<sup>328</sup> Jean-Yves Mollier, « L'édition aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles : une médiation culturelle menacée », *Passeurs culturels dans le monde des médias et de l'édition en Europe (XIX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles)*, op. cit., p. 190.

J'emprunte également à cet article la métaphore du ciel et de l'enfer.

<sup>329</sup> Walter Hines Page, (1905), *Confessions of a Publisher*, cité dans *Publishers on Publishing*, Gerald Gross (éd.), Londres, Secker & Warburg, 1964, p. 27.

Jean-Yves Mollier a montré que cette figure de l'éditeur comme « patron des arts » n'était pas l'apanage de l'édition états-unienne, et de fait, en France, l'émergence d'une profession se profile bien avant, dès les années 1780-1790<sup>330</sup>. Dès la première moitié du XIXe siècle, comme l'écrit Mollier, la figure de l'éditeur est bien celle du passeur,

[...] aussi redoutable que le Charon de l'Antiquité, il est vécu comme le chaînon indispensable entre l'écrivain et son public, le médiateur par excellence, la puissance tutélaire sans laquelle l'écriture demeurerait exercice solitaire, ce qui est évidemment une consécration pour le type social qu'il représente et une mutation dans l'histoire de la République des lettres<sup>331</sup>.

D'ailleurs, le propos de Walter Hines Page en 1905 n'est pas sans rappeler celui de Léon Curmer en 1839. Pour Page l'Américain, « l'éditeur est un *businessman*, mais pas uniquement. Il se doit d'être quelque chose en plus. Il est aussi un professionnel »<sup>332</sup> ; pour Curmer, le Français, « [c]ette profession est plus qu'un métier, elle est devenue un art difficile à exercer, mais qui compense largement ses ennuis par des jouissances intellectuelles de chaque instant »<sup>333</sup>. L'émergence de la figure – en partie imaginaire – du *gentleman publisher* au XIXe siècle aux États-Unis doit être appréhendée dans le contexte d'une évolution vers la professionnalisation de l'écrivain à partir des années 1840, évolution qu'André Kaenel a retracée dans son étude sur la trajectoire d'auteur de Melville<sup>334</sup>. Dans la deuxième moitié du siècle, les récriminations des auteurs à l'encontre des éditeurs se font de plus en plus fréquentes, appuyées par les plaintes des écrivains britanniques qui voient avec horreur leurs écrits piratés et publiés outre-Atlantique sans qu'aucun paiement – prétendument – ne leur soit versé : défaut de paiement, contrats désavantageux, déclarations de droits d'auteurs falsifiées... Les historiens du livre ont depuis démontré que la « courtoisie professionnelle » (*courtesy of trade*) était en réalité pratiquée dès la première moitié du XIXe siècle par nombre d'éditeurs américains, et que, contrairement à ce que laissaient entendre les cris d'orfraie de Charles Dickens réclamant l'instauration d'une protection internationale, nombre d'auteurs britanniques, et américains,

---

<sup>330</sup> Jean-Yves Mollier, « L'édition aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles : une médiation culturelle menacée », *op. cit.*, p. 183-192.

<sup>331</sup> Jean-Yves Mollier, *ibid.*, p. 184.

<sup>332</sup> Walter Hines Page, *Confessions of a Publisher*, *op. cit.*, p. 23-24. Je traduis.

<sup>333</sup> Cité dans Mollier, « L'édition aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles : une médiation culturelle menacée », *op. cit.*, p. 186.

<sup>334</sup> André Kaenel, « *Words Are Things* », *Herman Melville and the Invention of Authorship in Nineteenth-Century America*, *op. cit.*

étaient rémunérés pour leurs productions<sup>335</sup>. La défense de l'honorabilité de la profession par les éditeurs américains au tournant du XXe siècle fut cependant suscitée par de telles critiques. Ainsi l'éditeur américain Henry Holt pouvait-il écrire de cette fin de siècle dans ses mémoires parus au début des années 1920,

All those old publishers—Putnam, Appleton, Harper and Scribner—were incapable of petty or ostentatious things, and were much more inclined to friendly co-operation and mutual concession than to barbarous competition. (...) Not one of them, or of a few more, would go for another's author through some periodical or other outside right, would no more hold on to him than to the watch if the guard had been caught on a button. (...) Moreover, there is a touch of natural aristocracy in such men (...)<sup>336</sup>.

L'idée que les éditeurs américains de la deuxième moitié du XIXe siècle formaient une aristocratie était fermement ancrée dans les mentalités au tournant du XXe siècle. Étrangement, cette image idéale perdurait sous la plume du biographe et éditeur Matthew J. Bruccoli, qui en 2004, évoquait encore l'arrivée de Maxwell Perkins chez Scribner's, dans les années 1910-1920, à une époque où

éditeur était une profession de gentleman. Les gentlemen ne volaient pas les auteurs d'autres gentlemen, et ne tentaient pas de les corrompre avec de l'argent. On attendait de l'auteur qu'il reste fidèle envers son éditeur : il était rare qu'un auteur important change d'éditeur<sup>337</sup>.

La génération suivante d'éditeurs américains, arrivée sur la scène dans les années 1910 et 1920, souvent descendants de familles juives immigrées, n'eut de cesse de défier ceux qu'ils appelaient parfois les « Brahmanes de Boston », par une analogie avec les familles les plus lointainement enracinées dans les premières vagues d'immigration puritaines. Pour Holt, cette nouvelle garde représentait ce qu'il y avait de pire dans le tournant de la marchandisation<sup>338</sup> ; elle était incarnée de manière flamboyante par Horace B. Liveright<sup>339</sup>. Au-delà des questions de censure et de défense de la liberté d'expression, le portrait de cet éditeur permet d'appréhender cette nouvelle génération d'éditeurs,

---

<sup>335</sup> Sur les pratiques « courtoises » des éditeurs américains et le paiement effectif des auteurs, voir notamment Wallace Putnam Bishop, « The Struggle for International Copyright in the United States », thèse de doctorat (Ph.D.), Université de Boston 1959, Eza Greenspan, *George Palmer Putnam, Representative American Publisher*, Philadelphie, Pennsylvania State University Press, 2000, et Jeffrey Groves, « Courtesy of the Trade », *A History of the Book in America, Volume 3, The Industrial Book, 1840-1880*, Scott E. Casper et al. (éd.), Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2007, p. 139-147.

<sup>336</sup> Henry Holt (1923), *Garrulities of an Octogenarian Editor*, cité dans *Publishers on Publishing*, Gerald Gross (éd.), *op. cit.*, p. 97.

<sup>337</sup> Matthew Bruccoli, *The Sons of Maxwell Perkins...*, *op. cit.*, p. xxi.

<sup>338</sup> Henry Holt, *Garrulities of an Octogenarian Editor*, *op. cit.*, p. 98.

<sup>339</sup> Voir « He stands, first and last, for the revolt of our misled youth against every proper tradition of the land' : Horace B. Liveright, éditeur incorrect » in *Correct/ Incorrect*, Actes du 42<sup>e</sup> Congrès de la SAES, mai 2003, p. 105-114.

majoritairement new-yorkais et juifs. Liveright, mais également Ben Huebsch, Alfred Knopf, Harold Guinzburg et George Oppenheimer, fondateurs de Viking Press, et Bennett Cerf et Donald Klopfer, co-fondateurs de la maison Random House, forment l'avant-garde de l'édition, se démarquant de maisons comme Houghton, Mifflin qui incarnent une tradition d'édition bostonienne et WASP (*White Anglo-Saxon Protestant*). Il est à noter que Bennett Cerf, Donald Friede (Covici-Friede) et Richard Simon (Simon & Schuster) avaient tous les trois commencé par travailler pour Liveright avant de fonder leur propre maison. En 1948, revisitant ses souvenirs, Donald Friede écrivait de Boni & Liveright,

... Boni & Liveright was just about the best place I could have chosen as an observation point. For one thing, all the accepted ideas about publishing had been thrown out the window, and every book was a new challenge to the ingenuity of the oddly assorted staff<sup>340</sup>.

Ces hommes ont véritablement posé les bases de l'édition américaine au XXe siècle, en lançant comme Liveright des collections aussi importantes que The Modern Library (1917) – pour Gordon B. Neavill, la plus importante du siècle, qui constitua la base de la maison Random House –, et en défendant une littérature exigeante<sup>341</sup>. Pour Liveright, ce sont aussi bien les œuvres de Theodore Dreiser que celles des auteurs modernistes des années 1910 et 1920, notamment *The Waste Land* (T.S. Eliot, en 1922), et des écrivains « rouges » pour lesquels aussi il brava la censure ; pour Alfred et Blanche Knopf, c'est également la littérature européenne contemporaine, française, allemande, russe, qu'ils introduisirent en traduction auprès d'un public américain éloigné de la scène littéraire européenne.

Ces éditeurs furent sans aucun doute des passeurs, non seulement de littérature européenne, mais également africaine américaine. Leur histoire permet d'aborder le mouvement de la Renaissance de Harlem sous l'angle de l'histoire culturelle et des relations interraciales, ce que George Hutchinson fut l'un des premiers à faire dans *The Harlem Renaissance in Black and White* – et dont je suivis humblement la voie dans un

---

<sup>340</sup> Donald Friede (1948), *The Mechanical Angel*, cité dans *Publishers on Publishing*, op. cit., p. 327.

<sup>341</sup> Gordon B. Neavill, « Canonicity, Reprint Publishing, and Copyright », *The Culture of the Publisher's Series, Volume One, Authors, Publishers and the Shaping of Taste*, op. cit., p. 88. Voir également Jay Satterfield, *The World's Best Books*, *Taste, Culture and the Modern Library* Amherst, University of Massachusetts Press, 2002, et Lise Jaillant, *Modernism, Middlebrow and the Literary Canon in the Modern Library Series, 1917-1955*, London, Pickering & Chatto, 2014. Ancien de la maison Boni & Liveright, Bennett Cerf racheta la collection The Modern Library à Liveright et put ainsi constituer une solide base financière à la maison d'édition qu'il créa avec Donald Klopfer en 1927.

article de vulgarisation de commande sur la publication de Langston Hughes, « Publishing during the Harlem Renaissance » (2011)<sup>342</sup>. De l'étude des catalogues de ces éditeurs et du péritexte des ouvrages publiés notamment par Knopf, Boni & Liveright, Simon & Schuster, Viking ou Random House émerge une configuration ethnique du modernisme, ce que George Bornstein nomme les « couleurs du modernisme », méconnue jusqu'à ces dernières années<sup>343</sup>. Enfin, à travers leur histoire, leurs luttes pour s'imposer dans un champ littéraire dominé par des institutions littéraires qu'ils jugeaient bien souvent trop timorées, se dessine l'histoire littéraire des États-Unis, mais également, en filigrane, l'histoire de la société américaine et de ses transformations : l'immigration, l'antisémitisme des années 1920 qui fonde en partie l'acharnement de la censure contre un petit cercle d'éditeurs incluant Liveright, mais aussi Thomas Seltzer, éditeur de D.H. Lawrence<sup>344</sup> ; la première chasse aux sorcières (*Red Scare*) que défiait Liveright en publiant les œuvres du socialiste John Reed, ou encore le capitalisme triomphant qui allait modifier la structure de l'édition américaine.

## 2. Éditeurs et critiques

### « Charles W. Chesnutt et la couleur de la critique » (2005)

L'éditeur est un médiateur à plus d'un titre, il n'est pas seulement passeur d'œuvres ; par le biais de différentes stratégies éditoriales dont on trouve la trace dans le péritexte, mais aussi à travers des stratégies promotionnelles, il participe également à la construction de l'image de l'auteur. En cela, l'éditeur opère une médiation au sens où l'entend Sylvie Ducas, c'est-à-dire ce « (...) dispositif qui instaure une relation entre l'auteur et la sphère publique dans laquelle il s'inscrit »<sup>345</sup>. Le transfert du capital symbolique d'une maison d'édition, par l'apposition de la griffe, par l'inscription d'un titre dans un catalogue au prestige avéré, rejaillit nécessairement sur l'auteur, dès lors que la publication fait l'auteur. Le textologue et *editor* Peter Shillingsburg notait en 1997

---

<sup>342</sup> « Publishing during the Harlem Renaissance », *La Clé des Langues*, Lyon: ENS LYON/DGESCO. ISSN 2107-7029. Mis à jour le 24 février 2011. < <http://cle.ens-lyon.fr/anglais/publishing-during-the-harlem-renaissance-115615>>.

<sup>343</sup> George Bornstein, « The Colors of Modernism. Publishing African Americans, Jews, and Irish in the 1920s », *Publishing Blackness, Textual Constructions of Race Since 1850*, George Hutchinson, John K. Young (éds.), Ann Arbor, University of Michigan Press, 2013, p. 93-107.

<sup>344</sup> Voir notamment Jay Gertzman, *Bookleggers and Smuthounds. The Trade in Erotica, 1920-1940*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2001.

<sup>345</sup> Sylvie Ducas, « Entretiens autour d'un prix : 'Auteur cherche écrivain...' », *op. cit.*, p. 239.

Publishers, therefore, are not primarily handmaidens to authorship exercising helpful servant roles, which they may fail to do well; they are, instead, part of the authoritative social complex that produces works of art. They are a fact of life that cannot be “edited out” of the text<sup>346</sup>.

Ainsi Chesnutt était parfaitement conscient, à la fin des années 1890, de la position de Houghton, Mifflin dans le champ littéraire et éditorial – « il n’est pas difficile de trouver un éditeur, mais il y a éditeurs et éditeurs », écrivait-il à Walter Hines Page en décembre 1897 -tout autant que de celle du magazine *Atlantic Monthly*<sup>347</sup>. De même pour Toomer, le fait de publier *Cane* chez Boni & Liveright, éditeurs de Waldo Frank, mais aussi de T.S. Eliot ou de Sherwood Anderson, n’était pas anecdotique. L’épître promotionnel est à l’évidence l’un des lieux par excellence où se construit l’image de l’auteur. À ce propos, on pourrait évoquer l’échange amer entre Toomer et Liveright au sujet de l’esquisse autobiographique que l’éditeur lui demanda pour les besoins promotionnels de *Cane*. Suite à la demande de Liveright que soient clairement évoquées ses origines de couleur dans ce texte de présentation destiné à figurer en prière d’insérer dans les exemplaires de service de presse, Toomer s’insurgea, non sans quelques contradictions :

(...) My racial composition and my position in the world are realities which I alone may determine. Just what these are, I sketched for you the day I had lunch with you. As a unit in the social milieu I expect and demand acceptance of myself on their basis. (...) As a B and L author, I make the distinction between my fundamental position and the position which your publicity department may wish to establish for me in order that *Cane* reach as large a public as possible. In this connection I have told you (...) to make use of whatever racial factors you wish. (...) With this reservation: that in any copy not used for specific advertising purposes the essentials of my sketch be adhered to. I mean ... that in copies of *Cane* sent out to reviewers (these are not advertisements) – that any pamphlets included in these copies should follow the essential lines of my sketch<sup>348</sup>.

Comme l’ont noté John Kevin Young, George Hutchinson et Michel Soto, la promotion de *Cane* fut placée sous le signe de l’exotisme<sup>349</sup>. Si je cite aussi longuement,

---

<sup>346</sup> Peter Shillingsburg, *Resisting Texts: Authority and Submission in Constructions of Meaning*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1997, p. 132.

<sup>347</sup> Lettre de Chesnutt à W.H. Page, 7 décembre 1897, *To Be an Author: Letters of Charles W. Chesnutt, 1889-1905*, op. cit., p. 103. Le 13 février il lui avait écrit, « ... I expect to write many stories, and do not know of any better place to make a literary reputation than the columns of the Atlantic » (*To Be an Author...*, *ibid.*, p. 97).

<sup>348</sup> Jean Toomer à Horace B. Liveright, 5 septembre 1923, Jean Toomer Papers, James Weldon Johnson Collection, Box 1, folder 16.

<sup>349</sup> Voir John K. Young, *Black Writers, White Publishers*, op. cit., et George Hutchinson, *The Harlem Renaissance in Black and White*, op. cit., et Michael Soto, « Jean Toomer and Horace Liveright; or, a ‘New Negro gets into the swing of it’ », op. cit.

c'est parce que la posture de Toomer qui se dégage de cette lettre met en lumière à la fois sa conscience de la construction inévitable de son image d'auteur par la médiation promotionnelle, dont il accepte d'ailleurs qu'elle soit façonnée selon des critères raciaux ; d'autre part, sa mauvaise compréhension de ce que Nyssen appelle la « dynamique éditoriale », combinaison de deux énergies, promotionnelle et médiatique, la première « produite par lui, la seconde sollicitée par lui »<sup>350</sup>. En effet il ne conçoit pas les exemplaires de service de presse comme des formes de promotion.

Comme toutes les autres institutions du champ éditorial, l'instance médiatique, la critique, et les critiques, jouent un rôle dans la construction de l'image de l'auteur. Dans le cas d'écrivains africains américains, cette contribution de la critique peut être décisive, du moins est-ce ainsi que Toomer vécut la réception critique de *Cane* qui, pour une grande part, réduisait le recueil à la vogue de livres noirs et « exotiques » dont les éditeurs blancs étaient encore friands au début des années 1920. Pour Chesnutt, la critique ne fut pas aussi dévastatrice. Issu d'une communication présentée au congrès annuel de l'AFEA en 2004 dans l'atelier dirigé par les afro-américanistes français Arlette Frund et Claude Julien, l'article « Charles W. Chesnutt et la couleur de la critique » revient vers Chesnutt pour proposer une analyse de la réception critique de ses deux premiers recueils, *The Conjure Woman* et *The Wife of His Youth and Other Stories of the Color Line*<sup>351</sup>. L'étude porte sur l'ensemble des recensions parues entre 1899 et 1900, accessibles dans les archives de l'auteur et dans certains numéros de revues spécifiques, et se concentre sur la perception de la couleur de peau, révélée ou supposée, de l'écrivain. Cette donnée était d'autant plus importante dans la société américaine du tournant du XXe siècle que la ségrégation dans les lieux publics avait été rendue légale depuis 1896 après l'arrêt Plessy v. Ferguson. Je démontre que l'appréhension de cette donnée par la critique fut malaisée ; d'une part les éditeurs n'avaient pas ouvertement promu les recueils sous l'angle d'une littérature « raciale », d'autre part Chesnutt lui-même était si clair de peau qu'il défiait toute classification catégorique.

À travers la question de la perception et de l'appréhension de l'identité raciale de cet écrivain par la critique, c'est donc bien le rôle même de cette critique – ainsi que des éditeurs, comme on l'a suggéré, à travers l'épître promotionnel – qui est ici interrogé.

---

<sup>350</sup> Hubert Nyssen, *Du texte au livre, les avatars du sens*, op. cit., p. 93.

<sup>351</sup> « Charles W. Chesnutt et la couleur de la critique », *Cahiers de Recherches Afro-américaines Transversalité*, « La Couleur du temps dans la culture afro-américaine » (CRAFT) 1, Claudine Raynaud (éd.), Tours, Presses Universitaires François Rabelais, 2005, p. 47-62.

Dans quelle mesure la critique, en tant que discours esthétique, contribua-t-elle en 1899 à orienter le regard vers l'émergence d'une littérature « noire » ? Comment les auteurs de ces recensions participèrent-ils à la médiation et à la médiatisation de ces textes ? À l'évidence, dans un pays où les catégories raciales et ethniques sont aussi stratifiées qu'aux États-Unis, tout questionnement de la place et du rôle de ces prescripteurs doit nécessairement prendre en considération non seulement le lieu de parution des recensions – nature et lieu de parution du journal ou du magazine –, mais également la couleur de peau des critiques. Il s'agirait ici de revenir à une réflexion sur la figure du critique comme producteur d'un discours prescripteur, et, suivant la théorie des champs de Bourdieu, sa position dans le champ littéraire. De toute évidence, le débat sur le rôle et la fonction du critique n'a pas été épuisé par Proust, comme en témoignent les récentes manifestations et publications sur cette figure<sup>352</sup>. Le critique littéraire est, par excellence, un « *gatekeeper* », il contribue largement à l'élaboration d'un canon de la littérature – qu'il soit national, ou ethnique, dans le cadre des États-Unis<sup>353</sup>. L'influence sur le canon littéraire du XXe siècle aux États-Unis de Harold Bloom, Malcolm Cowley, Lionel Trilling, ou Alfred Kazin n'est plus à démontrer, et pourtant leur rôle individuel mériterait qu'on s'y attarde. À l'interface de plusieurs institutions – universités, maisons d'édition, revues ... – ils occupent des positions à la fois spécifiques et multiples dans le champ littéraire. Cet article se concentrait sur la problématique de la couleur de peau afin de démontrer la complexité de cette question au tournant du siècle ; il ne présente donc qu'un aperçu de la critique et en tout état de cause n'envisage pas une sociologie des prescripteurs comme passeurs culturels. L'importance de William Dean Howells dans ce rôle laisse à penser qu'il y a ici quelques fructueuses pistes de recherche à explorer.

### 3. Imprimeurs

#### **“Disciplining the author: a look at the author-printer relationship in America” (2014)**

C'est enfin une quatrième instance médiatrice, combinaison de l'imprimeur et du correcteur, que j'ai choisie comme objet du dernier article paru, « Disciplining the Author:

---

<sup>352</sup> Voir Blaise Wilfert-Portal, « Le Critique, la presse et la nation : Rémy de Gourmont au *Mercure de France*, 1890-1910 », *Congrès de l'Association Internationale des Etudes Françaises* 59 (2007), p. 181-301. Voir également la tenue du colloque organisés par les universités de Liège et Leuven sur les « Figures du critique-écrivain » à Bruxelles les 11, 12 et 13 juin 2014.

<sup>353</sup> Le titre des mémoires du grand critique britannique Terry Eagleton, *The Gatekeeper: A Memoir* (2002) est particulièrement éloquent.

a Look at the Author-Printer Relationship in America »<sup>354</sup>. Si j'aborde ces figures au titre des médiations post-créatrices, c'est pour souligner, d'une part, que l'imprimeur donne à lire le texte ; d'autre part, il s'agissait de montrer ici dans quelle mesure le discours de l'imprimeur présente une autre facette de la construction de l'image de l'auteur. Jusqu'en 2012, mes travaux s'étaient concentrés sur la relation auteurs/ éditeurs (*editors et/ ou publishers*). Comme je l'ai suggéré, certains hasards de parcours peuvent amener un chercheur à emprunter des voies qu'il n'aurait pas envisagées. À l'occasion du colloque international organisé en 2012 par l'équipe IDEA (InterDisciplinarité dans les Études Anglophones) à l'Université de Lorraine-Nancy 2 sur la thématique « From Text(s) to Books », j'ai souhaité me pencher de manière plus concrète encore sur l'étape de matérialisation du livre et décidé d'explorer les relations entre auteur et imprimeur. Puisque je mentionne pour la deuxième fois un colloque organisé par IDEA, je précise que Nathalie Collé, Monica Latham et David Ten Eyck forment le noyau d'une équipe aujourd'hui identifiable dans le domaine de l'histoire du livre dans les études anglo-américaines en France, faisant de l'Université de Lorraine l'un des pôles de la recherche dans ce domaine, avec l'Université de Paris 7 sous l'impulsion de Marie-Françoise Cachin, Claire Bruyère et Claire Parfait dans un premier temps, puis Paris 13 à travers les travaux de Claire Parfait et son rôle au sein du CRIDAF, puis de Pléiade<sup>355</sup>.

Dans cette communication, il s'agissait une fois encore d'éprouver l'existence et la nature d'une collaboration spécifique, qui avait déjà été mise en lumière notamment pour le XVIIIe siècle à travers l'échange de la correspondance de Voltaire avec ses imprimeurs<sup>356</sup>, et les travaux de Robert Darnton à partir des archives de la Société Typographique de Neuchâtel. Ici la focalisation n'est plus faite entièrement sur l'écrivain, mais plutôt sur le regard porté sur l'écrivain par l'imprimeur. Ainsi se dessine, à travers les manuels et marches typographiques d'imprimeurs et de maisons d'édition produits aux États-Unis entre 1870 et 1918, la représentation idéale de la relation auteur/ imprimeur. Ce faisant, je revenais à la question des figures de l'auteur, et en particulier, l'auteur professionnel. Ces manuels – dont la tradition remonte au moins au XVIIe siècle –, et les

---

<sup>354</sup> « Disciplining the Author: a Look at the Author-Printer Relationship in America », *From Text(s) to Book(s): Studies in Production and Editorial Processes, Book Practices & Textual Itineraries*, Nathalie Collé-Bak, Monica Latham, David Ten Eyck (dir.), Nancy, Éditions Universitaires de Lorraine, 2015, p. 43-63.

<sup>355</sup> Le dynamisme d'IDEA s'est matérialisé par la création d'une collection dédiée aux études sur le texte, le livre, et l'édition, *Book Practices and Textual Itineraries* dont le premier volume est paru en 2011. J'ai été invitée à rejoindre le comité éditorial.

<sup>356</sup> Voir par exemple Alain Riffaud (dir.), *L'Écrivain et l'imprimeur*, Actes du colloque international, Université du Maine, 8-9 octobre 2009, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2010.

marches typographiques, codes bibliographiques spécifiques à certaines maisons d'édition destinées à harmoniser la préparation de copie, ont contribué à la construction d'un discours sur le livre en tant qu'objet, autant qu'à celle d'un discours sur la professionnalisation du métier d'imprimeur et des autres agents de l'imprimerie, tels que les compositeurs, relecteurs ou typographes. Au-delà de la dimension prescriptive de ces textes, les tensions entre auteurs et imprimeurs sont particulièrement sensibles dans cette période du tournant du XXe siècle. Ces manuels reflètent l'éloignement de l'auteur des tâches mécaniques qui feront de son texte un livre prêt à être diffusé ; de fait, les imprimeurs n'avaient de cesse de déplorer au fil des pages de ces manuels une relation dont le déséquilibre était dû à la grande méconnaissance des écrivains des étapes de la fabrication du livre, depuis la composition, la relecture, jusqu'au choix du type et du papier. Ceci dénote une évolution des pratiques et des discours : Chartier a montré qu'en Espagne et dans plusieurs pays d'Europe, à l'époque de ce qu'il nomme « l'ancien régime typographique » entre le XVIe et le XVIIIe siècle, la coutume était de laisser la ponctuation, voire même l'orthographe, aux compositeurs. Pourtant dès le début du XVIIe siècle, il se trouve certains typographes pour admonester les auteurs, les priant de fournir une copie lisible, tout au moins par le biais des scribes – intervenants supplémentaires dans le circuit de communication – qui alors recopiaient les manuscrits d'auteurs<sup>357</sup>. Le discours des imprimeurs et typographes américains de la fin du XIXe siècle esquisse l'image d'un auteur coupé des réalités matérielles, en vérité, ne s'en préoccupant guère, alors que paradoxalement, dans le même temps, l'écrivain américain se professionnalisait et devenait parfois fin connaisseur des réseaux d'édition et des instances où il devait se mettre en scène. Cette posture ne pouvait qu'irriter une profession qui se voyait reléguée à ce que les écrivains considéraient comme des tâches matérielles et purement mécaniques.

En mettant l'accent sur la matérialité du livre – le livre comme parfaite construction architecturale, mais également son coût réel – et sa matérialisation, à travers les différents étapes et processus de fabrication, cet article souligne à nouveau la réalité de ces collaborations multiples déjà évoquées. Au plan historique, il permet d'éclairer la période charnière de « l'Âge du toc » (*Gilded Age*) où la mécanisation, l'industrialisation et la subdivision croissante des tâches perturbaient les relations entre les différents agents du livre. D'ailleurs les efforts de certains imprimeurs pour redonner sa dignité à une activité trop facilement dénigrée comme étant simplement mécanique, en la requalifiant en

---

<sup>357</sup> Roger Chartier, *La main de l'auteur et l'esprit de l'imprimeur*, op. cit., p.229-230.

tant qu'activité intellectuelle requérant des aptitudes variées, ne sont pas sans évoquer le discours des *gentlemen-publishers* sur leur profession. Le beau chiasme du titre du recueil de Chartier, « la main de l'auteur et l'esprit de l'imprimeur » suggère assez bien ces contradictions.

Ce travail représente un changement de perspective par rapport aux travaux antérieurs : je m'y éloigne totalement de la dimension afro-américaniste, et resserre le point de vue sur des médiations non tant intellectuelles (*editors, publishers...*) que matérielles (impression, mise en page, typographie...), même si celles-ci sont, précisément, l'objet d'une revalorisation comme interventions intellectuelles. Je m'aventurais dans un domaine que je n'avais jusqu'alors pas envisagé, et la recherche menée en amont de cet article m'a conduit à me pencher notamment sur le maître-imprimeur et typographe américain, Theodore DeVinne. J'ai conscience néanmoins que cet article aurait nécessité des lectures secondaires plus vastes, notamment dans le domaine de l'histoire de l'imprimerie, dont la tradition remonte aux États-Unis au début du XIXe siècle avec notamment *The History of Printing in America* d'Isaiah Thomas (1810)<sup>358</sup>. La perspective transatlantique n'est ici qu'ébauchée, néanmoins les conseils et les propos de DeVinne, notamment sur l'art typographique et la nécessité de préserver une forme sobre, allant à l'encontre de la mode du « *fine printing* » incarnée magistralement par la Kelmscott Press de William Morris en Angleterre, traduisent une rivalité entre les deux rivages de l'Atlantique qu'il serait fort intéressant d'approfondir.

Cette plongée dans la matérialisation du texte constitue finalement comme un prolongement de travaux qui jusque-là ne s'étaient arrêtés que sur le paratexte textuel. L'année 2012, comme on le verra dans la quatrième et dernière partie de la synthèse, représente en outre un tournant avec l'organisation du colloque international « Race, Ethnicité et Édition dans le monde anglophone », qui d'une certaine façon allait clôturer temporairement un axe ouvert en 2000 au croisement des études afro-américaines et de l'histoire de l'édition. De fait, les recherches que j'ai menées depuis à la fois s'éloignent du domaine des études africaines américaines, pour laisser plus de place à l'histoire du livre et de l'édition, mais présentent aussi une dimension plus largement historique.

---

<sup>358</sup> Pour une présentation succincte de l'historiographie de l'histoire de l'imprimerie aux États-Unis, voir notamment Gordon B. Neavill, « From Printing History to History of the Book », *Canadian Review of Comparative Literature* 23 :1 (1996), p. 225-237.

## Quatrième chapitre - OUVERTURES : CIRCULATIONS TRANSATLANTIQUES

Depuis 2012, ma recherche a évolué vers une perspective transatlantique, en même temps que mes travaux s'éloignaient du champ des études africaines américaines. Le colloque « Race, Ethnicity and Publishing », organisé en collaboration avec Sophie Vallas à Aix-Marseille Université cette année-là, et les publications qui en ont découlé, ont amorcé ce tournant et d'une certaine façon, ont clôturé, peut-être temporairement, un axe de recherche développé depuis le DEA. C'est également à cette date que j'ai initié dans le prolongement de mes travaux antérieurs un projet de recherche sur la figure de l'agent littéraire comme passeur, à une époque (l'après-Deuxième Guerre mondiale) et dans un champ (les relations franco-américaines) nouveaux. Si ce tournant présente un risque, il est aussi l'occasion d'une réflexion sur l'interdisciplinarité, les croisements et convergences méthodologiques et culturels.

### I. DES CHAMPS DISCIPLINAIRES TRANSATLANTIQUES

“Publishing Diversity in South Africa and the United Kingdom” (2013)  
*Race, Ethnicity and Publishing in America* (2014)

Le développement aux États-Unis depuis les années 1980 des études ethniques et postcoloniales ont incité les chercheurs à se tourner vers des littératures jusqu'alors négligées ou restées dans les marges, et plus généralement, à renouveler un regard sur des textes que nous croyions connaître. De même, l'essor de la recherche en histoire du livre et de l'édition dans le monde anglophone a contribué à enrichir l'étude des textes et l'histoire de la littérature. Pourtant, pendant longtemps, cette littérature « minoritaire » n'avait guère fait l'objet de recherches en histoire du livre, ainsi que le notait pour le domaine africain américain Leon Jackson dans son article de synthèse bibliographique « The Talking Book and the Talking Book Historian » (2010) qui prenait comme point de départ le *trope* du « livre parlant » théorisé par Henry Louis Gates<sup>359</sup> :

... while we know a great deal about the talking book as a trope, we know very little about the production, dissemination, or consumption of the books that deployed that trope, and still less of the books that were begged, borrowed, stolen, owned, or encountered by the authors who wrote them. Scholars of slave culture and print culture have rarely shared

---

<sup>359</sup> « The Talking Book and the Talking Book Historian », *op. cit.*

agendas, nor have, more broadly, African American social, cultural, and literary historians and those within the community of book historians<sup>360</sup>.

Faisant état de la recherche émergente à la croisée de ces deux champs disciplinaires, Jackson y démontrait toute la richesse qu'une alliance entre historiens du livre et chercheurs en littérature africaine américaine pourrait apporter. À l'exception de quelques ouvrages, tels ceux de John K. Young (*Black Writers, White Publishers: Marketplace Politics in Twentieth-Century African American Literature*, 2006), de Elizabeth McHenry sur la lecture (*Forgotten Readers, Recovering the History of African American Literary Societies*, 2002) pour les États-Unis, ou ceux de Graham Huggan (*The Postcolonial Exotic: Marketing the Margins*, 2001), Sarah Brouillette (*Postcolonial Writers in the Global Literary Marketplace*, 2007) pour le Commonwealth, la recherche restait alors dispersée sous la forme d'articles.<sup>361</sup> L'article de Jackson validait a posteriori mes propres explorations, tout en démontrant que la majorité des études parues avant 2010 à la confluence des études africaines américaines et histoire du livre, s'étaient jusqu'alors penchées soit sur la presse africaine américaine, soit sur les maisons d'édition noires, ou encore sur la publication d'écrivains africains américains par des éditeurs blancs. Pour dépasser une perspective souvent trop idéologique<sup>362</sup>, sans doute héritée de l'engagement des premières générations de chercheurs en études africaines américaines issus des années 1960, Jackson suggérait de nouvelles pistes susceptibles de remettre au centre des analyses les intentions auctoriales et d'interroger la relation auteur noir/ éditeur blanc sur la base d'une analyse approfondie des preuves matérielles, non pour confirmer l'exploitation de l'exotique par les éditeurs blancs, mais peut-être, pour y découvrir le degré de compréhension et de « négociation » du marché par les producteurs de textes africains américains<sup>363</sup>.

Prenant acte de cette situation, et en prolongement de mes propres travaux sur l'histoire éditoriale de Charles W. Chesnutt et Jean Toomer, j'ai organisé en 2012 à Aix-Marseille Université un colloque international intitulé « Race, Ethnicity and Publishing in the English-Speaking World » dans le cadre du LERMA, avec le soutien du McNeil

---

<sup>360</sup> Leon Jackson, « The Talking Book and the Talking Book Historian », *op. cit.*, p. 252.

<sup>361</sup> Concernant la littérature scientifique sur l'édition africaine américaine, voir la synthèse bibliographique de Leon Jackson.

<sup>362</sup> « Most of the scholarship written on African American authors and their white publishers falls into one of these three categories – publication-as-empowerment, publication-as-disempowerment, or publication-as-mediated-and-mediating- process » (Leon Jackson, *op. cit.*, p. 275).

<sup>363</sup> « ... the question is not one of exploiting or being exploited by the market, but rather of understanding or not understanding it » (Leon Jackson, *ibid.*, p. 287).

Center for Early American Studies de l'Université de Pennsylvanie. Ce colloque ouvrait plus largement le champ de mes investigations, en proposant d'examiner les conditions de publication dans le monde anglophone des auteurs de minorités ethniques ou raciales, ainsi que des auteurs postcoloniaux, en éclairant leurs relations avec les éditeurs, et le marché occidental. D'autre part, ce colloque envisageait également de prendre en considération des éditeurs « ethniques » et les conditions de leur émergence dans un champ éditorial et économique encore largement dominé par un groupe d'origine « non-ethnique ». Ces perspectives soulevaient plusieurs interrogations : comment, en tant qu'auteur ou éditeur « minoritaire », négocier entre adaptation au marché, assimilation, et résistance culturelle ? Sous quelles formes, et dans quelle mesure, discrimination, multiculturalisme et goût pour l'étranger exotique, jouent-ils un rôle dans la promotion de ces auteurs, aussi bien que dans leur propre mise en scène de leur image d'auteur ? Quelle articulation se joue entre marché global et marchés de niche ? Enfin peut-on dire que la « marginalité », réelle ou supposée, de ces auteurs et éditeurs, est en passe d'être marchandisée pour satisfaire le goût du lectorat occidental ?

Cette manifestation a rassemblé des enseignants-chercheurs, auteurs et directeurs de collection venus de France, des États-Unis, de Grande Bretagne, d'Espagne et d'Afrique du Sud. De véritables liens ont été mis au jour par les différentes études de cas, bien que parfois situées dans des aires géographiques et culturelles différentes (les États-Unis, le Canada, la Grande-Bretagne, et l'Afrique du Sud). Le colloque a démontré la persistance de l'invisibilité de nombreux auteurs d'origines « ethniques » ou raciales, malgré l'existence d'auteurs depuis longtemps entrés dans le canon de la littérature – ainsi Toni Morrison, Richard Wright, ou Phillis Wheatley dans le domaine états-unien ; il a également rappelé l'importance de la question de la « marchandisation » de la marginalité de ces auteurs, ainsi que les obstacles à franchir pour l'édition indépendante. La confrontation d'études spécifiques pour les XVIIIe, XIXe, et XXIe siècles a enfin révélé l'apport considérable des nouvelles technologies à l'édition et à la diffusion, notamment pour les auteurs indépendants contraints à s'auto-publier, comme les nombreux auteurs de *comics* noirs, mais aussi, nous l'avons vu, les auteurs de *urban fiction*.

Cette manifestation scientifique a confirmé la richesse du dialogue entre les champs des études ethniques, afro-anglaises, afro-américaines et sud-africaines, et l'histoire du livre et de l'édition, dialogue notamment appelé de ses vœux par Leon

Jackson<sup>364</sup>. Deux publications en sont issues, tout d'abord un dossier spécial dans la revue électronique *e-Rea*, regroupant les contributions centrées sur le Royaume-Uni et l'Afrique du Sud, intitulé « Publishing Diversity in South Africa and the United Kingdom »<sup>365</sup>. Pour un américaniste, les articles regroupés ici enrichissent la réflexion sur les catégories mouvantes de race et d'ethnicité au-delà du périmètre des États-Unis, tout en suggérant cependant les liens tissés, par exemple, entre les revendications des Anglo-Caribéens et l'émergence du mouvement nationaliste Black Power aux États-Unis dans les années 1960. Par ailleurs, l'investigation des conditions de publication et de l'histoire de l'édition en Afrique du Sud démontre à la fois l'apport des perspectives de l'histoire du livre telles qu'elles se sont développées en Europe et aux États-Unis, mais aussi les limites de tels croisements. Le point de vue de Beth LeRoux, sud-africaine, est tout particulièrement pertinent en ce qui concerne l'étude des pratiques de lecture qui ne sauraient être assimilées à celles du lecteur européen ou occidental, généralement solitaires et silencieuses, alors que les pratiques de lecture collective, à haute voix, existent en Afrique<sup>366</sup>. Il n'est pas tout à fait anecdotique de noter que Elizabeth Le Roux a succédé à Ezra Greenspan au poste de rédacteur en chef de la revue internationale *Book History* affiliée à l'association internationale SHARP, ce qui témoigne d'une plus grande ouverture de l'association, longtemps dominée par les chercheurs britanniques et américains, et laisse entrevoir le développement de nouveaux regards sur ce champ disciplinaire.

La deuxième publication issue de ce colloque, plus importante par la taille, est le recueil d'articles *Race, Ethnicity and Publishing in America* (Palgrave Macmillan, 2014), portant spécifiquement sur l'Amérique du Nord, Canada inclus, pour lequel j'ai intégralement rédigé l'introduction<sup>367</sup>. Ce recueil renforçait la perspective plus spécifiquement transatlantique, non seulement au plan des études de cas, mais également d'un point de vue méthodologique.

Deux indiscutables chercheurs en histoire du livre figurent au nombre des contributeurs – John Kevin Young (Marshall University, West Virginia), auteur de *Black Writers, White Publishers: Marketplace Politics in Twentieth-century African American*

---

<sup>364</sup> Leon Jackson, *ibid.*

<sup>365</sup> Cécile Cottenet (dir.), « Publishing Diversity in South Africa and the United Kingdom », *E-rea* 11.1, automne 2013, mis en ligne le 15 décembre 2013. < <http://erea.revues.org/3536>>.

<sup>366</sup> Voir Elizabeth Le Roux, « Book History in the African World, The State of the Discipline », *Book History* 15, 2012, p. 248-300, et « Black Writers, White Publishers: A case study of the Bantu Treasury Series in South Africa », *E-rea* 11.1 | 2013, URL : <http://erea.revues.org/3515> ; DOI : 10.4000/erea.3515.

<sup>367</sup> Cécile Cottenet, « Introduction », in *Race, Ethnicity and Publishing in America*, *op. cit.*, p. 1-25.

*Literature* et Claire Parfait (Université Paris 13) – toutefois les auteurs des huit autres articles viennent d’horizons différents et complémentaires. Les travaux de ces historiens de la littérature, chercheurs en études ethniques ou en littérature, voire historiens des bibliothèques, rassemblés ici développent des méthodologies et des paradigmes essentiels dans ce champ en construction, explorant le rôle du paratexte (Laurence Cossu-Beaumont), des médiateurs au sein de réseaux (J.K. Young), ou encore la question de la réception à travers les âges (Max Cavitch). Ils dessinent, entre les XVIII<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles, une cartographie des lieux d’édition, de la Côte est au sud-ouest (Manuel Brito) ; ils historicisent la production, la diffusion, la promotion et la réception des auteurs dits minoritaires, explorant également la « petite » édition ethnique (Matilde Martin-Gonzalez). La notion de médiation – celle des éditeurs (Claudine Raynaud), du paratexte, de la langue (Manuel Brito, Peggy Pacini), ou du lecteur – est ici centrale. Enfin il est à noter que le recueil se clôt sur un texte non universitaire, une intervention de Samuel Blumenfeld, l’un des directeurs de la collection « Old School Books », objet de l’article cité plus haut<sup>368</sup>, contant l’étonnant récit de sa quête de textes oubliés.

Le travail d’édition (organisation de l’évaluation en aveugle, sélection des articles, organisation et agencement des chapitres, *editing*<sup>369</sup>) et les suggestions du lecteur sollicité par Palgrave Macmillan pour évaluer le projet m’ont poussée à approfondir une réflexion sur l’articulation des études africaines américaines – ici, plus largement, des études ethniques – et de l’histoire du livre, ainsi que sur l’enrichissement mutuel des approches françaises et/ ou européennes, et anglo-américaines. Comme je l’ai noté en introduction de la synthèse, l’histoire du livre s’est elle-même développée sur les fondements de différentes traditions : française, héritage de l’école des *Annales* et de l’histoire sociale ; et la tradition de bibliographie matérielle anglo-américaine<sup>370</sup>. Retraçant partiellement l’historiographie récente du champ, notamment l’apport des études textuelles (*textual studies*) et du tournant « social » induit par les travaux de Donald McKenzie et Jerome McGann<sup>371</sup>, j’ai souligné dans l’introduction du volume les croisements entre histoire du livre française et *book history* ou *print culture*, mais aussi tenté de promouvoir la richesse

<sup>368</sup> Voir « Excavating Original African-American ‘Pulp Fiction’: W.W. Norton’s ‘Old School Books’ », *The Culture of the Publisher’s Series: vol. 1, Authors, Publishers and the Shaping of Taste*, op. cit., p. 141-155.

<sup>369</sup> Travail auquel s’ajoutent la mise en forme et la constitution de l’appareillage critique pour l’épilogue constitué par une transcription de la conférence de Samuel Blumenfeld.

<sup>370</sup> Pour une rapide synthèse de son développement, voir également Cécile Cottenet, « On Publishing Diversity in South Africa and the United Kingdom », *E-rea* 11.1, automne 2013, mis en ligne le 15 décembre 2013. <<http://erea.revues.org/3536>>.

<sup>371</sup> Voir notamment Jerome McGann, *The Textual Condition*, op. cit.

des apports mutuels entre la critique génétique développée en France depuis les années 1970, notamment au sein de l'Unité Mixte de Recherche ITEM dans les travaux de Daniel Ferrer, Pierre-Marc de Biasi ou encore Almuth Grésillon, et l'histoire du livre telle qu'elle s'est développée sous l'influence de ses praticiens outre-Manche et outre-Atlantique. Ce faisant, je me suis rendu compte de l'étanchéité de certaines frontières disciplinaires, qui n'est pas uniquement due à la « barrière de la langue » communément invoquée, mais également à une structuration des départements et des unités de recherche de part et d'autre de l'océan Atlantique. Comme le note Leslie Howsam, l'histoire du livre aux États-Unis a d'abord été le domaine des littéraires<sup>372</sup>, alors qu'en France le champ s'est développé sous l'influence des historiens et continue d'être majoritairement représenté au sein de cette discipline « reine » des sciences sociales. Tout comme on a pu récemment mesurer l'impact des méthodes et du choix des objets des *Cultural Studies* en histoire ou dans le domaine de la « civilisation »<sup>373</sup>, on pourrait imaginer des tentatives pour rendre compte de l'impact de l'histoire du livre telle qu'elle est pratiquée aux États-Unis et au Royaume-Uni, sur la tradition française.

En sus de la dimension transatlantique du champ de l'histoire du livre, sans doute faudrait-il rappeler, ce que suggère Samuel Blumenfeld à la fois dans son récit<sup>374</sup> et dans son implication dans deux collections de littérature noire, « Old School Books » aux États-Unis et « Soul Fiction » en France, les liens particuliers qui unissent la France et les États-Unis autour de la littérature africaine américaine d'une part, et des études africaines américaines de l'autre. Comme le soulignent Hélène LeDantec-Lowry et Arlette Frund, les chercheurs français ont apporté leurs voix « à la réflexion et à la construction des histoires noires et, depuis les années soixante, comme leurs homologues américains, (...) ont contribué à donner voix à ces oubliés de l'histoire »<sup>375</sup>. Edward Berenson a rappelé l'influence dans les années 1960 et 1970 de l'histoire sociale française sur les historiens américains de la *New Social History* qui trouvaient dans cette historiographie venue

<sup>372</sup> Leslie Howsam, *Old Books & New Histories...*, *op. cit.*, p. 6.

<sup>373</sup> Voir notamment André Kaenel, Catherine Lejeune, Marie-Jeanne Rossignol, *Cultural Studies. Études culturelles*, *op. cit.*, et en particulier le chapitre rédigé par M.-J. Rossignol, « Histoires culturelles : l'histoire et les *cultural studies*, en France et aux États-Unis », p. 75-93, et André Kaenel, « Cultural Studies and the Assault on the National Paradigm: American Studies in the United States and Europe », *op. cit.*, p. 131-147. Voir également Pascal Ory, « Histoire culturelle et *cultural studies* », *Dictionnaire d'histoire culturelle de la France contemporaine*, *op. cit.*, p. 387-389.

<sup>374</sup> Voir Samuel Blumenfeld, « Epilogue – An Experience in Literary Archeology: Publishing a Black Lost Generation », *Race, Ethnicity and Publishing in America*, *op. cit.*, p. 231-242.

<sup>375</sup> Hélène Le Dantec-Lowry, Arlette Frund, « Introduction. Écritures de l'histoire africaine américaine », *Écritures de l'histoire africaine-américaine*, *op. cit.*, p. 11.

d'outre-Atlantique les outils pour étudier les groupes sociaux exclus jusqu'alors<sup>376</sup>. Michel Fabre l'a amplement montré, notamment dans *Black American Writers in France, 1840-1880. From Harlem to Paris* (1993)<sup>377</sup> et d'autres publications, mais également en faisant vivre la recherche afro américaniste en France et en Europe par le biais du Cercle d'Études Afro Américaines, et sa contribution à l'organisation des archives Richard Wright à l'Université de Yale<sup>378</sup>. Le décloisonnement de ce domaine est attesté par des publications collectives européo-américaines – on pense à *The Black Columbiad: Defining Moments in African American Literature and Culture* dirigé par Werner Sollors et Maria Diedrich, ou encore *African Diasporas in the New and Old Worlds: Consciousness and Imagination* dirigé par Geneviève Fabre et Klaus Benesch de l'Université de Munich, ou encore aux deux ouvrages co-dirigés par Geneviève Fabre et Michel Feith sur la Renaissance de Harlem<sup>379</sup>. Avant l'heure, Michel Fabre et nombre de chercheurs européens ont mis en avant la dimension transnationale de la littérature africaine américaine, comme l'écrivait Henry Louis Gates en 2007, honorant Michel Fabre décédé cette année-là, « In a larger sense, Michel was one of the first scholars to show that African American literature was world literature »<sup>380</sup>.

La fin des années 2000 et le tournant de la deuxième décennie du XXI<sup>e</sup> siècle ont vu se multiplier aux États-Unis des publications et colloques au croisement des études africaines américaines et de l'histoire du livre et de l'imprimé, comme en témoignent la parution des excellents volumes *Publishing Blackness, Textual Constructions of Race Since 1850* (2013) dirigé par John Kevin Young et George Hutchinson, deux praticiens des études textuelles, et *Early African American Print Culture* issu d'un colloque organisé en 2010 à l'Université de Pennsylvanie. Plus récemment encore, le Center for the History

---

<sup>376</sup> Edward Berenson, « L'histoire culturelle américaine – l'histoire culturelle de la France vue d'Amérique », *op. cit.*, p 51-63.

<sup>377</sup> Urbana, University of Illinois Press, 1993.

<sup>378</sup> Sur l'importance de Michel Fabre pour les études africaine américaines, voir Anne-Marie Paquet-Deyris, Hélène LeDantec-Lowry, éd., « Homage to Michel Fabre », *Transatlantica* 2009 :1, URL : <http://transatlantica.revues.org/4246>. On notera également les travaux d'Hélène Le Dantec Lowry dans le champ de la civilisation et de Claudine Raynaud dans celui de la littérature africaine américaine.

<sup>379</sup> Werner Sollors, Maria Diedrich, éd., *The Black Columbiad: Defining Moments in African American Literature and Culture*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1994; Geneviève Fabre, Klaus Benesch, éd., *African Diasporas in the New and Old Worlds: Consciousness and Imagination*, Amsterdam, New York, Rodopi, 2004. Geneviève Fabre, Michel Feith, éd., *Temples for Tomorrow, Looking Back at the Harlem Renaissance*, *op. cit.*, et Jean Toomer and the Harlem Renaissance, *op. cit.*

<sup>380</sup> Henry Louis Gates Jr., « Doctor Honoris Causa Acceptance Speech, University of Caen, 2007 », *Transatlantica* 1 | 2009, mis en ligne le 23 juin 2009, consulté le 14 juillet 2015. URL : <http://transatlantica.revues.org/4251>

of Print and Digital Culture de l'Université du Wisconsin à Madison a organisé une conférence intitulé « African American Expression in Print and Digital Culture »<sup>381</sup>. Depuis les années 1990, l'histoire de la presse africaine américaine continue d'être un domaine fertile, comme on peut le voir avec la parution en 2015 de l'ouvrage de Eric Gardner, *Black Print Unbound: The Christian Recorder, African American Literature, and Periodical Culture*<sup>382</sup>. En France le cercle de chercheurs est, proportionnellement, plus restreint : on notera, outre les travaux de Claire Parfait tournés aujourd'hui vers l'histoire de la publication des historiens africains américains, les recherches de Laurence Cossu-Beaumont sur l'histoire de la publication de Richard Wright et le phénomène des best-sellers, et enfin les recherches de Michaël Roy à l'Université Paris 13 sur la publication, diffusion et réception des récits d'esclaves<sup>383</sup>.

Il peut alors paraître surprenant, au vu de cette dynamique et de contexte propice, que je décide de m'éloigner de ce champ où tant de recherches restent encore à mener. Les raisons qui m'y ont poussée ne tiennent pas tant à la lassitude qu'à une envie de renouveler mon travail de recherche, si ce n'est mes approches, tout en prolongeant mes interrogations sur la médiation et les passeurs. En 2012, j'ai ainsi ouvert un nouveau chantier, m'aventurant dans les relations transatlantiques.

## **II. L'AGENT LITTÉRAIRE COMME PASSEUR ECONOMIQUE ET CULTUREL**

**Literary Agents in the Transatlantic Book Trade; American Fiction, French Rights, and the Hoffman Agency (1944-1955) (monographie inédite)**

---

<sup>381</sup> Conférence organisée du 18 au 21 septembre 2014. Le Center for the History of Print and Digital Culture a été fondé notamment par James P. Danky, co-éditeur de l'un des premiers recueils d'articles sur les questions de la culture imprimée et la presse noire, *Print Culture in a Diverse America*, avec Wayne Wiegand, *op. cit.*

<sup>382</sup> Oxford University Press, 2015.

<sup>383</sup> Voir notamment Laurence Cossu-Beaumont, « Book History and African American Studies », *op. cit.*; « Les lettres de Richard Wright : de l'éditeur au censeur, de la correspondance à l'œuvre », *Lettres noires. L'insistance de la lettre dans la culture afro-américaine*, Claudine Raynaud (dir.), Presses universitaires de la Méditerranée, 2012, p. 173-185 ; « Richard Wright and his Editors: A Work under the Influence. From *Signifyin(g)* Rebel to Exiled Intellectual », *Richard Wright in a Post-racial Imaginary* Alice Craven, William Dow, and Yoko Nakamura, (éd.), New York, Continuum Books, 2014. Michaël Roy, « Cheap Editions, Little Books and Handsome Duodecimos: A Book History Approach to Antebellum Slave Narratives », *MELUS: Multi-Ethnic Literature of the United States* (Oxford University Press), vol. 40, n° 4, à paraître. Numéro thématique « African American Print Cultures » coordonné par Joycelyn Moody et Howard Ramsby II.

Cette nouvelle recherche, menée dans le fonds d'archives de l'agence Michel Hoffman conservé à l'IMEC, ainsi que dans plusieurs fonds d'éditeurs et d'agences littéraires aux États-Unis entre novembre 2012 et avril 2014<sup>384</sup>, s'est concrétisée par la rédaction en anglais de la monographie inédite, *Agents in the Transatlantic Book Trade. American Fiction, French Rights, and the Hoffman Agency (1944-1955)*. Il m'est apparu que la figure de l'agent littéraire devenait de plus en plus visible, aussi bien dans les médias que dans la littérature contemporaine : l'agent américain Andrew Wylie intriguait la presse française presque autant qu'il irritait les éditeurs parisiens<sup>385</sup>; d'autre part au fil de mes lectures de divertissement je ne cessais de croiser des agents, personnages d'amis et confidentes<sup>386</sup>. C'est lors de la préparation du DEA que je découvris l'existence des agents, d'abord à la lecture de l'ouvrage de James L. West, *American Authors and the Literary Marketplace Since 1900* qui y consacre un chapitre ; ensuite cette figure prit la silhouette de Maxim Lieber, qui fut un temps l'agent de Jean Toomer, de Roslyn Targ, évoquée dans la correspondance entre Chester Himes et John A. Williams<sup>387</sup>; parfois les contours étaient flous : ainsi les écrivains John A. Williams comme Waldo Frank jouèrent le rôle d'agent pour Himes et Toomer respectivement.

Mais quel est, précisément, ce rôle ? Quelles sont les compétences professionnelles de l'agent littéraire ? Comment opère-t-il ? Historiquement, quand

<sup>384</sup> Outre le fonds d'archives double Hoffman-Bradley, cette recherche se fonde sur un travail d'archives dans les archives de plusieurs éditeurs français (La Table Ronde, Albin Michel, La Librairie des Champs Élysées) et aux États-Unis, les fonds des agences Curtis, Brown (Université de Columbia, New York), Brandt & Brandt, Ober & Associates (Université de Princeton), de la Society of Authors' Representatives, des éditeurs Random House, Scribner's, et Henry Holt.

<sup>385</sup> Voir notamment Josyane Savigneau dans *Le Monde des livres*, « Vendeur de plumes » (7 mars 2014), « L'agent américain Andrew Wylie signe avec trois auteurs français » (8 mars 2007). Alain Beuve-Méry « Derrière le Nobel de littérature de Mo Yan, le flair d'un agent » (*Le Monde*, 12 octobre 2012), Eric Neuhoﬀ, « Les Maîtres de la culture », *Le Figaro*, 3 août 2012, ou encore Didier Jacob, « Antoine Gallimard : 'Nos auteurs ne sont pas si mal payés !' », *L'Obs*, 25 mai 2014 (en ligne).

<sup>386</sup> Voir l'immense succès populaire de Joel Dicker, *La vérité sur l'affaire Harry Quebert* (2012) ou le roman d'Alessandro Baricco, *Mr. Gwyn* (2014). La presse américaine s'est émue que *La vérité sur l'affaire Harry Quebert* détrône le best-seller *Fifty Shades of Grey* sur les listes des meilleures ventes en France. Le roman de Dicker a été couronné par le Grand Prix du roman de l'Académie française et le Goncourt des lycéens en 2012. Fait assez rare pour être noté dans ce document de synthèse évoquant les relations littéraires franco-américaines, les droits américains du roman ont été acquis en 2013 par Penguin Books contre une somme qui ne sera pas divulguée, mais qui, selon l'éditeur, constituerait « la plus importante acquisition de leur histoire ». Rachel Deahl, « Penguin Books Nabs French Bestseller » *Publishers Weekly*, 4 décembre 2013 (online).

<sup>387</sup> Voir Cécile Cottenet, « Auteur cherche éditeur : échec d'une correspondance, Jean Toomer, 1924-1947 », *op. cit.* John A. Williams, Lori Williams, comp. *Dear Chester, Dear John, Letters between Chester Himes and John A. Williams*, *op. cit.*. L'écrivain africain américain John A. Williams (1925-20015) est l'auteur de plus d'une dizaine de romans, dont le plus célèbre est certainement *The Man Who Cried I Am* (1960). Le roman *The Angry Ones* fut l'un des quatre premiers titres réédités dans collection « Old School Books ». Dans la deuxième moitié du XXe siècle Roslyn Targ était un agent important qui a largement contribué à vendre les droits de traduction des auteurs américains, mais également des auteurs européens aux États-Unis. Elle a notamment représenté la poétesse africaine américaine Gwendolyn Brooks ou encore Henry Roth.

apparaît-il dans le circuit du livre ? Telles étaient les questions auxquelles il me fallait répondre, car ce personnage est mal connu, même si l'on en trouve des traces, déjà, au XVIIIe siècle malgré l'inexistence des droits d'auteurs. Robert Darnton, qui en repéra l'existence dans les archives de la Société Typographique de Neuchâtel, s'étonnait d'ailleurs en 2007 que cette figure n'ait pas été pleinement « assimilée » dans l'histoire du livre<sup>388</sup>. Sa description n'est pas sans évoquer les missions de l'agent moderne tel qu'il s'est développé depuis l'Angleterre au XIXe siècle, d'abord au service des éditeurs :

They did not exist in the modern sense, as representatives of authors. In the eighteenth century authors generally received a cash payment for their manuscript or a certain number of printed copies, if they got anything at all. Royalties and translation rights did not exist. But all important French language publishers located outside Paris needed a representative to look after their interests at the heart of the publishing industry. The Parisian agents wrote regular reports about the state of the book trade, political conditions, the reputations of authors, and the latest books that were creating a buzz among professional insiders. In some cases, the reports form a running commentary on literary life, and they can be read as sources for a historical sociology of literature<sup>389</sup>. (je souligne)

Les remarques de Darnton sur la situation au XVIIIe siècle restent étonnamment pertinentes pour les agents au XXe siècle ; en effet la correspondance de Michel Hoffman avec éditeurs français, éditeurs et agents étrangers fourmille d'informations et de détails sur l'état du marché de la traduction et plus largement de l'édition française.

Comme je l'indique dans l'introduction de la monographie, la littérature secondaire sur les agents est, pour la France, plus que lacunaire, à l'exception d'articles dans la presse spécialisée et grand public, et quelques mémoires de recherche, dont celui de Jennifer Sandler sous la direction de Jean-Yves Mollier (2001)<sup>390</sup>. Par ailleurs, la sociologie de la traduction, particulièrement bien représentée par les sociologues de la culture, fortement influencés par les théories de Bourdieu, tels que Gisèle Sapiro ou Laurent Jeanpierre en France, Johann Heilbron et Anna Boschetti à l'étranger, mentionnent la figure de l'agent dans leurs travaux sur la circulation des textes, mais le relèguent à la marge<sup>391</sup>. Ces travaux de recherche restent centrés sur la période contemporaine, et à ma connaissance aucun ouvrage ne développe de perspective historique retraçant les conditions

---

<sup>388</sup> Voir Robert Darnton, « 'What is the History of Books ? Revisited », *op. cit.*, p. 498-500.

<sup>389</sup> Robert Darnton, *ibid.*, p. 499-500.

<sup>390</sup> Jennifer Sandler, « Les agents littéraires en France », Mémoire de DEA, Histoire socio-culturelle, sous la direction de Jean-Yves Mollier (Université de Versailles-St Quentin en Yvelines, 2001). Voir également le rapport « L'Agent littéraire en France – réalités et perspectives » (2010), rédigé par Juliette Joste pour le MOTif, l'observatoire du livre et de l'écrit en Ile-de-France.

<sup>391</sup> Sur la sociologie de la traduction, voir plus loin. Heilbron et Boschetti sont tous deux chercheurs associés au Centre de sociologie européenne de l'EHESS.

d'émergence de l'agent littéraire en France. L'une des raisons, sans doute, de l'aveu de Georges Hoffman aujourd'hui à la tête de l'agence du même nom, est que les agences littéraires en France ne sont pas plus d'une dizaine<sup>392</sup>. Par ailleurs, la définition et la fonction de l'agent littéraire en France diffèrent de celles de l'agent au Royaume-Uni et aux États-Unis, puisqu'en France les agents sont majoritairement des *co-* ou *sub-agents*, relais d'autres agences étrangères, spécialisés dans la négociation de droits étrangers. Pour une perspective historique, il reste à dépouiller l'ensemble de la presse spécialisée, ce que je n'ai fait que de manière parcellaire, découvrant ainsi dans *Toute l'édition* l'existence d'au moins une agence se spécialisant dans la représentation d'auteurs dans les années 1920<sup>393</sup>.

La littérature secondaire sur l'agent littéraire au Royaume-Uni et aux États-Unis est plus fournie, mais reste cependant fragmentaire, quoi qu'en pensent les éditeurs du volume *An Introduction to Book History* qui par ailleurs ne semblent se fonder que sur deux sources pour affirmer que le développement de l'agent littéraire à partir de la fin du XIXe siècle a été « décrit en détail dans différents travaux »<sup>394</sup>. L'un des travaux évoqués est le premier ouvrage sur la question, *The Author's Empty Purse and the Rise of the Literary Agent* de James Hepburn (Londres, Oxford University Press, 1968), qui malheureusement, à l'exception d'une bibliographie générale, ne propose pas d'appareil critique permettant d'identifier précisément les sources. Par ailleurs, il s'agit d'un ouvrage écrit essentiellement du point de vue des auteurs, qui dépeint ainsi leurs plaintes récurrentes contre les éditeurs, et s'appuie majoritairement sur les débats autour de l'agent dans la presse. Hepburn n'a pas pu réaliser un véritable travail d'archives, contrairement à Mary Ann Gillies qui, en 2007, a fait paraître le premier travail d'envergure fondé sur l'exploration des fonds d'archives des agences britanniques J.B. Pinker et A.P. Watt. Gillies note que l'étude de Hepburn reste, avant la sienne, le seul récit substantiel (*full-length account*) de l'histoire des agences littéraires, mais précise

Hepburn's study is an invaluable source of information, but it is preoccupied with making the case for the agent's inclusion in scholarly assessments of publishing history. To make

---

<sup>392</sup> Dans une interview personnelle le 16 février 2014, Georges Hoffman me confiait « ... et encore, je dirais qu'on est six ou sept qui sommes des entités juridiques qui vivent de ce travail. Il y en a d'autres qui peuvent accessoirement représenter l'un ou l'autre, travailler de chez eux, etc... qui font un peu le scout, qui font un peu l'agent... mais ce n'est pas du tout un métier répandu en France. »

<sup>393</sup> Marcel Berger, « Souvenirs d'une agence littéraire (1918-1922) », *Toute l'édition*, 248, 3 novembre 1934.

<sup>394</sup> David Finkelstein, Alistair McCleery, *An Introduction to Book History*, *op. cit.*, p. 95. L'une des sources évoquées est le premier ouvrage sur la question, *The Author's Empty Purse and the Rise of the Literary Agent* de James Hepburn, Oxford University Press, 1968.

his point, Hepburn traces the agent's emergence and rise to influence in a broad context, at points necessarily sacrificing depth of analysis for breadth<sup>395</sup>.

On notera que si Hepburn a effectivement souligné la nécessité de prendre en considération l'agent littéraire dans l'analyse de l'histoire de l'édition, la rareté des travaux parus entre 1968 et 2007, en dehors de quelques articles sur des correspondances spécifiques, laisse à penser que son appel ne fut pas véritablement entendu. Gillies classe les sources disponibles en trois grandes catégories, ce qui m'indiquait quelques pistes à suivre : les mémoires d'agents littéraires, par exemple celui de Albert Curtis Brown, *Contacts*, qui offre une perspective transatlantique puisque l'agence, fondée par un Américain à Londres, ouvrit rapidement une filiale à New York, ou *The Middle Man: The Adventures of a Literary Agent* de Paul R. Reynolds, Jr. qui porte sur la deuxième partie de la vie de l'agence fondée à New York par son illustre père dans les années 1890; les études individuelles de maisons d'édition ou d'auteurs, les éditions de correspondances d'auteurs qui peuvent inclure l'agent comme correspondant ; et enfin les études plus générales sur l'édition ou sur le développement de la notion d'auteur, comme l'ouvrage de James West sur les auteurs et le marché littéraire, ou *Hired Pens* de Ronald Weber, recoupant ici à la fois l'image d'auteur, ou le travail de l'écrivain (*authorship*)<sup>396</sup>. Néanmoins, Gillies insiste sur le fait que ces travaux n'ont pas pour but d'éclairer le travail des agents, mais s'attachent à répondre à d'autres questions connexes, contrairement à son propre travail.

Gillies étudie l'émergence de l'agent littéraire en Grande Bretagne ; toutefois les liens avec les États-Unis sont mis en lumière, puisque c'est notamment avec le développement de la réglementation du marché transatlantique, à partir des années 1890 après le passage de la loi sur le copyright international (Chace Act, 1891) que l'activité des agents britanniques prend un nouveau tournant. Son travail m'a donc à la fois fourni une partie du contexte historique, un aperçu des missions et services rendus par les agents, à travers les différents modèles (*templates*) qu'elle distingue, ainsi qu'un modèle d'approche, signalant les points auxquels j'allais devoir m'attacher à la lecture de la correspondance des contrats.

---

<sup>395</sup> Mary Ann Gillies, *The Professional Literary Agent in Britain, 1880-1920*, Toronto, University of Toronto Press, 2007, p. 10.

<sup>396</sup> James West, *American Authors and the American Literary Marketplace since 1900*, *op. cit.*, et Ronald Weber, *Hired Pens : Professional Writers in America's Golden Age of Print*, Athens, Ohio University Press, 1997.

Il m'est apparu rapidement que les agents français, ou du moins les agents travaillant en France – Hoffman était né en Russie, alors que l'autre grande agence parisienne établie dans les années 1920 était dirigée avant 1939 par un Américain, William A. Bradley – s'étaient établis sur le modèle anglo-américain, qui pouvait dès lors me servir de référence pour comprendre leurs pratiques. Plusieurs raisons m'ont amenée à faire le choix de la période 1944-1955 pour cette étude de cas : en premier lieu, il s'agissait du moment où les activités de Hoffman, après l'interruption due au conflit, s'étaient plus particulièrement développées en lien avec les agences et éditeurs américains. Ensuite, la situation de l'édition française d'une part, en phase de reconstruction et de renouvellement, et l'intérêt croissant de l'édition américaine pour les marchés internationaux, à la fois pour des intérêts économiques, et sous l'influence de la diplomatie culturelle, justifiaient pleinement que je me concentre sur cette décennie. Contrairement à l'analyse de Gillies qui privilégie les relations agent-auteur, Hoffman travaillait essentiellement comme co-agent et n'a eu que très peu de relations directes avec les auteurs américains, à l'exception de Henry Miller ou John Steinbeck. J'ai donc choisi de centrer mes analyses sur ses relations avec deux des plus grandes agences américaines de l'époque, Curtis, Brown et Brandt & Brandt, qui lui fournirent un très grand nombre de contrats, et avec quelques éditeurs français qui se distinguaient dans les archives par le volume des négociations et transactions effectives. J'ai prêté une attention particulière au ton des correspondances, cordiales, voire amicales, le plus souvent dans le cas des volumes d'affaires nourris – ainsi avec Albin Michel et les Presses de la Cité, principaux partenaires de l'agence pour les droits de traduction dans cette période –, mais parfois acrimonieuses, en dépit du nombre de contrats effectivement signés, comme avec Gallimard. On notera que la véhémence des propos caractérise tout spécialement la correspondance avec Dionys Mascolo, qui deviendra officiellement directeur du service des droits étrangers, lequel n'avait pas encore été organisé dans les années 1940. Je dois admettre que j'avais dans un premier temps décidé de ne pas me concentrer sur la correspondance Hoffman-Gallimard, dans le but d'apporter un éclairage nouveau sur les importateurs de littérature américaine, espérant me concentrer sur des éditeurs plus petits et sur une littérature moins célébrée. En effet, la position dominante de Gallimard dans ce domaine, les liens avec Maurice-Edgar Coindreau, à la fois traducteur et agent non officiel, étaient mieux connus, et le centenaire de la célèbre maison en 2011 avait donné lieu à une profusion d'ouvrages et d'études commémoratifs<sup>397</sup>. Je me rendis bientôt

---

<sup>397</sup> Sur la prédominance de Gallimard dans le champ de la traduction de la littérature américaine, voir

compte que l'impasse était impossible, l'éditeur de Steinbeck, Caldwell, Faulkner ou Raymond Chandler étant incontournable dans le paysage de l'édition française de traductions ; d'autre part, je trouvai dans les études et mémoires récents sur Gallimard un matériau utile pour élaborer des comparaisons avec d'autres maisons d'édition et des collections concurrentes de littérature étrangère.

Mon objet était donc multiple : j'espérais contribuer à étoffer quelque peu la recherche sur l'histoire et la figure de l'agent littéraire à la fois dans la recherche française et dans la recherche anglo-américaine. En éclairant principalement les activités de l'un des plus importants des agents parisiens du XXe siècle, et au-delà du discours de déploration sur l'agent comme parasite de la scène littéraire commun au début du siècle mais qui n'a pas entièrement disparu en France, je souhaitais expliciter les pratiques de ce métier. Sans doute mon intérêt pour ces pratiques avait-il été renforcé par les interrogations précédentes sur le discours des imprimeurs qui m'avait également mené à décentrer mon regard par rapport à l'auteur, pour le porter sur l'imprimeur, ou comme ici, sur l'agent<sup>398</sup>. Ensuite, j'espérais montrer comment agents et co-agents ont non seulement participé activement à la circulation de textes et de livres entre les États-Unis et la France, donc à l'économie d'un marché transatlantique – en réalité, international dans le cas de Hoffman, mais pour des raisons évidentes, je laissai délibérément de côté les activités de l'agence n'étant pas directement centrées sur les États-Unis –, mais qu'ils sont également des passeurs culturels. Enfin, prolongement de mes travaux antérieurs sur les relations auteurs/ *editors*/ éditeurs, ce travail met l'accent sur les processus de transfert, de passage, de transmission, plutôt que sur la réception de cette littérature en France, domaine qui me semble relever plutôt à la fois de l'analyse des pratiques de la lecture et des études littéraires. Pour reprendre la métaphore de la boîte noire employée par Hubert Nyssen pour parler de l'édition comme ensemble de processus relevant d'un ensemble d'agents, il s'agissait ici de soulever le couvercle et d'analyser les conditions et obstacles à l'importation, les réseaux établis par Hoffman, le rôle actif des agents dans la circulation des textes à travers les frontières, non seulement linguistiques, mais également culturelles et économique-

---

notamment Laurent Jeanpierre, « 'Modernisme' américain et espace littéraire français : réseaux et raisons d'un rendez-vous différé », *L'espace culturel transnational, op. cit.*, p. 385-426. Voir également, au nombre des volumes commémoratifs, Alban Cerisier, Pascal Fouché, éd. *Gallimard, un siècle d'édition, 1911-2011*, Paris, BNF/ Gallimard, 2011, et plus particulièrement la contribution de Gisèle Sapiro, « A l'international », p. 124-147. Pascal Fouché, éd., *Gallimard 1911-2011- Lectures d'un catalogue – Les entretiens de la Fondation des Treilles*, Paris, Gallimard, 2012, et la contribution de Robert Kopp, « Regard sur un catalogue de collections », p. 163-176.

<sup>398</sup> Cécile Cottenet, « Disciplining the Author : A Look at the Author-Printer Relationship in America », *op. cit.*

financières, comme je le montre plus particulièrement dans le dernier chapitre. Les deux questions fondamentales ici sont donc *pourquoi* et *comment*.

Au cours de ce travail, cherchant à mieux comprendre les réseaux par lesquels sont transmis les textes d'un pays à l'autre, d'une culture à l'autre, j'ai opéré un détour vers le champ des études sur la traduction (*translation studies*), pour l'écarter rapidement car ces dernières sont centrées sur le texte. J'ai en revanche cherché à approfondir les liens avec la sociologie de la traduction, champ récemment apparu au sein de la sociologie de la culture en Europe, notamment représentée par Gisèle Sapiro et Johann Heilbron au sein du Centre européen de la sociologie et de science politique de la Sorbonne avec la collaboration de l'EHESS<sup>399</sup>, et par Jean-Marc Gouanvic au Canada, dont les premiers travaux portaient spécifiquement sur la traduction et l'importation de la littérature de littérature populaire et de science-fiction américaine en France<sup>400</sup>. La sociologie de la traduction se propose de renouveler les études sur la traduction traditionnellement focalisées sur le texte et l'herméneutique, soit en déplaçant le regard vers une sociologie des acteurs de la traduction, soit en considérant la traduction comme un processus dynamique et social, soit encore en se focalisant sur le produit de la traduction et les questions d'identités qui en découlent<sup>401</sup>. Si certains sociologues continuent de prendre en compte le texte, d'autres en revanche s'attachent prioritairement à analyser la traduction comme « un système transnational de communication », et visent à en examiner l'évolution en se concentrant notamment sur « l'organisation sociale du marché des droits de traduction, le rôle des

---

<sup>399</sup> Voir en particulier Johan Heilbron, « Echanges culturels transnationaux et mondialisation : quelques réflexions », *Regards sociologiques* 22 (2001), p. 141-154 ; « Le système mondial des traductions », traduit par Anaïs Bokobza, *Les contradictions de la globalisation éditoriale*, *op. cit.*, p. 253-274 ; Gisèle Sapiro, éd. *Les contradictions de la globalisation éditoriale*, *op. cit.* ; éd., *Translatio ; Le marché de la traduction en France à l'heure de la mondialisation*, Paris, CNRS Éditions, 2008 ; et « Les échanges littéraires entre Paris et New York à l'ère de la globalisation. », étude réalisée pour Centre européen de sociologie et de sciences politique, avril 2010. PDF.

[http://www.lemotif.fr/fichier/motif\\_fichier/142/fichier\\_fichier\\_etude.paris.new.york.paris.pdf](http://www.lemotif.fr/fichier/motif_fichier/142/fichier_fichier_etude.paris.new.york.paris.pdf).

<sup>400</sup> Jean-Marc Gouanvic, *Sociologie de la Traduction. La science-fiction américaine dans l'espace culturel français des années 1950*, Amiens, Artois Presses Université, 1999 ; « John Steinbeck et la censure : le cas de *The Moon Is Down* traduit en français pendant la Seconde Guerre mondiale. » *TTR: Traduction, terminologie, rédaction* 15, no. 2 (2002), p. 191-202. <http://id.erudit.org/iderudit/007484ar>. Accessed July 15, 2014 ; « Panorama de la traduction-importation de la littérature américaine en France (1820-1960). » *Genèses de Textes – Textgenesen Volume 3 : Event or Incident/Événement ou Incident : On the Role of Translation in the Dynamics of Cultural Exchange/Du rôle des traductions dans les processus d'échanges culturels*, Berne, Peter Lang, 2010, p. 157-176.

<sup>401</sup> Pour un aperçu de ce champ en développement, et les différentes tendances qui y sont représentées, voir notamment Michaela Wolf, Alexandra Fukari, éd., *Constructing a Sociology of Translation*, Amsterdam, John Benjamins Publishing Company, 2007. La sociologie de la traduction est profondément ancrée dans la sociologie de Bourdieu et de Bernard Lahire, ainsi que dans le concept de « système-monde » développé notamment par le sociologue états-unien Immanuel Wallerstein d'après Fernand Braudel.

agents littéraires ou le fonctionnement des foires internationales du livre.<sup>402</sup> » Les interactions entre ce champ et ma propre recherche se dessinent déjà : on notera que la sociologie de la traduction, telle qu'elle est pratiquée par Heilbron et Sapiro, comporte une dimension historique, puisqu'il s'agit pour eux de montrer l'évolution de ce système. Dans un marché du livre international, ou transnational, doublement structuré par les aires linguistiques et les Etats-nations, rappelle Sapiro dans *Les contradictions de la globalisation éditoriale*, la circulation des textes est régie par trois types d'enjeux, économiques, politiques et culturels, « qui s'articulent de manière variable selon la configuration socio-économique, géopolitique et culturelle »<sup>403</sup>. Consciente de proposer une « première tentative de construire un objet très vaste », la sociologue note donc la nécessité de « repérer les enjeux et contraintes qui pèsent sur la circulation transnationale du livre, et la façon dont ils sont retraduits par les acteurs », les études de cas permettant d'appréhender « les types de contraintes, économiques, politiques, culturelles, qui pèsent sur les politiques éditoriales en matière de sélection des nouveaux titres à traduire, le rôle des intermédiaires politiques (attachés culturels, chargés du livre, instituts de traduction), économiques (éditeurs, agents littéraires), et culturels (traducteurs, écrivains critiques, universitaires) »<sup>404</sup>.

Les points de rencontre de ce champ avec une perspective historique sur les agents littéraires et la circulation des biens culturels que sont les textes et les livres, sont réels et identifiables. On aura noté la mention, chez Heilbron comme chez Sapiro, de l'agent littéraire comme intermédiaire ; pourtant, à ce jour, peu d'études dans ce champ examinent cette figure ; en outre, la classification des agents littéraires comme intermédiaires économiques me semble schématique et ne refléter qu'une vision partielle de la nature des médiations opérées – objection que je fais également, on l'aura compris, à la classification des éditeurs dans cette catégorie, si on prend en compte la conception de l'éditeur comme homme-double.

La méconnaissance de l'agent littéraire en France, la conception bourdieusienne de champs régis structurellement par les principes d'autonomie et d'hétéronomie qui tend parfois à jeter le discrédit sur l'hétéronome, sont peut-être à l'origine de cette classification de l'agent comme médiateur économique. Un des objets de la monographie était précisément d'envisager l'agent littéraire autrement que comme une simple

---

<sup>402</sup> Johan Heilbron, « Le système mondial des traductions », *op. cit.*, p. 257-258.

<sup>403</sup> Gisèle Sapiro, *Les contradictions de la globalisation éditoriale*, *op. cit.*, p. 275.

<sup>404</sup> Gisèle Sapiro, *ibid.*, p. 20.

« courroie de transmission » ou un « agent de liaison », pour reprendre les premiers termes utilisés pour définir la figure du passeur, mais plutôt comme un médiateur culturel<sup>405</sup>. De fait, en opérant au contact de deux cultures, à la fois au sens large du terme, et au sens professionnel, et au contact d'aires linguistiques, le co-agent est par définition un homme double. Comme l'éditeur, il se doit de développer à la fois des compétences économiques – ainsi que juridiques – et littéraires, afin de pouvoir assigner par lui-même une valeur au manuscrit ou au texte qu'il va se charger de rendre public à son tour, en le transmettant à l'éditeur. Par ailleurs, le choix des traducteurs, le travail de relecture – parfois partielle –, des traductions, la possibilité d'infléchir parfois la décision quant à un titre, sont autant d'opérations qui font du co-agent non pas seulement un intermédiaire économique, mais un collaborateur dans l'acte de création du livre traduit. Ceci est d'autant plus vrai pour les agents d'auteurs aux États-Unis et en Angleterre, dont on sait qu'ils ont pu servir d'*editors* auprès de certains de leurs clients, mais cette figure n'est pas au cœur de la monographie. Dans ce travail, je fais en outre l'hypothèse que l'agent – ici au sens de co-agent, international – est un agent culturel, non seulement par la nature des produits culturels qu'il négocie, mais également parce qu'il contribue à l'évolution d'une culture professionnelle, et plus largement encore, à l'évolution de l'édition française, à travers l'importation de deux modèles professionnels : celui de l'agent, et, en arrière-plan, celui de l'éditeur transatlantique. Cette hypothèse m'a été suggérée par la lecture de l'article de Giorgio Alberti sur l'agent Erich Linder, qui fonda l'agence Agenzia Letteraria Internazionale à Milan après la guerre<sup>406</sup>. Dans une perspective sociologique et historique, Alberti démontre que Linder fut non seulement un formidable importateur de textes anglais et américains en Italie après la Seconde Guerre mondiale, mais qu'il contribua à y transplanter une nouvelle figure professionnelle.

En abordant ce nouvel objet, dans une nouvelle aire culturelle, en fondant mon travail sur l'étude de la correspondance professionnelle et des contrats, j'étais consciente de prendre des risques. Il me faudrait veiller à éviter des écueils dont certains étaient prévisibles. En premier lieu, ce projet m'entraînait en dehors du périmètre strict des études américaines et de l'histoire du livre aux États-Unis, ce qui nécessitait notamment une

---

<sup>405</sup> Sur l'usage des termes « agent de liaison », « courroie de transmission » notamment chez Michel Vovelle, voir Diana Cooper-Richet, « Introduction », *Passeurs culturels dans le monde des médias et de l'édition en Europe (XIX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles)*, *op. cit.*, p. 14-17.

<sup>406</sup> Giorgio Alberti, « L'agent littéraire Erich Linder : création, définition et légitimation d'une nouvelle profession dans l'édition italienne après la deuxième guerre mondiale », *L'espace culturel transnational*, *op. cit.*, p. 469-481. Linder fut notamment l'agent de Primo Levi et organisa la traduction et la promotion de *Si c'est un homme* de l'autre côté de l'Atlantique.

familiarisation avec l'histoire des relations internationales, l'histoire de la France, et plus particulièrement l'histoire de l'édition française, dont la bibliographie est volumineuse. Paradoxalement, le point de vue développé dans la monographie est sans doute plus états-unien que français, ceci sans doute dû à ma formation. Ensuite, comme mon approche est fondée en partie sur l'étude des contrats et les termes de négociation proposés par les différentes parties, et afin de m'assurer une bonne compréhension de ces documents dont la langue peut paraître quelque peu exotique à un chercheur en sciences humaines, j'ai consulté des ouvrages de vulgarisation de spécialistes français, notamment les ouvrages des universitaires Jean-Marie Bouvaist et Bertrand Legendre, et ceux d'Emmanuel Pierrat, avocat spécialisé dans le droit de l'édition<sup>407</sup>. Enfin j'ai repoussé plus loin encore les limites de mon domaine en me penchant sur les modalités pratiques des échanges financiers et le fonctionnement de l'Office des Changes, questions fort complexes qui furent en partie éclairées par une communication de Julien Brault sur le rôle de la Banque de France dans les transactions internationales avant 1970<sup>408</sup>. À l'évidence il ne s'agissait dans ce cas que d'éclairer un point précis des obstacles aux relations commerciales internationales, et ma compréhension en demeure limitée.

Portée par l'enthousiasme caractéristique des nouvelles recherches, je n'avais pas anticipé les difficultés liées à la personne de Michel Hoffman et à la nature même du fonds d'archives que j'entrepris d'explorer. Il n'existe pas de littérature secondaire permettant de retracer la vie et le parcours professionnel de Hoffman, qui débute à Saint Pétersbourg, se poursuit à Berlin, et se termine à Paris, en passant par l'Angleterre. Même si la biographie importait peu dans ce projet, il était essentiel que je comprenne comment Hoffman était devenu agent, et quelles compétences – en l'occurrence, linguistiques et juridiques – lui avaient permis de s'établir dans cette profession. Si le recours au témoignage oral, toujours imparfaitement satisfaisant, par le biais de l'interview de son fils cadet<sup>409</sup> a pu éclairer certaines zones de ce trajet, les quelques traces éparses dans les archives de l'agence ont permis de confirmer ou d'infirmer certaines

---

<sup>407</sup> Voir Jean-Marie Bouvaist, *Pratiques et métiers de l'édition*, Paris, Éditions Promodis/ UFR Communication (Paris XIII), 1986 ; Bertrand Legendre, *Les métiers de l'édition*, Paris, Éditions du Cercle de la Librairie, 2007, et Emmanuel Pierrat, (2000), *Le droit d'auteur et l'édition*, Paris, Éditions du Cercle de la Librairie, 2005 ; et *Le droit du livre*, Paris, Éditions du Cercle de la Librairie, 2005.

<sup>408</sup> Brault, Julien. « La Banque de France et les transactions internationales de la France des années 1930 aux années 1970. » Communication, Mission Historique de la Banque de France Seminar, May 2011. [http://www.banque-france.fr/fileadmin/user\\_upload/banque\\_de\\_france/histoire/mission\\_historique/la-Banque-de-France-et-les-transactions\\_internationales-de-la-France-des-annees-1930-1970-Julien-Brault.pdf](http://www.banque-france.fr/fileadmin/user_upload/banque_de_france/histoire/mission_historique/la-Banque-de-France-et-les-transactions_internationales-de-la-France-des-annees-1930-1970-Julien-Brault.pdf).

<sup>409</sup> Interview personnelle de Georges Hoffman, 16 février 2014. Georges Hoffman a repris la direction de l'agence depuis la mort soudaine de son frère aîné, Boris, survenue en 2007. Jennifer Sandler a transcrit dans les annexes de son mémoire de DEA une interview de Boris Hoffman.

informations, de rétablir par endroits la chronologie. L'élaboration d'une biographie plus complète ne saurait être faite, me semble-t-il, qu'à partir d'un travail collaboratif, car des compétences linguistiques supplémentaires sont nécessaires<sup>410</sup>.

Quant à la nature du fonds... au propos d'Arlette Farge qui dans *Le goût de l'archive* disait combien certaines archives peuvent être « déroutante(s) et colossale(s) <sup>411</sup>», j'ajouterai la frustration du chercheur face à une archive imposante, foisonnante et désorganisée. Imposante par la taille tout d'abord, 326 boîtes : l'archive conservée à l'Institut pour la mémoire de l'édition contemporaine (IMEC) est double, elle comporte également les dossiers de l'agence William A. Bradley dont Jenny Bradley confia la charge à Hoffman au moment où elle allait prendre sa retraite à la fin des années 1980. Ceci démontre à la fois la difficulté et la nécessité pour une agence littéraire de perdurer au-delà de la mort de son fondateur, à défaut de descendants prêts à reprendre le flambeau. En effet les auteurs doivent être assurés que leurs intérêts continueront d'être représentés, même si cela doit se faire sous un autre nom – lorsque l'agence change de direction, ainsi l'agence Horch devenant l'agence Targ. L'histoire des agences littéraires est donc, souvent, l'histoire de dynasties familiales, ou du moins, semble relever officieusement du régime des charges héréditaires<sup>412</sup>. Foisonnante, cette archive l'est par cette nature double, par sa diversité linguistique, mais aussi par son état au moment où je l'ai consultée : en effet il n'existe à ce jour qu'un pré-inventaire de ce fonds, pour lequel j'ai dû demander un accès spécial auprès des archivistes, ces archives n'ayant pas encore fait l'objet d'un catalogage systématique et complet. Il me fallut donc à plusieurs reprises demander l'aide d'archivistes encore peu familiers du fonds afin de savoir, ou plutôt, de deviner, ce que les boîtes pouvaient receler<sup>413</sup>. De là une frustration et le regret de n'avoir pas pu disposer de plus de temps pour cette recherche, et l'espoir de revenir vers ce fonds lorsque l'inventaire aura été avancé.

---

<sup>410</sup> J'ai ainsi délibérément laissé de côté les dossiers et archives en allemand et en russe, susceptibles néanmoins d'aider à compléter le portrait.

<sup>411</sup> Arlette Farge, *Le goût de l'archive*, *op. cit.*, p. 11.

<sup>412</sup> Mary Ann Gillies note que l'une des trois agences britanniques les plus importantes, et les plus innovantes au XIXe siècle, J.B. Pinker, disparut dans les années 1930 après la mort de son fondateur en 1922, celui-ci ayant pris soin de stipuler que la majorité des contrats signés avec les auteurs et avec les éditeurs se terminaient au moment de sa mort. De fait Pinker ne délégua jamais le contrôle total de son agence à ses fils, qui ne purent donc pas poursuivre son œuvre. Mary Ann Gillies, *op. cit.*, p. 170.

<sup>413</sup> Mes remerciements ici vont à André Derval, Directeur des collections à l'IMEC, et tout particulièrement à Elisa Martos, archiviste.

Cependant, là n'étaient pas les principaux risques d'un tel projet. Au fil des mois, et à mesure que je m'acheminais vers la rédaction de l'argumentaire accompagnant le projet d'une éventuelle publication, je m'aperçus que je m'étais hasardée vers des domaines qui ne m'étaient pas familiers. Partant d'une étude de cas, avec l'espoir d'éclairer une profession et des pratiques qui relevaient du circuit de communication du livre, j'avais, non sans imprudence, dérivé du côté du comparatisme, traversé des frontières épistémologiques, culturelles et politiques. Ne m'étais-je pas aventurée sans y prendre garde dans le domaine des *buzz words* de la recherche en sciences humaines et sociales, versant dans un transnationalisme béat ? J'aimerais dans la dernière partie de cette synthèse jeter un regard réflexif afin de déterminer avec le plus de précision possible le(s) champ(s) dans le(s)quel(s) s'inscrit cette étude.

### **III. HISTOIRE(S) DE FRONTIÈRES**

Considérer l'agent littéraire comme passeur dans une perspective transatlantique revenait à interroger les modalités de circulation des textes – leur évaluation, sélection, négociation, le choix d'un ou de plusieurs traducteurs, la vérification des données bibliographiques... – mais également des livres. Comme l'étude le démontre, Hoffman et les co-agents français ne se contentaient pas de négocier les droits de traduction de textes que les éditeurs français auraient déjà lus et évalués, ou fait évaluer par un de leurs proches collaborateurs, comme Maurice Edgar Coindreau pour Gallimard ; ils servaient notamment d'intermédiaires entre les deux rives de l'Atlantique, dans un sens comme dans l'autre, en transmettant aux éditeurs américains ou français des exemplaires des livres, ce qui dans l'immédiate après-guerre n'était pas chose aisée, au vu des difficultés matérielles des communications. Ainsi Hoffman, comme sa concurrente Jenny Bradley, faisait régulièrement appel aux circuits diplomatiques britanniques ou américains pour obtenir l'exemplaire d'un ouvrage en demande chez les éditeurs français. D'autres obstacles à la circulation ont été soulignés dans la monographie inédite, notamment les frontières monétaires et l'obstacle non négligeable que constituaient les règlementations tatillonnes et changeantes de l'Office des Changes.

La circulation des livres et des textes fait depuis longtemps l'objet d'analyses en histoire du livre, à commencer par *L'apparition du livre* de Febvre et Martin (1958) qui consacre un chapitre entier aux agents de diffusion, aux conditions de transport, à la

circulation et aux lieux d'échanges du livre ; en bref, à la géographie du livre. Alors que dans le sillage et sous l'influence de l'entreprise collective de publication d'une *Histoire de l'édition française* parue dans les années 1980, nombre de pays comme les États-Unis, la Grande-Bretagne, l'Irlande, ou encore l'Australie, ont à leur tour initié des projets collectifs de grande ampleur pour élaborer des histoires nationales du livre, dès les années 1990, les historiens du livre – les historiens plus généralement – appelaient à l'élargissement des perspectives au-delà des frontières étatiques et à la prise en compte de relations entre communautés de lecteurs et communautés de producteurs<sup>414</sup>. L'idée que le livre ne connaît pas les frontières est à présent communément admise<sup>415</sup>. Dans les années 1970, l'intérêt pour la circulation transatlantique de la presse avait déjà été éveillé par Norman Fiering<sup>416</sup> et en 1999, l'historien américain, Michael Winship, en témoignait à son tour dans son article « The Transatlantic Book Trade and Anglo-American Culture in the Nineteenth Century »<sup>417</sup>. En 2008, la synthèse de l'historiographie du champ – dont il faut souligner qu'elle ne concerne que les ouvrages en langue anglaise – dressée par Leslie Howsam relevait à juste titre un important développement des perspectives transatlantiques dans les ouvrages de James Raven, Meredith McGill ou encore Richard Sher<sup>418</sup>. Miles Ogborn et Charles Withers, les éditeurs du volume *Geographies of the Book* (2010), qui tire son titre de l'opus de Febvre et Martin, rappellent combien la circulation des livres est liée à la circulation et la constitution du savoir scientifique, tout

---

<sup>414</sup> Plusieurs projets collectifs d'histoires nationales du livre se sont concrétisés à ce jour, dont *A History of the Book in America* (University of North Carolina Press), *The Cambridge History of the Book in Britain* en 6 volumes (parus entre 1999 et 2011) et dont le quatrième volume fut en partie dirigé par D.F. McKenzie, ou encore *The Oxford History of the Irish Book* en 5 volumes. On notera également le projet de recherche de l'Université de Pretoria en partenariat avec l'Université Oxford Brookes initié en 2012-2013, « Print, Publishing and Cultural Production in South Africa, 1948-2012 ».

<sup>415</sup> Ce dont étrangement ne semble pas être conscient l'auteur de *Material Texts: Books Without Borders in Enlightenment Europe: French Cosmopolitanism and German Literary Markets*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2012, Jeffrey Freedman, qui dès la première page souligne la nouveauté d'une perspective transnationale et présente son étude comme « un défi au modèle national, dominant en histoire du livre » (p. 1, je traduis).

<sup>416</sup> Norman Fiering, « The Transatlantic Republic of Letters: A Note on the Circulation of Learned Periodicals to Early Eighteenth-Century America », *William and Mary Quarterly* 33:4 (1976), p. 642–60.

<sup>417</sup> Michael Winship, in *Reciprocal Influences; Literary Production, Distribution and Consumption in America*, *op. cit.*, p. 98-122.

<sup>418</sup> Leslie Howsam, « What Is the Historiography of Books? Recent Studies in Authorship, Publishing, and Reading in Modern Britain and North America », *op. cit.*, p. 1089-1101. Howsam souligne les qualités des ouvrages de Richard Sher, *The Enlightenment & The Book: Scottish Authors & Their Publishers in Eighteenth-Century Britain, Ireland, & America*, Chicago, University of Chicago Press, 2006; James Raven, *London Booksellers and American Customers: Transatlantic Literary Community and the Charleston Library Society, 1748-1811*, Columbia, University of South Carolina Press, 2002, et de Meredith McGill, *American Literature and the Culture of Reprinting, 1834-1853*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2007.

particulièrement dans l'espace atlantique<sup>419</sup>, mais, pourrait-on ajouter, également en Europe, comme l'a notamment démontré Michel Espagne dans ses travaux sur les échanges intellectuels entre la France et l'Allemagne<sup>420</sup>. Si l'historiographie anglo-américaine récente en histoire du livre prend effectivement en compte la dimension transatlantique, il faut noter que ces travaux portent le plus souvent sur l'aire anglophone, ce qui se comprend aisément : tout d'abord l'histoire de l'édition américaine et la constitution même de la notion d'auteur professionnel aux États-Unis sont directement liées à l'histoire de l'édition et des auteurs en Grande-Bretagne, puisque l'édition américaine s'est bâtie en grande partie sur la réédition de textes d'auteurs britanniques. Deuxièmement, la communauté de langue a de toute évidence facilité la circulation des textes et des livres d'une rive à l'autre. On pourrait ajouter que même dans le domaine des droits en langue anglaise d'œuvres étrangères au XXe siècle, les relations entre l'Angleterre et les États-Unis restaient privilégiées puisqu'un éditeur américain peut s'il le souhaite partager les frais de la traduction avec un éditeur britannique<sup>421</sup>. Enfin l'unité de langue des archives constitue un facteur déterminant pour ce type de recherche.

Suivant les idées de l'historien des sciences James Secord pour qui la construction du savoir et sa diffusion ne peuvent être étudiées séparément – ce qui l'amène à prôner l'emprunt de certaines méthodes issues de l'histoire du livre<sup>422</sup> –, le programme de Ogborn et Withers, énoncé dans *Geographies of the Book*, est particulièrement ambitieux :

Taking the geography of the book seriously in parallel with the history of the book means that such geographies must be about more than just mapping the distribution of printers, printing presses and printed words. As we have argued, the geography of the book enters into the very nature of the book itself. Geographical questions, and they can be of many different sorts, address fundamental issues of the production, distribution and consumption of books. We must, at one and the same time, explore the local places in which written materials were produced, and their impact on the nature of books as material and signifying objects; the patterns of dispersal and modalities of movement through which books travelled, and the implications of those for forms of knowledge; and the

---

<sup>419</sup> Miles Ogborn, Charles W. J. Withers, eds., *Geographies of the Book*, Londres, Ashgate, 2010.

<sup>420</sup> Voir Michel Espagne, Michel Werner, éd., *Transferts. Les relations interculturelles dans l'espace franco-allemand*, Paris, Éditions Recherche sur les Civilisations, 1988.

<sup>421</sup> Ce phénomène n'est sans doute plus aussi développé qu'il pouvait l'être au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, puisque l'on sait que les traductions d'œuvres étrangères subissent des adaptations selon qu'elles sont destinées à un lectorat britannique ou américain ; de même qu'un texte d'un auteur britannique sera adapté pour un lectorat américain. Voir notamment Claire Bruyère, Marie-Françoise Cachin, « Transatlantic Crossings : Publishing American Literature in Britain and British Literature in the United States », *Bibliothèque 5/2* (Spring 1997), p. 171-188.

<sup>422</sup> Voir James Secord, développées notamment dans « Knowledge in Transit », *Isis* 95, 2004, p. 654-672.

geographical positioning of readers whose located reading practices shape how books were consumed<sup>423</sup>.

À ces grandes lignes d'un programme touchant à la question de la circulation des livres et du savoir, il me semble que quelques précisions s'imposent : le questionnement géographique doit s'accompagner d'un questionnement historique et de la prise en considération de multiples facteurs déjà envisagés dans *L'Apparition du livre*, comme le rappelle Sabine Juratic qui les applique à l'époque moderne :

... la circulation des livres s'organise d'abord en fonction des conditions générales de l'économie et de la culture de chaque pays. Celles-ci dépendent notamment du niveau culturel variable des populations, des langues usuelles de la communication imprimée, mais aussi du degré d'urbanisation, des infrastructures de transport, et de l'état des réseaux de communication, ainsi que de la sécurité et de la rapidité des transmissions...<sup>424</sup>

La sociologie de la traduction reprend ces facteurs, lorsqu'elle évoque les contraintes économiques, politiques et culturelles qui structurent la circulation des textes. Mais comme Juratic le note, quelques zones d'ombre subsistent dans cette modélisation de la circulation des livres, en particulier la question des intermédiaires dans le parcours commercial du livre<sup>425</sup>.

Il me semble que le récent engouement des études littéraires pour la géographie et plus spécifiquement pour la cartographie – qu'elle soit métaphorique ou non<sup>426</sup> – s'est notamment traduit aux États-Unis dans les travaux de Franco Moretti, spécialiste de littérature comparée et de l'histoire du roman, *Atlas du roman européen, 1800-1900*, et *Graphes, cartes et arbres. Modèles abstraits pour une autre histoire de la littérature*<sup>427</sup>. La démarche de Moretti est intrigante, voire séduisante : il propose de décaler le regard porté sur la littérature dans les études littéraires, en empruntant aux sciences sociales et à l'histoire en particulier les méthodes quantitatives et la carte comme instrument

---

<sup>423</sup> Ogborn, Withers, *Geographies of the Book*, *op. cit.*, p. 10.

<sup>424</sup> Sabine Juratic, « Commerce et marchés du livre, vus de Paris, à l'époque moderne », *50 ans d'Histoire du livre : 1958-2008*, *op. cit.*, p. 44-61.

<sup>425</sup> Sabine Juratic, *ibid.*, p. 60.

<sup>426</sup> Une simple recherche à partir du mot « *mapping* » sur la page internet de l'Université de Pennsylvanie recensant les appels à communication ou à contribution pour des colloques ou des revues faisait apparaître, au milieu du mois de juillet 2015, plus de 1 800 résultats.

<sup>427</sup> Franco Moretti (1999), *Atlas du roman européen, 1800-1900*, Jérôme Nicolas, trad., Paris, Seuil, 2000, et (2005), *Graphes, cartes et arbres. Modèles abstraits pour une autre histoire de la littérature*, Etienne Dobenesque, trad., Laurent Jean-Pierre, préface, Paris, Les prairies ordinaires, 2008.

analytique, et aux théories de l'évolution, l'idée de sélection naturelle pouvant expliquer le déclin de certaines formes littéraires<sup>428</sup>. Il propose de changer l'échelle d'analyse, en passant du *close reading* au *distant reading*, ou, selon Laurent Jeanpierre, de passer de « l'interprétation des textes à l'explication de leurs lois d'émergence, de production et de survie »<sup>429</sup>. Moretti à la fois tente une percée dans les études littéraires et se propose de compléter les perspectives de l'histoire du livre qu'il semble juger insuffisantes et impropres, à ce jour, à renouveler l'analyse de la littérature<sup>430</sup>. Son travail dans *Atlas du roman européen* est une approche de la circulation d'un genre. Il s'attache notamment à observer la pénétration du roman étranger en Angleterre à partir de la computation de données tirées des catalogues des bibliothèques de prêt (*circulating libraries*) entre 1800 et 1900, et en s'attachant également à calculer les délais de traduction des romans classiques français. Mais, de son propre aveu, il ne trouve pas d'explication au phénomène de domination du roman français en Europe au XIXe siècle<sup>431</sup>.

Notons que dans ces deux ouvrages, il n'attache pas d'importance aux formes mêmes dans lesquels les textes circulent – à quel lectorat ces éditions sont-elles destinées ? – ni aux acteurs qui pourraient expliquer ces diffusions, ces modulations de popularité au fil des décennies. C'est également la critique que lui fait le sociologue Laurent Jeanpierre dans sa préface à *Graphes, cartes et arbres*, qui fait remarquer qu'entre la microlecture du texte et la macrolecture du phénomène de diffusion, Moretti semble escamoter une « échelle intermédiaire de l'analyse où sont présents les sujets véritables de l'activité littéraire, de l'écriture et de la lecture », à savoir les mécanismes de sélection, de légitimation et de consécration littéraire<sup>432</sup>. Tout en revendiquant sa volonté de bousculer les pratiques institutionnelles des études littéraires, Moretti a l'honnêteté de reconnaître ses erreurs et de prendre en considération les critiques qui lui sont faites. Il conclut d'ailleurs *Atlas* ainsi :

J'ai essayé de quantifier la diffusion littéraire ; d'analyser sa dispersion spatiale; de trouver des modèles théoriques susceptibles d'expliquer sa rigidité. Pourtant, le processus dans son ensemble garde quelque chose d'énigmatique. Comment se fait-il que la diffusion du roman ait si bien fonctionné ? Comment a-t-elle fait ? Entendons-nous bien, cette diffusion a eu lieu et elle a été si vaste et si profonde qu'elle finit par sembler naturelle ; mais elle n'a

<sup>428</sup> Son recours aux théories darwiniennes lui a été reproché aux États-Unis. C'est l'une des critiques à laquelle je souscris, car elle suggère que la diffusion d'un genre littéraire, sa popularité et son déclin, sont des phénomènes naturels, ce qui une fois encore ne laisse aucune place aux agents de la production et de la diffusion des livres.

<sup>429</sup> Laurent Jeanpierre, « préface », *Graphes, cartes et arbres. ...op. cit.*, p. 14.

<sup>430</sup> Franco Moretti, *Atlas du roman européen...*, *op. cit.*, p. 159.

<sup>431</sup> Franco Moretti, *ibid.*, p. 214.

<sup>432</sup> Laurent Jeanpierre, « Préface », Franco Moretti, *Graphes, cartes et arbres...*, *op. cit.*, p. 25-26.

rien de naturel. Des romans forgés par l'histoire anglaise ou par la géographie de Paris : comment peuvent-ils plaire à des lecteurs russes, italiens ou brésiliens ? Est-ce parce que nous sommes tous emportés par le même tourbillon cosmico-historique ? Naturellement – mais à un degré d'abstraction tel que cette explication ne nous est pas d'un grand secours. Et puis une autre question reste tout de même ouverte : comment fonctionne la diffusion<sup>433</sup> ?

C'est précisément, me semble-t-il, à cette dernière question qu'une histoire du livre transnationale et une attention portée aux intermédiaires et médiateurs peuvent apporter des réponses.

Laurent Jeanpierre note bien que les propositions de Moretti intéresseront davantage les sociologues et les historiens de la littérature que les littéraires ; dans le même temps, au plan institutionnel, on peut penser que ce grand pas de côté, le recours à l'analyse computationnelle, sont peut-être de nature à « sauver » les études littéraires en perte de vitesse<sup>434</sup>. Cette approche presque uniquement quantitative relève-t-elle du gadget<sup>435</sup> ? Elle a au moins le mérite d'expérimenter et de proposer un décentrement du regard sur la littérature, et si elle demeure insuffisamment analytique, elle est à même de fournir des données exploitables aux historiens du livre dans le domaine de la circulation des livres.

Comme Michel Espagne le souligne, par sa nature duelle, bien culturel et objet matériel, et en raison de sa circulation dans l'espace, le livre est l'un des vecteurs essentiels d'échanges culturels. La diplomatie culturelle des États-Unis l'a d'ailleurs bien compris dans la deuxième partie des années 1940, lorsqu'elle envisageait le livre comme « une arme » au service des idées, du moins, des idées de la démocratie telle que l'entendent les États-Unis. Les agents, en tant qu'instances de médiation de cette circulation, et en collaboration avec d'autres instances – éditeurs, mais également centres et institutions de la diplomatie américaine, comme je le suggère dans le troisième chapitre de la monographie – participent à ces échanges, en rendant disponibles ces livres et ces textes en traduction, pour la « culture d'accueil » dont ils peuvent « devenir une nouvelle pierre de construction »<sup>436</sup>. En effet Espagne démontre que le livre se prête tout

---

<sup>433</sup> Franco Moretti, *Atlas du roman européen...*, *op. cit.*, p. 214.

<sup>434</sup> Jeanpierre le suggère, mais sa formule d'une association de « savoirs devenus plus légitimes dans la hiérarchie des disciplines universitaires » (p. 14) demande à être discutée : s'agit-il du champ universitaire états-unien ou français ?

<sup>435</sup> Ces expérimentations sont-elles opportunistes ? On peut s'interroger au vu du développement phénoménal des humanités numériques et des financements de recherche que ce champ attire.

<sup>436</sup> Michel Espagne, « Transferts culturels et histoire du livre », *histoire et civilisation du livre, revue internationale*, V, 2009, p. 216.

particulièrement à une multiplicité d'interprétations et d'appropriations dans la culture d'arrivée. L'appropriation est un concept central dans sa réflexion sur la possibilité et les limites d'une histoire culturelle comparée – ainsi que dans les analyses de Roger Chartier qui souligne que le livre, comme vecteur culturel et forme symbolique, n'est pas reçu uniformément par une communauté de lecteurs. Les analyses de Michel Espagne sont particulièrement éclairantes pour le point de vue adopté dans la monographie, centré sur les relations franco-américaines, même si je n'ai privilégié qu'un unique sens de circulation, ne pouvant matériellement dans le même temps étudier le rôle de Hoffman dans l'exportation de la littérature française aux États-Unis, recherche qui pourra être menée ultérieurement. En s'appuyant sur sa propre recherche sur la circulation des idées entre l'Allemagne et la France, Espagne a explicité les limites au comparatisme en histoire, dont il estime que tout en proclamant une volonté de dépasser le cadre national, il conforte en vérité « le clivage national et rend problématique sa remise en question », dès lors qu'une comparaison terme à terme commence toujours par réifier les différences<sup>437</sup>. Il propose ainsi de concevoir « la théorie des transferts culturels (...) comme la contribution à une correction méthodologique du comparatisme en histoire culturelle »<sup>438</sup>. Le concept de transfert culturel tel qu'il est ici défini, permettant de « mettre en évidence les imbrications et les métissages entre les systèmes nationaux ou culturels »<sup>439</sup>, permet ainsi de s'affranchir de la comparaison terme à terme et de s'attacher aux conditions et aux mécanismes de ce transfert, qui englobent les acteurs de ce processus. La notion de métissage a été adoptée par de nombreux historiens français de la culture, notamment pour rectifier un point de vue précédemment fondé sur un schéma dominant/ dominé. Le concept de transfert est d'autant plus utile que l'idée d'une domination culturelle américaine a longtemps informé l'histoire des relations culturelles entre les États-Unis et l'Europe, et que son corollaire, l'antiaméricanisme, reste constitutif d'un certain discours intellectuel français<sup>440</sup>.

---

<sup>437</sup> Ce risque de réification des différences en histoire comparée avait déjà été notée par l'historien américain et pionnier de l'histoire transnationale Akira Iriye. Voir « The Internationalization of History », *American Historical Review* 94.1, 1989, p. 1-10. Accessible également <http://www.historians.org/about-aha-and-membership/aha-history-and-archives/presidential-addresses/akira-iriye>.

<sup>438</sup> Michel Espagne, « Sur les limites du comparatisme en histoire culturelle », *Genèses*, 17 (1994), « Les objets et les choses », p. 113, 121.

<sup>439</sup> Michel Espagne, « Transferts culturels et histoire du livre », *op. cit.*, p. 201.

<sup>440</sup> Sur le développement et l'évolution de la notion d'antiaméricanisme comme discours, voir notamment Philippe Roger, trans. Sharon Bowman, *The American Enemy: The History of French Anti-Americanism*, Chicago, University of Chicago Press, 2005; Richard Golsan, « From French Anti-Americanism and Americanization to the 'American Enemy'? » *The Americanization of Europe: Culture, Diplomacy, and Anti-Americanism since 1945*, Alexander Stephan (éd.), New York, Oxford, Bergahn Books, 2005, p. 44-68.

(...) quand on observe qu'un livre ou une orientation philosophique a passé la frontière du contexte national de sa genèse, il s'agit avant tout, du point de vue de la méthode des transferts culturels, de déterminer les chemins employés pour l'exportation<sup>441</sup>.

Dans cette optique, l'historien note que l'étude des médiateurs est un domaine particulièrement pertinent, puisqu'elle permet précisément de s'attacher aux interrelations, aux zones de contacts entre cultures. C'est ce que j'ai tenté de faire dans la monographie, qui ne peut dès lors représenter qu'une partie de l'étude des transferts culturels, puisqu'une fois encore, laissant de côté la réception et les modalités d'appropriation de cette culture, je me concentre sur l'un des maillons du circuit de communication.

Dans cette conception d'une histoire culturelle moins comparatiste que croisée, Espagne souligne plusieurs dangers, donc les deux suivants me semblent particulièrement délicats : le premier, repris par Christophe Charle, est lié au point de vue de l'historien, prisonnier de son propre cas qu'il prend comme étant la norme par rapport à laquelle il tend à évaluer les autres cas. Prolongeant les analyses d'Espagne, ce que Charle propose n'est rien moins que de « tester la problématique du pays voisin sur son propre terrain national »<sup>442</sup>, position délicate à atteindre et à maintenir. Dans cette perspective la connaissance de la bibliographie de l'histoire du livre états-unienne était sans doute une condition nécessaire, et je l'espère, suffisante.

La comparaison de termes totalement étrangers l'un à l'autre constitue un deuxième écueil, et Espagne montre que les décalages sont parfois d'ordre chronologique, les appropriations étant plus ou moins longues à se faire. Ici le danger concernait la comparaison des situations de l'édition aux États-Unis et en France au sortir de la guerre, qui de fait présentaient des différences notables en termes économiques, structurels, et idéologiques. Leur mise en regard était toutefois nécessaire à la compréhension du contexte global dans lequel ces institutions pouvaient parvenir à établir des relations commerciales par le biais des agences littéraires notamment, même si la structure de la majorité des maisons d'édition françaises demeurait plus familiale que celle des maisons américaines déjà entrées dans une phase de concentration économique. Par ailleurs,

---

<sup>441</sup> Espagne, « Transferts culturels et histoire du livre », *op. cit.*, p. 202.

<sup>442</sup> Christophe Charle, « L'Histoire comparée des intellectuels en Europe. Quelques points de méthode et propositions de recherche », *Pour une histoire comparée des intellectuels*, Michel Trebitsch, Marie-Christine Granjon (dir.), Paris, IHTP-CNRS, 1998. Collection « Histoire du Temps présent », p. 58.

l'existence d'une « relation structurante »<sup>443</sup>, remontant au XIXe siècle dans le monde de l'édition entre les États-Unis et la France, et l'attention particulière portée par la diplomatie culturelle américaine à l'espace français au lendemain du conflit, en raison notamment des craintes d'une domination de l'idéologie soviétique dans un pays si fortement sous l'emprise du communisme, justifiaient une étude des relations transatlantiques, au-delà des divergences culturelles et linguistiques. On notera que les relations culturelles entre les États-Unis et la France, développées avec la structuration d'un espace littéraire transnational au XIXe siècle<sup>444</sup>, se poursuivent avant la Première Guerre mondiale et entre les deux guerres au travers d'échanges dans le réseau internationaliste, et transatlantique, d'un champ intellectuel, comme en atteste d'ailleurs la médiation de Waldo Frank entre la France et les États-Unis analysée par Anne Ollivier-Mellios<sup>445</sup>.

Comme on le voit, ces analyses ont partie liée avec l'histoire des relations internationales, dont Anaïs Fléchet montre bien que les croisements entre son historiographie et l'histoire culturelle existent depuis longtemps<sup>446</sup>. Depuis la fin des années 1980, l'idée d'adaptation, les concepts de « transferts culturels » et de « métissages » ont progressivement remplacé l'impérialisme culturel comme catégorie analytique en histoire diplomatique, et l'heure est à l'étude de la diplomatie culturelle<sup>447</sup>. Au cœur de ce croisement des historiographies se trouvent la question des échanges, et celle des frontières politiques, économiques, mais aussi symboliques et mouvantes<sup>448</sup>. Comme le note Anaïs Fléchet, les contacts entre ces deux traditions historiques

ouvrent de nouvelles perspectives pour penser l'intermédiaire. Ils permettent d'analyser l'action des différents *médiateurs* culturels, qu'ils soient intellectuels, artistes, diplomates,

<sup>443</sup> Michel Espagne insiste sur la préexistence d'une « relation structurante » d'un territoire à un autre comme fondement d'une historiographie transnationale, construite sur la base d'un axe réel de communication, comme il l'a lui-même démontré dans son étude de la présence allemande en Gascogne, établissant l'existence d'un « réel espace culturel, cimenté par des pratiques économiques collectives, par des comportements familiaux et religieux homogènes, par des échanges épistolaires incessants » (« Sur les limites du comparatisme en histoire culturelle », *op. cit.*, p. 117).

<sup>444</sup> Pascale Casanova, *La république mondiale des lettres*, Paris, Seuil, 1999.

<sup>445</sup> Voir notamment Anne Ollivier-Mellios, « Waldo Frank et *Europe* : Waldo Frank et l'Europe », *Revue Française d'Etudes Américaines* 1/ 87, 2001, p. 17-37.

<sup>446</sup> Anaïs Fléchet, « Histoire culturelle et histoire des relations internationales », *Dictionnaire d'histoire culturelle de la France Contemporaine*, *op. cit.*, p. 389-394. Voir également Jessica Gienow-Hecht, Frank Schumacher, éd., *Culture and International History*, New York, Oxford, Berghahn Books, 2003.

<sup>447</sup> Voir notamment Jessica Gienow-Hecht, « Shame on US? Cultural Transfer, Academics, and the Cold War – A Critical Review », *Diplomatic History* 24, no. 3, été 2000, p. 465-494. La notion même de « diplomatie culturelle » continue de faire débat, comme en attestent les différences de dénomination de ce champ en France, en Grande-Bretagne et aux États-Unis.

<sup>448</sup> Anaïs Fléchet, « Histoire culturelle et histoire des relations internationales », *op. cit.*, p. 393.

touristes ou migrants, et d'examiner les *facteurs* économiques, politiques, techniques et culturels des transferts<sup>449</sup>.

D'après l'historien américain Akira Iriye, l'histoire transnationale est une évolution de l'histoire des relations internationales, mais en réalité la ligne entre l'international et le transnational demeure souvent floue. Ainsi que le notent de nombreux observateurs, en écho à Michel Espagne, la mise en contact de recherches et la juxtaposition d'historiographies nationales sur un même objet ne suffit pas à justifier une approche transnationale<sup>450</sup>. La perspective transnationale – qu'elle soit historique, sociologique ou littéraire – vise à dépasser le cadre national et le « compartimentage » des frontières, des recherches nationales, et des disciplines ; en cela elle pourrait s'assimiler à l'histoire mondiale, *world history* ou *global history*<sup>451</sup>. D'ailleurs Iriye reconnaît que l'ouvrage publié avec l'historien français Pierre-Yves Saunier, *Palgrave Dictionary of Transnational History* (2009), ne distinguait pas suffisamment l'histoire transnationale de l'histoire globale<sup>452</sup>, ce qui révèle la difficulté à démêler les liens entre ces deux approches, tout autant que ceux tissés entre histoires transnationale, croisée et connectée. Le passionnant débat entre historiens britanniques, américains et sud-africains paru dans *The American Historical Review* en 2006, ainsi que la récente littérature française sur cette question, témoignent de cette confusion et de la diversité des conceptions de l'histoire transnationale<sup>453</sup>. Pourtant n'est-il pas nécessaire de définir clairement les contours de ces catégories pour éviter que le qualificatif « transnational » ne soit réduit à une terminologie à la mode en littérature et en les sciences humaines ?

Pour Ian Tyrrell, historien des États-Unis pour qui les origines de l'histoire transnationale, dans les années 1990, sont américaines et profondément liées à l'histoire de ce pays, ces liens pourraient être ainsi dessinés :

The new transnational history was related to, but not the same as globalization [*sic*], world history, and comparative history. (...) Transnational history is a broader church that

---

<sup>449</sup> Anaïs Fléchet, « Histoire culturelle et histoire des relations internationales », *ibid.*, p. 394.

<sup>450</sup> Voir notamment Elizabeth Fay, Leonard von Morzé, ed., *Urban identity and the Atlantic World*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2013, p. 1.

<sup>451</sup> Sur l'idée d'un « compartimentage », voir Caroline Douki, Laurent Minard, « Pour un changement d'échelle historiographique », *Histoire globale. Un autre regard sur le monde ?* Laurent Testot, dir., Auxerre, Sciences Humaines Editions, 2008, édition revue et augmentée 2015, p. 169-185.

<sup>452</sup> Akira Iriye, *Global and Transnational History: The Past, Present, and Future*, Basingstoke, Palgrave Pivot, 2013, chapitre 3, « Global/ Transnational Historiography ».

<sup>453</sup> Christopher A. Bayly, Sven Beckert, Matthew Connelly, Isabel Hofmeyr, Wendy Kozol, Patricia Seed, « AHR Conversation: on Transnational History », *op. cit.*; sur la difficulté à saisir les distinctions entre histoires globale, croisée, connectée, transnationale, voir ... voir notamment Caroline Douki, Laurent Minard, « Pour un changement d'échelle historiographique », *op. cit.*

encompasses global history because the US itself was so clearly from the early national period connected globally. (...) Trans-cultural or intercultural relations were possible competitor terms but practitioners [at La Pietra] considered these as broader and too vague. The transnational history concept enabled scholars to recognise the importance of the nation, while at the same time contextualising its growth<sup>454</sup>.

On notera que Tyrrell n'emploie pas le terme « transnational » au sens où l'entendait Randolph Bourne en 1916<sup>455</sup> qui renvoyait – déjà – au multiculturalisme des États-Unis ; d'autre part, cette description ne prend pas en considération les développements ultérieurs qui aux États-Unis, notamment sous l'impulsion d'Iriye, ont élargi le concept pour englober la dimension culturelle. Pour ma part, les termes de « trans-culturel » et « relations interculturelles » paraissent pertinents dans le cadre de ma recherche.

L'absence de consensus sur la définition de l'histoire globale n'aide certainement pas à clarifier le rapport entre les deux. Pour le sinologue allemand Dominic Sachsenmaier, le champ ne s'illustre pas par une base méthodologique solide, mais plutôt par une diversité d'approches et d'objets qui trouveraient à se fédérer par un rapport à l'espace « global »<sup>456</sup>. Par ailleurs on notera que sous l'influence des *Cultural Studies*, l'histoire globale cherche à décentrer le regard par rapport à l'Occident. De même, l'histoire transnationale pourrait se définir par l'attention qu'elle porte au rôle d'acteurs non-étatiques dans les échanges et par son intérêt pour les mouvements, les migrations, les passages, la circulation des idées des biens, des idées et des personnes, et les dynamiques ainsi induites. Prenant l'exemple d'Iriye, Sachsenmaier note que les tenants d'une histoire transnationale emploient très souvent les termes connexes de « global », « international » et « transnational » sans véritablement prendre la peine de les distinguer les uns des

---

<sup>454</sup> Ian Tyrrell, « What is transnational history ? », communication, Paris, EHESS, janvier 2007, accessible sur <https://iantyrrell.wordpress.com/what-is-transnational-history/>. Pour Tyrrell la « nouvelle » histoire transnationale serait née lors d'un cycle de conférences organisées par Thomas Bender et la Organization of American Historians dans les locaux de New York University à Florence (Italie), entre 1997 et 2000, et qui ont donné lieu à la publication de *Rethinking American History in a Global Age* (University of California Press, 2002) sous la direction de Bender. Ironie frappante dans un débat sur le « transnationalisme » : sur les 79 participants à ce projet, moins de la moitié (26) étaient des chercheurs étrangers ou travaillant dans une institution en dehors des États-Unis, dont 2 Français de l'EHESS, et, fait étrange, un seul chercheur de l'Université de Florence, ville où se tint le cycle de conférences.

<sup>455</sup> Randolph Bourne, « Transnational America », *Atlantic Monthly*, juillet 1916. Pour une discussion de l'usage de « transnational » par Bourne, voir notamment André Kaenel, « Cultural Studies and the Assault on the National Paradigm: American Studies in the United States and Europe », *op.cit.*

<sup>456</sup> Dominic Sachsenmaier, *Global Perspectives on Global Histories: Theories and Approaches in a Connected World*, Cambridge, Cambridge University Press, 2014, p. 72. Le profil transnational de Sachsenmaier offre une caution valide : après sa thèse à l'Université Albert-Ludwigs-Universität à Fribourg il a passé plus de 10 ans entre les États-Unis et la Chine, d'abord pour des recherches post-doctorales, puis à différents postes de *Assistant Professors*.

autres<sup>457</sup>. Il conclut à l'impossibilité de définir de manière définitive l'histoire globale et l'histoire transnationale. Le débat sur la pertinence du terme et sur le rapport de l'histoire transnationale aux autres approches des phénomènes de la mondialisation est loin d'être tranché.

Il me semble qu'en tout état de cause, la perspective transnationale ne doit pas faire oublier l'existence bien réelle des frontières, quelles qu'elles soient, car elles sont la condition même d'une traversée, ce que Tyrrell rappelait dans son allocution de 2007 : « the purpose of the transnational label was (...) to focus on the relationship between nation and factors beyond the nation »<sup>458</sup>. Cette question des frontières ne semble pas tout à fait résolue dans *La République mondiale des lettres* de la sociologue Pascale Casanova, qui d'un côté postule la structuration d'un champ littéraire transnational autonome, c'est-à-dire indépendant des contraintes politiques et économiques, mais ne peut faire abstraction du fait que la circulation des textes dans cette république mondiale est en réalité structurée par les divisions linguistiques qui fondent partiellement les identités nationales<sup>459</sup>. Il me semble par ailleurs que tout en reprenant l'expression d'un « marché international de biens intellectuels » de Goethe et en empruntant les catégories professionnelles du domaine commercial, Casanova évacue trop rapidement les agents économiques et politiques du champ littéraire pour se concentrer sur les « grands intermédiaires transnationaux », les « fins lettrés et (...) critiques raffinés », ces cosmopolites polyglottes qui sont « en effet des sortes d'agents de change », des « cambistes » de la littérature<sup>460</sup>. Une fois encore, doit-on y voir le poids du principe d'autonomisation du champ littéraire qui conduirait une partie de la sociologie (française) à entretenir « une certaine idée sacralisée de la littérature, ignorant tous les petits auteurs tombés dans l'oubli... ainsi que le morne océan des productions commerciales grand public »<sup>461</sup>?

Dans la monographie inédite, l'accent mis sur les interrelations, les instances intermédiaires ou l'intervention d'acteurs non-étatiques, ainsi que le questionnement des modalités de passage des frontières, semblent effectivement attester d'une perspective

---

<sup>457</sup> Dominic Sachsenmaier, *Global Perspectives on Global Histories...ibid.*, p. 76-77.

<sup>458</sup> Ian Tyrrell, « What is transnational history ? », *op. cit.*

<sup>459</sup> Sur ce point voir l'analyse de Suman Gupta, *Globalisation and Literature*, Cambridge, Polity Press, 2009, p. 142.

<sup>460</sup> Pascale Casanova, *La république mondiale des lettres*, *op. cit.*, p. 22, 37.

<sup>461</sup> Je cite ici Sylvie Ducas qui en prologue à ses analyses de l'histoire des prix littéraires en France, précisait la nature de ses liens avec la sociologie à laquelle elle emprunte également des outils. *La littérature à quel(s) prix ? Histoire des prix littéraires*, Paris, La Découverte, 2013, p.16.

transnationale. Toutefois cette étude développe assez peu ce que Tyrrell soulignait comme caractéristique de l'histoire transnationale, à savoir le rapport des nations aux contraintes et paramètres extérieurs, qui effectivement ont une influence sur la circulation des livres et le travail des agents littéraires, comme je l'ai montré au travers des obstacles financiers et politiques. Par ailleurs, le regard demeure éminemment occidental – et « blanc » – comme l'axe franco-américain en témoigne.

En 2010, Stephen Greenblatt, spécialiste de littérature anglaise à Harvard, proposait dans un manifeste de poursuivre l'exploration du mouvement et des migrations culturelles au sein du champ émergent des *mobility studies* en stipulant que la culture est intrinsèquement mobile<sup>462</sup>. Le programme esquissé pour un développement des *mobility studies* dans une perspective culturelle, repose sur cinq piliers, si j'ose dire, qui tous disent la nécessité d'examiner d'abord la « matérialité » de la mobilité, avant d'envisager ces mouvements en termes métaphoriques sous l'angle de la relation entre centre et périphérie, ordre et chaos, extériorité et intériorité<sup>463</sup>. Cette matérialité est constituée notamment par les routes empruntées, les autorisations obligatoires, les points de relais, mais également les formes sous lesquelles transitent les objets, les idées, les images, les textes, et les zones de contact où les biens culturels s'échangent. De même le quatrième point du programme rappelle que les effets engendrés par le poids des contraintes structurelles – politiques, économiques – sur la possibilité d'agir des individus doit être saisi au plan historique avant de pouvoir passer à une théorisation abstraite. Le dernier point souligne la tension inhérente au champ des *mobility studies*, qui ne doit pas faire l'économie d'une analyse et d'une réflexion sur les notions d'enracinement/ déracinement (*rootedness*), car toute culture a la particularité de se présenter avant tout comme ancrée dans un lieu spécifique, masquant ainsi sa dimension mobile. Les perspectives esquissées par Greenblatt me paraissent particulièrement intéressantes pour des travaux en histoire culturelle croisée ou transnationale. Je terminerai en citant le troisième point de ce programme :

---

<sup>462</sup> Stephen Greenblatt, « A Mobility Studies Manifesto », *Cultural Mobility: A Manifesto*, Stephen Greenblatt, éd., Cambridge, Cambridge University Press, 2010, p. 250-253.

<sup>463</sup> Greenblatt appelle les chercheurs en *mobility studies* à prendre en compte cinq éléments : (1) la dimension littérale du terme « mobilité », pris dans ses dimensions de voyage, mouvement, transport, frais de transport, infrastructures, etc. , (2) les notions de visibilité/ invisibilité de la mobilité des biens et des personnes, au sens littéral et métaphorique (*hiddenness*), (3) les zones de contact où se font les échanges, et le rôle des intermédiaires, (4) les tensions entre agentivité (*agency*) individuelle et contraintes structurelles, et enfin (5), l'expérience et la sensation de l'enracinement, afin de pouvoir repenser l'idée que la mobilité s'oppose à l'idée d'enracinement.

Third, mobility studies should identify and analyze the “contact zones” where cultural goods are exchanged. Different societies constitute these zones differently, and their varied structures call forth a range of responses from wonder and delight to avidity and fear. Certain places are characteristically set apart from inter-cultural contact; others are deliberately made open, with the rules suspended that inhibit exchange elsewhere. A specialized group of “mobilizers” – agents, go-betweens, translators, or intermediaries – often emerges to facilitate contact, and this group, along with the institutions that they serve, should form a key part of the analysis<sup>464</sup>.

---

<sup>464</sup> Stephen Greenblatt, *ibid.*, p. 251.

## CONCLUSION

Jusqu'à l'organisation en 2012 du colloque « Race, Ethnicité et Édition » et l'édition des actes de cette manifestation, la majorité de mes travaux découlent indéniablement des interrogations suscitées au cours de la préparation de ma thèse de doctorat, l'accent étant mis dans cet axe de recherche au croisement des études africaines américaines et de l'histoire du livre sur les obstacles à franchir : ligne de partage de couleur (*color line*), stigmatisme d'infériorité attaché à la production littéraire d'écrivains noirs américains, prédominance d'acteurs blancs dans l'édition américaine et recherche d'un lectorat aux contours mal définis. Au hasard de rencontres ou d'appels à communications s'est dessiné un autre courant, secondaire et plus particulièrement politique ou « civilisationnel », mais toujours lié au livre, à travers des travaux portant sur la censure et l'instrumentalisation du livre comme instrument de propagande. Les notions de médiation, de négociation, sont au cœur de ces travaux, comme on peut le percevoir dans les tentatives de conciliation d'une identité clivée mise en lumière par le biais du concept de *double consciousness*, à travers l'écriture de Chesnutt, mais également au travers de son personnage de narrateur, Julius, naviguant entre folklore africain américain et la culture d'un Nouveau Sud d'après la Reconstruction. Je ne peux donc nier complètement une certaine influence des *Cultural Studies* sur mes travaux par le biais des études africaines américaines et également identifiable dans l'intérêt que je porte à certaines formes de littérature populaire comme la *pulp fiction* noire des années 1950 et 1970, ou à ses résurgences contemporaines dans la fiction urbaine africaine américaine des années 1990 et 2000<sup>465</sup>. Ce sont moins les textes eux-mêmes que les conditions de leur production et de diffusion qui me préoccupent. En France, l'impact des *Cultural Studies* reste faible, notamment dans l'histoire française, culturelle ou sociale, les seuls canaux de diffusion avérés étant les départements d'études anglophones<sup>466</sup>. Les raisons tiennent

---

<sup>465</sup> Voir « 'Excavating Original African-American 'Pulp Fiction': W.W. Norton's 'Old School Books' », *The Culture of the Publisher's Series: vol. 1, Authors, Publishers and the Shaping of Taste*, *op. cit.*, p. 141-155, et « African American Street Lit': old, new, or better (?) tricks? », *Transatlantica* 1.2013, <<http://transatlantica.revues.org>>.

<sup>466</sup> Sur la réception des *cultural studies* en France, en particulier dans le domaine de l'histoire, voir Marie-Jeanne Rossignol, « Histoires culturelles : l'histoire et les cultural studies, en France et aux Etats-Unis », *Cultural Studies. Études culturelles*, *op. cit.*, p. 75-93, André Kaenel, « Cultural Studies and the Assault on the National Paradigm : American Studies in the United States and Europe », *op. cit.*, p. 131-147, Erik Neveu, « La ligne Paris-Londres des Cultural Studies : une voie à sens unique ? », *Bulletin de l'Association pour le Développement de l'Histoire Culturelle* juillet 2002, n°2, p. 19-34, et Philippe Poirrier, « L'histoire

notamment, mais pas exclusivement sans doute, à la traduction tardive des textes canoniques de l'historiographie britannique comme *The Uses of Literacy* de Richard Hoggart, paru en 1957, traduit en 1970, ou la parution du premier recueil d'essais de Stuart Hall en 2007<sup>467</sup> – et donc à la fameuse barrière de la langue –, à un certain antiaméricanisme face à la version états-unienne des *Cultural Studies*, à une méfiance envers un champ qui accorderait un « primat moral » à l'étude des minorités opprimées et sans doute, envers une histoire trop ouvertement engagée qui pourrait risquer d'abandonner le détachement nécessaire au positionnement de l'historien<sup>468</sup>. Néanmoins, comme le note Edward Berenson, certains travaux d'Américains en histoire culturelle de la France, et d'historiens français, ont démontré que le legs de l'esclavage n'est pas seulement l'apanage de l'histoire américaine, et que les catégories d'analyse de race et d'ethnie qui ont découlé du développement des études africaines américaines ne sont plus « étrang[ères] à l'histoire – et à l'actualité – française »<sup>469</sup>. En choisissant de retracer et de comprendre les trajets d'écrivains africains américains, en postulant l'existence d'obstacles « en plus » des problèmes rencontrés par n'importe quel autre écrivain américain, ainsi que l'avait formulé Langston Hughes en 1963,<sup>470</sup> mes premiers travaux témoignent certainement d'un engagement propre au champ des études africaines américaines, mais je ne qualifierais pas ma recherche de militante. Enfin, en histoire du livre, le concept de médiation semble tout à fait pertinent, que l'on considère les différentes médiations opérées par les agents du circuit de communication de Robert Darnton, ou celles produites par le paratexte, en vue de la présentation des textes au lecteur.

Médiation et transmission sont à l'évidence au centre de la profession d'enseignant-chercheur. Outre ma participation à différents jurys de Master 1 et 2, aussi bien en littérature qu'en civilisation américaines, j'ai eu l'occasion de diriger depuis 2006

---

culturelle en France, 'Une histoire sociale des représentations' », *L'histoire culturelle : un « tournant mondial » dans l'historiographie ?*, *op. cit.*, p. 27-39.

<sup>467</sup> Voir Philippe Poirrier, « L'histoire culturelle en France... », *op. cit.*, p. 36.

<sup>468</sup> Voir notamment Pascal Ory, « Histoire culturelle et cultural studies », *Dictionnaire d'histoire culturelle de la France contemporaine*, *op. cit.*, p. 387-389.

<sup>469</sup> Voir Edward Berenson, « L'histoire culturelle américaine » *op. cit.*, p. 63. Il évoque en particulier Tyler Stovall, Sue Peabody, éd., *The Color of Liberty: Histories of Race in France*, Durham, Duke University Press, 2003, et Herrick Chapman, Laura L. Frader, éd., *Race in France : Interdisciplinary Perspectives on the Politics of Difference*, New York, Berghahn Books, 2004. On pense également à l'ouvrage et aux prises de positions de Pap Ndiaye, historien des Etats-Unis, sur l'histoire française dans une perspective en partie comparatiste, *La condition noire. Essai sur une minorité française*, Paris, Calmann-Lévy, 2008.

<sup>470</sup> Langston Hughes [1963], « Problems of the Negro Writer: the Bread and Butter Side », *The Black American Writer, vol.1: Fiction*, Christopher W.E. Bigsby (éd.), Deland, FL, Everett, Edwards, 1969. Cité en épigraphe de Cécile Cottenet, *Une histoire éditoriale...*, *op. cit.*, p. 23.

une quinzaine de jeunes chercheurs à ces niveaux dans le champ des études africaines américaines, dans des domaines allant de l'histoire de l'esclavage, des arts visuels et à la musique pendant la Renaissance de Harlem et les années 1960, l'histoire des institutions universitaires noires (*Historically Black Colleges*) jusqu'à tout récemment l'histoire militaire, avec un mémoire sur le régiment des Harlem Hellfighters durant la Première Guerre mondiale, et à la représentation photographique des lynchages<sup>471</sup>. En outre, j'ai depuis quatre ans la charge d'un cours de méthodologie de la recherche en tronc commun de Master 1, ce qui m'incite à la fois à me former aux ressources électroniques et à veiller au respect rigoureux des conventions de rédaction et de présentation des mémoires dans les différentes disciplines qui composent l'anglistique<sup>472</sup>.

Depuis 2011 je co-dirige avec Sophie Vallas la thèse de Julia Kerninon sur les figures de romanciers américains à travers les interviews de *The Paris Review* (1953-1973) ; comme je l'ai noté dans le premier chapitre de la synthèse, ce sont ici mes compétences en histoire de l'édition et mon travail sur la trajectoire et la figure d'auteurs comme Chesnutt et Jean Toomer qui sont mises au service de cette doctorante dont j'ai pu notamment aiguiller les lectures vers la sociologie de la littérature. Je souhaite continuer à mobiliser à la fois ces connaissances, et des compétences acquises par la pratique de l'édition – au poste de co-rédactrice en chef de la revue électronique *e-Rea* pendant 6 ans, mais également par le biais de l'expérience des contraintes et des étapes de l'édition universitaire, en tant qu'auteure d'une monographie et d'un volume collectif publiés –, afin d'accompagner de jeunes chercheurs dans les deux domaines des études africaines américaines et de l'histoire du livre aux États-Unis, voire sur des sujets d'histoire culturelle des États-Unis. Au vu de l'intérêt croissant, en France et en Europe, pour une recherche véritablement interdisciplinaire, on peut penser que des travaux novateurs continueront d'être produits au croisement de ces deux champs.

Après avoir été invitée en 2014 à siéger au jury de Master d'une étudiante inscrite en parcours professionnel Monde du Livre au sein de la composante Lettres Modernes d'Aix-Marseille Université, dont le mémoire portait sur les enjeux éditoriaux et la

---

<sup>471</sup> Sur 16 mémoires de Master 1 dirigés depuis 2006, 13 sont dans le domaine des études africaines américaines. Deux des trois mémoires de Master 2 sont également inscrits dans ce champ.

<sup>472</sup> Le Département d'Etudes du Monde Anglophone d'Aix-Marseille Université exige la rédaction en anglais des mémoires de Master 1, selon les conventions de rédaction en vigueur en linguistique (conventions établies par la Modern Language Association), phonétique (American Psychological Association), histoire (Chicago Manual of Style) et littérature (MLA).

réception du roman noir afro-américain des années 1960-1970<sup>473</sup>, je suis convaincue que des collaborations fructueuses sont possibles entre unités de recherche, et *a fortiori* entre chercheurs en littérature et en civilisation américaines, à dominante « histoire du livre ». Mon expérience de co-direction de thèse m'invite à penser qu'au-delà du travail de coordination que supposent de telles collaborations en matière de direction de thèse – mise au point de calendriers de relectures, de réunions conjointes – cette forme de suivi offre à la fois la garantie d'une double expertise et d'une attention rigoureuse en matière formelle.

Aujourd'hui un troisième axe s'esquisse dans ma recherche, mes travaux dans le champ de la civilisation américaine m'ayant menée des études africaines américaines à l'histoire du livre et enfin à une histoire de l'édition transnationale s'inscrivant en partie dans l'histoire culturelle. Il est surprenant qu'un objet a priori aussi spécifique que l'agent littéraire ait pu donner lieu à un tel élargissement d'échelle. Ce travail récent atteste aussi d'une évolution de mon propre point de vue, d'abord porté sur les obstacles, puis centré progressivement et plus positivement, si j'ose dire, sur les passeurs, intermédiaires et médiateurs, facilitateurs.

Comme je l'ai suggéré, si plusieurs ouvrages et articles pionniers développaient déjà une perspective internationale ou diasporique, le véritable tournant transnational dans les sciences sociales, au-delà du seul mouvement transnational focalisé sur les Amériques<sup>474</sup>, date de la fin des années 1980, mais ce n'est qu'à partir du début des années 2000 qu'une véritable réflexion s'est engagée, notamment avec l'article « The Transnational Turn: Rediscovering American Studies in a Wider World » de l'historien américain Robert A. Gross, dont on notera qu'il est également historien du livre<sup>475</sup>. L'adresse inaugurale de Shelley Fisher Fishkin, élue présidente de l'American Studies Association, est révélatrice de ce mouvement au sein de ce que nous appelons en France la civilisation américaine, tout autant qu'elle déploie des pistes de recherche qui près de dix ans plus tard méritent d'être encore poursuivies<sup>476</sup>. Prenant acte, à la suite de Janice

---

<sup>473</sup> Mémoire de Master 2 de Manon Maury, sous la direction de Barbara Dimopoulou. Master Monde du Livre, composante Lettres Modernes, Aix-Marseille Université, 2013-2014.

<sup>474</sup> Dans son article « Transnationalism and American Studies », John Carlos Rowe rappelle que l'adjectif transnational dans les études américaines est généralement et originellement utilisé pour désigner la recherche transnationale dans les Amériques (Etats-Unis, Canada, Mexique et Amérique du Sud), ce que l'Institut des Amériques en France promeut également. Article disponible sur [http://www.theasa.net/project\\_eas\\_online/page/project\\_eas\\_online\\_eas\\_featured\\_article/](http://www.theasa.net/project_eas_online/page/project_eas_online_eas_featured_article/)

<sup>475</sup> Robert A. Gross, « The Transnational Turn : Rediscovering American Studies in a Wider World », *Journal of American Studies* 34, décembre 2000, p. 1-2.

<sup>476</sup> Shelley Fisher Fishkin, « Crossroads of Culture: The Transnational Turn in American Studies - Presidential Address to the American Studies Association, November 12, 2004 », *American Quarterly* 57.1, mars 2005, p. 17-57.

Radway en 1999<sup>477</sup>, de la disparition du paradigme national dans les *American Studies*, en 2004 Fishkin interpellait son auditoire en ces termes :

The complexity of our field of study (...) requires that we pay as much attention to the ways in which ideas, people, culture, and capital have circulated and continue to circulate physically, and virtually, throughout the world (...). It requires that we see the inside and outside, domestic and foreign, national and international, as interpenetrating<sup>478</sup>.

Au rang des domaines déjà avancés dans cette perspective, Fishkin ne manquait pas de distinguer les études africaines américaines et diasporiques, citant non seulement les travaux de Werner Sollors pour l'histoire de la littérature (*Neither Black nor White, Yet Both*), mais soulignant aussi l'importance de Michel et Geneviève Fabre, ainsi que d'autres américanistes européens tels Maria Diedrich ou Alessandro Portelli<sup>479</sup>, et les travaux du CAAR (Collegium for African American Research). On notera qu'elle distingue au rang des passeurs la figure de Nancy Cunard, citoyenne britannique vivant en France, à l'avant-garde des modernismes transnationaux et éditrice de *The Negro Anthology* (1934), à qui une exposition a été consacrée en 2014 au Musée du Quai Branly<sup>480</sup>. Il est néanmoins étonnant que cette allocution ne mentionne aucune étude en histoire du livre, dont l'interdisciplinarité et l'historiographie, à la croisée des traditions françaises de l'histoire du livre, de la bibliographie anglo-américaine et de la littérature, auxquelles j'ajouterais la sociologie de la culture, constituent par excellence des conditions propices à un développement transnational. Sans doute faut-il y voir la confirmation de la consolidation de l'histoire du livre comme discipline, extérieure aux *American Studies*. Par ailleurs, la circulation des textes, des idées, des personnes, et des livres en tant que formes symboliques, est au cœur de l'histoire du livre, qui constitue aujourd'hui mon principal ancrage disciplinaire dans le champ français de la civilisation américaine.

Tout en esquisant de nouvelles perspectives pour les *American Studies*, en envisageant la construction de nouveaux objets d'études et de nouvelles collaborations, Fishkin relève un certain nombre de problèmes et d'obstacles, qui tiennent aussi bien aux

---

<sup>477</sup> Voir introduction. Janice Radway, « What's in a Name? Presidential Address to the American Studies Association, 20 novembre 1998 », *op. cit.*

<sup>478</sup> Shelley Fisher Fishkin, « Crossroads of Culture: the Transnational Turn in American Studies... », *op. cit.*, p. 21.

<sup>479</sup> Voir Fishkin, *op.cit.*, p. 23, 28. Voir notamment Alessandro Portelli, « The Problem of the Color Blind: Notes on the Discourse on Race in Italy » *CrossRoutes: The Meanings of "Race" for the 21st Century*, Paola Boi, Sabine Broeck, éd. Forum for European Contributions in African American Studies (FORECAAST), vol. 9, Munich, Lit Verlag, 2003, p. 29–39.

<sup>480</sup> « L'Atlantique Noir de Nancy Cunard ». Exposition au Musée du Quai Branly, 4 mars au 18 mai 2014. Voir également le numéro 19 de la revue *Gradhiva*, en ligne, <https://gradhiva.revues.org/2766>.

problèmes politiques – elle évoque la difficile circulation de chercheurs latino-américains à qui peu de visas sont accordés – qu’à la langue et à la prédominance des travaux de chercheurs américains.

How can U.S.-based scholars have any perspective on their subject of study if they talk only to themselves ? (...) What I want to do (...) is interrogate the privileged position that U.S.-based scholars and publications enjoy in the field of American Studies<sup>481</sup>.

L’un des mérites de ce discours est précisément de souligner la vigueur – et l’existence – des études américanistes en Europe, démontrant par là-même une évolution notable de la recherche américaine. Postés à l’extérieur des frontières nationales américaines, les civilisationnistes européens jouissent sans doute d’un point de vue leur permettant d’interroger autrement le paradigme national, tout en dépassant le concept repoussoir d’impérialisme culturel, notamment par l’appréhension de première main des adaptations culturelles sur leurs territoires. Par ailleurs, on peut imaginer que la qualité de l’enseignement des langues dans plusieurs pays d’Europe, autant que la diversité d’origines des civilisationnistes, ont contribué à former des chercheurs non seulement bilingues, mais quelquefois compétents dans d’autres langues que l’anglais, ce qui en France fonde la possibilité même d’un Institut des Amériques visant à croiser la recherche sur des aires linguistiques différentes « dans une optique comparatiste, transaméricaine et transdisciplinaire », du sud au nord du continent, incitant à des compétences linguistiques tout au moins en français, espagnol et anglais<sup>482</sup>. On ne saurait concevoir des études transnationales, ni même de comparatisme, sans polyvalence linguistique, nécessaire à la fois à la lecture de la littérature secondaire et des archives<sup>483</sup>.

Le discours de Fishkin est réjouissant par sa prise en considération de la recherche européenne et les voies d’ouvertures évoquées, notamment l’importance des figures intermédiaires ou médiatrices – telle Nancy Cunard pour les études africaines américaines – mais son appréhension des problèmes posés par la démarche comparatiste et transnationale reste limitée. Une histoire transnationale doit nécessairement se fonder sur un travail d’archives supposant une multiplicité de fonds dispersés dans plusieurs pays, ce

---

<sup>481</sup> Fishkin, *op. cit.*, p. 38.

<sup>482</sup> L’Institut des Amériques est un Groupement d’Intérêt Scientifique fondé en 2007. Voir le site, <http://ida-new.arpanova.com/qui-sommes-nous>.

<sup>483</sup> C’est pourquoi on peut s’étonner que pendant très longtemps la littérature comparée en France ait été en grande partie enseignée par des universitaires formés en littérature française, proposant parfois même des corpus de textes en traduction. Je ne suis pas certaine que cette tendance ait entièrement disparu des universités françaises, à en juger par l’enseignement entièrement en français dans ma propre université d’une UE de littérature comparée dans une licence « Lettres et Langues ».

qui constitue une première difficulté matérielle. De plus, comme le fait remarquer Thomas Davies, l'importance accordée au rôle des agents non-étatiques – ce qui distingue notamment l'histoire transnationale de l'histoire des relations internationales telle qu'elle s'est développée après la Seconde Guerre mondiale – implique que l'attention se porte sur des archives privées, dont l'accès et/ ou la divulgation peuvent être restreints ou interdits<sup>484</sup>. Davies relève par ailleurs le risque d'une perspective transnationale qui mènerait à l'oblitération ou tout au moins à la métaphorisation des frontières. Comme je l'ai suggéré, l'ouvrage de Pascale Casanova, *La république mondiale des lettres*, ne semble pas éviter complètement cet écueil, en postulant dès le départ l'autonomie du champ littéraire, ce qui l'amène à ne presque plus tenir compte des frontières étatiques ou économiques. Dans sa mise en garde vis-à-vis du comparatisme sous-tendue par l'existence fantasmée d'un observateur neutre, Michel Espagne pose à sa façon la question des frontières lorsqu'il insiste sur le danger de l'importation par l'historien transnational de concepts parfois intraduisibles d'une culture à une autre, ainsi dans le cas d'une histoire comparée des intellectuels en Allemagne et en France, du concept de *Bildung* qui ne trouve aucun équivalent de notre côté du Rhin<sup>485</sup>.

Considérer l'agent littéraire transatlantique à la fois comme intermédiaire commercial et comme passeur culturel c'est envisager la possibilité d'une histoire transnationale du livre dans les perspectives balisées et problématisées par Michel Espagne, qui appelle à porter une attention particulière aux groupes médiateurs permettant de mettre en lumière « les points de contacts entre les cultures » tels qu'ils sont impliqués « dans un processus permanent », et d'« appréhender le point de convergence d'évolutions hétérogènes, celle du contexte de départ et celle du contexte d'arrivée »<sup>486</sup> ; perspectives partagées et prolongées à travers le concept d'homme-double de Christophe Charle. L'agent littéraire étant encore méconnu des deux côtés de l'Atlantique, j'envisage de poursuivre mes recherches sur cet objet et de continuer à défricher ce terrain, dans la perspective d'une histoire du livre à la fois nationale et transnationale, au travers de plusieurs projets, individuels et collectifs.

---

<sup>484</sup> Thomas Richard Davies, « Researching Transnational History: The Example of Peace Activism », *The Ashgate Research Companion to Non-State Actors*, Bob Reinalda, éd., Farnham, Ashgate, 2011, p. 44-46.

<sup>485</sup> Michel Espagne, « Transferts culturels et histoire du livre », *op. cit.* La notion « intraduisible » de *Bildung* se « trahit » en français par « formation », et en anglais, par « self-cultivation », renvoyant à la notion de culture/ Kultur. Comme le note Wilhelm Vosskamp, « Ni éducation, ni formation, ni culture ne sont des équivalents exacts » (« La *Bildung* dans la tradition de la pensée utopique », *Contribution à l'histoire des disciplines littéraires en France et en Allemagne au XIXe siècle*, Michel Espagne, Michael Werner, éd., Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1990, p. 43).

<sup>486</sup> Michel Espagne, « Sur les limites du comparatisme en histoire culturelle », *op. cit.*, p. 115.

## Projets

À moyen terme, dans le prolongement de recherches menées dans le cadre de la préparation de la monographie inédite, je souhaiterais éclairer l'histoire et le fonctionnement aux États-Unis de l'association professionnelle *The Society of Authors' Representatives* fondée en 1928, à la fois association et syndicat des agents littéraires. Interroger les raisons de la création et l'évolution de cette association, ainsi que les modalités d'organisation d'un réseau d'agents aux États-Unis, permettrait dans un premier temps d'établir un panorama des agents américains, puis d'éclairer un nouveau pan de l'histoire de l'édition américaine sous l'angle des relations entre agents et éditeurs. En deuxième lieu, cette étude pourrait permettre d'appréhender certains des facteurs qui ont conduit cette profession, née en Angleterre, à se développer de l'autre côté de l'Atlantique ; enfin, cette association, qui n'a jamais cessé de promouvoir la plus grande éthique professionnelle – ce qui n'est pas sans rappeler la figure de l'éditeur-gentleman – a vraisemblablement servi de modèle à la création du premier syndicat français d'agents littéraires en 1948 sous l'impulsion de Michel Hoffman. Se profile donc la circulation triangulaire d'un modèle de profession dans le champ littéraire, qui pour des raisons spécifiques, n'a pas connu la même fortune en Angleterre et aux États-Unis d'une part, et en France d'autre part. Une telle recherche serait opportunément complétée par l'examen des archives du syndicat professionnel des représentants littéraires, à condition que celles-ci soient mises au jour<sup>487</sup>.

La recherche menée en vue de la rédaction de la monographie fut, par nécessité, limitée par le temps et les ressources dont je disposais ; néanmoins le deuxième volet, « retour », de cette recherche, à savoir l'examen du rôle des agents français et américains dans la diffusion de la littérature française aux États-Unis, constitue un deuxième projet de recherche à moyen terme. Ainsi l'analyse historique des processus de diffusion et de transfert, à partir des années 1920, avec l'avènement de la nouvelle génération d'éditeurs cosmopolites et internationaux merveilleusement incarnée par Alfred Knopf et Horace Liveright, pourrait utilement compléter les analyses de la situation contemporaine de la

---

<sup>487</sup> Je n'ai à ce jour pas réussi à localiser ces archives, dont je persiste à croire que, si elles existent encore, elles figurent soit dans les archives du Cercle de la Librairie, soit dans les archives Hoffman à l'IMEC. Interrogés, ni Pascal Fouché, co-fondateur de l'IMEC et directeur du développement d'Electre, filiale du Cercle de la librairie, ni Georges Hoffman, n'ont pu répondre à mon interrogation.

sociologie de la traduction, notamment les travaux de Gisèle Sapiro<sup>488</sup>. Un panorama des maisons d'édition ayant particulièrement privilégié la publication de littérature française avant la Deuxième Guerre mondiale pourrait être établi à partir de l'analyse des catalogues d'éditeurs. L'agence Michel Hoffman constitue un médiateur spécialement impliqué dans les relations éditoriales entre la France et les États-Unis, à laquelle devrait s'ajouter l'étude de l'agence William A. Bradley. Si le nom de Jenny Bradley, grande dame des lettres franco-américaines et « agent légendaire »<sup>489</sup>, apparaît régulièrement au détour de biographies ou de correspondances d'auteurs, à ma connaissance aucun ouvrage biographique ou sur son activité d'agent n'est paru, un projet de biographie initié par la critique Helen Worden étant resté inachevé à la mort de cette dernière<sup>490</sup>. Un tel travail reste à faire, nonobstant la relative difficulté que représente la division des archives de l'agence Bradley aujourd'hui réparties entre l'IMEC à Caen et le Harry Ransom Center à l'Université du Texas à Austin.

Enfin, outre ces projets individuels, je suis actuellement coordinatrice d'un thème développé dans le cadre de la restructuration de l'équipe d'accueil LERMA (EA 853) en vue du prochain plan quadriennal 2016-2020, intitulé « Les Passeurs du champ littéraire ». Avec Anne Reynes et Sophie Vallas, chercheuses en littérature américaine, nous proposons d'étudier les modalités de transferts transnationaux de littérature entre les États-Unis et la France, entre le XIXe et le XXIe siècle. Ce thème s'inscrit dans le cadre plus vaste d'un programme composé de quatre axes, qui tous ont en commun de s'interroger sur la possibilité de l'interdisciplinarité et de tenter de la mettre en application. Nous souhaitons fédérer des enseignants-chercheurs à la fois en littérature, en civilisation, voire en linguistique autour de la question des traductions, pour examiner les dynamiques à l'œuvre dans la circulation des textes et œuvres états-uniennes en France et associer à notre réflexion des étudiants de Master 2, qui dans le cadre de leur cursus sont déjà tenus d'assister à un certain nombre de séminaires de recherche proposés par mon laboratoire de rattachement. Nous nous attacherons tout particulièrement à la médiation de différents passeurs ou intermédiaires jusqu'ici négligés, tout particulièrement les critiques, les

---

<sup>488</sup> Voir notamment Gisèle Sapiro, « Les échanges littéraires entre Paris et New York à l'ère de la globalisation », étude réalisée pour Centre européen de sociologie et de sciences politique, avril. PDF., 2010, et sa traduction, « Translation and Symbolic Capital in the Era of Globalization: French Literature in the United States », *Cultural Sociology*, à paraître.

<sup>489</sup> Ainsi que le note une des biographies de Patricia Highsmith, Joan Schenkar (*The Talented Miss Highsmith. The Secret Life and Serious Art of Patricia Highsmith*, New York, St. Martin's Press, 2009, p. 573).

<sup>490</sup> Les archives d'Helen Worden Erskine à l'Université de Columbia (New York) comptent des notes et un dossier complet sur la vie de Jenny Bradley.

journalistes, les universitaires, bibliothécaires ou encore agents, sans oublier dans le cadre plus spécifique de la circulation des textes modernistes, le rôle des imprimeurs et de la typographie dans les petites revues avant-gardistes<sup>491</sup>. C'est donc dans une perspective transnationale, au croisement de la littérature, de l'histoire de la littérature et de l'histoire de l'édition, et enfin de la sociologie de la culture, que nous lançons ce nouveau chantier, dans lequel mes propres projets individuels devraient trouver à s'articuler. Au cours de ces recherches une attention particulière sera portée aux archives des passeurs que nous aurons identifiés, au nombre duquel figure Marcel Clavel, enseignant de littérature à l'Université de Provence dans les années 40 et premier spécialiste français de James Fenimore Cooper qui, dès 1938, publia deux ouvrages consacrés à l'auteur du *Dernier des Mohicans*, dont une thèse « à l'ancienne » (« sa vie, son œuvre »), encore aujourd'hui cités dans les bibliographies<sup>492</sup>. Mon goût des livres m'ayant menée jusqu'à l'exploration des trésors enfouis et poussiéreux de la bibliothèque spécialisée de la section d'Américain de mon département au cours d'une opération de déménagement, j'ai eu le bonheur de découvrir que Clavel avait légué à l'université un fonds d'éditions anciennes, en anglais et en français, qui a depuis été versé au fonds patrimonial du Service Commun de Documentation. Bien que n'étant pas dix-neuviémiste, j'espère que nos recherches collaboratives et un partenariat avec le Service de Documentation d'Aix-Marseille Université qui compte parmi ses équipes des spécialistes du livre ancien ayant à cœur de préserver et de faire connaître leurs fonds, permettront de valoriser ce fonds d'éditions anciennes qui pourrait susciter des travaux de recherche en histoire du livre à différents niveaux, du Master au doctorat. Plus largement, le développement de l'histoire du livre transnationale, et le champ de la médiation, économique et culturelle, offrent un vaste domaine d'investigation qui ne manquera pas de susciter des travaux novateurs permettant de mettre au jour des réseaux de diffusion, des lieux et formes de production d'ouvrages méconnus.

---

<sup>491</sup> Anne Reynes est plus particulièrement spécialiste de la littérature moderniste et de ses réseaux.

<sup>492</sup> Marcel Clavel, *Fenimore Cooper, Sa vie et son œuvre : La jeunesse (1789-1826)*, Aix-en-Provence, Imprimerie universitaire de Provence, 1938 – qui figure sur la bibliographie des préparateurs à l'agrégation d'anglais 2015-2016 – et *Fenimore Cooper and His Critics: American, British, and French Criticisms of the Novelist's Early Work*, Aix-en-Provence, Imprimerie universitaire de Provence, 1938.

Un peu plus de dix ans après la présentation du parcours d'écrivain de Charles W. Chesnutt, c'est mon propre parcours de chercheuse que je me suis efforcée de livrer ici. Mes inquiétudes et les difficultés rencontrées au cours de cette décennie dans l'Université française ne sont en rien comparables aux obstacles auxquels l'auteur de *The Conjure Woman* fut confronté ; néanmoins, plusieurs fois, au moment de la soumission d'un manuscrit, de la réception d'un rapport de lecture, du message de refus d'un éditeur ou de son acceptation, il m'a semblé mieux comprendre ses espoirs, ses frustrations, ou l'irritation qui pointent parfois dans sa correspondance professionnelle que j'ai tant lue et relue. Contrairement à cet auteur, j'ai toutefois eu la chance de bénéficier du soutien de plusieurs institutions, sans lequel mes recherches n'auraient pu aboutir : en premier lieu la Commission Franco-Américaine qui m'a alloué une bourse de recherche Fulbright pendant mes années de thèse, puis la SAES et l'AFEA, qui conjointement ont retenu ma candidature à une bourse de recherche d'HDR en 2014, enfin le Conseil Scientifique d'Aix-Marseille Université qui m'a accordé un CRCT de six mois, me permettant ainsi de compléter le travail d'archives dans le cadre du projet de monographie sur l'agence Hoffman. Tout aussi fondamentaux ont été les conseils et les encouragements, l'appui discret, parfois, de plusieurs collègues dont l'écoute bienveillante et le regard exigeant ont contribué à la maturation de mes questionnements. J'espère que ce bilan d'une décennie de travaux reflète le plaisir que j'ai eu à les mener, et qu'à mon tour je saurai transmettre lors de la direction de travaux.

## Bibliographie

### INTER-, PLURI- et MULTI-DISCIPLINARITÉ

Chappell Ben, 2015, « The Nature and Meaning of Research in American Studies », White Paper, ASA, mai, p. 1, disponible sur [http://www.theasa.net/images/uploads/Nature\\_and\\_Meaning\\_of\\_Research.pdf](http://www.theasa.net/images/uploads/Nature_and_Meaning_of_Research.pdf)

Charaudeau Patrick, 2010, « Pour une interdisciplinarité "focalisée" dans les sciences humaines et sociales », *Questions de Communication*, consulté le 18 août 2015 sur le site de Patrick Charaudeau - Livres, articles, publications. URL: <http://www.patrick-charaudeau.com/Pour-une-interdisciplinarite.html>.

Claybaugh Amanda, 2008, « New Fields, Conventional Habits, and the Legacy of Atlantic Double-Cross », *Literary History* 20.3, p. 439-448.

Darbella Frédéric, 2005, *Interdisciplinarité et transdisciplinarité en analyse des discours. Complexité des textes, intertextualité et transtextualité*, Genève, Slatkine.

Darbella Frédéric, 2014, « Où vont les *studies* ? Interdisciplinarité, transformation disciplinaire et pensée dialogique », *Questions de communication* 25, p. 173-186.

Fabiani Jean-Louis, 2006, « À quoi sert la notion de discipline ? », *Qu'est-ce qu'une discipline ? enquête*, Jean Boutier, Jean-Claude Passeron et Jacques Revel, éd., Paris : éditions de l'EHESS, p. 11-34.

Foucrier Annick, 1998, « Quelles méthodes pour l'étude de la 'civilisation nord-américaine ?' » communication, Colloque AFEA, Toulouse, disponible sur <http://etudes.americaines.free.fr/TRANSATLANTICA/2/foucrier.html>

Freymond Nicolas, Daniel Meier, Giuseppe Merrone, 2003, « Ce qui donne sens à l'interdisciplinarité », *A contrario*, 1 : 1, p. 3-9. <http://www.cairn.info/revue-a-contrario-2003-1-page-3.htm>

Guerlain Pierre, 2000, « Malaise dans la civilisation ? Les études américaines en France », *RFEA* 83, p. 28-46.

Kaenel André, Claire Omhovère, Richard Samin, éd., 2010, *L'interdisciplinarité en question dans les études anglophones*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy.

Lipsitz George, 2015, « What is American Studies ? » American Studies Association White Paper, avril, p. 1, disponible sur [http://www.theasa.net/images/uploads/What\\_is\\_American\\_Studies.pdf](http://www.theasa.net/images/uploads/What_is_American_Studies.pdf).

Mathurin Creutzer, 2002, « Aspects de l'interdisciplinarité : Essai de reconstitution d'un débat », *L'interdisciplinarité et la recherche sociale appliquée Réflexions sur des expériences en cours*, Lucie Gélinau, éd., Université de Montréal, p. 7-39.

Radway Janice, 1999, « What's in a Name ? Presidential Address to the American Studies Association, 20 November 1998 », *American Quarterly* 51.1, p. 1-32.

Rossignol Marie-Jeanne, 2000, « Quelle(s) discipline(s) pour la civilisation ? », *RFEA* 83, 2000, p. 13-27.

Schlanger Judith, 1992, « Fondation, nouveauté, limites, mémoire », *Communications* 54, p. 289-298.

Weil François, 1998, « Les études américaines en France : un essai d'analyse », Communication au Colloque de l'AFEA, Toulouse, 1998, disponible sur <http://etudes.americaines.free.fr/TRANSATLANTICA/2/weil.html>

## **ÉTUDES AFRICAINES AMÉRICAINES**

Adell Sandra, 1994, *Double Consciousness/ Double Bind: Theoretical Issues in Twentieth-Century Black Literature*, Chicago, University of Illinois Press.

Andrews William, 1980, *The Literary Career of Charles W. Chesnutt*, Baton Rouge, Louisiana State University Press.

Ashe Bertram, 2007, « Theorizing the Post-Soul Aesthetic: An Introduction », *African American Review* 41.4 "Post-Soul Aesthetic", hiver, p. 609-623.

Baldwin Davarian L., Minkah Makalani, éd., 2013, *Escape from New York: The New Negro Renaissance Beyond Harlem*, Minneapolis, University of Minnesota Press.

Bell Bernard W., 2012, « Double Consciousness as the Sign of African American Difference », *Bearing Witness to African American Literature: Validating and Valorizing its Authority, Authenticity and Agency*, Detroit, Michigan State University Press, p. 25-71.

Bell Bernard W., Emily R. Grosholz, James B. Stewart, éd. [1996] 2013, *W.E.B. Du Bois on Race and Culture*, London, New York, Routledge.

Blight David W., 1989, « 'For Something Beyond the Battlefield': Frederick Douglass and the Struggle for the Memory of the Civil War », *Journal of American History* 75, mars, p. 1156-1178.

Bruce Dickson D. Jr., 1992, « W.E.B. Du Bois and the Idea of Double Consciousness », *American Literature* 64.2, p. 299-309.

Bullock Penelope L., 1981, *The Afro-American Periodical Press, 1838-1909*, Baton Rouge, Louisiana State University Press.

Carby Hazel, 1987, introduction à Frances Harper, *Iola Leroy; or Shadows Uplifted*, Boston, Beacon Press.

Chesnutt Charles W., 1993, *The Conjure Woman and Other Conjure Tales*, Richard Brodhead, éd., Durham, Londres, Duke University Press.

Christol Hélène, 2003, « 'Dire' et 'écrire' l'histoire : le cas d'Hosea Hudson », *Écritures de l'histoire africaine-américaine*, Hélène Le Dantec-Lowry, Arlette Frund, éd., *Annales du monde anglophone*, Paris, L'Harmattan, p. 88-97.

Cossu-Beaumont Laurence, 2012, « Les lettres de Richard Wright : de l'éditeur au censeur, de la correspondance à l'œuvre », *Lettres noires. L'insistance de la lettre dans la culture afro-américaine*, Claudine Raynaud, éd., Montpellier, Presses universitaires de la Méditerranée, p. 173-185.

Cossu-Beaumont Laurence, 2014, « Richard Wright and his editors: A Work under the Influence? From *signifyin(g)* rebel to exiled intellectual », *Richard Wright in a Post-racial Imaginary*, Alice Craven, William Dow, and Yoko Nakamura, éd., New York, Continuum Books, p. 83-98.

Daniel Walter C., 1992, *Black Journals of the United States*, Westport, Greenwood Press.

Dietzel Suzanne B., 2004, « The African American novel and popular culture », *The Cambridge Companion to the African American Novel*, Maryemma Graham et al., éd., Cambridge, Cambridge University Press, p. 156-168.

Du Bois William E.B., [1903] 1989, *The Souls of Black Folk*, New York, Penguin.

Du Bois William E.B., 1935, «The Propaganda of History », *Black Reconstruction in America, An Essay Toward a History of the Part Which Black Folk Played in the Attempt to Reconstruct Democracy in America, 1860-1880*, New York, Harcourt, Brace, p. 711-729.

Ellis Trey, 1989, « The New Black Aesthetic », *Calaloo* 38, hiver, p. 233-243.

Ellison C.W., E.W. Metcalf, 1977, *Charles W. Chesnutt, A Reference Guide*, Boston, G.K. Hall.

Fabre Geneviève, Klaus Benesch, éd., 2004, *African Diasporas in the New and Old Worlds: Consciousness and Imagination*, Amsterdam, New York, Rodopi.

Fabre Geneviève, Michel Feith, éd., 2001, *Jean Toomer and the Harlem Renaissance*, New Brunswick, Rutgers University Press.

Fabre Geneviève, Michel Feith, éd., 2001, *Temples for Tomorrow. Looking Back at the Harlem Renaissance*, Bloomington, University of Indiana Press.

Feith Michel, 2006, « Ellison avec Barthes : occultation et désoccultation du 'canon ethnique' dans *Erasure* de Percival Everett », *Revue française d'études américaines* 4. 110, p. 61-77.

Fultz Michael, 1998, « 'The Morning Cometh': African-American periodicals, Education, and the Black Middle Class, 1900-1930 », *Print Culture in a Diverse America*, James P. Danky, Wayne Wiegand, éd., Urbana et Chicago, University of Illinois Press, p. 129-148.

Gardner Eric, 2015, *Black Print Unbound: The Christian Recorder, African American Literature, and Periodical Culture*, Oxford, Oxford University Press.

Gates Henry Louis Jr., 2007, « Doctor Honoris Causa Acceptance Speech, University of Caen, 2007 », *Transatlantica* 1 | 2009, consulté le 14 juillet 2015.

URL : <http://transatlantica.revues.org/4251>

- Gates Henry Louis Jr., éd., 2007, *Souls of Black Folk*, « Series Introduction: The Black Letters on the Sign », Oxford University Press, p. xi-xxiv.
- Gates Henry Louis Jr., Rudolph P. Byrd, éd., 2011, *Cane*, New York, W.W. Norton.
- Gates Henry Louis, Jr., [1988] 2014, *The Signifying Monkey: A Theory of African American Literary Criticism*, Oxford, New York, Oxford University Press.
- Gates Henry Louis, Jr., 1987, *Figures in Black. Words, Signs, and the "Racial" Self*, New York, Oxford, Oxford University Press.
- Gates Henry Louis, Jr., 1997, « Harlem on Our Minds », *Critical Inquiry* 24, Automne, p. 1-12.
- Gates Henry Louis, Jr., 2003, « Both Sides Now – W.E.B. Du Bois », *New York Times*, 4 mai, p. 31
- George Nelson [1992] 2001, *Buppies, B-boys, Baps, and Bohos. Notes on Post-Soul Black Culture*, Cambridge, Mass., Da Capo Press.
- George Nelson, 1994, « Black Books, Black Souls: The Literary Chitlin' Circuit from McMillan to Asante », *The Village Voice*, 12 juillet, p. 21-24.
- Gilroy Paul, 1993, *The Black Atlantic: Modernity and Double Consciousness*, New York, Verso.
- Gooding-Williams Robert [1996] 2013, « Outlaw, Appiah, and Du Bois's 'The Conservation of Races' », *W.E.B. Du Bois on Race and Culture*, Bernard W. Bell, Emily R. Grosholz, James B. Stewart, éd., New York, Routledge, p. 39-56.
- Hubbard Dolan, éd. 2003, *The Souls of Black Folk: One Hundred Years Later*, Columbia, University Press of Missouri.
- Huggins Nathan, [1976] 1995, *Voices from the Harlem Renaissance*, Oxford, New York, Oxford University Press.
- Hutchinson George, 1995, *The Harlem Renaissance in Black and White*, Cambridge, Mass, Belknap Press.
- Ifekwunigwe Jayne O.,éd., 2004, *Mixed Race Studies: A Reader*, Londres, Routledge.
- Jenkins Thomas H., 2005, « The Marginal Man: Evolution of a Concept », *Marginality, Power, and Social Structure: Issues in Race, Class and Gender Analysis*, Rutledge M. Dennis, ed., Oxford, Elsevier, p. 49-67.
- Kotzin Joshua, 2008, « Cords of Memory: Charles Chesnutt Recites the History of Racial Injustice », *The Journal of the Midwest Modern Language Association*, 41. 2, automne, p. 69-80.
- Le Dantec-Lowry Hélène, 2010, *De l'esclave au Président. Discours sur les familles noires aux États-Unis*, Paris, CNRS Éditions.

Le Dantec-Lowry Hélène, Arlette Frund, 2003, « Introduction. Écritures de l'histoire africaine américaine », *Écritures de l'histoire africaine-américaine*, Hélène Le Dantec Lowry, Arlette Frund, éd., *Annales du Monde anglophone*, Paris, L'Harmattan, p. 9-13.

Le Dantec-Lowry Hélène, 2003, « De l'exclusion à la reconnaissance : Écrire l'histoire africaine-américaine après les années soixante », *Écritures de l'histoire africaine-américaine*, Le Dantec-Lowry Hélène, Arlette Frund, éd., *Annales du monde anglophone*, Paris, L'Harmattan, p. 21-36.

Levine Lawrence, [1977] 2007, *Black Culture, Black Consciousness Afro American Thought from Slavery to Freedom*, Oxford, New York, Oxford University Press.

Lewis David Levering, 1989, *When Harlem Was in Vogue*, Oxford, New York, Oxford University Press.

Lewis David Levering, 1993, *W.E.B. Du Bois, Biography of a Race, 1868-1919*, New York, Henry Holt and Company.

Logan Rayford, 1954, *The Negro in American Life and Thought: The Nadir, 1877-1901*, New York, The Dial Press.

McElrath Joseph, Robert C. Leitz, 1997, *To Be an Author; Letters of Charles W. Chesnutt, 1889-1905*, Princeton, Princeton University Press.

McElrath Joseph, Robert C. Leitz, et Jesse S. Crisler, éd., 1999, *Charles W. Chesnutt, Essays and Speeches*, Stanford, Stanford University Press.

McHenry Elizabeth, 2002, *Forgotten Readers, Recovering the History of African American Literary Societies*, Durham et Londres, Duke University Press.

McWilliams Dean, 2002, *Charles W. Chesnutt and the Fictions of Race*, Athens, University of Georgia Press.

Mocombe Paul Camy, Carol Tomlin, Cecile Wright, éd., 2014, *Race and Class Distinctions Within Black Communities: A Racial-Caste-in-Class*, New York, Routledge.

Ndiaye Pap, 1994, « L'histoire afro-américaine », *Chantiers d'histoire américaine*, Jean Heffer, François Weil éd., Paris, Belin, p. 273-307.

Nelson William Javier, 1986, « Racial Definition: Background for Divergence », *Phylon* 47. 4, p. 318-326.

Paquet-Deyris Anne-Marie, Hélène Le Dantec-Lowry, éd., 2009, « Homage to Michel Fabre », *Transatlantica* 1, URL : <http://transatlantica.revues.org/4246>

Park Robert E., 1928, « Human Migration and the Marginal Man », *American Journal of Sociology* 33, p. 881-893.

Park Robert E., 1931, « Mentality of Racial Hybrids », *American Journal of Sociology* 36, p. 534-551.

Paulme Denise, 1975, « Typologie des contes africains du Décepteur », *Cahiers d'études africaines*, 15. 60, p. 569-600.

Pelton Robert, [1980], 1989, *The Trickster in West Africa: Study of Mythic Irony and Sacred Delight* Berkeley, Los Angeles, University of California Press.

Peretz Pauline, éd., 2013, *L'Amérique post-raciale ?*, Paris, Presses Universitaires de France.

Pfeiffer Kathleen, éd., 2010, *Brother Mine, The Correspondence of Jean Toomer and Waldo Frank*, Urbana-Champaign, University of Illinois Press.

Power-Greene Ousmane Kirumu, 2010, « No Negro Renaissance; Hubert H. Harrison and the Role of the New Negro Literary Critic », *The Harlem Renaissance Revisited*, Jeffrey O.G. Ogbar, éd., Baltimore, Johns Hopkins University Press, p. 20-30.

Rocchi Jean-Paul, Anne Crémieux et Xavier Lemoine, éd., 2014, *Understanding Blackness through Performance*, New York, Palgrave Macmillan.

Sawyer Mark Q., [2005] 2009, « Du Bois's Double Consciousness versus Latin American Exceptionalism – Joe Arroyo, Salsa, and Négritude », *Transnational Blackness. Navigating the Global Color Line*, Manning Marable, Vanessa Agard-Jones, éd., Basingstoke, Palgrave Macmillan, p. 135-147.

Sherrard-Johnson Cherene, éd., 2015, *A Companion to the Harlem Renaissance*, Malden, Oxford, Wiley Blackwell.

Sollors Werner, 1990, « Of Mules and Mares in a Land of Difference; or, Quadrupeds All? », *American Quarterly* 42:2, juin, p. 167-190.

Sollors Werner, 2002, « Joined at the Hip : African-American Studies, U.S. Cultural Studies and the New Internationalism », *Écritures de l'histoire africaine-américaine*, Hélène Le Dantec- Lowry, Arlette Frund, éd., Paris, Annales du monde anglophone, L'Harmattan, p. 37-48.

Sollors Werner, 2010, « Charles W. Chesnutt's Historical Imagination », *Passing in the Works of Charles W. Chesnutt*, Susan Prothro Wright, Ernestine Pickens Glass, éd., Oxford, University of Mississippi Press, p. 3-8.

Sollors Werner, Maria Diedrich, éd., 1994, *The Black Columbiad: Defining Moments in African American Literature and Culture*, Cambridge, Mass., Harvard University Press.

Sollors Werner, *Neither Black nor White, Yet Both*, New York, Oxford, Oxford University Press, 1997.

Sundquist Eric, 1993, *To Wake the Nations, Race in the Making of American Literature*, Cambridge, Mass., Harvard University Press.

Touré, 2011, *Who's Afraid of Post-Blackness: What It Means to Be Black Now*, New York, Free Press.

Wall Cheryl W., 1995, *Women of the Harlem Renaissance*, Bloomington, University of Indiana Press.

Washington Mary Helen, 1998, « Disturbing the Peace : What Happens to American Studies if You Put African American Studies at the Center ? », Discours de la présidente de l'American Studies Association, 29 octobre 1997, *American Quarterly* 50.1, p. 1-23.

Whalan Mark, éd., 2006, *The Letters of Jean Toomer, 1919-1934*, Knoxville, University of Tennessee Press.

Williams John A., Lori Williams, comp., 2009, *Dear Chester, Dear John, Letters between Chester Himes and John A. Williams*, Detroit, Wayne State University Press.

Womack Ytasha L., Derek T. Dingle, 2010, *Post Black: How a New Generation is Redefining African American Identity*, Chicago, Chicago Review Press.

## **SOCIOLOGIE ET LITTÉRATURE**

Alberti Giorgio, 2010, « L'agent littéraire Erich Linder : création, définition et légitimation d'une nouvelle profession dans l'édition italienne après la deuxième guerre mondiale », *L'espace culturel transnational*, Anna Boschetti, éd., Paris, Nouveau Monde, p. 469-481.

Berthou Benoît, 2011, « Auteur contre écrivain ? Le secret de Raymond Roussel », *Les médiations de l'écrivain. Les conditions de la création littéraire*, Audrey Alvès, Maria Pourchet (éd.), Paris, L'Harmattan, p. 15-26.

Bourdieu Pierre [1988] 1993, *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil.

Bourdieu Pierre, 1999, « Une révolution conservatrice dans l'Édition », *Actes de la recherche en Sciences Sociales : Édition, Éditeurs* 126-127 (1/2), mars, Paris, Seuil, p. 3-28.

Casanova Pascale, 1999, *La république mondiale des lettres*, Paris, Seuil.

Couturier Maurice, 1995, *La Figure de l'auteur*, Paris, Seuil.

Gans Herbert, 1999, *Popular Culture and High Culture, an Analysis and Evaluation of Taste*, édition révisée, New York, Basic Books.

Gengembre Gérard, 2010, « Le roman historique : mensonge historique ou vérité romanesque ? », *Études* 10/ (Tome 413), p. 367-377.

Gouanvic Jean-Marc, 1999, *Sociologie de la Traduction. La science-fiction américaine dans l'espace culturel français des années 1950*, Amiens, Artois Presses Université.

Gouanvic Jean-Marc, 2002, « John Steinbeck et la censure : le cas de *The Moon is Down* traduit en français pendant la Seconde Guerre mondiale » *TTR: Traduction, terminologie, rédaction* 15.2, p. 191-202.

Gouanvic Jean-Marc, 2010, « Panorama de la traduction-importation de la littérature américaine en France (1820-1960). » *Genèses de Textes – Textgenesisen Volume 3 : Event or Incident/Événement ou Incident : On the Role of Translation in the Dynamics of Cultural Exchange/Du rôle des traductions dans les processus d'échanges culturels*, Berne, Peter Lang, p. 157-176.

Granovetter Mark S., 1973, « The Strength of Weak Ties », *American Journal of Sociology* 78.6, p. 1360-1380.

Greenblatt Stephen, 2010, « A Mobility Studies Manifesto », *Cultural Mobility: A Manifesto*, Stephen Greenblatt, éd., Cambridge, Cambridge University Press, p. 250-253.

Gresset Michel, 2002, « Maurice Edgar Coindreau, traducteur ou ‘ passeur ’ ? », *Figures du passeur*, Paul Carmignani, éd., Perpignan, Presses Universitaires de Perpignan, p. 385-392.

Heilbron Johan, 2001, « Échanges culturels transnationaux et mondialisation : quelques réflexions », *Regards sociologiques* 22, p. 141-154

Heilbron Johan, 2009, « Le système mondial des traductions », traduit par Anaïs Bokobza, *Les contradictions de la globalisation éditoriale*, Gisèle Sapiro, éd., Paris, Nouveau monde éditions, p. 253-274.

Heinich Nathalie 2000, *Être écrivain, création et identité*, Paris, La Découverte.

Jeanpierre Laurent, 2010 « ‘Modernisme’ américain et espace littéraire français : réseaux et raisons d’un rendez-vous différé », *L’espace culturel transnational*, Anna Boschetti, éd., Paris, Nouveau monde éditions, p. 385-426.

Kaenel André, 1992, ‘*Words Are Things*’, *Herman Melville and the Invention of Authorship in Nineteenth-Century America*, Berne, Peter Lang.

Lahire Bernard, 2010, *Franz Kafka. Éléments pour une théorie de la création littéraire*, Paris, La Découverte.

Latour Bruno, 2005, *Reassembling the Social: An Introduction to Actor-Network-Theory*, Oxford University Press.

Latour Bruno, 2014, « Les médias sont-ils un mode d’existence ? », *Revue INA Global* 2, [entretien avec Yves Citton], juin, p. 146-157, accessible <http://www.yvescitton.net/wp-content/uploads/2014/09/LATOURE-MediasModesExistence-Juin2014-Txt.pdf>.

Loehr Joël, Jacques Poirier, éd., 2015, *Retour à l’auteur*, Reims, Éditions et presses universitaires de Reims.

Maingueneau Dominique, 2013, « Écrivain et image d’auteur », *Se dire écrivain : pratiques discursives de la mise en scène de soi*, Pascale Delormas, Dominique Maingueneau, Inger Ostenstad, éd., Paris, Lambert-Lucas, p. 13-28.

Moretti Franco, 2000, *Atlas du roman européen, 1800-1900*, Jérôme Nicolas, trad., Paris, Seuil.

Moretti Franco, 2005, *Graphes, cartes et arbres. Modèles abstraits pour une autre histoire de la littérature*, Etienne Dobenesque, trad., Laurent Jean-Pierre, préface, Paris, Les prairies ordinaires.

Sapiro Gisèle, 2009, « Mondialisation et diversité culturelle : les enjeux de la circulation transnationale des livres », *Les contradictions de la globalisation éditoriale*, Gisèle Sapiro, éd., Paris, Nouveau monde éditions, p. 275-301.

Sapiro Gisèle, 2010, « Les échanges littéraires entre Paris et New York à l'ère de la globalisation. », étude réalisée pour Centre européen de sociologie et de sciences politique avril. PDF.[http://www.lemotif.fr/fichier/motif\\_fichier/142/fichier\\_fichier\\_etude.paris.new.york.paris.pdf](http://www.lemotif.fr/fichier/motif_fichier/142/fichier_fichier_etude.paris.new.york.paris.pdf).

Sapiro Gisèle, éd. 2009, *Les contradictions de la globalisation éditoriale*, Paris, Nouveau Monde éditions.

Sapiro Gisèle, éd., 2008, *Translatio. Le marché de la traduction en France à l'heure de la mondialisation*, Paris, CNRS Éditions.

Steinmetz George, 2011, « Bourdieu, Historicity and Historical Sociology », *Cultural Sociology* 5.1, p. 45-66.

Wolf Michaela, Alexandra Fukari, éd., 2007, *Constructing a Sociology of Translation*, Amsterdam, John Benjamins Publishing Company.

## **HISTOIRE DU LIVRE, ÉTUDES TEXTUELLES ET HISTOIRE DE LA LECTURE**

Alvès Audrey, Maria Pourchet, 2011, *Les médiations de l'écrivain : les conditions de la création littéraire*, Paris, L'Harmattan.

Ashton Susanna, 2003, *Collaborators in Literary America, 1880-1920*, Basingstoke, Palgrave Macmillan.

Berger Shlomo, 2013, *Producing Redemption in Amsterdam: Early Modern Yiddish Books in Paratextual Perspective*, Amsterdam, Brill.

Bishop Wallace Putnam, 1959, « The Struggle for International Copyright in the United States », thèse de doctorat (Ph.D.), Université de Boston.

Bode Katherine, Roger Osborne, 2015, « Book history from the Archival Record », *A Cambridge Companion to Book History*, Leslie Howsam, éd., Cambridge, Cambridge University Press, p. 219-236.

Bonnell Thomas, 2005, « When Book History Neglects Bibliography: trouble with the 'Old Canon' in *The Reading Nation* », *Studies in Bibliography*, 57, p. 243-261.

Bornstein George, 2013, « The Colors of Modernism. Publishing African Americans, Jews, and Irish in the 1920s », *Publishing Blackness, Textual Constructions of Race Since*

1850, George Hutchinson, John K. Young, éd., Ann Arbor, University of Michigan Press, p. 93-107.

Bouvaist Jean-Marie, 1986, *Pratiques et métiers de l'édition*, Paris, Éditions Promodis/ UFR Communication (Paris XIII).

Boyer Paul S., 2002, *Purity In Print, Book Censorship in America from the Gilded Age to the Computer Era*, Madison, University of Wisconsin Press.

Boyer Paul S., 2009, « Gilded-Age Consensus, Repressive Campaigns, and Gradual Liberalization ; The Shifting Rhythms of Book Censorship », *A History of the Book in America, Vol. 4, Print in Motion : The Expansion of Publishing and Reading in the United States, 1880-1940*, Carl F. Kaestle, Janice A. Radway, éd., Chapel Hill, University of North Carolina Press, p. 276-298.

Brucoli Matthew J., éd., 1996, *The Only Thing that Counts. The Ernest Hemingway-Maxwell Perkins Correspondence*, Columbia, S.C., University of South Carolina Press.

Brucoli Matthew J., Judith S. Baughman, éd., 2004, *The Sons of Maxwell Perkins. Letters of F. Scott Fitzgerald, Ernest Hemingway, Thomas Wolfe, and Their Editor*, Columbia, University of South Carolina Press.

Bruyère Claire, Marie-Françoise Cachin, « Transatlantic Crossings : Publishing American Literature in Britain and British Literature in the United States », *Bibliothèque 5/2* (Spring 1997), p. 171-188.

Bruyère Claire, Henriette Touillier-Feyrabend, 2006, « La censure et ses masques », *Ethnologie française* 1 (Vol. 36), p. 5-9. DOI : [10.3917/ethn.061.0005](https://doi.org/10.3917/ethn.061.0005).

Cerisier Alban, Pascal Fouché, éd. 2011, *Gallimard, un siècle d'édition, 1911-2011*, Paris, BNF/ Gallimard.

Chartier Roger, 2002, « Création littéraire et médiation éditoriale », *Histoire(s) de livres ; Le livre et l'édition dans le monde anglophone*, Marie-Françoise Cachin, Claire Parfait, dir., *Cahiers Charles V* 32, p. 7-13.

Chartier Roger, 1997, *Culture écrite et société. L'ordre des livres (XIVe-XVIIIe siècles)*, Paris, Albin Michel.

Chartier, Roger, « Henri-Jean Martin ou l'invention d'une discipline », *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 165, juillet-décembre 2007, p. 313-328.

Chartier Roger, Henri-Jean Martin, dir., 1989-1991, *Histoire de l'édition française*, tome I à IV, *Le livre conquérant. Du Moyen Age au milieu du XVIIe siècle*, Paris, Fayard/ Cercle de la Librairie (réédition avec un complément bibliographique)

Chartier Roger, éd. 1995, *Histoire de la lecture. Un bilan des recherches*, Paris, IMEC.

Chartier Roger, 2015, *La main de l'auteur et l'esprit de l'imprimeur*, Paris, Gallimard, Coll. folio Histoire.

Chartier Roger, 2001, « Les Métamorphoses du Livre », Édition de la bibliothèque publique d'information, p. 1 33. OpenEdition Books : 2015. <http://books.openedition.org/ibpompidou/1699>

Chartier Roger, 1988, « Textes, imprimés, lectures », *Pour une sociologie de la lecture. Lectures et lecteurs dans la France contemporaine*, Martine Poulain, dir., Paris, Éditions du Cercle de la Librairie.

Chartier Roger, 1991, « Préface : Textes, Formes, Interprétations », in D.F. McKenzie, *La bibliographie et la sociologie des textes*, trad. Marc Amfreville, Paris, Éditions du Cercle de la Librairie, p. 5-18.

Charvat William, [1968] 1992, *The Profession of Authorship in America, 1800-1970: The Papers of William Charvat*, Matthew Joseph Bruccoli, éd., New York, Columbia University Press.

Clegg Cyndia Susan, 2001, « History of the Book: An Undisciplined Discipline ? », *Renaissance Quarterly* 54, 1, printemps, p. 221-245.

Coser Lewis, Charles Kadushin et Walter Powell, 1982, *Books: The Culture and Commerce of Publishing*, New York, Basic Books.

Cossu-Beaumont Laurence, 2014, « Popular Book Clubs and the Marketing of African American Best Sellers », *Race, Ethnicity and Publishing in America*, Cécile Cottenet, éd., Basingstoke, Palgrave Macmillan, p. 193-209.

Cossu-Beaumont Laurence, Claire Parfait, 2009, « Book History and African American Studies », *Transatlantica*, <http://transatlantica.revues.org/4280>;

Coultrap-McQuin Susan, 1992, *Doing Literary Business. American Women Writers in the Nineteenth Century*, Chapel Hill, University North Carolina Press.

Darnton Robert, 1999, « The New Age of the Book », *New York Times Review of Books*, 18 mars, (<http://www.nybooks.com/articles/archives/1999/mar/18/the-new-age-of-the-book/>).

Darnton Robert, 2007, « 'What is the history of books?' revisited », *Modern Intellectual History* 4.3, p. 495-508. <http://dx.doi.org/10.1017/S1479244307001370>.

Darnton Robert, 2003, « The Heresies of Bibliography », *New York Review of Books* 29 mai, p. 43-45.

Davidson, Cathy N., 1988, « Towards a History of Books and Readers », *American Quarterly* 40 (1) numéro special "Reading America", p. 7-17.

Ducas Sylvie, 2011, « Entretiens autour d'un prix : 'Auteur cherche écrivain...' », *Les médiations de l'écrivain. Les conditions de la création littéraire*, Audrey Alvès, Maria Pourchet, éd., Paris, L'Harmattan, p. 239-250.

Fiering Norman, 1976, « The Transatlantic Republic of letters: A note on the Circulation of Learned Periodicals to Early Eighteenth-Century America », *William and Mary Quarterly* 33.4, p. 642– 660.

- Fink Steven, Susan S. Williams, éd., 1999, *Reciprocal Influences; Literary Production, Distribution, and Consumption in America*, Columbus, Ohio University Press.
- Finkelstein David, Alistair McCleery, éd., [2005] 2013, *An Introduction to Book History*, New York, London, Routledge.
- Fouché Pascal, éd., 2012, *Gallimard 1911-2011- Lectures d'un catalogue – Les entretiens de la Fondation des Treilles*, Paris, Gallimard.
- Freedman Jeffrey, 2012, *Material Texts: Books Without Borders in Enlightenment Europe: French Cosmopolitanism and German Literary Markets*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press.
- Gardner Eric, « Early African American Print Culture and the American West », *Early African America Print Culture*, Lara Langer Cohen, Jordan Alexander Stein, éd., Philadelphie, University of Pennsylvania Press, p. 75-89.
- Gardner Eric, 2015, *Black Print Unbound: The Christian Recorder, African American Literature, and Periodical Culture*, Oxford, New York, Oxford University Press.
- Gertzman Jay, 2001, *Bookleggers and Smuthounds. The Trade in Erotica, 1920-1940*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press.
- Gillies Mary Ann, 2007, *The Professional Literary Agent in Britain, 1880-1920*, Toronto, University of Toronto Press.
- Glennor Shirley, 2004, « Behind the Walls – Library Service in Prisons », column n°3, Septembre.
- Greenspan Eza, 2000, *George Palmer Putnam, Representative American Publisher*, Philadelphie, Pennsylvania State University Press.
- Greetham David, 1998, *Textual Transgressions: Essays Toward the Construction of a Biobibliography*, New York, Londres, Taylor and Francis.
- Griswold Wendy, Terry McDonnell, et Nathan Wright, 2005, « Reading and the Reading Class in the Twenty-First Century », *Annual Review of Sociology* 31, p. 127-141.
- Groves Jeffrey, 2007, « Courtesy of the Trade », *A History of the Book in America, Volume 3, The Industrial Book, 1840-1880*, Scott E. Casper et al., éd., Chapel Hill, University of North Carolina Press, p. 139- 147.
- Guillaud Hubert, 2010, « Qu'est-ce qu'un livre à l'heure du numérique ? », *Read/ Write Book, Le livre inscriptible*, Marin Dacos, éd., Marseille, Open Edition Press, p. 49-64.
- Guillory John, « Genesis of the Media Concept », *Critical Inquiry*, 36.2, hiver 2010, p. 321-362.
- Hall David, 2010, « Afterword », *Early American Studies* 8.1, hiver, p. 199-212.
- Hepburn James, 1968, *The Author's Empty Purse and the Rise of the Literary Agent*, Oxford, Oxford University Press.

Howsam Leslie, 2006, *Old Books and New Histories: An Orientation to Studies in Book and Print*, Toronto, University of Toronto Press.

Howsam Leslie, 2008, « What Is the Historiography of Books? Recent Studies in Authorship, Publishing, and Reading in Modern Britain and North America », *The Historical Journal*, 51.4, décembre, p. 1089-1101.

Hutchinson, George, John K. Young, éd., 2013, *Publishing Blackness, Textual Constructions of Race Since 1850*, Ann Arbor, University of Michigan Press.

Jackson Leon, 2010, « The Talking Book and the Talking Book Historian », *Book History* 13, p. 251-308.

Jaillant Lise, 2014, *Modernism, Middlebrow and the Literary Canon in the Modern Library Series, 1917-1955*, Londres, Pickering & Chatto.

Jauss Hans Robert, 1978, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard.

Jenn Ronald, 2006, « From American Frontier to European Borders » *Book History* 9, p. 235-254.

Johanningsmeier Charles, 1997, *Fiction and the American Literary Marketplace*, Cambridge, Cambridge University Press.

Juratic Sabine, 2014, « Commerce et marchés du livre, vus de Paris, à l'époque moderne », *50 ans d'Histoire du livre : 1958-2008*, Dominique Varry, dir., Lyon, Presses de l'ENSSIB, p. 44-61.

Kennedy Richard S., éd., 1983, *Beyond Love and Loyalty. The Letters of Thomas Wolfe and Elizabeth Nowell*, Chapel Hill et Londres, University of North Carolina Press.

Kranich Nancy C., éd., 2001, *Libraries & Democracy: The Cornerstones of Liberty*, Chicago, American Library Association, 2001.

Laufer Roger, 1984, « Les Espaces du livre », *Histoire de l'édition française, Vol 2. Le livre triomphant, 1660-1830*, Henri-Jean Martin, Roger Chartier (éd.), Paris, Promodis, p. 128-139.

Le Roux Elizabeth, 2012, « Book History in the African World, The State of the Discipline », *Book History* 15, p. 248-300.

Le Roux Elizabeth, 2013, « Black Writers, White Publishers: A case study of the Bantu Treasury Series in South Africa », *E-rea* 11.1 | DOI : 10.4000/erea.3515.

Legendre Bertrand, 2007, *Les métiers de l'édition*, Paris, Éditions du Cercle de la Librairie.

Lehmann Haupt Helmut, Ruth Shepard Granniss et Lawrence C. Wroth, 1939, *The Book in America: A History of the Making, the Selling, and Collecting of Books in the United States*, New York, R.R. Bowker.

Machor James L., 2011, *Reading Fiction in Antebellum America: Informed Response and Reception Histories, 1820-1865*, Baltimore, Johns Hopkins University Press.

Mauger Gérard, 1999, « Écrits, lecteurs, lectures », *Genèses* 34, p. 144-161.

McDonald Peter D., 1997, *British Literary Culture and Publishing Practice 1880-1914*, Cambridge, Cambridge University Press.

McDonald Peter D., 2006, "Ideas of the Book and Histories of Literature: After Theory?", *PMLA* 121.1, numéro spécial "The History of the Book and the Idea of Literature", janvier, p. 214-228.

McGann Jerome, 1983, *A Critique of Modern Textual Criticism*, Chicago, University of Chicago Press.

McGann Jerome, 1991, *The Textual Condition*, Princeton, Princeton University Press.

McGill Meredith, 2007, *American Literature and the Culture of Reprinting, 1834-1853*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press.

McKenzie Donald F., 1991, *La bibliographie et la sociologie des textes*, trad. Marc Amfreville, Paris, Éditions du Cercle de la Librairie, 1991.

Melot Michel, 2004, « Le livre comme forme symbolique », conférence tenue dans le cadre de l'Ecole de l'Institut d'histoire du livre, accessible <http://ihl.enssib.fr/le-livre-comme-forme-symbolique>.

Moylan Michel, Lane Stiles, éd., 1996, *Reading Books, Essays on the Material Text and Literature in America*, Amherst, University of Massachusetts Press.

Neavill Gordon B., 1996, « From Printing History to History of the Book », *Canadian Review of Comparative Literature* 23.1, p. 225-237.

Neavill Gordon B., 2011, « Canonicity, Reprint Publishing, and Copyright », *The Culture of the Publisher's Series, Volume One, Authors, Publishers and the Shaping of Taste*, John Spiers, éd., Basingstoke, Palgrave Macmillan, p. 88-105.

Nyssen Hubert, 1993, *Du texte au livre, les avatars du sens*, Paris, Nathan.

Ogborn Miles, Charles W. J. Withers, eds., 2010, *Geographies of the Book*, Londres, Ashgate.

Olivero Isabelle, 1999, *L'invention de la collection*, Paris, Caen, Éditions de l'IMEC/Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme.

Olivero Isabelle, 2011, « The Paperback Revolution in France, 1850-1950 », *The Culture of the Publisher's Series, Volume One: Authors, Publishers and The Shaping of Taste*, John Spiers, éd., Basingstoke, Palgrave Macmillan, p.72-87.

Ouvry-Vial Brigitte, 2007, « L'acte éditorial : vers une théorie du geste », *Communication et langages* 154, décembre, p. 67-82.

- Page, Walter Hines, [1905] 1964, *Confessions of a Publisher*, cité dans *Publishers on Publishing*, Gerald Gross éd., Londres, Secker & Warburg, 1964.
- Parfait Claire, 2006, HDR « Document de synthèse – Histoire du livre et études américaines », Université Paris 7 Denis Diderot, non publié.
- Parfait Claire, 2007, *The Publishing History of Uncle Tom's Cabin, 1952-2002*, Aldershot, Ashgate.
- Parker Hershel, 1984, *Flawed Texts and Verbal Icons: Literary Authority in American Fiction*, Evanston, Ill., Northwestern University Press.
- Pierrat Emmanuel, [2000] 2005, *Le droit d'auteur et l'édition*, Paris, Éditions du Cercle de la Librairie.
- Pierrat Emmanuel, 2005, *Le droit du livre*, Paris, Éditions du Cercle de la Librairie.
- Price Leah, 2012, *How To Do Things with Books in Victorian Britain?* Princeton, Princeton University Press.
- Prost Bernard, 2010, « Rapport d'étude sur l'édition numérique de livres scientifiques et techniques - L'éditeur des années 2010 », Étude réalisée par QUÆ avec le soutien du Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche, en ligne, accessible <http://www.ladocumentationfrancaise.fr/var/storage/rapports-publics/084000335.pdf>.
- Rezek Joseph, 2012, « The Print Atlantic: Phillis Wheatley, Ignatius Sancho, and the Cultural Significance of the Book », *Early African American Print Culture*, Lara Langer Cohen, Jordan Alexander Stein, éd., Philadelphie, University of Pennsylvania Press, p. 19-39.
- Riffaud Alain, dir., 2010, *L'Écrivain et l'imprimeur*, Actes du colloque international, Université du Maine, 8-9 octobre 2009, Rennes, Presses Universitaires de Rennes.
- Rose Jonathan, 1996, « How Historians Teach the History of the Book », *Canadian Review of Comparative Literature/ Revue Canadienne de Littérature comparée* 23, n°1, mars, p. 219-220.
- Sabol William J., Heather C. West, Matthew Cooper, 2009, « Prisoners in 2008 », *Bulletin of Justice Statistics* (Ministère américain de la Justice), décembre. <http://www.bjs.gov/content/pub/pdf/p08.pdf>
- Sandler Jennifer, 2001, « Les agents littéraires en France », Mémoire de DEA, Histoire socio-culturelle, sous la direction de Jean-Yves Mollier (Université de Versailles-St Quentin en Yvelines).
- Satterfield Jay, 2002, *'The World's Best Books', Taste, Culture and the Modern Library* Amherst, University of Massachusetts Press.
- Shasky Florian J., Susan F. Riggs, éd., 1978, *Letters to Elizabeth: A Selection of Letters from John Steinbeck to Elizabeth Otis*, San Francisco, Book Club of California.

Sherman William, 2007, « Architecture, Paratext, and Early Print Culture », *Agent of Change, Print Culture Studies after Elizabeth L. Eisenstein*, Sabrina Alcorn Baron, Eric N. Lindquist, Eleanor F. Shevlin éd., Amherst, University of Massachusetts Press, p. 67-81.

Shillingsburg Peter, 1997, *Resisting Texts: Authority and Submission in Constructions of Meaning*, Ann Arbor, University of Michigan Press.

Shillingsburg Peter, 2011, « Presidential Address of the Society for Textual Scholarship, 2011 », *Textual Cultures* 6.1, printemps, p. 11-25.

Souchier Emmanuel, 1998, « L'image du texte ; pour une théorie de l'énonciation éditoriale », *Les Cahiers de médiologie* 2 (N° 6), p. 137-145.

Souchier Emmanuel, 2007, « Formes et pouvoirs de l'énonciation éditoriale », *Communication et langages* n° 154, décembre, p. 23-38.

Spadoni Carl, 2007, « How to Make a Soufflé; or, what Historians of the Book Need to Know about Bibliography », *History of Intellectual Culture* 7.1, <http://www.ucalgary.ca/hic/issues/vol7/4>.

Spiers John, éd., 2011, *The Culture of the Publisher's Series: vol. 1, Authors, Publishers and the Shaping of Taste*, Basingstoke, Palgrave Macmillan.

St Clair William, 2004, *The Reading Nation in the Romantic Period*, Cambridge: Cambridge University Press.

Sweeney Megan, 2008, « Books as Bombs: Incendiary Reading Practices in Women's Prisons », *PMLA* 123. 3, mai, p. 666-673.

Sweeney Megan, 2010, *Reading is My Window: Books and the Art of Reading in Women's Prisons*, Chapel Hill, University of North Carolina Press.

Thomson John, éd., 2002, *Books and Bibliography: Essays in Commemoration of Don McKenzie*, Wellington, University of Victoria Press.

Weber Ronald, 1997, *Hired Pens: Professional Writers in America's Golden Age of Print*, Athens, Ohio University Press.

West James L., 1997, *American Authors and the American Literary Marketplace since 1900*, Cambridge, Cambridge University Press.

West James L., 2012, *Making the Archives Talk*, Philadelphie, Penn State University Press.

Winship Michael, 1993, Postface, *Literary Publishing in America, 1790-1850*, William Charvat, Cambridge, University of Massachusetts Press, p. 91-102.

Winship Michael, 1999, « The Transatlantic Book Trade and Anglo-American Culture in the Nineteenth Century » *Reciprocal Influences: Literary Production, Distribution and Consumption in America*, Steven Kind, Susan S. Williams, éd., Columbus, Ohio State University Press, p. 98-122.

Woodmansee Martha, 1994, « On the author effect: recovering collectivity », *The Construction of Authorship: Textual Appropriation in Law and Literature*, Martha Woodmansee, Peter Jaszi, éd., Durham, Londres, Duke University Press, p. 15-28.

Young John K., 2006, *Black Writers, White Publishers*, Jackson, University of Mississippi Press.

Young John K., 2014, « 'The Roots of Cane: Jean Toomer in *The Double Dealer* and Modernist Networks' », *Race, Ethnicity and Publishing in America*, Cécile Cottenet, éd., Basingstoke, Palgrave Macmillan, p. 171-192.

Ziff Larzer, 1985, « Upon What Pretext? The Book and Literary History », *Proceedings of the American Antiquarian Society* 95.2, Octobre, p. 297-315.

## **HISTOIRE**

Anheim Etienne, Antoine Lilti, 2010 « Introduction », dossier « Les savoirs de la littérature », *Annales. Histoire, Sciences Sociales* 2 (65<sup>e</sup> année), p. 253-260.

Barthes Roland, 1960, « Histoire et littérature : à propos de Racine », *Annales. Economies, Sociétés, Civilisations* 3 (15<sup>e</sup> année), p. 524-537.

Bayly Christopher A., Sven Beckert, Matthew Connelly, Isabel Hofmeyr, Wendy Kozol, Patricia Seed, 2006, « AHR Conversation: on Transnational History », *The American Historical Review* 111.5, décembre, p. 1441-1464.

Berenson Edward, 2008, « L'histoire culturelle américaine – l'histoire culturelle de la France vue d'Amérique », *L'histoire culturelle : un « tournant mondial » dans l'historiographie ?* François Poirrier, dir., Dijon, Éditions Universitaires de Dijon, p. 51-63.

Blight David, 2001, *Race and Reunion*, Cambridge, Mass., Harvard University Press.

Boucheron Patrick, 2010, « 'Toute littérature est assaut contre la frontière' », *Annales. Histoire, Sciences Sociales* 2 (65<sup>e</sup> année), p. 459.

Boucheron Patrick, 2011, « On nomme littérature la fragilité de l'histoire », *Le Débat* 3 (n° 165), p. 41-56.

Brault Julien, 2011, « La Banque de France et les transactions internationales de la France des années 1930 aux années 1970 », Communication, Séminaire de la Mission Historique de la Banque de France, mai.

Bruyère Claire, 2006, « Interdit d'interdire ? Paradoxes états-uniens », *Ethnologie Française*, Claire Bruyère dir. 1 (vol 36), Presses Universitaires de France, p. 35-43. DOI : [10.3917/ethn.061.0035](https://doi.org/10.3917/ethn.061.0035)

Bruyère Claire, dir., 2010, « Le déplacement du secret : la communication privée en question », *Revue Française d'Etudes Américaines*, 123.

Charle Christophe, 1992, « Le temps des hommes doubles », *Revue d'histoire moderne et contemporaine* 39 (1), p. 73-87.

Charle Christophe, 1998, « L'Histoire comparée des intellectuels en Europe. Quelques points de méthode et propositions de recherche », *Pour une histoire comparée des intellectuels*, Michel Trebitsch, Marie-Christine Granjon (dir.), Paris, IHTP-CNRS, Collection « Histoire du Temps présent », p. 39-59.

Chartier Roger, [1998] 2009, *Au bord de la falaise. L'histoire entre certitudes et incertitudes*, Paris, Albin Michel.

Compagnon Antoine, 2011, « Histoire et littérature, symptôme de la crise des disciplines », *Le Débat*, p. 62-70.

Cooper-Richet Diana, Jean-Yves Mollier, Ahmed Silem, dir., 2005, *Passeurs culturels dans le monde des médias et de l'édition en Europe (XIX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles)*, Lyon, Presses de l'ENSSIB, Coll. "Référence".

Davies Thomas Richard, 2011, « Researching Transnational History: The Example of Peace Activism », *The Ashgate Research Companion to Non-State Actors*, Bob Reinalda, éd., Farnham, Ashgate, p. 35-46.

Delporte Christian, Jean-Yves Mollier, Jean-François Sirinelli, dir., 2010, *Dictionnaire d'histoire culturelle de la France contemporaine*, Paris, Presses Universitaires de France.

Divina Frau-Meigs, dir., 2012, « Internet Governance/ La gouvernance d'internet », *Revue Française d'Etudes Américaines* 130.

Douki Caroline, Laurent Minard [2008] 2015, « Pour un changement d'échelle historiographique », *Histoire globale. Un autre regard sur le monde ?* Laurent Testot, dir., Auxerre, Sciences Humaines Éditions, p. 169-185.

Espagne Michel, 1994, « Sur les limites du comparatisme en histoire culturelle », *Genèses* 17, « Les objets et les choses », p. 112-121.

Espagne Michel, 2009, « Transferts culturels et histoire du livre », *histoire et civilisation du livre, revue internationale*, V, p. 201-218.

Espagne Michel, Michel Werner, éd., 1988, *Transferts. Les relations interculturelles dans l'espace franco-allemand*, Paris, Éditions Recherche sur les Civilisations.

Farge Arlette, 1989, *Le goût de l'archive*, Paris, Seuil, Coll. Histoire.

Fléchet Anaïs, 2010, « Histoire culturelle et histoire des relations internationales », *Dictionnaire d'histoire culturelle de la France Contemporaine*, Delporte Christian, Jean-Yves Mollier, Jean-François Sirinelli, dir., Paris, Presses Universitaires de France, p. 389-394.

Gienow-Hecht Jessica, 2000, « Shame on US? Cultural Transfer, Academics, and the Cold War – A Critical Review », *Diplomatic History* 24. 3, été, p. 465-494.

Gienow-Hecht Jessica, Frank Schumacher, éd., 2003, *Culture and International History*, New York, Oxford, Berghahn Books.

Golsan Richard, 2005, « From French Anti-Americanism and Americanization to the 'American Enemy'? » *The Americanization of Europe: Culture, Diplomacy, and Anti-Americanism since 1945*, Alexander Stephan, éd., New York, Oxford, Berghahn Books, p. 44-68.

Gross Robert A., 2000, « The Transnational Turn : Rediscovering American Studies in a Wider World », *Journal of American Studies* 34, décembre, p. 1-2.

Hench John B., 2010, *Books as Weapons: Propaganda, Publishing, and the Battle for Global Markets in the Era of World War II*, Princeton, Princeton University Press.

Iriye Akira, 2013, *Global and Transnational History: The Past, Present, and Future*, Basingstoke, Palgrave Pivot.

Iriye Akira, 1989, « The Internationalization of History », *American Historical Review* 94.1, p. 1-10.

Iriye Akira, Pierre-Yves Saunier, 2009, *The Palgrave Dictionary of Transnational History*, Basingstoke, Palgrave Macmillan.

Kaenel André, 2003, « Cultural Studies and the Assault on the National Paradigm: American Studies in the United States and Europe », *Cultural Studies. Etudes culturelles*, André Kaenel, Catherine Lejeune, Marie-Jeanne Rossignol, éd., Nancy, Presses Universitaires de Nancy, p. 131-147.

Kalifa Dominique, 1999, « L'ère de la culture-marchandise », *Revue d'histoire du XIXe siècle* 19, DOI : 10.4000/rh19.152.

Lears Jackson, 2009, *Rebirth of a Nation. The Making of Modern America, 1877-1920*, New York, HarperCollins.

Nora Pierre, 2011, « Histoire et roman : où passent les frontières ? » *Le Débat* 3 (n° 165), p. 6-12.

Ollivier-Mellios Anne, 2001, « Waldo Frank et Europe : Waldo Frank et l'Europe », *Revue Française d'Etudes Américaines* 1/ 87, p. 17-37.

Ory Pascal, 2010, « Histoire culturelle et cultural studies », *Dictionnaire d'histoire culturelle de la France contemporaine*, Delporte Christian, Jean-Yves Mollier, Jean-François Sirinelli, dir., Paris, Presses Universitaires de France, p. 387-389.

Poirrier François, dir., 2008, *L'histoire culturelle : un « tournant mondial » dans l'historiographie ?*, Dijon, Éditions Universitaires de Dijon.

Roger Philippe, trad. Sharon Bowman, 2005, *The American Enemy: The History of French Anti-Americanism*, Chicago, University of Chicago Press.

Rossignol Marie-Jeanne, 2003, « Histoires culturelles : l'histoire et les cultural studies, en France et aux États-Unis », *Cultural Studies. Etudes culturelles*, André Kaenel, Catherine Lejeune, Marie-Jeanne Rossignol, dir., Nancy, Presses Universitaires de Nancy, p. 75-93.

Rowe John Carlos, 2015, « Transnationalism and American Studies », accessible sur [http://www.theasa.net/project\\_eas\\_online/page/project\\_eas\\_online\\_eas\\_featured\\_article/](http://www.theasa.net/project_eas_online/page/project_eas_online_eas_featured_article/).

Sachsenmaier Dominic, 2014, *Global Perspectives on Global Histories: Theories and Approaches in a Connected World*, Cambridge, Cambridge University Press.

Schor Paul, 2009, *Compter et classer, Histoire des recensements américains*, Paris, Éditions de l'EHESS.

Secord James, 2004, « Knowledge in Transit », *Isis* 95, p. 654-672.

Soennichsen John, *The Chinese Exclusion Act of 1882*, Santa Barbara, Greenwood Press, 2011.

Trébitsch, Michel «Avez-vous lu Jean-Richard Bloch ? Conventions et interprétations d'une infortune littéraire », communication dans le séminaire de Pascal Ory, EHESS, 8 avril 1998, accessible [http://www.ihtp.cnrs.fr/Trebitsch/bloch\\_ory-MT.html](http://www.ihtp.cnrs.fr/Trebitsch/bloch_ory-MT.html).

Tyrrell Ian, 2007, « What is transnational history ? », communication, Paris, EHESS, janvier, accessible sur <https://iantyrrell.wordpress.com/what-is-transnational-history/>.

Vovelle Michel, 1981, *Les intermédiaires culturels : une problématique* [Actes du colloque du Centre méridionale d'histoire sociale, des mentalités et des cultures (1978) Aix-en-Provence], Paris, Honoré Champion.

Wilfert-Portal Blaise, 2007, « Le Critique, la presse et la nation : Rémy de Gourmont au Mercure de France, 1890-1910 », *Congrès de l'Association Internationale des Etudes Françaises* 59, p. 181-201.